



VOYAGE
A U
CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,
ET
AUTOUR DU MONDE
AVEC LE CAPITAINE COOK.

TOME SECOND.

VOYAGE
AU
CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,
ET
AUTOUR DU MONDE
AVEC LE CAPITAINE COOK,
ET PRINCIPALEMENT
DANS LE PAYS DES HOTTENTOTS
ET DES CAFFRES.

Par ANDRÉ SPARRMAN, Docteur en Médecine, de l'Académie des
Sciences, et Directeur du Cabinet royal d'Histoire naturelle de
Stockholm.

Avec Cartes, Figures et Planches en taille douce.

Traduit par M. LE TOURNEUR.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des
Poitevins, n°. 13.

M. DCC. LXXXVII.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.



11

VOYAGE

A U

CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

E T

AUTOUR DU MONDE

AVEC LE CAPITAINE COOK.

CHAPITRE X.

*Continuation du voyage, de Zee-koe-rivier
à Kleine Zon-dags-rivier, (petite rivière
du Dimanche).*

LE 1^{er}. décembre nous continuâmes notre route à l'est de Zee-koe-rivier, et le lendemain nous passâmes celle de Cabeljaauw, la dernière place de ce côté qui fût habitée par des colons chrétiens. Nous arrivâmes à Camtours-rivier, où nous rafraichîmes.

La, un capitaine Hottentot, ou patriarche, tenoit son empire environ cinquante hommes; mais c'étoit toujours un souverain à sa manière. Il étoit déjà vieux;

Tome II.

A

1775.
Décemb.

vaise part. Au contraire, on lui apporta à l'instant une coupe pleine de lait caillé. J'observai alors, ainsi qu'à mon retour, que le capitaine *Kies*, comme le capitaine *Rundganger*, dont j'ai parlé ci-devant, avoit toujours à sa main, ou près de lui, son bâton de commandement, aussi simple et aussi uni que celui de l'autre. Quoique le capitaine *Kies* fût mieux partagé du côté du bétail, et qu'il eût un peuple plus nombreux, il couchoit au bel air, lui, sa cour et le reste de ses sujets; car son palais ne consistoit qu'en un petit nombre de perches fichées en terre obliquement, et recouvertes d'une natte en lambeaux qui laissoit un libre accès aux vents et à la pluie. Ce hangar ainsi ouvert, leur convenoit peut-être mieux dans cette saison et sous ce climat brûlant: il est probable qu'ils avoient l'intention de s'en procurer un meilleur pour l'hiver, ou pour mieux dire, la saison pluvieuse.

1775.
Décemb.

Le même jour nous continuâmes notre route vers *Looris-rivier*, près de laquelle nous passâmes la nuit. Nous rencontrâmes en cet endroit un fermier qui, dans son chariot attelé de bœufs, comme le mien, venoit de *Camdebo*, et avoit toujours suivi le cours de *Zondags-rivier*.

CAMDEBO est une contrée dont le sol répond à la description donnée ci-devant du *Carrow*. Le fermier nous apprit que la sécheresse dont toute la contrée

1775.
Décemb. s'étoit ressentie cette année, avoit été particulièrement remarquable à Camdebo, où depuis huit mois il n'étoit pas tombé une seule goutte de pluie; cependant il y en avoit eu plusieurs ondées le long de la rivière en revenant.

IL nous conseilla donc de ne pas prendre cette route aride et raboteuse, qui n'étoit frayée presque dans aucun endroit, et où l'eau douce et le gibier étoient extrêmement rares. Il avoit été, nous dit-il, sur le point de casser la tête à un de ses bœufs de trait, faute de provisions, pour se nourrir lui et ses Hottentots; mais alors la curiosité amena près de son chariot deux *hart'beest*, et il eut le bonheur d'en tuer un.

IL avoit rencontré sur sa route une centaine de Caffres errans. « Leur chef, nous dit-il, me fit une proposition : ce fut de lui permettre de coucher cette nuit dans mon chariot, et qu'à cette condition, j'irois la nuit suivante coucher dans sa tente. Je ne voulus point y consentir; mais nous n'en restâmes pas moins amis : au contraire, comme il venoit de tuer un bœuf, il me fit présent des meilleurs morceaux, pour moi et mes Hottentots. »

CE fermier nous dit aussi que le bétail des Caffres est extraordinairement gras et en bon état; chose d'autant plus surprenante, qu'ils ne le mettent dehors qu'à midi, et le font rentrer de très-bonne heure. Ils sont

dans l'usage de caresser leurs bestiaux lorsqu'ils sont dans le *craal*, et de leur parler pendant long-tems, comme les Arabes parlent à leurs chevaux. Cette coutume éveille les animaux, fait qu'ils profitent davantage, les rend vifs et dispos, et en même tems plus intelligens et plus traitables.

1775.
Décemb.

LE 3, nous rafraîchîmes, à midi, près de *Galgbosch*, petit bois très-fréquenté par des lions, et plus encore par des buffles. Je fus donc plus inquiet que jamais pour mes animaux. Quoique le pâturage fût bon en cet endroit, ils s'étoient écartés fort loin, et nous fûmes plusieurs heures sans pouvoir les retrouver. Nous craignions qu'ils n'eussent été épouvantés par quelque lion : mais le fait est, que, fort altérés, ils avoient suivi le fond d'une vallée, qui les avoit conduits à une fosse profonde d'eau bourbeuse, où nous les trouvâmes. J'ai ouï dire à plusieurs colons, qu'il y avoit entre l'eau et les Hottentots une sorte d'analogie, et qu'ils la trouvoient dans l'occasion, plus tôt et plus facilement que les colons. Cette particularité, si elle existe, ne peut avoir d'autre cause que la patience et l'assiduité plus grandes qu'ils mettent dans leur recherche, et l'habitude d'errer dans les bois, qui les met plus au fait des différents sites et terrains où ils doivent ou ne doivent pas trouver de l'eau.

Nous n'avions, il est vrai, rien à boire nous-mêmes.

1775.
Décemb.

Il étoit fort tard lorsque nous trouvâmes un *sourcin* (*), qui se trouva presque à sec ; ensorte que nous n'avions d'autre moyen de nous désaltérer, que de chercher les pas des buffles, le plus profondément imprimés dans la boue ; où nous trouvions çà et là un peu d'eau. Nous nous imaginâmes de creuser de nos mains un trou plus profond, et d'attendre patiemment que l'eau s'y fût amassée, pour la puiser ensuite avec nos tasses ; mais outre qu'elle étoit épaisse comme une bouillie, elle avoit acquis un goût si rance, sans doute parce que les buffles s'y étoient couchés et vautrés, que les Hottentots mêmes rechignoient à la boire : lorsque nous voulûmes en faire boire à nos chevaux, l'odeur du buffle leur portoit au nez, et les faisoit souffler et renifler, avant même qu'ils en eussent goûté. Cependant nous étions si altérés, que nous fûmes obligés d'en avaler, de tems, en tems, quelques gorgées. Nous voulûmes en faire du thé ou du café, mais elle étoit plus insupportable encore. Il étoit d'ailleurs trop tard, la nuit étoit trop obscure, et nous avions une peur trop bien fondée des lions, pour nous exposer à chercher d'autre eau. Au point du jour nous aperçûmes quelques traces qui nous découvrirent la véritable fontaine d'où naissoit ce *sourcin*, mais que les buffles, à force de la fouler avec leurs pieds, avoient presque refermée. Nous nous hâtâmes de creuser et de

(*) Mot que nous employons, faute d'autre, pour exprimer une source située en plaine, et qui n'a point d'écoulement.

la r'ouvrir, et nous eûmes un peu d'eau passable, pour
calmer notre soif, que nous ne pouvions plus supporter.

1775.
Décemb.

DANS de semblables occasions nous faisons fréquemment usage de sucre candi ; mais c'étoit un palliatif léger et peu durable sous ce climat brûlant. A 9 heures du soir le thermomètre étoit ce jour-là à 64 d., et le lendemain, qui étoit le 4, au point du jour, la grande quantité de rosée qui tomba, le fit descendre 10 deg. plus bas.

NOUS continuâmes notre route par le chemin le plus enfoncé, vers *Van Staades-rivier*, qui étoit alors saine et assez profonde. Faute à nos Hottentots d'avoir pris les précautions nécessaires, nos bœufs revinrent en désordre sur leurs pas, avant d'avoir passé la moitié de la rivière, et nous vîmes l'instant où animaux et chariot alloient être coulés à fond sans ressource. Lorsque nous eûmes atteint l'autre bord, nous reçûmes la visite de dix-huit Hottentots-*Gonaquas* d'un *craal* voisin.

CETTE nation est composée d'environ deux cents hommes, qui tous sont *pâturagers*, c'est-à-dire, qu'ils engraisent du bétail. Ils résident à cet endroit en deux villages séparés. Ils sont certainement un sang mêlé, issus des Caffres et des Hottentots. Leur langage a tout-à-la-fois beaucoup d'affinité avec celui de ces deux nations. Mais à leur prononciation forte, et qui annonce des

1773.

Décemb.

hommes, à leur couleur plus rembrunie, à leurs membres gros et robustes, enfin à la hauteur de leur stature, ils paroissent tenir plutôt des Caffres, dont plusieurs vivent encore actuellement parmi eux. Leurs manteaux sont faits comme ceux des Caffres, de peaux de vaches apprêtées. Ces manteaux sont très-maniabes. C'est peut-être la coutume qu'ils ont de les bien frotter en dedans avec des pierres, ce que je leur ai vu faire moi-même, qui leur donne cette souplesse; ou peut-être c'est la grande quantité de graisse et de poudre de *bucku* dont ils les enduisent à l'intérieur. Les *Gonaquas*, hommes et femmes, font grand cas des anneaux de cuivre; ils en portent aux bras et aux jambes. Ils portent aussi des plaques du même métal, de différentes formes et grandeurs, attachées dans leurs cheveux et à leurs oreilles.

QUANT aux grains de verre, qu'ils comprennent tous sous la dénomination générale de *sintela*, les rouges sont ceux qu'ils aiment le mieux. Ils nomment ceux-ci, en particulier, *lenkirejka* (*). Les véritables Caffres ont en cela exactement le même goût; mais ils ont aussi quelques anneaux d'écorce de la largeur et de l'épaisseur d'un demi-pouce, qu'ils enfilent à leurs bras jusqu'au dessus du coude : les hommes seuls en portent. Un Caffre, après n'avoir rendu ses bracelets, fut tout-à-coup frappé d'inquiétude, de ce qu'il seroit désormais,

(*) Voy. la liste des mots Caffres, que j'ai donnée à la fin de ce volume.

disoit-il,

disoit-il , forcé d'aller les bras nus comme une femme. Les Caffres et les Hottentots-*Gonaquas* sont demandeurs fort importuns : ils n'entendent jamais raison en affaires , et lorsqu'ils font leurs paiemens , ils veulent toujours avoir un cadeau par-dessus le marché.

1775.
Décemb.

LES *Gonaquas* et les Caffres diffèrent des autres Hottentots, en ce que la circoncision est en usage parmi eux. Comme ils ont coutume d'attendre qu'il se trouve plusieurs jeunes gens en âge d'être circoncis , ils subissent cette opération à différens périodes de la jeunesse.

LES femmes *Gonaquas* se servent de tabliers à-peu-près pareils à ceux des Hottentotes ; mais les hommes sont beaucoup plus nus que les Hottentots. Ils ne portent d'autre voile , qu'une espèce d'étui fait de la peau d'un animal , qui ne couvre que l'extrémité de ce que la modestie devoit leur apprendre à cacher entièrement : ce sachet, qui ressemble à-peu-près au ponce d'un gand , est attaché avec une petite courroie ou boyau , à quelques cordons de grains enfilés , ou à des ceinturons de cuir , dont ils se ceignent le corps pour ornement. On voit quelques hommes , porter des queues de lion ou de buffle , pendues à ces ceinturons , comme autant de trophées de leur courage et de leur adresse à chasser et à tuer ces animaux.

D'APRÈS la nudité de ces hommes , on croira peut-
Tome II.

B

1773.
Décemb.

être, qu'ils ont aussi peu de modestie que de voiles ; mais ce que je puis dire , c'est que j'en ai trouvé fort peu que j'aie pu engager, même par des présents, à ôter leur sachet , pour satisfaire le desir que j'avois de me convaincre par mes yeux s'ils étoient en effet circoncis. Un fermier m'a dit à la vérité, que dans la Caffrerie, on voyoit assez souvent des filles déjà grandes, aller sans voile d'aucune espèce, et que dans certaines danses de jeunes geus, une partie constitutive de la solennité, étoit de faire en présence de tout le monde, ces sacrifices à l'amour, uniquement réservés par les lois de la décence, et par celles des nations civilisées, à l'état sacré du mariage.

LES Caffres me paroissent ressembler beaucoup aux esclaves *Mosambiques*, que j'ai vus au Cap ; il est possible que l'une de ces deux nations descende de l'autre

LA principale intention des Hottentots-*Gonaquas* qui vinrent me saluer, étoit de me demander du tabac. Ils étoient tous armés d'une ou de plusieurs javelines ou *hassagais* (V. pl. II, tom. I, fig. 1 et 2). Ils portoient de plus des bâtons courts, qu'ils nomment *kirris* : j'ai vu un de ces Hottentots en frapper fort adroitement un épervier au vol : mais ils sont beaucoup moins adroits à lancer leur javeline. Je leur plaçai un mouchoir soutenu par deux bâtons, à la distance de vingt pas. Le mouchoir devoit être le prix de l'adresse ; ils ne purent

jamais le toucher, quoiqu'ils essayassent à plusieurs reprises : ce manque de dextérité provient sans doute, de ce qu'ils ont négligé cet exercice, vivant trop loin des Boshis et des Caffres, pour avoir occasion de guerroyer avec eux, et trop près des Chrétiens, pour oser exercer contre eux quelques hostilités.

1775.
Décemb.

Ils paroissent fort intrigués de manquer leur coup ; ils examinoient fort attentivement les javelines les uns des autres, et les mettoient en équilibre sur la main : il faut avouer qu'ils les lancent avec une grande force ; plusieurs personnes m'ont dit, qu'ils peuvent en percer d'outre en outre un homme, ou une gazelle, à la distance de vingt pas. Alors je tirai avec un médiocre fusil dans un morceau de papier : ils furent fort étonnés de le voir criblé de petits trous. Fort curieux d'avoir ce papier, ils s'en emparèrent sans cérémonie ; mais peu de tems après, ils offrirent de me le rendre pour un morceau de tabac.

Les Hottentots-*Gonaquas* sont paturagers, et même un peu cultivateurs, de même que les Caffres. Le blé qu'ils sèment est le *bolcus-sorghum*, dont on fait aussi usage dans le midi de l'Europe, et qui rend abondamment. Les Colons l'appellent blé Caffre. Les tuyaux de ce blé s'élèvent à la hauteur d'un homme, et sont aussi gros qu'un jonc ; ils se terminent en un pédicule ou épi branchu, d'un pied et demi de long ; le grain est

B ij

1775.
Décemb. à-peu-près de la même grosseur que le riz. On le sème en août ou septembre ; mais durant le tems que j'ai été dans Sitsikamma , j'en ai vu au mois de novembre de bon à couper chez un fermier , qui n'en faisoit qu'une très-petite provision , seulement pour donner à son bétail. Les Caffres le broient entre des pierres , et en font des pains , qu'ils cuisent sous la cendre ; ils le font aussi fermenter avec de l'eau et une certaine racine , jusqu'à ce qu'il produise une liqueur enivrante ; ils consomment ordinairement toutes leurs provisions de cette liqueur avant la fin de l'automne ; il est vrai qu'elles ne sont jamais bien considérables. Le Prince Caffre *Paloo* , que les Colons appellent le Roi *Pharaoh* , mourut , dit-on , à force de s'enivrer de cette liqueur.

Nous nous hâtâmes , pour plusieurs raisons , de quitter cet endroit ; nous dirigeâmes alors notre route vers le nord , à travers une campagne plate et unie , couverte en grande partie d'une herbe sèche et aride , haute d'environ deux pieds. Notre guide nous conduisit d'abord à une fontaine d'eau un peu chaude , et le soir à un étang , à la source d'une rivière qui étoit alors desséchée , agréable voisinage pour nous et pour notre bétail , quoique l'eau n'y fût pas des meilleures. Nous nous y établîmes pour passer la nuit.

Nous eûmes beaucoup de peine à ramasser dans le voisinage , assez de bois pour faire bouillir notre théière.

Ce fut en cet endroit, qu'un accident terrible manqua de mettre fin à notre voyage : un Hottentot, qui cherchoit je ne sais quoi, avec un morceau de bois allumé, mit par hasard le feu à quelques-unes des herbes sèches dont la terre étoit couverte. La flamme prit en un instant comme à des étoupes, et elle s'étendoit si rapidement, que si nous n'eussions été tous à la fois prompts à en arrêter le progrès, tout le canton n'eût été bientôt qu'un brasier, et nous eussions vu inmanquablement notre chariot brûler et sauter en l'air : car, outre la poussière de charbon, dont nous avions encore une provision, il contenoit plusieurs matières inflammables, la banne qui le couvroit, des herbes, du papier, un baril d'eau-de-vie, et environ vingt livres de poudre à canon. Le vent souffloit violemment du sud-ouest, et à onze heures du soir le thermomètre étoit à 66 d. Il étoit au point du jour à 64. Nous sellâmes nos chevaux, attelâmes nos bœufs, et partîmes. A neuf heures du matin, nous étions à la petite *Zwart-kops-rivier*, d'où nous partîmes vers les quatre heures du soir, et arrivâmes à six, à la grande rivière de *Zwart-kops*.

1775.
Décemb.

Nous vîmes sur la route de grandes troupes d'ânes sauvages, nommés *quagga*, et des *hart-beest*, et pour la première fois, six buffles femelles avec deux petits. Ils venoient du côté de la mer, d'où, suivant la conjecture de notre guide, la crainte des lions, ou les

1775.
Décemb. piqures des mouches, les avoient forcés de se retirer, dans la chaleur du midi.

Nous n'avions encore trouvé aucune espèce de gibier, et notre mouton salé avoit été jusque là notre unique ressource ; mais la chaleur lui avoit fait prendre un peu de haut-goût. M. Immanuel, qui étoit délicat en fait de nourriture, et nullement accoutumé à vivre de viande salée, sur-tout quand elle commençoit à se gâter, avoit depuis notre départ (il y avoit alors cinquante jours), beaucoup souffert de la faim : car notre petite provision de pain commençoit à diminuer, et nous étions réduits à la ration de deux biscuits par jour, chaque biscuit pesant environ une once et demie.

ARRIVÉS à *Zwart-kops-rivier*, où nous avions intention de passer la nuit, nous y trouvâmes deux fermiers, venus avant nous. L'objet de leur voyage étoit de chasser, et de faire en cet endroit leur provision de sel. Ils avoient en effet déjà tué plusieurs têtes de gros gibier, dont ils avoient pendu la chair, coupée en larges tranches, aux arbres, aux buissons, à leurs chariots, pour la faire sécher au soleil, comme on a vu ci-devant les Hottentots de *Diep-rivier* faire sécher des morceaux d'éléphant. Toute cette chair répandoit à la ronde une odeur crue, rance, et même infecte, quelques lambeaux étant déjà en putréfaction. Les fermières et leurs enfans, un petit nombre de Hottentots qui les accompagnoient pour leur

aider, ou pour leur propre plaisir, se régaloient de viande, ou dormoient; d'autres étoient occupés à écarter nombre d'oiseaux de proie, qui volant autour d'eux et sur leur tête, cherchoient à leur attraper quelques morceaux. Cet horrible spectacle de tant de créatures carnivores, humaines et autres, éveilla en moi un vif souvenir des Cannibales de la nouvelle Zélande, et nous ôta totalement l'appétit. Nous résolûmes donc de ne pas souper, et de supporter plutôt la faim toute la nuit. Mais quelque tems après, nous vîmes arriver notre guide, portant à sa main une épaule de *hart-beest*, qu'il venoit de tuer : il la coupa par morceaux, et la fricassa dans notre marmite, avec de la graisse. Les Hottentots appellent ce ragoût *inora* (qui signifie couteau), du nom de l'instrument qui leur a servi à couper la viande en morceaux. A cette vue, l'eau nous vint à la bouche, et nous en mangeâmes de fort bon appétit, sans nous souvenir de nos dégoûts.

1775.
Décemb.

LE 6, au point du jour, nous allâmes à cheval, notre guide et moi, chercher le reste du *hart-beest* qu'il avoit tué; nous le découpâmes, en primes ce que put porter un des chevaux, et mîmes le tout, pour provision, dans le chariot (*).

(*) Je trouvai en cet endroit beaucoup de *tubalgia*, petite plante de l'Hexandrie, ainsi nommée par Linné, du nom de M. Tubalg, gouverneur du Cap. Je n'en avois jamais vu qu'un seul échantillon; c'étoit sur le chemin de Zwellendam. J'y vis aussi une petite espèce d'oignon,

1775.
Décemb. Les fermiers qui devoient aller avant moi au Cap, voulurent bien, à ma demande, emporter dans leur chariot le paquet d'herbes que j'avois déjà cueillies, sans quoi je n'aurois jamais eu assez de place dans le mien pour loger toute ma collection.

LA marée étoit visible dans la rivière de *Zondags*. Il venoit fort du S. S. O. A midi le thermomètre, à l'ombre, étoit à 71 d. Le soir, lorsque la lune fut levée, il étoit à 64. Le 7, vers les cinq heures et demie du matin, il étoit à 52.

Nous continuâmes d'avancer au nord; et, à un bon mille et demi de la rivière, nous trouvâmes la grande *Zout-pan* ou Saline : ils appellent ainsi les endroits qui produisent le sel qu'on emploie dans les cuisines.

CETTE saline est une plaine assez étendue, couverte d'une croûte de sel unie, continue, et parfaitement semblable à un lac glacé. Le contraste de cette congélation avec la chaleur de l'air, avec les arbres et les fleurs qui l'environnoient, m'eût certainement frappé d'étonnement, si je n'avois été prévenu de la cause réelle du phénomène. La croûte, plus mince vers les bords, laissoit voir à travers, un terrain de marne et

ayant des feuilles en spirales; j'y pris un *amphisbena* (serpent), et j'en fis la description d'un *eleome juncea*, que j'ai insérée dans les *acta societ. Upsal.* tome III, page 192.

de

de glaise; mais vers le milieu j'observai que cette croûte avoit plus de deux pieds d'épaisseur; je ne pus appercevoir au dessous, ni l'eau, ni le fond. Les colons, qui la creusent avec des pieux, croient que la croûte de sel s'étend l'espace de plusieurs brasses au dessous de la surface.

1775.
Décemb.

CETTE *saline* d'une forme oblongue, avoit environ trois milles de circonférence. Après plusieurs jours consécutifs de chaleur, il se forme en divers endroits sur la croûte, comme une gelée blanche, qui est le meilleur et le plus fort de tous les sels, et que les colons regardent avec raison comme supérieur à celui de Lunenburg. Quant à moi, tout le sel de cet endroit me parut être très-fin et très-pur, et il m'a semblé, ainsi qu'à plusieurs personnes, qu'il donnoit au beurre et aux viandes un meilleur goût que celui de toutes les autres salines qu'on trouve en Afrique, à *Saldanka-bay* par exemple, entre les rivières *Zout-melk* et *Gaurits*, et dans certains endroits, entre les *Sneeuw-bergen* (montagnes de neiges).

MES Hottentots ramassèrent une provision de ce sel, pour saler notre viande et les peaux d'animaux que je pourrois avoir envie de conserver. Pendant cẽ tems-là, je fis moi-même une riche capture de reptiles et d'insectes qui m'étoient inconnus: les uns étoient enfermés et cristallisés avec le sel; d'autres étoient mourans ou ve-

Tome II.

C

1775.
Décemb.

noient de mourir, empêtrés dans une matière saline et visqueuse; plusieurs autres avoient été noyés dans les eaux claires qui, lorsqu'il a tombé de la pluie, s'amas- sent à certains endroits dans l'inscrustation. Nous fûmes obligés de passer à pied un bon bout de chemin à travers la saline; et quoique le sel séchât et se cristallisât sur nos pieds et sur nos jambes jusqu'à la nuit, que nous trouvâmes de l'eau douce pour nous laver, nous n'en ressentîmes aucun effet fâcheux. Je rapporte ici cette particularité, pour l'encouragement de ceux qui pour- roient par la suite être tentés de venir en cet endroit, ou dans d'autres semblables, recueillir des insectes.

Ce fut là que je découvris cet insecte singulier, le *cimex paradoxus* (pl. I.), dont j'ai donné la description dans les transactions de Suède (*). Comme je cherchois

(*) La couleur de l'insecte est jaune pâle, tirant un peu sur le brun. Sa longueur est environ un demi-pouce; sa largeur, prise de l'extré- mité des pointes, plus d'un quart de pouce; prise de la racine de ces mêmes pointes, un huitième de pouce.

Les ailes, repliées sur son dos, plat comme celui des autres *cimex*; *scutellum* très-petit; *rostrum* se prolonge jusqu'au milieu de l'*abdomen*, et n'a pas de pointes. *Antennæ* à-peu-près de la longueur du corps; la pre- mière jointure est très-solide, garnie de pointes dirigées en avant; la seconde est de la grosseur d'un fil; la ligne de séparation est bien marquée; la troisième enfin est très-courte, et a la figure d'une petite massue.

La tête garnie de pointes, dont la direction est en avant. Le *thorax* un peu élevé, garni de pointes. L'*abdomen* en forme de bateau, avec un rang de pointes de chaque côté. Les apophyses des côtés à-peu-près

vers l'heure de midi, sous quelques arbres, un peu d'abri contre la chaleur du soleil; le tems étoit alors très-calme, et les feuilles d'un tremble auroient à peine été agitées; cependant je crus voir une feuille flétrie, pâle, ridée et comme rongée par les chenilles, s'agiter sur l'arbre. Frappé de cette singularité, je quittai mon bosquet de verdure pour aller examiner cette feuille. J'en pus à peine croire mes yeux, lorsque je vis un insecte vivant, sous la forme et la couleur d'une feuille flétrie, et comme rongée par les chenilles, et dont le dos étoit garni de pointes. M. Immanuel, que j'appelai, partagea mon plaisir et mon étonnement. Il s'attacha à examiner s'il n'en trouveroit point quelque autre semblable, et nous fûmes convaincus que le premier trouvé n'étoit point un monstre, mais qu'il avoit son pareil. Nous ne nous lassâmes pas d'admirer ensemble la profonde sagesse du Créateur, qui a donné à cet animal la forme et la couleur d'une feuille, sans doute afin qu'en sûreté, sous ce masque, et inconnu à ses ennemis, il puisse remplir plus efficacement quelque important office dans le grand système de la création : système dont on s'occupe trop peu ou trop superficiellement, et dont l'étude ramène sans cesse l'observateur confondu d'étonnement, sous la présence du souverain auteur et ordonnateur de cet univers.

1775.
Décemb.

de la même largeur, excepté celles de devant qui sont plus petites. Toutes sont, ainsi que les cuisses, garnies de pointes. (Transactions philosophiques de Suède, pr. 1777, 3^e quart. page 234.)

1775.
Décemb.

Nous arrivâmes le soir à *Kuga*, petite rivière dont l'eau étoit saumâtre ; mais nous en trouvâmes un peu de bonne à une fontaine tout près de la rivière. Nous aperçûmes en cet endroit deux lièvres, qui nous parurent ressembler aux lièvres ordinaires d'Europe.

Mon compagnon fut repris de son crachement de sang. Un peu de salpêtre et d'eau de fontaine, étoient les seuls médicamens que je pouvois lui administrer dans ce désert ; ils lui réussirent. Le beau tems, la fraîcheur de la nuit, et sur-tout son aversion pour toute maladie dans les circonstances actuelles, contribuèrent aussi, je crois, à lui faire promptement oublier sa maladie ; mais le lendemain matin, il se trouva par hasard dans un bien plus grand danger de perdre la vie. Comme il s'étoit écarté de nous l'espace de deux ou trois cents pas, pour essayer ses forces, il fut tout-à-coup assailli par un troupeau de jeunes bestiaux, que quelque fermier, pour faire un essai, avoit laissés dans cet endroit, sous l'inspection d'un esclave. Comme depuis long-tems, ils n'avoient vu d'autre homme que le berger, ces animaux, redevenus sauvages, firent un demi-cercle autour de M. Immelman, et l'auroient vraisemblablement tué à coups de tête. Une génisse sans cornes étoit la plus obstinée à le poursuivre. Je courus à son secours avec un fusil chargé, résolu de faire feu sur le troupeau ; cependant il me vint en pensée d'essayer d'une voie

plus douce : j'avois ouï dire en Europe , qu'un moyen de repousser les attaques des taureaux méchans , étoit de se couvrir le visage de son chapeau , et d'avancer sur eux , ce que nous fîmes , et qui nous réussit parfaitement. Un instant après , ils attaquèrent un de mes Hottentots , qui leur échappa , graces à la légèreté de ses pieds. A notre retour on nous dit qu'un lion avoit forcé le propriétaire à retirer son troupeau de cet endroit. Le même jour , deux *hart-beest* vinrent de bonne heure dans la matinée examiner notre chariot ; mais nous n'avions pas alors un seul de nos fusils chargés. A midi , le thermomètre placé à l'ombre sous le chariot , étoit à 83 degrés :

1775.
Décemb.

DANS l'après-midi nous partîmes , dirigeant notre course à l'est , plus vers le bas de *Zondags-rivier* , et nous arrivâmes à un endroit nommé *Nuko-kamma* , qui , je crois , signifie *eau des herbages*. Nous y trouvâmes les traces récentes d'un lion , et nous crûmes voir dans la soirée un éléphant , fort éloigné de nous , entre des buissons de *gayac* (*guaiacum afrum*) , et de l'arbre nommé *mimosa nilotica* , qui leur servent , dit-on , d'asile. Nous commençâmes aussi à voir des poules de Guinée (*numida meleagris*) (*).

(*) Elles vont par volées , et sont conséquemment fort circonspectes. J'ai observé qu'elles volent bas et droit devant elles , comme nos perdrix. Il paroît qu'elles ne se nourrissent que de productions de la terre. Dans la nuit , elles se perchent toutes ensemble sur des arbres. J'en ai

1775.
Décemb.

NOUS fûmes frappés d'une différence extraordinaire entre les deux bords du lit de la rivière de *Zon-dags*, qui fait en cet endroit beaucoup de détours. Du côté où nous étions, le bord étoit très-haut, escarpé, ou plutôt perpendiculaire. Il paroissoit être entièrement formé d'une marne sèche, pareille à celle de la surface des terres voisines. Au haut de ce précipice, la superficie du sol étoit plane et unie. L'autre rive étoit basse et plate. Il est difficile d'expliquer cette singularité, à moins de supposer qu'un des bords aura été ainsi élevé par quelque tremblement de terre, ou que la rivière s'étant fait par degrés un passage le long du pied d'une montagne dont le sommet étoit aplati, l'aura minée en dessous, jusqu'à ce qu'enfin la terre suspendue, venant à s'écrouler, ait laissé cette rive escarpée, comme elle est. Cette nuit-là, nous eûmes de la pluie et un vent de sud-est.

LE 9, nous en partîmes à cinq heures du matin, le thermomètre étant alors à 62 deg.; et à 3 heures et demie d'après-midi nous arrivâmes à la petite *Zon-dags-rivier*. Nous nous étions cependant écartés de notre route pour chasser deux buffles, dont l'un s'échappa, quoique blessé, et l'autre s'enfonça dans des buissons,

tué six d'un coup de fusil, comme elles étoient ainsi perchées; et plusieurs autres que j'avois blessées, m'échappèrent dans l'obscurité. La chair m'en parut sèche, et beaucoup inférieure à celle de poules ordinaires.

où il n'eût été ni prudent ni possible de le suivre. Je pus voir du haut de quelques arbres avec quelle prodigieuse facilité l'animal perçoit à travers l'épaisseur du bois, comme s'il eût couru dans un champ de seigle. Nous vîmes aussi un *Koedoe* (*l'antilope strepsiceros* de Pallas).

1775.
Décemb.

A peine étions-nous arrivés à ce petit ruisseau de *Zon-dags*, que nous reçûmes la visite de trois vieux Hottentots, qui avoient l'air de venir épier s'ils ne trouveroient rien qui leur convint. Ils étoient, à proprement parler, de la race des *boshis*, mais moins sauvages. Eux-mêmes se distinguoient, dans leur langage, par le nom de *bons hommes boshis*; sans doute à cause qu'ils élevoient un peu de bétail, et ne vivoient pas de rapines comme leurs compatriotes. Mon guide m'expliqua l'objet de leur visite; c'étoit de nous demander un peu de tabac, et d'exciter notre compassion pour l'état déplorable dans lequel ils se trouvoient. Des fermiers, disoient-ils, étoient venus tout récemment leur enlever leurs jeunes gens. Ils se voyoient à présent abandonnés dans leur vieillesse, et forcés de pourvoir eux seuls à leur subsistance et à celle de leur bétail. J'entendis que mon interprète leur répondoit qu'ils pouvoient bien s'apercevoir que nous n'étions point des fermiers, encore moins des *voleurs d'enfans*.

Il faut savoir que, ne pouvant faire concevoir aux

1775.
Décemb.

Indiens et Hottentots ignorans, ce que c'étoit que la compagnie des Indes Hollandoise et leur cours de juridiction, les Hollandois, dès leurs premiers établissemens, donnèrent politiquement à la compagnie le nom individuel de *Jan* ou *Jean*, prince chrétien extraordinairement puissant. L'idée d'un seul chef étoit plus propre à imprimer du respect aux Indiens, que le nom collectif d'une compagnie de marchands. Je leur fis donc dire par mon interprète, que nous étions les fils de *Jean Compagnie*, qui nous avoit envoyés examiner le pays, et cueillir des plantes propres à la médecine ; que nous étions munis d'une ample provision de poudre et de balles, et, comme ils pouvoient le voir, de cinq terribles armes à feu ; que nous avions intention de tuer beaucoup de gibier, et que ce seroit une pitié de voir quelle prodigieuse quantité de viande alloit rester perdue et abandonnée aux oiseaux et aux autres animaux de proie, s'ils ne venoient avec nous partager le festin.

CETTE fable, ourdie à la hâte, d'un mélange de vérité et de mensonge, parut faire une impression profonde sur l'esprit des Hottentots. C'étoit les toucher à l'endroit sensible, que leur parler d'une chère si splendide, et montrer de la compassion pour leur maigreur, sans leur laisser entrevoir que c'étoit pour mon avantage, plus que pour le leur, que je desirois leur compagnie. Ces trois Hottentots nous quittèrent ; mais à la nuit, j'en vis venir trois autres vers le milieu de l'âge, qui

qui nous offrirent leurs services ; et je m'aperçus aussi que les trois premiers préparoient avec beaucoup d'empressement, leurs souliers, pour être prêts à nous suivre le lendemain matin.

1775.
Décemb.

JE fis remarquer à mon guide , que la conduite de ces Hottentots me paroissoit étrange et peu conforme à l'état d'infirmité et d'affliction dont ils feignoient d'être accablés le matin ; que , d'après cette résolution si brusque, je craignois qu'ils ne fussent capables de quelque perfidie ; d'ailleurs, il étoit fort incertain si nous trouverions assez de nourriture pour six personnes de plus, qui avec nous, complétoient le nombre d'onze.

« Bast ! me répondit *Plattje* , c'est la coutume des Hottentots de mentir dans les premières paroles qui sortent de leur bouche. Ne vous inquiétez pas pour la victuaille ; nous trouverons assez de gibier pour tous, je vous le garantis. » Cette dernière partie de sa réponse me rendit un peu de confiance. Quant à la coutume de mentir dès les premiers mots, je n'en devois guère aux Hottentots ; mon histoire de *Jean Compagnie* nous mettoit à-peu-près au pair.

Nous partîmes donc le 10 au matin , nos neuf Hottentots , M. Immelman et moi. Les six nouveaux venus n'entendoient pas un mot de Hollandois ; il falloit que les trois autres fussent nos interprètes ; mais plus

Tome II.

D

1775.
Décemb.

souvent nous les faisons entendre par signes et par quelques mots hottentots que nous commençons à connoître , et même à prononcer avec le claquement usité ; cependant nous ne laissons pas , mon compagnon et moi , d'être inquiets comment nourrir tant de monde , et nous nous attendions à les voir , en cas de disette , murmurer contre les nouveaux *Moyse* et *Aaron* , qui les avoient conduits dans le désert. Nous n'avions pu retrouver le buffle blessé la veille , quoique les buissons , en plus d'un endroit , fussent teints de son sang ; cependant nous fûmes un peu rassurés en voyant nos six volontaires manger sans difficulté , et sans aucun apprêt , les méchantes fèves d'un arbrisseau sauvage (le *guaïacum afrum*). Je leur indiquai encore une autre substance propre à calmer leur faim. C'étoit la *gomme arabique* , produite par le *mimosa nilotica* ; mais je voulois leur apprendre ce qu'ils savoient mieux que moi , pour en avoir fait plus souvent l'expérience. On dit que les Hottentots *boshis* , faute d'autres provisions , vivent souvent pendant plusieurs jours consécutifs de *gomme arabique*.

Je vis alors , pour la première fois , une troupe de *bosch-varkens* ou *wilde-varkens* (sangliers , ou cochons des bois) , dans leur état sauvage. Jusque-là , je n'en avois vu qu'un seul dans la ménagerie du Cap , très-féroce et très-méchant , et qu'on tenoit bien attaché

avec de fortes chaînes. M. Pallas, qui a décrit cet animal (*) sous le nom d'*aper athiopicus*, et en a donné la figure, dit qu'un d'eux tua le garde de la ménagerie d'Amsterdam. Il ne faut que regarder ses larges défenses pour concevoir que cet animal irrité doit être terrible. Elles sont au nombre de quatre ; deux sortent de la mâchoire inférieure, et se recourbent comme des cornes au dessus de ses narines. Elles ressemblent à de bel ivoire (**).

1775.
Décemb.

L'ANIMAL s'en sert moins pour mordre que pour heurter de la tête. Un petit sanglier de cette espèce, que par la suite je pris à *visch-rivier*, et que je croyois pouvoir ramener vivant au Cap, connoissoit déjà cette manière de heurter, je fus obligé de le faire tuer. Quoique fort jeune, il étoit si méchant et si prompt dans tous ses mouvemens, que mes Hottentots en étoient fort effrayés. Nous aimons mieux, disoient-ils, attaquer un lion dans une plaine, qu'un cochon sauvage ; car celui-ci, quoique plus petit, fond sur un homme aussi rapidement qu'une flèche, le renverse, lui casse les

(*) Voy. *Spicil. Zool.* fasc. 11, page 11 ; et *Muscel. Zool.* page 16. Voyez aussi *Spicil. Zool.* fasc. XI, addit. page 84.

(**) Dans une tête desséchée de sanglier d'Afrique, que j'ai donnée à l'Académie royale des Sciences de Suède, les défenses ou cornes avoient neuf pouces de long, et leur circonférence à la base étoit de cinq pouces pleins : les deux autres défenses n'étoient, que de trois pouces, hors de la bouche, ayant un côté plat, et correspondant à une autre surface une qu'on voyoit aux défenses supérieures.

=====
1775.
Décemb.

jambes, et lui ouvre le ventre, avant qu'il puisse frapper l'animal de sa javeline.

LES repaires de ces sangliers ont toujours une entrée fort étroite, et sont sous terre. On prétend qu'ils y entrent à reculons et s'y rangent ainsi à la file ; mais il me paroît plus probable que ces passages s'élargissent en avançant sous terre. Quoi qu'il en soit, il est certain que les Hottentots n'osent les attaquer dans leurs trous, dans la crainte d'une sortie trop vive.

LE corps de l'animal est petit , en comparaison de sa tête. Cette conformation lui donne de la facilité pour creuser la terre. Il ne seroit pas prudent de l'approcher de trop près , ni de le chasser à cheval ; car souvent il se retourne brusquement, frappe de ses défenses les jambes du cheval , et tue en deux ou trois coups le cheval et le cavalier.

LA troupe de sangliers que je vis ce jour-là , étoit composée de petits et de laies. Je les poursuivis pour tuer un petit, mais inutilement. Cependant cette chasse me procura une surprise agréable : les têtes des laies, qui jusque-là m'avoient semblé d'une grosseur ordinaire, me parurent tout-à-coup monstrueuses et informes. Cette singularité, m'étonna d'autant plus, qu'occupé du soin de conduire mon cheval à travers un terrain couvert de buissons et de trous , je n'avois pu voir de quelle

manière la métamorphose s'étoit opérée. Je m'aperçus que les laies , en fuyant , avoient pris les petits à leur gueule , ce qui m'expliqua aussi comment j'avois vu ceux-ci disparaître tout-à-coup. Les sangliers d'Afrique ressemblent en cela à nos cochons domestiques ; mais cet usage est chez eux plus fréquent et plus constant , et il est plus difficile à concevoir comment ils peuvent porter ainsi leurs petits entre leurs larges défenses , sans les blesser , et même sans les faire crier. J'ai cependant vu la même chose se répéter deux autres fois. Le cri des petits ressemble à celui de nos cochons ordinaires.

1775.
Décemb.

UNE personne digne de foi m'a dit qu'un *Josué de Boer* , fermier de Camdebo , étoit venu à bout de se procurer une portée d'un de ces cochons de bois qu'il avoit accouplé avec une truie ordinaire ; mais mon auteur ne put m'apprendre d'autre particularité sur ce fait. Si cette expérience n'a pas réussi en Hollande , comme nous le dit M. Pallas , on ne doit pas en conclure qu'elle ne puisse réussir ailleurs. (*).

(*) J'ai remarqué , à mon retour par le *Lange-kloof* , chez un fermier de cette province , deux cochons domestiques qui paroissent être de la race des sangliers , en ce qu'ils s'agenouilloient pour paître , et se relevoient successivement avec la plus grande facilité. Cette faculté semble provenir de l'habitude de vivre dans des cavernes souterraines , et de ce que l'animal a le cou trop court pour pouvoir commodément baisser sa tête jusqu'à terre.

On distingue encore les sangliers d'Afrique des autres espèces de san-

1775.
Décemb. Nous arrivâmes , à la nuit , à *t'Kurenoi* , où nous nous arrêtâmes. A quelques portées de fusil de cet endroit , résidoit une race de Hottentots bâtards ou Hottentots-Caffres. Leur langage étoit plutôt Caffre que Hottentot ; mais ils n'avoient ni les grosses lèvres , ni le corps robuste , ni l'air libre et dégagé , ni la couleur noire des habitans de la Caffrie. Ils n'étoient pas même aussi basanés que mes Hottentots , et je conjecturai qu'ils étoient descendus de quelques hommes d'une autre nation qui , après avoir gagné quelque bétail à servir chez les Caffres , étoient venus là s'établir en société. L'iris de leurs yeux étoit d'un brun foncé , et presque aussi noir que leur pruneau. Ils avoient beaucoup de bétail , et paroissoient mener une vie fort heureuse à

gliers , à quatre caroncules ou excroissances qui leur sont particulières. Deux sont larges et plates : elles ont environ deux pouces de long sur deux de larges , et sont placées à l'espace d'un travers de main au dessous des yeux , sur le devant : les deux autres sont sphériques , hautes d'un pouce , et situées au dessus du groin , à trois pouces de distance , sur une ligne droite , à prendre de derrière les mâchoires. La queue est aplatie à l'extrémité , et ils la tiennent dressée en l'air tant qu'ils se sentent poursuivis. Il m'a semblé que la chair ressembloit , quant au goût , à celle du cochon ordinaire. Mais je n'ai point observé que ces animaux soient de la couleur rembrunie et foncée que M. Pallas , et M. Vosmaer dans ses figures coloriées , leur ont donnée. Ceux que j'ai vus étoient d'un jaune clair , comme la plupart de nos cochons domestiques , et je ne les ai entendu nommer nulle part dans la colonie , *haart loopers* , comme le prétend M. Vosmaer. Je les ai entendu souvent appeler *kaunaba* par les Hottentots , qui m'ont aussi appris que ces animaux aiment beaucoup à se vautrer dans la fange , et qu'ils sont avides des racines d'un arbrisseau du genre des *mesembryanthemum* , qu'ils appellent *da t'kai*.

leur manière. Dès que leur troupeau étoit rassemblé et ramené du pâturage, c'étoit une curiosité de les voir traire leurs vaches, occupation qu'ils entremêloient de danses et de chants.

1775.

Décembre,

JAMAIS nous n'avions vu autant de bonheur et de contentement, que cette joyeuse coutume en annonçoit dans une poignée de pauvres sauvages, au milieu d'un désert. M. Immanuel voulut voir le modèle original de cet état de félicité pastorale, que nos poètes sont continuellement occupés à peindre et à chanter. Nous nous annonçâmes encore ici comme les *enfants de la compagnie*. Ils nous reçurent avec une simplicité, une franchise et une liberté qui nous donnèrent une opinion avantageuse de leur caractère, et nous firent voir en eux des hommes qui n'étoient pas si dégradés. Ils nous présentèrent du lait, et ne refusèrent pas de danser à notre sollicitation. Ils nous firent entendre qu'ils nous connoissoient déjà de réputation, long-tems avant notre arrivée; qu'ils avoient ouï parler de nous comme de gens singuliers, portant des cheveux plats, chercheurs d'herbes et attrapeurs de vipères.

Nous fîmes spectateurs de leurs contredanses, où l'on n'apercevoit ni art ni agilité. Elles ne consistoient qu'en un mouvement de pieds modéré, et même un peu lent, tandis que chacun d'eux, de tems en tems, agitoit doucement un petit bâton qu'il tenoit à la main.

On remarquoit dans leur chant la même simplicité. Un de leurs airs de danse , qu'on trouvera noté à la fin de ce volume , n'étoit formé que de ces paroles *mayema*, *mayema*, *huh*, *huh*, *huh*. Les premiers mots étoient chantés *piano*, par une vieille matrone, à laquelle les garçons et les filles répondoient par les derniers, chantés *staccato* et en Chorus. Il faut avouer que ce concert n'étoit guère propre à flatter une oreille musicale ; cependant il inspiroit une sorte de gaieté, et n'étoit point du tout désagréable.

1775.

Décemb.

Ils avoient une danse d'un autre genre ; elle consistoit à se prendre tous par la main , et à danser doucement en rond , autour d'une ou plusieurs personnes placées dans le cercle, et dont les mouvemens étoient plus vifs et plus pressés. Nous ne pouvions nous empêcher de rire , tout en redoutant quelque malheur pour les pauvres enfans suspendus à trois ou quatre pieds de hauteur. On voyoit leurs petites têtes agitées en dedans et en dehors du sac attaché au manteau de leurs mères , qui dansoient comme les autres. Il nous sembloit à chaque instant qu'ils alloient tomber et se casser le cou ; mais le plus amusant encore , c'est que , loin de se chagriner d'un si rude exercice , ces malheureux petits Hottentots y prenoient beaucoup de plaisir , et crioient de toutes leurs forces lorsque les mères , fatiguées de les porter , les posoient à terre ou sortoient de la danse.

UN

UN seul Hottentot , me dit-on , est principalement chargé du gouvernement général de la république. On me le montra , en m'ajoutant qu'il étoit le plus riche du *Craal* ; il tenoit cet emploi d'héritage. Il me parut un homme modéré , rassis et vers le milieu de l'âge. On ne découvroit dans ses manières aucun air de prééminence ou d'autorité. Au contraire , il avoit plus d'embarras à traire ses vaches que tous les autres : tant il est vrai que , chez les peuples même les plus incultes , les plus riches sont les plus tourmentés de soins et d'inquiétudes , et les plus mal-adroits.

1775.
Décemb.

MAIS je remarquai là un autre homme dont l'air affairé , le babil et les gesticulations continuelles annonçoient évidemment un homme public et de conséquence. C'étoit le sorcier , comme ils l'appeloient , de la république : et conséquemment , en vertu de son office , c'étoit le maître des cérémonies , le grand-prêtre , le médecin des hommes et des vaches , et par dessus tout , indépendamment de ses dignités , un franc charlatan , qui par ses bouffonneries et ses gestes ridicules , cherchoit à se distinguer des autres , et excitoit sans cesse les jeunes gens à danser. N'ignorant pas que dans les sociétés d'Europe plus polies et plus éclairées , des charlatans , par le moyen de leurs petits et méprisables talens , se poussent aux postes les plus importants et au comble de la fortune , je ne fus point étonné d'apprendre que ce fripon possédoit le plus nombreux

Tome II.

E

1775.
Décemb.

troupeaux de touts. On me dit que lorsqu'il délivroit ou supposoit avoir délivré une vache , et que le travail avoit été un peu difficile , il lui revenoit de droit une génisse , et qu'à chaque fête , le morceau le meilleur et le plus gras lui tomboit toujours en partage.

OUTRE les danses et les chants journaliers , ces Hottentots-Caffres ont encore dans leurs jours de fête d'autres jouissances bien plus voluptueuses , dont ces époques fournissent l'occasion désirée aux jeunes gens des deux sexes non mariés. Dans une de leurs danses m'a-t-on dit , les garçons et les filles ont la liberté de se retirer par couples dans un endroit écarté , successivement et à divers intervalles , sans que cette disparition donne au reste de la compagnie le moindre sujet d'offense ou de scandale , et même sans que l'un ou l'autre des absens ait lieu de rougir lorsqu'ils rejoignent l'assemblée. Je n'ai pu savoir si leurs lois , d'accord avec l'occasion , autorisoient l'acte même que les Caffres , comme je l'ai dit ci-devant , se permettent , en présence de toute la compagnie , et au milieu de la danse.

Cependant ce relâchement de leurs lois , qui leur laisseroit des occasions de ce genre , ne s'accorde point avec l'exactitude rigoureuse de ces mêmes lois dans le cas suivant. « Toute jeune fille qui , après avoir ainsi dansé , se trouvera enceinte , sera mise à mort , elle et son amant. » Il est vrai que la loi ajoute : « A moins

que les vieillards de la famille ne jugent à propos de mitiger la punition , et de la commuer , en la réduisant à l'union perpétuelle des deux coupables , ordonnant de plus , qu'un bœuf ou une vache sera confisqué pour régaler toute la société , en expiation de leur crime. • Il n'est pas difficile d'appercevoir , dans ce dernier article , les motifs intéressés de la société ; mais il n'est peut-être pas aussi aisé , d'après cet étrange édit , de découvrir l'intention primitive du législateur.

1775.
Décemb.

IL existe encore chez les Hottentots de cette race , une coutume non moins étonnante. Qui croiroit que parmi ces pâtres paisibles , il fût d'usage de sacrifier la vertu et l'innocence du beau sexe , aux vues intéressées des parens ou d'un tuteur ? Un Hottentot qui se trouvoit alors dans ce canton , m'assura que si quelqu'un de leur nation payoit aux parens d'une jeune fille un prix convenu , elle étoit obligée de coucher avec lui ; mais que la loi défendoit expressément , et sans restriction , qu'une de leurs jeunes filles fût livrée entre les bras d'un Chrétien ou d'un blanc ; fait dont on n'avoit jamais vu d'exemple. Le Hottentot ajoutoit que pour lui , il n'avoit encore formé aucune union de ce genre , attendu qu'une jouissance de deux , ou tout au plus trois nuits , lui auroit coûté le prix d'une vache , et que bientôt après il se seroit repenti du marché.

CE fut ce même Hottentot qui me raconta les par-

E ij

1775.
Décemb. ticularités qu'on vient de lire , et qui me donna encore plusieurs anecdotes curieuses. Il me parut être un homme rassis et de bon sens ; mon guide le connoissoit pour tel , et je crus devoir ajouter foi à ses récits. Il avoit été élevé dans un village près des Chrétiens , au service desquels il avoit toujours été. Avec le secours des Hottentots-Caffres , il avoit pris , et tenoit sous sa garde trois vieilles femmes *boshis* avec leurs enfans , dans l'intention de les conduire en esclavage chez son maître. Celui-ci lui avoit donné un fusil ; mais le Hottentot n'avoit plus de poudre , et conséquemment il étoit aux expédiens pour se nourrir lui et ses captives. Je lui donnai un peu de poudre , considérant que , loin de servir à resserrer les chaines de ces trois infortunées , ce petit cadeau pourroit contribuer à les rendre plus légères. Il me dit aussi qu'une de ces femmes l'avoit menacé de l'ensorceler ; mais qu'il n'ajoutoit point foi à leurs sortilèges , et qu'il méprisoit également leurs menaces et leurs mœurs sauvages.

UN Hottentot-Caffre qui l'avoit secondé dans la capture de ces trois femmes , avoit été blessé à l'épaule , d'une flèche empoisonnée ; mais on avoit sucé la blessure à l'instant même. L'enflure n'avoit pas mauvaise apparence ; cependant l'homme étoit bien malade , et doutoit lui-même s'il en reviendrait. Il n'y mettoit autre chose que des feuilles pilées du *figuier-Hottentot*.

LES Hottentots-Caffres gardent aussi leur lait dans

des sacs ; mais les terrines qui leur servent à le traire , sont d'une structure particulière. Elles sont faites de racines tressées ensemble d'une façon curieuse ; le tissu en est si serré , qu'elles peuvent contenir le lait et l'eau. Ces vases seroient aussi propres qu'ils sont légers , si les Hottentots ne négligeoient pas de les laver , mais ils laissent le lait s'y incruster au point qu'on diroit qu'elles sont enduites d'un ciment. J'ai vu depuis de ces terrines neuves et très-propres , sur-tout une que j'ai rapportée , et qui , sans aucune espèce d'enduit , ne laissoit point du tout échapper l'eau. La plupart sont de la forme représentée tom. I, pl. I. fig. 1. Elles tiennent depuis trois jusqu'à seize pintes de Paris , et avec leur légèreté , elles ont l'avantage d'être assez pliantes.

1775.
Décemb.

NULLE vache de race Africaine , soit qu'elle appartienne aux Colons ou aux Hottentots , ne se laisse jamais traire volontairement : on est obligé de leur attacher les pieds de derrière ; autrement elles ne manquent jamais de donner un coup de pied à celui qui les traît , ou de le planter là. Mon interprète me fit observer comme une rareté , qu'il n'étoit pas nécessaire d'attacher les vaches des Hottentots-Caffres (*).

(*) Je remarquai aussi que leurs vaches , attachées ou non , étoient pour la plupart très-attentives à observer si leur veau étoit avec elles , et qu'elles ne se laissoient traire qu'après qu'il avoit sucé le premier , un peu de lait. Les Hottentots-Caffres furent eux-mêmes jaloux de me

1775.
Décemb. Ces Hottentots, comme les *Gonaquas* et les Caffres, subissent l'opération de la circoncision, qu'on leur fait lorsqu'ils sont, comme ils disent, demi-hommes.

Le lendemain 11, nous fûmes réveillés par les chants et les danses des Hottentots : il paroît que ces réjouissances, signes, au moins extérieurs, de bonheur et de plaisir, sont les premiers et les derniers actes de leur journée. Nous allâmes les voir encore ; mais nous crûmes prudent de revenir bientôt à notre chariot : car plusieurs d'entr'eux étoient venus nous rendre notre visite, et commençoient à devenir importuns, à force de nous demander du tabac. Je ne sais si je dois regarder comme une marque de leur grande simplicité, ou comme un compliment assez fin, la question qu'un de ces Hottentots me fit, par la voie de l'interprète : si mon chariot, le premier, disoit-il, qu'il eût vu, étoit sorti de terre aussi beau et en aussi bon état qu'il le voyoit.

POUR faire trêve à leurs importunités et à leurs demandes réitérées de notre tabac, nous nous avisâmes de leur montrer nos montres. Je m'amusai même à leur persuader que je n'étois pas ignorant dans l'art de la

faire observer une autre curiosité ; c'étoit la manière dont ils engagent une vache à se laisser traire, lorsqu'elle a mis bas un veau mort. L'artifice qu'ils emploient en cette occasion, est de tenir les narines de la vache dans la peau de son veau mort, au moment de la traire.

magie : c'étoit par prudence et dans la vue de réprimer leurs desirs, que je voyois s'accroître insensiblement, et qui à la fin auroient pu les porter à quelque attentat hardi sur les ferrures ou quelque autre partie de notre chariot. Je leur dis donc , ainsi qu'à mes Hottentots, de prendre avec leurs doigts la moitié d'un peu de vif argent que j'avois avec moi. Ils firent nombre d'efforts , sans pouvoir diviser la bulle ; ce fut pour eux un sujet inépuisable de propos et de rire : alors , ayant eu soin de frotter mes doigts de suif , je pris le vif-argent, en détachai à l'instant deux ou trois bulles, et leur étonnement redoubla. Je n'oubliai pas non plus de leur faire voir les merveilleuses propriétés de l'aiguille aimantée de mon compas. Je me rappelle d'avoir lu quelque part le trait d'un général, qui, en Amérique, voulant intimider les naturels et les contenir dans le devoir, mit en leur présence le feu à un peu d'eau-de-vie , qu'ils prenoient pour de l'eau , les menaçant de mettre de même le feu à leurs rivières, et de les brûler tous. Mais je n'eus pas besoin d'avoir recours à ces expédiens : car les miracles que j'avois déjà opérés , leur en avoient assez imposé. C'est de ces bâtards Caffres particulièrement , que j'appris les mots de cette langue, que l'on trouvera à la fin de ce volume.

1775.
Décemb.

DANS les climats du nord , l'on porte des queues de renard , pour se garantir du froid : c'est ici que j'ai vu pour la première fois faire usage des queues du *jackal*.

ou renard d'Afrique, contre la chaleur. Ces Hottentots en essuient la sueur de leur visage, et les portent toujours avec eux, attachées à de petits bâtons. Après avoir contemplé autant que nous le jugeâmes à propos, les mœurs de cette race d'hommes, nous continuâmes notre route. Notre guide, qui pendant ce tems-là nous avoit quittés, tua un vieux buffle, maigre et couvert de poux (*). Nous fîmes un tour à l'endroit où il l'avoit laissé; nous chargeâmes notre chariot d'autant de viande qu'il put en porter, et abandonnâmes le reste aux Hottentots Caffres, aux oiseaux de proie, et aux hyènes.

1775.
Décemb.

Nous avancâmes tout le long de *Kurenoi-rivier*, dont l'eau étoit presque stagnante et saumâtre. Il nous fallut couper, pour nourrir nos chevaux cette nuit, les têtes et feuilles des roseaux qui croissoient dans ce petit ruisseau; quand la nuit vint, les loups, qui probablement avoient éventé la chair que nous portions dans le chariot, nous firent entendre, par leurs hurlemens, qu'ils n'étoient pas loin de nous.

(*) Les poux que nous trouvâmes sur ce buffle étoient d'une espèce nouvelle. Voy. leur description et leur figure dans les *mém. sur les insectes*, tome VII.

CHAPITRE XI.

*Suite du voyage, de la petite rivière de
Zondags à celle des hommes-boshis.*

LE 12, notre guide dirigea d'abord sa route à l'est, et ensuite au sud-ouest, sur un pays découvert, afin de pouvoir faire à midi rafraîchir nos animaux et trouver de l'eau. Nous ne trouvâmes qu'un *sourcin*, foulé par les pieds des buffles, et qui n'avoit point d'écoulement; mais à la distance d'une heure de chemin, nous rencontrâmes de meilleure eau, et nous résolûmes de passer la nuit aux environs, pour être plus à portée de poursuivre des buffles dès le matin. C'est l'heure où ils ont coutume de venir paître dans les plaines: dans la chaleur du jour ils se tiennent plus ordinairement dans les bois.

1775.
Décemb.

Il n'y avoit pas deux heures qu'il faisoit nuit, lorsque nous entendîmes le rugissement des lions, qui paroisoient être fort près de nous. C'étoit la première fois que j'entendois ce genre de musique; et, comme ils étoient plusieurs exécutans, on peut l'appeler un concert de lions. Ils continuèrent à rugir toute la nuit, d'où mon guide conclut qu'ils s'étoient assemblés dans la plaine, pour s'accoupler et faire l'amour en s'attaquant et se battant à la manière des chats.

Tome II.

F

1775.
Décemb.

Pour décrire le rugissement du lion du mieux qu'il m'est possible, je dirai au lecteur qu'il consiste en un son rauque, inarticulé, où l'on distingue quelque chose de creux et de profond, et, un peu semblable au son qui sort d'un porte-voix. Le son est entre l'*u* et l'*o*, traîné en longueur, et paroît venir de sous terre. Je l'écoutai long-tems avec beaucoup d'attention, et je ne pus discerner exactement de quel côté il venoit. La voix du lion n'a pas la moindre ressemblance avec le tonnerre, comme l'affirme M. de Buffon, d'après l'autorité de Boullaye le Gouz (*). Il me parut dans le fait, qu'il n'étoit en lui-même, ni extrêmement perçant ni particulièrement terrible; cependant sa note prolongée, jointe à l'obscurité et à l'idée qu'on se forme naturellement de cet animal, fait frissonner, lors même qu'on peut l'entendre, comme cela m'est arrivé dans la suite, avec plus de tranquillité et sans aucun sujet de crainte. Nous pouvions juger sûrement à l'état de nos animaux, quand les lions, soit en rugissant, soit en silence, venoient nous reconnoître à peu de distance: car alors nos chiens n'osoient aboyer, mais se tenoient serrés et blottis contre les Hottentots; nos bœufs et nos chevaux soupiroient profondément, reculoient à chaque instant, et tiroient de toutes leurs forces sur les épaisses courroies qui les attachoient au chariot; il se jetoient à terre et se relevoient alternativement; ils paroissoient

(*) Voy. tome XI, page 22.

ne savoir que faire d'eux-mêmes, souffrans, je puis le dire sans exagération, comme s'ils avoient éprouvé l'agonie de la mort. Cependant mes Hottentots faisoient les dispositions nécessaires, et chacun d'eux tenoit sa javeline à son côté. Nous chargeâmes nos cinq pièces, dont trois furent distribuées à ceux de nos Hottentots qui parloient Hollandois.

1775.
Décemb.

Il est d'expérience, disent les Hottentots, que les feux sont une défense et un puissant préservatif contre les lions et les autres animaux sauvages ; cependant il arrive quelquefois, et ils pouvoient citer plusieurs exemples de ce fait, qu'au moment où ils se chauffent assis en rond, le lion s'élance sur le feu, attrape quelqu'un d'eux et s'enfuit ; quelquefois aussi il a dévoré sa proie si près des autres Hottentots, qu'ils l'entendoient clairement mâcher la chair de leur malheureux compagnon. Comme nous étions placés dans le chariot, nos Hottentots nous prièrent de n'être pas trop prompts à tirer, si le lion venoit à sauter au milieu de l'enceinte qu'ils formoient, de crainte que dans l'obscurité, le coup ne portât sur quelqu'un d'eux. Ils avoient concerté ensemble qu'un certain nombre tâcheroient de le percer de leurs *hassagais* ou javelines, tandis que les autres chercheroient à s'accrocher aux jambes de l'animal.

Ils regardoient comme un fait avéré, et d'autres me l'ont confirmé depuis, qu'un lion ne tue jamais à l'in-

==== 1775.
Décemb. tant même l'homme qu'il tient sous lui , à moins qu'il n'y soit excité par sa résistance ; à la fin cependant , le royal brigand lui donne , dit-on , le coup de grace dans la poitrine , en poussant un rugissement épouvantable. Je dois à mes Hottentots la justice de dire qu'en cette circonstance ils ne donnèrent pas le moindre signe de frayeur , quoique , d'après une vieille notion , ils fussent bien persuadés que les lions , comme les tygres , attaqueroient plutôt un esclave ou un Hottentot , qu'un colon ou tout autre blanc. Nous avions donc , M. Immelman et moi , un peu moins à craindre pour notre vie , à moins que plusieurs lions à la fois ne vinssent nous attaquer , ou que , déchargeant nos mousquets avec trop de précipitation , il ne nous arrivât de tirer à côté : car alors le lion ne manque jamais de foudre sur le tireur. Cependant postés , comme nous l'étions , assez loin du feu , nous étions , sous un autre rapport , plus exposés à recevoir leur visite , ou au moins à les voir assaillir nos chevaux et nos bœufs , qui étoient tous attachés au chariot. J'aurois été bien aise , pour la singularité du spectacle , de voir un assaut de ce genre , s'il ne m'en eût coûté qu'un couple de mes bœufs ; mais nos chevaux auroient été probablement la première proie du vorace animal : on dit qu'il leur donne toujours la préférence.

DANS le nombre de nos bœufs , nous en remarquâmes un , qui nous parut alors , et dans d'autres

semblables occasions , plus inquiet et plus tourmenté que les autres. Il faisoit un bruit extraordinaire et intérieur, que je ne puis décrire. Un de nos chevaux, qui étoit entier, faisoit le même bourdonnement. C'étoit pour nous, dans la suite, un signal de nous tenir sur nos gardes ; cependant nous fûmes bientôt accoutumés à ce bruit, et plusieurs fois nous descendîmes du chariot, et nous couchâmes tranquillement, laissant nos animaux soupirer, sans y faire attention.

1773.
Décemb.

C'EST une grande merveille, de voir que la nature ait appris aux animaux à redouter ainsi le lion, et l'on ne peut douter que cette crainte ne soit chez eux un instinct purement naturel : car nos chevaux et nos bœufs avoient jusqu'alors vécu dans des endroits où je suis certain qu'ils n'avoient pu connoître ce terrible ennemi de leur espèce. Admiron la bonté de la Providence, qui, lorsqu'elle a envoyé parmi les animaux un si redoutable tyran, leur a donné la faculté de le reconnoître et de le discerner, par le tremblement et l'horreur.

ON croiroit que le rugissement du lion devoit être pour les animaux un utile avertissement de fuir promptement son approche ; mais comme en rugissant il met, au dire de tout le monde, la queue contre terre, sa voix se répand également tout autour de lui, sans qu'il soit possible, comme je l'ai déjà dit, de distinguer de quel

1775.
Décemb. côté vient le son. Alors les animaux effrayés fuient çà et là dans l'obscurité, ne sachant quelle direction suivre ; dans ce désordre, il peut aisément arriver que quelqu'un d'eux coure vers l'endroit même d'où part cette voix terrible, dont ils cherchoient à s'éloigner.

UN écrivain, très-raisonnable sous d'autres rapports, dans son *Voyage à l'Île de France*, etc. pag. 63, assure qu'en Afrique on trouve des armées entières de lions ; fait qu'il tient, dit-il, de trois personnes de considération, attachées au gouvernement, et dont il cite les noms.

POUR démontrer à l'auteur de ce voyage, à ceux qui l'ont informé, et à ceux qui l'ont cru, si quelqu'un a pu le croire, l'invraisemblance palpable de cette assertion, il suffit de considérer que pour alimenter une armée de lions, il faudroit une plus grande quantité de quadrupèdes, et de ce qu'ils nomment ici *gibier*, qu'on n'en trouveroit, je ne dis pas seulement en Afrique, mais dans le monde entier : nous pouvons en appeler à l'observation faite par les Indiens, et rapportée par Lafitau. « Il est heureux, disent-ils, que les Portugais soient en petit nombre : car, avec un caractère aussi cruel, ils sont pour nous ce que sont les tygres et les lions pour le reste des animaux : autrement, ils auroient bientôt exterminé jusqu'au dernier de nous autres hommes. »

QUANT aux témoignages de ces trois personnes de considération , je crois pouvoir , sans offenser , contredire une assertion , lorsqu'elle contredit la raison : d'ailleurs , il est de fait que , dans les Indes orientales , la connoissance de la vérité , et le talent de la bien voir , ne sont pas toujours inséparables de l'autorité. J'ai entendu moi-même un homme , membre du Conseil du Cap , raconter à des étrangers les absurdités les plus ridicules sur le pays qu'il habitoit. Les contes de ce genre proviennent souvent de fermiers ou paysans , qui , venant de loin , trouvent leur compte à amuser leurs commandans par des historiettes plaisantes. Ils les fabriquent en chemin ; et plus elles sont merveilleuses , plus elles sont reçues avec avidité. Une autre source de ces faux rapports , est dans le penchant dépravé qu'ont tous les hommes à s'amuser de la bonne foi des gens simples et crédules. En admettant qu'il soit vrai que les Romains introduisoient dans leurs spectacles publics un grand nombre de lions , qu'ils pouvoient en effet rassembler des vastes étendues de pays dont ils étoient possesseurs en Afrique et en Asie ; cependant on ne peut jamais en conclure , sans blesser la vraisemblance et la vérité , qu'on en trouvât des armées dans ces contrées , où seulement ils existent , suivant l'expression bien plus juste et bien plus vraisemblable de M. de Buffon.

1775.
Décemb.

Ce que dit un écrivain moderne , l'abbé de Manet ,

1775.
Décemb.

dans sa description de la partie septentrionale d'Afrique, que la même espèce de lion qu'on y trouve, est aussi en Amérique, nous paroît une assertion précipitée, qui n'a été confirmée ni par l'autorité d'autres voyageurs, ni par sa propre expérience. Le témoignage de cet auteur est plus croyable, lorsqu'il dit que dans le nord de l'Afrique, les Nègres prennent les lions dans des fosses ; mais qu'ils n'osent rien manger de leur chair, craignant que les autres lions ne viennent user sur eux de représailles. Cependant je n'ai point trouvé cette superstition dans les Hottentots, ni dans les autres habitans de ces parties méridionales. Ils me dirent, au contraire, qu'ils mangeoient fort bien la chair des lions, qu'ils la trouvoient fort bonne et fort saine. Je tiens aussi des Hottentots, qu'autrefois les lions, aussi bien que les hyènes, beaucoup plus hardis qu'ils ne sont à présent, venoient les chercher jusque dans leurs chaumières ; que leurs pères étoient obligés d'attacher des planches dans le haut des arbres, pour pouvoir se coucher et dormir ; précaution qui les mettoit à l'abri de la surprise, et leur donnoit la faculté de se défendre, si ces animaux venoient les attaquer ; enfin, qu'un lion, lorsqu'il avoit une fois goûté de la chair humaine, ne veut plus, s'il peut s'en dispenser, en manger d'autre.

AINSI les Hottentots ne pouvoient désavouer qu'ils devoient au secours et aux armes à feu des Chrétiens, d'être

d'être aujourd'hui moins exposés aux ravages de cet animal ; mais je fus à mon tour obligé de convenir avec eux , que les colons étoient pour eux un plus grand fléau que toutes les bêtes féroces réunies , puisque la nation Hottentote se voyoit maintenant bien plus resserrée dans ses possessions , et que leur nombre étoit beaucoup diminué.

1775.
Décemb.

AUJOURD'HUI du moins , le lion n'attaque jamais aucun animal , qu'il ne soit provoqué ou affamé. Dans ce dernier cas , il ne craint , dit-on , aucun danger , et nulle résistance ne peut l'arrêter. La manière dont il saisit sa proie , est presque toujours de s'élancer sur elle , par un grand saut , de l'endroit où il se tenoit caché. Si par hasard il manque son but , tous les Hottentots s'accordent à dire qu'il ne va pas plus loin ; il laisse l'animal se sauver sans le poursuivre , et lui , revient , comme honteux , vers le lieu de son embuscade , lentement , pas à pas , et semble mesurer l'exacte distance entre les deux points , pour s'assurer de combien son saut a été trop long ou trop court (*). On rapporte cependant qu'un de ces animaux a été vu poursuivant avec ardeur un *élan-gazelle* , mais on ignore quelle fut la fin de cette chasse.

(*) « Un fait étonnant , c'est que les renards en Europe , lorsqu'ils ont sauté en deçà , et que leur proie leur a échappé , mesurent , comme le lion , la longueur de leur saut. *g. Hist. nouv. de l'univers de M. Collon*, tome IV , page 20.

===== C'EST particulièrement près des rivières et des ruis-
seaux, que le lion se poste à l'affût : tout animal forcé
1775. de venir s'y désaltérer, est en danger, *tanquàm canis*
Décemb. *ad nilum*, de devenir la victime de ce tyran sangui-
naire.

IL sembleroit que l'odeur dont mes bœufs et mes chevaux étoient si fortement affectés , devoit avertir du danger les gazelles et autres semblables animaux. J'ignore comment la chose arrive : il est possible que le lion , comme les chasseurs de ce pays , sache choisir le lieu où il se cache, de manière que le vent , chassant les exhalaisons de son corps , en dérobe l'odeur aux animaux qu'il attend.

D'APRÈS l'exemple des autres voyageurs , nous ne manquions jamais de faire claquer fortement notre grand fouet de chariot , toutes les fois que nous avions une rivière à passer : ce bruit , plus retentissant dans l'air qu'un coup de pistolet , et qui s'entend de plus loin , est , à ce qu'on prétend , un très-bon moyen d'écarter les bêtes féroces. Il semble donc que ces grands fouets aient aussi contribué à les intimider.

QUOIQUE le lion saute le plus ordinairement sur sa proie , il est probable que ce n'est pas la seule manière qu'il connoisse de s'en emparer. Peu de tems après mon arrivée au Cap , j'entendis parler d'une femme

mariée, demeurant quelque part dans le pays *Carrow* : elle fut, disoit-on, tuée à la porte même de sa maison, par un lion, qui lui mangea la main ; mais d'autres personnes attribuoient sa mort à une autre cause. Plusieurs fermiers m'ont rapporté l'anecdote suivante, comme arrivée récemment à *Camdebo*.

1775.
Décemb.

UN fermier à cheval et conduisant avec lui un autre cheval de main, rencontra un lion posté sur le grand chemin même par où il devoit passer. A cette vue, le fermier crut devoir retourner sur ses pas ; mais un moment après il aperçut de nouveau le lion, qui après avoir fait un détour, étoit revenu l'attendre encore sur le chemin ; et soit que le voyageur avançât ou reculât, il retrouvoit ainsi son ennemi alternativement sur son passage. Comment il s'en délivra, si ce fut, ou non ; par l'arrivée de quelques autres voyageurs, c'est ce que je ne puis me rappeler, ayant oublié de prendre note de cette aventure. Il est possible aussi que je n'aie pas cru assez dignes de foi ceux qui me l'ont racontée. Je crois celle qu'on va lire, plus authentique, et propre à prouver que la ruse et la poltronnerie entre dans le caractère du lion.

UN vieux Hottentot, qui servoit chez un chrétien, vers le haut de *Zondags-rivier*, à côté de *Camdebo*, aperçut un lion qui le suivoit de loin depuis une heure ou deux. Il conjectura naturellement que l'animal n'atten-

1775.
Décemb.

doit pour le dévorer, que l'heure ordinaire de son souper ou l'approche de la nuit. Le Hottentot ne voyoit guère de moyen de s'en défendre, n'ayant d'autre arme qu'un bâton, et sachant bien qu'il ne pourroit jamais gagner son logis avant la fin du jour ; mais comme il lui restoit encore du loisir pour ruminer dans sa tête sur le genre de trépas qui l'attendoit infailliblement, il lui vint à l'esprit un expédient pour sauver sa vie. Il dut cette ressource à ses méditations sérieuses sur la mort, et aux connoissances qu'il avoit sur la nature du lion, ses habitudes, et sa manière de sauter sur sa proie. Au lieu de suivre son chemin droit pour arriver chez lui, il chercha tout autour de lui un *klipkrans* ; c'est ainsi qu'ils appellent un rocher, dont le sommet est d'un côté uni et de niveau avec le sol, et de l'autre, taillé en précipice. Dès qu'il en eut trouvé un, il s'arrêta et s'assit sur le bord. Il vit avec joie que le lion s'étoit aussi arrêté, et se tenoit toujours à la même distance. Dès qu'il commença à faire nuit, le Hottentot se laissa glisser un peu en avant, et descendit au dessous du bord supérieur du précipice, sur quelque partie prominente ou dans quelque fente du rocher ; mais pour mieux amorcer le lion, il plaça sur le bâton qu'il avoit, son chapeau et son manteau, et commença à remuer doucement cette espèce de mannequin au dessus de sa tête. Cet artifice eut tout le succès qu'il desiroit : il ne resta pas long-temps dans cette attitude sans entendre arriver le lion, se glissant en tapinois comme

un chat , et qui , croyant voir dans le manteau de peau , le Hottentot même , prit son élan avec tant de précision et de justesse , qu'il tomba la tête la première dans le précipice. Alors le Hottentot , triomphant et sautant de joie , l'appela , dit-on , *t'katsi* , *t'katsi* ; interjection d'une signification fort étendue , et qui renferme seule un million d'injures.

1775.
Décemb.

Ce n'est pas le seul exemple qu'on rapporte en Afrique , de lions pris à des pièges. Lorsque dans les maisons les plus écartées des fermes ou dans les terrains incultes qui les environnent , on s'est aperçu qu'un lion est venu guetter quelque animal qu'il a manqué , ou lorsqu'on a quelque autre raison de l'attendre , on place une figure d'homme près de quelques fusils disposés de manière qu'ils se déchargent au corps de l'animal , à l'instant où il se précipite sur le mannequin. Comme cette méthode est aussi facile que sûre , et qu'ils sont peu jaloux de prendre les lions vivans , les colons se donnent rarement la peine de leur tendre des trébuchets avec des fosses.

DE tous les récits que j'ai pu réunir , et de tout ce que j'ai vu moi-même , je crois pouvoir conclure que le lion est souvent un grand poltron , c'est-à-dire , que , vu sa force , il manque de courage ; d'un autre côté cependant , il montre aussi souvent une extraordinaire intrépidité. J'en vais citer un exemple , tel qu'il m'a été rapporté.

1775.
Décemb.

Un lion avoit pénétré à travers les barreaux d'une porte , dans un enclos muré où le bétail étoit enfermé, et y avoit fait de grands ravages. Les gens de la ferme se doutant bien qu'il reviendrait encore par la même voie, herissèrent l'entrée de fusils chargés, auxquels répondoit une corde tendue qui traversoit la porte, bien persuadés qu'il ne pourroit entrer sans la déranger ; mais le lion vint un peu avant la nuit. Il eut probablement quelques soupçons sur cette corde, la sonda du pied, et sans montrer la moindre frayeur de l'artillerie qui ronfloit à ses oreilles, entra avec assurance, et dévora la proie qu'il avoit laissée la veille.

M. de Buffon dit , sur l'autorité de Marmol et de Thevenot (*), que dans les parties les plus cultivées et les plus habitées de la Barbarie et de l'Inde, où les lions sont plus accoutumés à sentir la supériorité de l'homme, quelques coups de bâton donnés par des femmes ou même par des enfans, suffisent pour leur faire lâcher leur proie. Cette assertion s'accorde avec plusieurs récits que j'ai entendu faire au Cap, d'esclaves qui, avec un couteau ou quelque autre arme plus foible encore, avoient osé défendre les bestiaux de leur maître, attaqués dans la nuit par un lion.

J'ai déjà dit que lorsqu'un lion tient sous lui une victime, il attend ordinairement quelque tems avant

(*) Hist. nat. tome IX, page 7.

de lui donner le coup fatal ; quelquefois aussi il se contente, quoique provoqué, de la blesser ; mais plusieurs personnes m'ont assuré que si c'est une bête, il la tue toujours à l'instant même. Un fermier qui, l'année précédente, avoit vu lui-même un lion saisir deux de ses bœufs, comme il venoit de les dételers, me dit qu'aussitôt ils tombèrent morts sur la place l'un auprès de l'autre. En examinant après leurs squelettes, il lui parut que le lion n'avoit fait que leur briser l'épine du dos.

1775.
Décemb.

Dans plusieurs endroits où je passai, on me raconta une anecdote d'un père et de ses deux fils, qu'on disoit encore vivans, et dont on me cita le nom. Etant allés à pied, tous les trois, près d'une rivière sur un terrain qui leur appartenoit, à la poursuite d'un lion, celui-ci se précipita sur eux tout-à-coup, et en mit un sous ses pieds ; les autres eurent le tems de tirer sur l'animal, et de le tuer sur la place. Le jeune homme se trouva pris en travers sous le lion, et lorsque son père et son frère l'en eurent retiré avec inquiétude, ils trouvèrent, à leur grande joie, qu'il n'avoit aucun mal.

J'ai vu vers le haut de la rivière de *Huyven-hoek*, un vieux Hottentot qui portoit sous un de ses yeux, et au dessous de la mâchoire, les marques terribles de la morsure d'un lion. La blessure étoit encore ouverte :

1775.
Décemb.

comme son maître, que j'ai aussi connu, et avec lui plusieurs autres chrétiens, le chassoient avec beaucoup d'intrépidité, quoique sans succès, l'animal dédaigna d'infliger au Hottentot d'autre châtiment que cette morsure. On parloit souvent dans ce canton, d'un fermier nommé *Bota*, et capitaine de milice, qui avoit été couché pendant un certain tems sous un lion, qui lui fit quelques meurtrissures et une profonde morsure au bras, comme pour lui laisser de lui un durable souvenir, mais qui finit par lui faire généreusement don de la vie. Cet homme, disoit-on, vivoit encore dans le district d'*Artaquas-kloof*.

Je ne sais trop comment expliquer cette disposition miséricordieuse du lion envers l'espèce humaine. Serait-ce qu'il a plus de vénération pour l'homme, comme étant, ainsi que lui, le tyran des animaux ? ou serait-ce purement l'effet du même caprice qui l'a quelquefois porté, non seulement à épargner la vie des hommes ou des animaux abandonnés à sa voracité, mais même à les caresser et à les traiter avec bonté ? Ce sont sans doute ces procédés capricieux qui ont acquis au lion sa réputation de générosité ; mais je ne puis souffrir que ce beau nom, consacré à la vertu, soit prostitué à une bête féroce. De malheureux esclaves, des ames abâtardies ont coutume de flatter de ce titre la vanité de leur plus cruel despote ; mais des hommes peuvent-ils raisonnablement le donner à ce tyran des quadrupèdes, parce

parce qu'il n'est pas dans toutes les occasions également cruel ?

1775.

Décemb.

Si le lion ne tue pas, comme le loup, le tigre, etc. tout le gibier ou le bétail qu'il rencontre, c'est peut-être que le reste s'enfuit tandis qu'il attaque un ou deux animaux, et que, retenu par son indolence naturelle, il ne veut pas se donner la peine de les poursuivre. Si cela s'appelle générosité, on peut dire que le chat est généreux envers les rats. J'ai vu souvent ce petit lion, au milieu d'une troupe effrayée, dans laquelle il eût pu faire un dégât terrible, saisir une seule souris, et s'enfuir avec elle. Le lion et le chat ont encore entre eux diverses autres ressemblances : une sur-tout, est de dormir, et de passer la plus grande partie de leur vie dans un état de quiétude et d'inaction, tant que la faim ne les presse pas de chercher proie.

L'ON conclura de ce que je viens de dire, et de ce que je vais rapporter encore, que le caractère du lion n'est point la magnanimité, comme on l'a prétendu, mais une couardise insidieuse, mêlée d'un certain orgueil ; et que la faim a sur lui son effet naturel. Il n'est pas étonnant qu'agile et fort comme il est, la faim lui inspire quelquefois le courage et l'intrépidité : mais, accoutumé à tuer lui-même sa nourriture, ce qu'il fait avec une extrême facilité, sans aucune ré-

Tome II.

H

1775.
Décemb.

sistance , puisqu'il n'en rencontre jamais , il est impossible qu'il ne soit pas irritable et facile à provoquer ; accoutumé à la dévorer fumante et baignée dans le sang , il est impossible que son humeur ne se tourne pas plutôt à la cruauté qu'à la générosité ; mais aussi lorsqu'on lui résiste , il n'est pas étonnant qu'il se montre quelquefois lâche , qu'il baisse l'oreille , et qu'il se laisse alors chasser à coups de bâton. Je vais rapporter un exemple de ce fait,

UN riche paysan , homme d'une véracité reconnue , Jacob *Kok* de *Zee-koe-rivier* , me raconta ainsi l'aventure ; j'emploie ses propres termes. Se promenant un jour sur ses terres , avec son fusil chargé , il aperçut tout-à-coup un lion assez près de lui. Comme il étoit excellent tireur , il se crut , dans la position où il étoit , assuré de le tuer , et fit feu : malheureusement il ne se rappela pas que le fusil étoit chargé depuis quelque tems , et que la poudre étoit humide. L'arme fit long feu , et la balle entra dans la terre à côté du lion. Le fermier saisi d'effroi , s'enfuit au plus vite ; mais bientôt hors d'haleine et se sentant suivi de près , il sauta sur un petit monceau de pierres , et fit volte - face , présentant à son adversaire le gros bout de son fusil , et résolu de défendre sa vie jusqu'à la dernière extrémité. M. *Kok* ne savoit au juste si ce fut , ou non , cette attitude et son air d'assurance qui intimidèrent le lion : quoi qu'il en soit , l'animal s'arrêta court , et

s'assit à quelques pas de distance du tas de pierres, d'un air en apparence fort tranquille. Cependant le chasseur n'osoit bouger de place; d'ailleurs il avoit perdu en courant sa poire à poudre. Enfin après une bonne demi-heure d'attente, le lion se leva, s'en alla lentement et comme à la dérobée; et dès qu'il fut plus loin, il commença à bondir et à fuir à toutes jambes.

1775.
Décemb.

IL est très-probable que le lion, comme l'hiène, n'avancera guère contre toute personne qui l'attendra en face. Il n'évente point sa proie à l'odeur, et il ne chasse presque jamais ouvertement les autres animaux; au moins, on ne l'a vu courir après un animal, qu'une seule fois; c'étoit lorsqu'il poursuivoit l'*élan-gazelle* dont j'ai déjà parlé, et peut-être étoit-ce une faim insupportable qui le forçoit à cet expédient extraordinaire. Le lion a cependant le pied léger. Deux chasseurs m'ont dit avoir vu un de leurs compagnons poursuivi de près, et sur le point d'être renversé par un de ces animaux, quoiqu'il fût monté sur un excellent chasseur.

LA force du lion est extraordinaire. On l'a vu une fois au Cap, prendre à sa gueule une genisse, et l'emporter les pieds trainans, avec autant de facilité qu'un chat emporte une souris: il sauta, sans la moindre difficulté, un fossé avec elle. Je ne sais s'il porteroit de cette manière un buffle, qui indépendamment de sa force et de son poids, seroit peut-être aussi trop embarrassant. Jetiens de deux fermiers le trait qui suit.

H ij

1775.
Décemb.

« ETANT à la chasse près de la rivière des hommes *Boshis*, avec plusieurs Hottentots, ils apperçurent un lion qui traînoit un buffle, de la plaine où il l'avoit saisi, à un monticule voisin, couvert de bois. Ils forcèrent bientôt le lion à quitter sa proie, pour en faire eux-mêmes la leur. Ils trouvèrent que l'animal avoit eu la sagacité d'arracher du corps du buffle ses larges et pesantes entrailles, pour pouvoir traîner plus aisément les parties charnues, et tout ce qui est mangeable dans ce vaste corps. Cependant le lion, voyant que les Hottentots emportoient au chariot de leur maître les lambeaux de la chair du buffle, venoit et revenoit souvent sur le bord du bois, les guetter et les regarder, sans doute de fort mauvais œil. »

TOUTE la force du lion n'est pas suffisante, dit-on, pour triompher seule d'un animal aussi grand et aussi fort que le buffle : il est obligé, pour en faire sa proie, d'employer l'agilité et la ruse. Il saute sur lui, s'attache avec ses deux griffes aux narines et au museau de l'animal, les pressant fortement, jusqu'à ce qu'à la fin le buffle fatigué, suffoqué, tombe et meure. Un Colon avoit vu une attaque de ce genre ; d'autres ont eu lieu de croire à la vérité de son rapport, en trouvant des trous d'ongles empreints autour des narines de plusieurs buffles qui avoient échappé à la dent du lion. Cependant celui-ci risque sa vie dans ces attaques, sur-tout si quelque autre buffle est à portée de secourir

son camarade. Un voyageur avoit vu un buffle femelle avec son veau, adossée à une rivière qui la défendoit par derrière , tenir pendant long-tems en échec cinq lions, qui l'avoient entourée, sans qu'aucun osât l'assaillir. Je tiens de bonne part, qu'un lion a été heurté, blessé et foulé aux pieds jusqu'à mort, par un troupeau de bétail, que, pressé sans doute par la faim, il avoit osé attaquer en plein jour.

1775.
Décemb.

DANS le jour et en plaine campagne, douze ou quinze dogues viendront aisément à bout de réduire un fort lion ; il n'est pas même nécessaire, comme le croit M. de Buffon, que ces chiens soient de grande taille et aguerris ; les chiens ordinaires des fermiers s'en acquittent à merveille. Lorsque le lion voit qu'il commencent à l'approcher, par orgueil, il ne va pas plus loin ; il s'assied et les attend : alors les chiens l'entourent, et fondant sur lui tous à la fois, ils l'ont presque en un moment déchiré en pièces. Ils lui laissent rarement le tems de donner, en passant, plus de deux ou trois coups de griffes, dont chacun est une mort certaine et prompte pour deux ou trois des assaillans. M. de Buffon assure encore qu'on peut chasser le lion à cheval ; mais que les chevaux doivent être aussi aguerris. Ce savant naturaliste le conjecture : du moins il ne cite point ses auteurs sur ce point. En Afrique, les colons chassent le lion avec leurs chevaux de chasse ordinaires, et je ne sais trop comment ils pour-

roient aguerir des chevaux exprès pour la chasse du lion.

1775.
Decemb.

DANS une bataille ou dans quelque autre entreprise périlleuse, les chevaux se laissent alors, dit-on, plus volontiers caparaçonner et parer par leurs écuyers. J'ai cru m'apercevoir que la remarque étoit également vraie par rapport aux chevaux d'Afrique : c'étoit, il est vrai, à l'occasion d'expéditions moins dangereuses, lorsqu'il s'agissoit de chasser un buffle ou un rhinocéros ; mais alors j'ai cru remarquer qu'ils passaient les rivières avec plus de vivacité, montoient et descendoient plus lestement les endroits montueux, et même les précipices. Nos chevaux, les mêmes qui avoient montré plusieurs fois tant de trouble lorsqu'ils sentoient quelque lion dans le voisinage, et qui n'étoient point du tout dressés à la chasse, mirent un jour autant d'ardeur à poursuivre deux gros lions, qu'ils en avoient mis dans d'autres occasions à chasser de timides gazelles. Les chevaux de chasse doivent prendre encore plus de part au plaisir de leur maître. Je me rappelle sur-tout, d'avoir monté à *Agier Brunjes-hoogte*, un cheval qui, par le frémissement qui se faisoit au dedans de lui, par ses sauts, ses cabrioles et la manière dont ses oreilles se dressaient, annonçoit visiblement sa passion pour la chasse, et son ravissement lorsqu'il appercevoit quelque gros gibier. On a vu même plusieurs exemples de chevaux de chasse qui, lorsque

le chasseur avoit mis pied à terre pour tirer son coup de fusil, et qu'il avoit tiré à faux, ne lui donnoient pas le tems de remonter, mais couroient seuls des heures entières après le gibier, le suivant de très-près dans tous ses tours et détours.

1775.
Décemb.

LA chasse du lion, à cheval, se fait à-peu-près de la même manière que celle de l'éléphant, mais avec quelques particularités jusqu'à présent inconnues, dont il ne sera peut-être pas inutile de donner ici la description, dussé-je encourir le reproche d'entrer dans des détails minutieux. J'ose espérer cependant l'indulgence de mes lecteurs, dans un sujet si abondant et si extraordinaire; sur-tout de ceux qui aiment la chasse, et qui savent par eux-mêmes avec quelle satisfaction ils ont coutume de raconter, de la manière la plus circonstanciée, les allées et les venues d'un pauvre lièvre timide et sans défense.

CE n'est que dans les plaines que les chasseurs osent aller à cheval chercher le lion. Ils vont plus ordinairement deux ou trois ensemble, afin de pouvoir se secourir l'un l'autre, en cas que le premier ou le second coup de fusil soit sans effet. Si le lion se tient dans quelque bois ou taillis dont le terrain aille en montant, ils envoient des chiens le harceler, jusqu'à ce qu'il en sorte.

LORSQUE l'animal voit les chasseurs encore éloignés,

^{1775.}
Décemb. tout le monde s'accorde à dire qu'il fuit à toutes jambes jusqu'à ce qu'il soit à perte de vue ; si , au contraire , il les aperçoit près de lui , il se promène alors d'un air sombre , sans apparence de trouble ni de précipitation. On diroit qu'il regarde comme au dessous de lui de montrer quelque crainte. On rapporte aussi qu'une poursuite vigoureuse des chevaux provoque bientôt sa résistance , ou du moins qu'il dédaigne de fuir plus long-tems. Il ralentit son pas , et bientôt il ne fait plus que poser lentement un pied devant l'autre , ne cessant de regarder de côté ceux qui le poursuivent. Enfin il s'arrête , et jetant un regard tout autour de lui , il se donne à lui-même une secousse , et pousse un rugissement court et aigu , qui annonce son indignation , et qu'il est prêt à fondre sur les chasseurs et à les déchirer en pièces. C'est alors l'instant précis où ceux-ci doivent être à leur poste , ou bien s'écarter promptement à une certaine distance , sans cependant trop s'éloigner les uns des autres. Celui qui se trouve le plus près ou le plus avantageusement posté pour ajuster le lion au cœur , doit le premier descendre de cheval : il a soin de s'assurer de la bride en la passant autour de son bras , et il fait feu. Alors se remettant promptement en selle , il fait aller son cheval obliquement , en traversant entre ses deux compagnons. Si par hasard il n'a fait que blesser l'animal , ou s'il l'a tout-à-fait manqué , il doit lâcher au plus tôt la bride à son cheval , et se soustraire par la fuite à la fureur de
de

de l'animal sauvage ; mais dans ce cas , un des autres trouve toujours l'occasion favorable de mettre aussi pied à terre et d'ajuster son coup avec plus de sang-froid et de certitude. S'il le manque aussi , ce qui arrive très-rarement , le troisième court après le lion , qui poursuit alors le premier ou le second tireur ; et lorsqu'il le tient à portée , et qu'il voit jour à le tirer obliquement , position la plus favorable quand l'animal tourne le dos , il lui lâche son coup de fusil. Enfin si ce troisième le manque , et que l'animal se retourne sur lui , alors les deux autres qui , tout en fuyant , ont eu le tems de recharger leurs armes , reviennent promptement à son secours.

1775.
Décemb.

ON n'a jamais ouï dire que quelqu'un ait péri en chassant le lion à cheval. Les Colons qui sont nés dans les parties les plus reculées de l'Afrique , ou qui ont eu le courage d'aller les habiter , plus exposés aux ravages des bêtes féroces , sont aussi la plupart de courageux et excellens tireurs. Le lion qui a la hardiesse de venir s'emparer de leur bétail , leur propriété la plus précieuse , quelquefois à leur porte , est pour eux un ennemi aussi odieux que nuisible. Ils sont donc toujours empressés de l'aller chercher ; ils le chassent avec ardeur et avec joie dans la vue d'en exterminer la race. Lorsqu'il vient sur leurs terres , c'est comme s'ils alloient combattre *pro aris et focis*. Des paysans d'*Agter Bruntjes-hoogte* , avec qui j'allois chasser , n'as-

Tome II.

I

=====
1775.
Décemb.

piroient qu'à rencontrer des lions, sans jamais parler du danger de les tirer. Ce qui annonce que, quant à cet article, ils étoient bien sûrs de leur main.

LE lion n'est nullement difficile à tuer avec des armes à feu. Des personnes qui en avoient tiré plus d'un, m'ont assuré que les buffles et les grandes espèces de gazelles prendront quelquefois fort lestement la fuite, et se sauveront avec une balle dans le ventre : j'ai vu moi-même plusieurs exemples de ce fait ; mais le lion blessé d'un coup de feu à cette partie, se met aussitôt à vomir, et ne peut plus courir. Il est pourtant naturel de croire qu'un coup de mousquet bien dirigé suffira pour tuer le lion, l'éléphant, et tout autre animal. Il semble donc étonnant qu'après avoir admis que la peau du lion ne peut résister à une balle ou à un dard, M. de Buffon assure que le lion n'est presque jamais tué d'un seul coup.

LES peaux de lion sont, à ce qu'on prétend, inférieures aux peaux de bœuf, et plus sujettes à se pourrir. On les emploie rarement au Cap, de même que les peaux de cheval, excepté pour quelques usages particuliers. J'ai cependant trouvé un fennier qui s'en servoit pour des dessus de souliers, et les disoit fort pliantes et de durée.

LE lendemain matin (le 13), nous fûmes assez heu-

reux pour tuer un buffle plus gras que le premier. Ce fut pour mes Hottentots, et même pour moi, un très-grand régal ; car , outre que la chair de l'autre étoit d'une mauvaise qualité , elle avoit déjà contracté un peu de putridité par la chaleur de l'air. J'eus alors une meilleure occasion de décrire cet animal presque inconnu (Voyez Pl. V) , et même d'en tirer un dessin grossier. Aussitôt après le bruit du coup de fêu , nous vîmes le buffle tomber sur ses genoux ; il se releva cependant , et courut encore l'espace de sept à huit cents pas , jusque dans une touffe d'arbres ; mais dès qu'il y fut entré , un meuglement affreux nous annonça que c'étoit fait de lui. Ces circonstances réunies formoient un spectacle fait pour plaire à tout chasseur.

1775.
Décemb.

CE fut notre Hottentot *Plattje* qui tira ce buffle , et la plupart du gros gibier que nous tuâmes ; c'est , comme on se rappelle , le Hottentôt que mon hôte de *Zee-koe-rivier* avoit envoyé avec moi pour me servir de guide. Les fermiers , ceux même qui sont les meilleurs chasseurs , sont obligés la plupart de se servir de Hottentots , qu'ils apostent dans les buissons. Leurs peaux de mouton excitent moins l'attention des animaux sauvages que les habits des Chrétiens. Ils savent d'ailleurs aller pieds nus au besoin , et se traîner ventre à terre jusqu'à ce que qu'ils soient à portée de tirer la bête ; et lorsque le buffle est irrité , plus exercés à la course que les Chrétiens , ils se sauvent plus aisément.

1775.
Décemb.

CE fut au grand mécontentement de mes Hottentots, que je voulus dessiner à ma manière le buffle tué, et en prendre les dimensions ; opération qui traversoit leur desir de se jeter sur la chair. Dès que j'eus fini, ils ne différèrent pas un instant à en couper des tranches et à les faire rôtir. Ils mirent aussi sur le feu, deux os à moëlle, après quoi ils le vidèrent. Les entrailles du buffle ressemblent parfaitement à celles du bœuf. Cependant les premières sont beaucoup plus larges et tiennent plus de place, et ce ne fut pas sans peine que nous parvinmes à les arracher du corps. L'animal avoit trois bons pieds de diamètre (*).

(*) Voici les dimensions de ce buffle. Longueur, huit pieds; hauteur, cinq pieds et demi. Les jambes avoient deux pieds et demi de long; les grands sabots avoient au dessus de cinq pouces; de l'extrémité du mufle aux cornes, vingt-deux pouces. Cet animal ressemble beaucoup, pour la forme, à un bœuf (Voy. pl. V); mais tous ses membres sont beaucoup plus robustes, relativement à sa hauteur et à sa longueur. Le fanon pend aussi plus bas. Les cornes sont singulières, tant dans leur forme que dans leur position : leurs bases sont larges de treize pouces, et ne sont qu'à un pouce de distance l'une de l'autre. Par ce moyen, elles forment, à l'intervalle qui les sépare, un petit canal étroit ou cannelure dépourvue de poils. En les mesurant de cette cannelure, elles s'élèvent dans une forme sphérique, à la hauteur de trois pouces tout au plus. Elles s'étendent ainsi sur une grande partie de la tête, c'est-à-dire, depuis la nuque jusqu'à trois pouces et demi de distance des yeux, ensorte que la partie d'où elles naissent occupe un espace au moins de dix-huit ou vingt pouces de circonférence. De là se courbant en bas, des deux côtés du cou, et devenant par degrés plus cylindriques, chacune d'elles forme une courbe, dont la partie convexe est vers la terre, et la pointe en l'air. Cette pointe est cependant un peu inclinée en arrière. La distance d'une

1775.
Décemb.

LES oreilles du buffle sont entaillées aux bords et froncées en différens sens, ce qui provient probablement des blessures qu'ils reçoivent dans les combats qu'ils se livrent entre eux, ou des déchirures qu'il se font en passant à travers les buissons et les touffes d'épines les plus impénétrables, ou de quelques autres accidens semblables. Ces déchirures ont servi de texte à une fable en vogue chez beaucoup de Hottentots. Ils croient que les buffles appartiennent à des êtres surnaturels, qui les marquent ainsi comme leur bétail. Lorsque je leur demandai le nom de ces êtres surnaturels, ils mêlèrent dans leur réponse le nom de *duyvel*, qui signifie le *diable*.

pointe des cornes à l'autre, est ordinairement de plus de cinq pieds. Elles sont noires; leur surface à l'intérieur, dans le tiers environ de leur longueur, mesuré de la base, est très-rude et raboteuse. On y voit des cavités quelquefois d'un pouce de profondeur. Ces cavités et les élévations qui les séparent paroissent n'être point accidentelles; car on trouve dans tous les buffles des excroissances à cet endroit, quoiqu'elles ne soient pas dans tous également conformées. Les oreilles avoient un pied de long, étoient un peu pendantes et couvertes, et défendues en grande partie par les cornes, à l'endroit où elles s'abaissent le plus.

Les poils du buffle sont d'un brun foncé, longs à-peu près d'un pouce, durs, et, sur les mâles avancés en âge, fort serrés, sur-tout aux côtés du ventre, vers le milieu du corps. De loin, on croiroit qu'en cet endroit ils sont entourés d'une espèce de ceinture; et ce qui contribue encore à cette illusion, c'est la coutume qu'ont les buffles de se vautrer dans la fange. Les poils des genoux sont, dans la plupart des buffles, un peu plus longs que ceux du reste du corps, et sont roulés sur eux-mêmes. Les yeux sont un peu enfoncés dans leurs orbites, qui s'avancent.

1776.
Décemb.

L'ŒIL enfoncé du buffle, et placé près des cornes, qui s'abaissent un peu sur ses oreilles pendillantes, sa coutume de tenir sa tête penchée d'un côté, lui donnent un aspect féroce et traître. Le caractère de l'animal semble répondre à son apparence. On peut le nommer traître : car il a coutume de se cacher parmi les arbres, et de s'y tenir tapi jusqu'à ce que quelque animal ou homme passe à côté de lui ; alors il sort tout-à-coup, et quelquefois les attaque. Il mérite aussi le nom de féroce et de cruel : car non content de renverser et de tuer l'homme ou l'animal, il monte sur son corps, le foule sous ses pieds, le froisse de ses genoux, le déchire de ses cornes et de ses dents, et le dépouille de sa peau, à force de le lécher. Il n'exerce pas tous ces actes de cruauté sans mettre des intervalles ; il s'éloigne de tems en tems à une certaine distance, puis revient et recommence. Cependant le buffle se laisse chasser ; quelquefois aussi il se retourne et poursuit à son tour le chasseur, qui n'a d'autre ressource alors que dans la vitesse de son coursier. Le moyen le plus sûr de lui échapper, c'est de monter quelque colline ; alors le buffle retardé, comme l'éléphant, par le poids de sa masse, n'est plus en état de faire assaut de vitesse avec le cheval aux jarrets souples et alongés. Mais aussi, en descendant, il court beaucoup plus vite que lui, fait dont j'ai été plus d'une fois témoin oculaire.

Le buffle passe pour être d'une complexion fort

chaude. D'après les informations les plus authentiques que j'aie pu me procurer, lorsqu'il se sent échauffé par la course, il se jette dans la première eau qu'il rencontre, soit douce, soit salée. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se vautre fréquemment dans la fange; ce qui vraisemblablement est pour lui un grand plaisir. On croit, d'après cette particularité, qu'il n'est pas possible de réussir à l'appivoiser, ni de l'accoutumer au joug, attendu que dans la fatigue ou dans la chaleur, il iroit se jeter à l'eau, ou feroit quelque autre tour de son métier.

1775.
Décembre.

LE sous-gouverneur, M. Hemming, durant ma résidence au Cap, entreprit d'appivoiser un buffle; mais cet animal étoit trop sauvage et déjà trop fort. Ce fut inutilement qu'on l'attela avec d'autres bœufs dressés et accoutumés au joug; ni joug, ni harnois, ni l'exemple des autres animaux, ne purent le retenir.

JE vis dans *Krake-Kamma*, à mon retour, un jeune buffle, aussi appivoisé que les veaux ordinaires avec lesquels il pâtureoit. Il avoit été pris dans le bois à l'instant de sa naissance, trainant encore le cordon ombilical. Quoiqu'il ne fût que de naître, il n'opposa pas moins une grande résistance à ceux qui le prirent. Quinze jours après, il étoit déjà si fort, que le fermier à qui il appartenoit, homme robuste et vigoureux, avoit beaucoup de peine à le conduire. Il est vrai qu'il

1775.
Décemb.

étoit un peu plus grand et beaucoup plus fort que les autres veaux de son âge (*). Le fermier avoit intention d'en faire présent au gouverneur pour sa ménagerie.

POUR moi , je ne doute nullement de la possibilité de rompre les buffles au joug , pourvu qu'ils soient pris fort jeunes , qu'ils y soient mis de bonne heure et pendant long-tems sans interruption. Si l'on avoit soin de leur faire tenir un régime affoiblissant , et de leur faire souvent tetter des vaches , ces animaux pourroient , après plusieurs générations , perdre assez de leur férocité , et garder assez de leur vigueur naturelle , pour être encore beaucoup plus forts que les bœufs ordinaires. Une expérience curieuse à faire , seroit d'accoupler un buffle mâle ou femelle , avec un taureau ou une vache. La plupart des veaux-buffles que j'ai vus , étoient , comme celui que je viens de décrire , d'un brun clair ; et plus il étoient jeunes , plus la couleur étoit pâle. J'ai déjà observé , sous la date du 9 de ce mois , avec quelle force le buffle enfonce les touffes du taillis le plus serré ; c'est là un des plus grands usages

(*) Sa couleur étoit un brun clair ; ses poils étoient longs et rudes , et roulés sur le dos. Sur la nuque , ils étoient dirigés en avant ; ceux du front , en arrière. Il en avoit aux babines quelques-uns de longs et de roides. Ils étoient même tous très-longs sur toute la mâchoire inférieure et sous le ventre. Le devant de cet animal paroissoit fort bas , à proportion de son corps. La tête étoit large , et les oreilles longues et pendantes. Ses jambes étoient plus courtes que celles des veaux ordinaires. Il avoit l'air méchant et traître.

qu'il

qu'il fait de la partie la plus grosse de ses cornes, qui, en même tems qu'elle lui sert à percer les buissons épineux, met aussi ses yeux à couvert.

1775.
Décemb.

LA chair du buffle est grossière, pleine de suc, sans être fort grasse, et d'un haut-goût qui n'est point désagréable. La peau en est épaisse, dure, et fort recherchée des fermiers pour faire des courroies et des harnois. Nous fîmes de ces peaux des licous pour nos chevaux et nos bœufs, et nous ne nous crûmes assurés d'eux que lorsque nous pûmes les attacher avec ces liens; il n'en est guère d'autres capables de les retenir, lorsqu'ils sentent des lions ou des loups dans le voisinage. Chacun de ces licous avoit environ neuf pieds de long, sur un doigt et demi de large; ils se vendent presque par tout le pays un quart de rixdalle pièce.

Nos Hottentots firent, à la peau du buffle que nous tuâmes alors, une sorte d'apprêt; ils la tendirent et la salèrent un peu; et quand elle fut desséchée à demi, nous en fîmes des traits neufs pour notre chariot, dont chacun étoit formé de quatre doubles de peau. Nous observâmes que la balle avoit donné au bas du cou, et étoit entrée dans les poumons. Quoiqu'elle ne parût pas avoir rencontré aucun os, et qu'il entrât dans sa composition une assez grande quantité d'étain, nous la trouvâmes encore aplatie. Dans d'autres buffles que nous tuâmes dans la suite, j'ai trouvé entre les chairs des balles, quoique faites du même métal, tout-à-fait apla-

Tome II.

K

1775.
Décemb.

ties, quelquefois même brisées en plusieurs morceaux contre les os. Ainsi, ce seroit tems perdu que de vouloir tirer des buffles avec des balles de plomb seulement; elles pénétreroient rarement dans les endroits où la bles-sure seroit mortelle. Outre la dureté, la balle doit avoir encore une certaine grosseur, et peser au moins deux onces et un quart.

J'AI dit que cette espèce de buffle étoit jusqu'à présent inconnue. Je suis en effet le premier qui en ait donné la description et la figure, dans les transactions de Suède, sous le nom de *Bos Caffè* (*). Le lecteur voudra bien me pardonner si je parois peut-être, au

(*) Dans M. de Buffon, tome XI, page 416, pl. XLI, on ne trouve que la figure des cornes du buffle d'Afrique, gravées sur celles que l'abbé de la Caille a rapportées du Cap.

Voici tout ce que dit l'abbé Manet, tome II, page 129, d'une sorte de buffle qui semble se rapporter à la description que j'ai donnée du *Bos Caffè*.

« Le buffle est une espèce de bœuf sauvage, qui se trouve dans les
« pays chauds. Il sert aux mêmes usages que le bœuf : il est pour l'or-
« dinaire beaucoup plus gros que lui. Il a la tête petite, à proportion
« du corps, décharnée et penchée vers la terre. Ses cornes sont longues,
« noires, torses et tournées en dedans vers le cou, de manière que, s'il
« n'est pas fort à craindre par cet endroit-là, il l'est beaucoup par d'autres.
« Il est sauvage et méchant; il court fort vite; et, quand il a atteint
« l'homme ou l'animal qu'il poursuivoit, il le jette à terre d'un coup de
« muse, s'agenouille sur lui, et le foule avec ses genoux, jusqu'à ce
« qu'il cesse de respirer. »

M. Pennant, dans sa *Synopsis* des quadrupèdes, tome II, page 29, parle aussi de cette espèce de buffle.

gré de quelques personnes, minutieusement exact et trop détaillé dans mes descriptions, et se souvenir qu'elles sont neuves et vraies.

1775.
Décemb.

L'ENCOURAGEMENT et les stimulans nécessaires pour mettre en activité les ames engourdies des Hottentots, auroient été superflus dans cette occasion. Ils montrèrent beaucoup d'ardeur et de zèle, tant à découper l'animal qu'à le manger. Ils menèrent le chariot à l'endroit où le buffle étoit gissant. Ils le chargèrent des morceaux les meilleurs et les plus gras. Ils étendirent la peau au dessus du chariot, et attachèrent, des deux côtés, les deux jambes ou os à moëlle, qui restoient. De plus, nos *hommes-boshis* portoient sur leur tête des paquets de chair qui leur couvroient les yeux et les oreilles. Ainsi accoutrés, nous aurions assez bien représenté, aux yeux de quelques voyageurs, une boucherie ambulante. Lorsque nous fûmes un peu éloignés des restes du buffle, nous vîmes que nombre d'oiseaux carnivores, aigles, faucons de diverses espèces, nous avoient remplacés, quoique nous n'en eussions pas vu un seul, ni sur les arbres, ni dans l'air, excepté lorsque nous fûmes à quelques portées de fusil de l'endroit.

A PEINE avions-nous fait un *uur* de chemin, que nous aperçûmes des troupes de *quagga*, avec un *élan du Cap*, énorme, et qui paroissoit fort gras. Nous vîmes de plus dans une plaine, deux buffles mâles, à soixante-dix pas de nous.

K ij

1775.
Décemb.

CES derniers furent long-tems sans nous appercevoir, nous et notre chariot. Enfin, le tapage que faisoient mes Hottentots, fort en train de rire et de babiller, leur fit détourner la tête. Notre vue ne parut leur causer aucun trouble : ils nous considérèrent encore long-tems avant que de prendre la fuite.

MES Hottentots, qui n'ye voyoient passionné pour toute espèce de chasse, sans excepter celle des mouches et des papillons, ne pouvoient concevoir pour quelle raison je ne voulois ni tirer ces deux buffles, ni permettre qu'un d'eux les tirât. Je leur représentai qu'ils avoient de la chair de buffle par dessus les yeux; que celle dont ils avoient déjà chargé le chariot, et dehors et dedans, seroit en putréfaction avant qu'ils l'eussent toute consommée; qu'ils ne devoient pas imiter le loup vorace, pour lequel ils ont beaucoup d'horreur, et tuer et blesser, comme lui, tout ce qui se présente à eux; enfin, que ces buffles, si nous les épargnions aujourd'hui, seroient peut-être une grande ressource pour d'autres voyageurs, et pour nous-mêmes à notre retour. Ils convinrent à la fin unanimement que j'avois raison. Cette modération servit beaucoup dans la suite à me gagner la considération de plusieurs colons. Ils étoient justement mécontents de la conduite de plusieurs chasseurs, qui, purement pour le plaisir de tirer, font un dégât impardonnable des trésors de la nature, et détruisant sans nécessité tout le gibier qu'ils peuvent

atteindre, se dérobent pour l'avenir, à eux-mêmes et aux autres, l'amusement de la chasse. Lorsqu'ils font, comme ils disent, une petite excursion de chasse, et qu'ils ont rencontré une harde de gibier, ils la quittent rarement ou même jamais, sans avoir jouché le sol de corps qu'ils y laissent pourrir. Ils ne tirent cependant jamais sans mettre pied à terre; mais soit qu'ils aient tué ou non, ils remontent à cheval, rechargent leurs fusils, et continuent de courir après les gazelles. Je me figurais alors le plaisir que nous eût causé, dans la mer du sud, une pièce de gibier comme celle que nous venions de tuer. Avec quelle volupté mes compagnons et moi, nous aurions alors tombé, en affamés, sur un morceau de buffle rôti et de haut-goût!

1775.
Décemb.

Nous détêlâmes et restâmes assez long-tems à rafraichir près de la rivière *Keusi kunni aati*, qui, en langage Hottentot, signifie à-peu-près, *défense aux hommes laids de voir ici*. Les colons l'appellent autrement, petite rivière des *Hommes-boshis*.

Quoique la moëlle, aussi bien que la chair du buffle, nous parût fort délicate, nous voyions les Hottentots s'en gorgier avec tant d'avidité, que le dégoût nous gaignoit quelquefois, M. Immelman et moi. Tant que duroit la nuit, la chaudière étoit bouillante, ou des tronçons rôtiissoient sur les charbons. Endormis ou éveillés, les Hottentots avoient continuellement ou de

la viande ou la pipe à la bouche. Comme ils avoient
1775.
Décemb. tout le tems de songer à la parure , quelques - uns
d'entre eux étoient fort attentifs à écumer la marmite
et à en enlever la graisse. Ils s'en frottoient avec soin.
Je fus même obligé d'employer mon autorité pour les
obliger à en accorder un peu à ma chaussure et à nos
brides, qui sans cela auroient été bientôt crevassées
et grillées par la sécheresse.

Mes Hottentots étoient naturellement fort gais, surtout les après-midi, mais d'une gaieté excessive et très-bruyante. J'avois tout lieu de croire que M. Immanuel et moi, étions souvent le sujet de leurs railleries et de leurs joyeux propos. Persuadés, comme nous l'étions, qu'ils s'égayoient à nos dépens, il valoit mieux pour nous, ne pas entendre leur langage, et ne pas nous en offenser plus que s'ils se fussent moqués de nous dans leur pensée : et nous n'étions pas aussi chatouilleux qu'un certain officier qui d'abord punit un soldat pour une faute qu'il avoit commise, et ensuite sur le soupçon gratuit qu'il avoit infailliblement eu l'imprudence de prendre mal la correction, lui fit donner par dessus le marché un certain nombre de coups de verges.

IL me falloit, dans ce désert, ménager avec beaucoup de précaution les esprits de mes Hottentots, de crainte qu'enclins comme ils sont, à s'évader au premier caprice qui leur vient à la tête, ils ne s'avisassent de dé-

serter tous et de nous laisser seuls. D'un autre côté, trop de douceur pour des fautes, des négligences graves, ou des insolences marquées, auroit peut-être eu des conséquences encore plus fâcheuses. Deux fois même nous fûmes obligés d'essayer quel seroit l'effet des coups sur deux des plus mutins, et nous trouvâmes que ce moyen répondoit assez bien à nos vus. Mais la prudence exigeoit qu'avant tout, nous eussions soin de représenter aux autres Hottentots le crime ou la faute du coupable, comme une offense également faite à eux-mêmes, et que nous la punissions autant pour eux-mêmes que pour nous. Retenus par ces raisons palpables, par quelques morceaux de tabac ou de chanvre, ou par quelques louanges distribuées à propos, les autres n'osoient prendre le parti du coupable. J'avois remarqué que nos *boshis* étoient fainéans et absolument indépendans, tant qu'ils se voyoient possesseurs d'une certaine quantité de chanvre ou de tabac; j'en devins beaucoup plus avare, et je ne leur en donnois plus qu'une ou deux pipes à-la-fois. Souvent ceux qui avoient négligé leur devoir n'en recevoient point du tout. A défaut de tabac ou de chanvre, ils fumoient de l'écorce d'arbre, de la mousse, des feuilles, de la fiente de cheval ou de celle du *rhinocéros*. Ils y ajoutoient, lorsqu'ils pouvoient en trouver, la tige de quelque vieille pipe de bois; ils la hachotent en petits morceaux, et comme ce bois étoit fortement imprégné de l'huile du tabac qu'on y avoit fumé, il adoucissoit, disoient-ils, le goût des autres ingrédients.

1775.
Décemb.

===== 1775.
Décemb. DANS les endroits où il nous arriva de demeurer plusieurs jours, quelques - uns de ces *boshis* restoient couchés, le jour comme la nuit, dans une parfaite inertie, et ne voulant se mêler de rien; je refusai de leur donner le plus petit morceau de tabac, à moins qu'ils ne me procurassent quelques insectes ou quelque serpent extraordinaire. Cette idée me valut quelques curiosités assez rares; mais telle étoit l'indolence de la plupart de ces éternels dormeurs, qu'ils ne vouloient rien chercher, tant qu'ils ne se sentoient pas, comme ils disoient eux-mêmes, affamés de tabac.

CHAPITRE XII.

Suite du voyage, de la rivière des Hommes-boshis à Quammedacka.

LE lendemain, qui étoit le 14, nous continuâmes notre route à cinq heures du matin. La rivière des *Hommes-boshis*, que nous venions de quitter, n'avoit pas un courant violent, quoiqu'elle fût en plusieurs endroits très-profonde : l'eau en étoit saumâtre ; on dit qu'elle l'est toujours en été. Un peu plus loin à l'est, nous eûmes à traverser une vallée couverte de bois.

1775.
Décemb.

CETTE vallée est nommée *Niez-hout-kloof*, d'un arbre qui y croit, et dont le bois, lorsqu'on le frotte et qu'on le porte au nez, excite, dit-on, l'éternument. Nous ne trouvâmes aucun de ces arbres ; mais d'après la description qu'on m'en a faite, il paroît qu'ils appartiennent à la classe des *lomentaca*. Un morceau sec de ce bois qu'on me montra, avoit totalement perdu sa propriété sternutatoire, et n'avoit aucun goût particulier. On trouve aussi cet arbre à *Bruntjes-hoogte*, m'a-t-on dit, mais très-rarement.

LES voyageurs à venir seront bien aises de savoir qu'à la distance d'environ un demi-mille sur la gauche de cette route, on trouve de bonne eau dans une

Tome II.

L

1775.
Décemb. ===== vallée appelée *i'Kur-i'Keija-i'Kei-i'Kasibina*. On y va par unè route qui passe sur deux montagnes. Nous y envoyâmes nos bœufs à midi, et nous restâmes, pour nous rafraîchir nous-mêmes, sur la route. Le soir, nous arrivâmes à *Hassagay-bosch*. Le reste du chemin, ainsi que tout le pays adjacent, étoit hérissé de petites montagnes escarpées. Nous fûmes souvent obligés d'enrayer les roues de notre chariot, et nous, de mettre pied à terre et de conduire nos chevaux le long des précipices (*).

LE 15 au matin, nous quittâmes de bonne heure *Hassagay-bosch*. C'est un bois fort petit et peu important. Il a tiré son nom d'une espèce d'arbre qu'on y trouve, ainsi que dans plusieurs autres parties de la contrée. L'eau est assez bonne dans la vallée qui est au dessous, quoiqu'en petite quantité, et stagnante. Le terrain de ce canton étoit de l'espèce que nous avons

(*) Ce fut ce jour-là même, qu'en mon absence on daigna me conférer à Upsal, un honneur fort au dessus de mes espérances, le grade de docteur en médecine; honneur rehaussé encore par la flatteuse proclamation qui l'accompagna. Je saisis donc cette occasion de faire mon remerciement à M. Charles Linné et à M. le professeur J. Sidren, promoteur, qui composoient alors toute la faculté de médecine, et qui, par leurs favorables recommandations, obtinrent, pour cet objet, la permission du Chancelier. Qu'un Suédois, au moment où il étoit si loin de son pays, perdu dans un désert d'Afrique, ait pourtant été présent au souvenir de ses compatriotes ! c'est un trait bien propre à encourager ceux de notre nation qui auroient le desir de voyager pour le progrès des sciences; et c'est la raison qui m'engage à en faire ici mention.

nommée *acide*. A midi nous arrivâmes à *Nieuw Jaars-drift*, où le thermomètre à l'ombre, étoit à 80 degrés. L'eau y étoit bonne, et dans quelques endroits fort profonde. La contrée offroit une belle perspective; elle étoit ornée de l'arbre dont nous avons souvent parlé, le *mimosa nilotica*, sur lequel nous primes quantité d'insectes curieux. Mon compagnon, comme il couroit avec son réseau après un papillon, faillit à tomber dans un trou, au milieu duquel étoit fiché un pieu affilé; s'il ne l'eût aperçu à tems, il auroit probablement subi le destin de nos insectes, et se seroit embroché sur le pieu: ce trébuchet étoit sans doute l'ouvrage des Caffres ou Hottentots errans de ce canton, qui avoient eu dessein d'y prendre quelque gros gibier.

1775.
Décemb.

LE soir, nous arrivâmes à *Kurekoiku*; nous vîmes, chemin faisant, un grand nombre de buffles. Je me mis en tête d'en chasser, et d'en poursuivre à cheval une troupe composée de soixante-dix ou quatre-vingt, tant vieux que jeunes. Je n'avois pris qu'un petit fusil léger, chargé d'une balle de plomb, mon intention étant uniquement de nous procurer un morceau de veau rôti, que nous desirions beaucoup, pour faire diversité à notre buffle; mais je fus trompé dans mon attente. Dès que j'eus mis pied à terre pour ajuster mon coup, les vieux firent un cercle autour de leurs petits, ensorte que je ne pus les atteindre; quelques-uns des plus vieux se mettant en défense, avancèrent sur moi, ce qui donna aux autres

1775.
Décemb.

la facilité de s'éloigner ; à la fin cependant , je fis feu sur le troupeau. Dès qu'ils entendirent le coup, tous s'arrêtèrent et me regardèrent fixement. Si j'avois alors connu le caractère du buffle et le danger de le chasser, comme je l'ai connu depuis, je ne me serois pas hasardé avec tant de confiance. Heureusement pour moi, la balle n'en blessa aucun. Il est probable que si mon coup eût porté, les buffles en corps se seroient retournés, et, me chassant à leur tour, m'auroient fait descendre, plus vite que je n'aurois voulu, la petite montagne raboteuse jusqu'où je les avois poursuivis.

LES chasseurs ne croient pas possible de tirer juste en restant en selle : leurs mousquets sont trop pesans, et le mouvement du cheval, mais sur-tout le tremblement qu'une course violente occasionne et au cheval et au cavalier, dérangeroient le coup : au lieu qu'en mettant pied à terre, et soutenant l'arme sur son appui, le tireur a plus d'aplomb et de sûreté.

NOUS restâmes à *Kurekoiku* jusqu'au soir du 16. Nous y lavâmes nous-mêmes notre linge, et le séchâmes au soleil. En partant nous en avions été si prodigues, ainsi que de nos habits, envers nos Hottentots, que nous en avions alors une très-mince provision. Le motif de cette libéralité étoit de les débarrasser, s'il étoit possible, d'une colonie de dégoûtans insectes, dont le cocher du chariot en particulier étoit couvert et cou-

vrait tout ce qui l'environnoit. Dans la suite nous ne permîmes pas à nos Hottentots de porter d'autre habillement que leur pelisse, dans laquelle les petits animaux se tenoient plus tranquilles et plus sédentaires. Les Hottentots les y prenoient aussi plus facilement, et les traitoient alors comme les Cannibales traitent leurs prisonniers. S'ils le faisoient par vengeance ou par sensualité, c'est une question que je laisse à décider aux philosophes, qui, renfermés commodément dans leur chambre, savent expliquer, d'après quelques circonstances accidentelles, tous les phénomènes de la nature. Au moins les Hottentots eux-mêmes, ne voulurent nous donner sur ce fait aucun éclaircissement ; et toutes les fois que nous leur proposâmes la difficulté, ils nous répondoient seulement : *So maar, baas* (C'est notre usage, maître). Tout ce qu'on peut conclure de cet étrange usage, c'est que les hommes, lorsqu'ils sont une fois tombés dans un certain état de dépravation et de misère, non seulement se familiarisent avec elle, mais s'y plongent de plus en plus, si quelque autre cause ne vient les en tirer.

1775.
Décemb.

CEPENDANT le goût que deux de mes Hottentots montraient pour nos habits Européens, sembloit annoncer en eux une disposition à sortir de cet état d'avilissement et d'inaction. Leur amour propre étoit même flatté, en songeant qu'à l'aide de ces habits, on les prendroit peut-être pour une sorte de Hottentots

====
1775.
Décemb.
bâtards, et qu'on pourroit croire qu'un peu de sang Européen couloit dans leurs veines. Mais ils n'avoient pas la moindre idée de s'ajuster de ces habits; ils les portoient, même dans le désert, jusqu'au dernier lambeau. Nous fûmes obligés de les en dépouiller et de leur faire reprendre leurs manteaux de peau.

Le jour que nous arrivâmes à *Bruntjes-hoogte*, comme ils s'attendoient à trouver bon nombre de beautés piquantes de leur nation, ils se peignirent le nez, les joues et le milieu du front avec de la suie. Un jeune *boshi*, le seul jeune homme, des six qui nous suivoient depuis *Zondags-rivier*, se para de la même manière. Cette préparation exceptée, je ne remarquai pas qu'ils prissent aucune peine pour s'insinuer dans les bonnes grâces du beau sexe Hottentot. Je suis porté à croire que dans les règles de leur galanterie, ce sont les femmes qui font les premières avances.

TANDIS que nous étions occupés à courir après des insectes, à botaniser, à faire notre lessive, plusieurs de nos Hottentots allèrent à la chasse. Ils se trouvèrent, sans y songer, à la distance de cinquante ou soixante pas de deux lions, couchés tous les deux sur la terre; les Hottentots eurent la prudence de ne les pas tirer. Ils s'enfuirent tout doucement: et les lions, dès qu'ils apperçurent les Hottentots, en firent autant. Le thermomètre, à midi, étoit à 84 degrés.

PARTIS dans la soirée, nous rencontrâmes encore des buffles. Nous en blessâmes un à la poitrine; mais il nous échappa, quoique poursuivi de fort près : une femelle, qu'une de nos balles atteignit à la joue sur une grosse veine, courut encore quelques instans, et tomba.

1775.
Décemb.

CE jour-là mon ami vit un combat amoureux entre deux chats-tigres, et un de nos Hottentots prit quatre petites autruches vivantes. Nous les nourrîmes plusieurs jours de plantes succulentes : enfin les cahots du chariot les firent périr.

LE même soir nous arrivâmes à *Hevy*, où nous passâmes la nuit. C'est une vallée toute de roches; on y trouve plusieurs fosses d'eau stagnante et saumâtre. Du sommet plat d'une montagne il dégoutte un peu d'eau douce, dont nous pûmes à peine rassembler une quantité suffisante pour étancher notre soif. Toutes les plantes de ce canton, excepté quelques plantes succulentes, étoient desséchées.

LE 17, à cinq heures du matin, le thermomètre étoit à 60, et à deux heures après-midi à 80 deg. Nous en partîmes le soir, et nous arrivâmes avant la nuit à *Quammedacka*, à la distance de deux *uurs* de l'endroit que nous venions de quitter. Un petit étang marécageux, de vingt-quatre à vingt-cinq pieds de diamètre,

1775.
Décemb. fut toute l'eau que nous pûmes trouver dans un fort grand espace de terrain ; aussi étoit-il souvent visité par les animaux sauvages. L'eau étoit si fortement imprégnée de l'odeur rance des buffles, rhinocéros et autres, qui s'y étoient vautrés, que nos bœufs, et sur-tout nos chevaux, frissonnoient en l'approchant. Cependant, pressés par la soif, ils en humèrent un peu qu'ils trouvoient dans les trous creusés par les pied de ces animaux. Dans un champ un peu au dessus de ce marécage, nous découvrîmes la trace d'un petit ruisseau, nous creusâmes autour de la source, et nous eûmes à la fin un peu d'eau d'une odeur moins forte ; mais elle avoit encore goût de fange, et une couleur bleuâtre qui laissoit sur le linge à travers duquel nous la passions, une empreinte ineffaçable. Je remarquai en cette occasion combien l'habitude et les usages caractéristiques d'une nation ont d'influence sur nos actions. Mon ami, M. Immelman, suivoit obstinément la louable coutume hollandoise, de passer toujours un linge blanc dans les verres ou tasses avant de s'en servir. Quoique les nôtres fussent en ce moment fort propres, ou peut-être enduites de la centième partie d'un grain de sucre, ou de résidu de thé ou de café, il les essuya avec beaucoup de soin, pour boire quelques onces de boue.

DANS la soirée, une harde d'environ deux mille *sprink-boks*, qui venoient de boire à la fontaine près de laquelle nous étions campés, firent halte à la distance d'environ

d'environ deux cents pas, pour nous observer. Je tirai tout à travers avec un long fusil chargé de trois petites balles ; une d'elles atteignit une femelle : quoique cette balle, comme je l'ai vu depuis, eût traversé son corps, en perçant le foie, le diaphragme, et un des lobes des poumons, l'animal fit encore plusieurs centaines de pas avant de chanceler. Il tomba à la fin, mais se releva presque aussitôt, et courut encore en sautant, cent cinquante pas plus loin. Nous le joignîmes enfin dans les buissons, et achevâmes de le tuer. Il est probable qu'une balle plus forte l'eût abattu beaucoup plus promptement.

1775.
Décemb.

LES colons nomment cet animal *sprink bok*, qui, en Hollandois signifie bouc sauteur ou bondissant. (V. pl. I.) J'en ai donné, dans les Transactions de Suède de 1780, la description que je vais transcrire ici.

LE *sprink-bok* est une des plus belles, peut-être même la plus belle de toutes les gazelles qui soient au monde. Il est sur-tout distingué, comme les autres animaux du même genre, par la beauté et le brillant de ses yeux. Dans quelques parties de l'est, le compliment le plus flatteur qu'on puisse faire à une femme, c'est de lui dire qu'elle a les yeux d'une gazelle (*).

MOYSE (dans les *Nombres*, chap. XIV), par son

(*) Voy. Prosp. Alpin. hist. Egypt. (1, 332.)
Tome II.

1775.
Décemb.

dischon, semble avoir entendu cet animal. Les Septante traduisent ce mot par celui de *pygargus*, dont la signification (*uropygium album*, ou *croupe blanche*) convient parfaitement à cette espèce de gazelle. Pline (VIII, 53.), et Juvénal (sat. XI, vers. 138) font aussi mention d'un *pygargus*. C'est, à mon gré, la plus belle gazelle que j'aie vue en Afrique, où elle est aussi la plus commune. Le nombre des *sprink-boks* que j'ai vus dans ces contrées, surpasse celui de toutes les autres gazelles réunies. Jusqu'alors, je n'en avois vu qu'un seul dans son état sauvage, sur une plaine près de la rivière des *Hommes-beshis*; mais entre les deux *Vish-riviers*, je les ai vus dans les plaines par troupeaux de différentes grandeurs; qui s'étendoient aussi loin que l'œil pouvoit atteindre. Le nombre réuni des *sprink-boks* qui s'offroient à notre vue, dans l'espace d'un jour, monteroit à plusieurs milliers.

LE troupeau sur lequel je tirai, étoit fort serré. Lorsqu'ils entendirent le coup, ils formèrent à l'instant une ligne, et firent un mouvement circulaire, comme s'ils eussent voulu nous entourer; mais bientôt ils se retournèrent, et prirent la fuite. On en trouve beaucoup aux deux *Bockes-ell*, et quelquefois à *Roode-zand*. On en tient un assez grand nombre dans la ménagerie du gouverneur; et malgré la beauté et la multiplicité de cet animal, personne n'en a jusqu'ici donné un dessin passable. Sa description et son histoire sont restées plus imparfaites encore.

JE ne puis m'empêcher d'exprimer à cette occasion mon étonnement de voir que les *mammalia* ou quadrupèdes, la principale branche du premier règne de la nature, branche où est compris l'homme lui-même, soient si peu connus de l'homme, et si rarement l'objet de son étude. C'est par une suite de cette négligence, que les lions, les tygres et les autres bêtes féroces, ont commis impunément en Afrique leurs horribles ravages sur le règne animal; qu'ils ont, comme je l'ai dit, confiné l'homme dans des limites, et l'ont tenu tremblant pour sa vie dans le sein même de ses foyers.

1775.
Décemb.

QUANT à cette gazelle, elle semble n'avoir été placée sur la terre, que comme un gage de la céleste bonté. Sous ce rapport, elle mérite, autant que tout autre animal, une observation exacte et scrupuleuse. Il semble que du moins leur intérêt personnel auroit dû inspirer aux hommes le desir de la connoître plus intimement. Elle devoit être aujourd'hui chez eux un animal domestique, ou au moins gardée dans les endroits qu'elle fréquente, et protégée contre les lions, dont les *sprink-boks* sont aujourd'hui la propriété spéciale, et, suivant l'expression des Hottentots, le *troupeau de moutons*. Je vais, en attendant, donner au public une description soignée de cet animal, et lui communiquer ce que j'ai pu apprendre de son caractère et de ses mœurs (*).

(*) Le *sprinkbok* a deux pieds et demi de haut; du bout du nez aux cornes, sept pouces; des cornes aux oreilles, deux pouces; de s oreilles

1775.
Décemb.

LE blanc et une couleur de rouille clair dominant sur le corps de ce bel animal; une raie de longs poils

à la queue, trois pieds trois pouces. La queue a un peu moins d'un pied de long. La longueur des oreilles est de six pouces et demi; celle des cornes, en suivant leur courbure, est de sept pouces; leur circonférence à la base, de deux pouces trois quarts; et leur distance aussi à la base, est d'un pouce; après quoi elles vont en se séparant (comme on peut le voir dans la fig. pl. I.) jusqu'environ aux trois quarts de leur longueur, et sont alors éloignées l'une de l'autre de cinq pouces; ensuite elles reviennent en dedans, en sorte qu'à la fin la distance entre leurs sommets n'est que de trois pouces et demi. Il m'a paru que leurs cornes suivaient le plus généralement cette dimension dans leur courbure. J'ai cependant observé à la ménagerie du gouverneur, que dans plusieurs animaux de cette espèce, les cornes étoient diversement courbées. Quelques-uns même les avoient courbées en avant, comme le *naugur* de M. de Buffon, tome XII, pl. XXXIV. Dans d'autres elles étoient tournées en arrière. Il étoit nécessaire de parler de ces variations, de crainte que quelques zoologistes ne fussent induits par elles en quelque erreur. J'observerai aussi que dans les deux sexes de cette espèce, les cornes sont absolument semblables pour la grandeur et pour la forme, quoique M. *PALLAS*, *spicil. zoolog.* I, page 10, trompé par Kœmpfer, croie que la femelle a des cornes fort courtes, ou n'en a point du tout. C'est sur une femelle que j'ai fait la description qu'on vient de lire. J'en ai apporté avec moi la peau empaillée, dont j'ai fait présent au cabinet de l'Académie royale. Pour répondre à la question proposée dans le *spicil. zoolog.* fascicul. XI, page 15, je dirai que cette gazelle n'a point été connue de M. de Buffon, et que les cornes du *koba*, aussi bien que celles du *zeiran* (Voy. fascic. I, p. 10), sont, sans parler de leur position, trop larges pour avoir jamais appartenu à cette gazelle.

Enfin les cornes de ce bel animal sont d'un noir lustré, et depuis le bas jusque vers le milieu, elles sont ornées d'anneaux qui excèdent sa surface. De là elles sont lisses et unies, et se terminent en une pointe aiguë, tournée, comme je l'ai dit, en dedans. Les anneaux sont au nombre d'environ quatorze. Ils débordent au dessus de la surface d'en-

bruns divise de chaque côté les deux couleurs. Ces longs poils semblent destinés à couvrir la blancheur

1775.
Décemb.

virons une ligne ou deux, et ont une inclinaison en avant et en bas. Sur les côtés, où les cornes sont un peu aplaties, ces anneaux sont inoins distincts. Entre chaque anneau est un grand nombre de *striae* ou cannelures longitudinales. Il n'y a point de *porus ceriferus* sous les yeux de cet animal.

Sa couleur dominante est le brun de différentes nuances, ou une couleur de rouille clair. Cette couleur occupe un espace de deux pouces sur le front, précisément au dessous des cornes, passe au milieu d'elles, se prolonge sur la nuque qui en est entièrement couverte, excepté une raie étroite qui la divise dans le devant. Cette couleur s'étend aussi sur la partie postérieure, sur les côtés, le dehors des hanches et les jambes de derrière; mais elle forme seulement une raie étroite sur la partie antérieure des jambes de devant. La moitié postérieure de l'épine du dos est blanche, à la largeur d'environ un pouce ou deux. Le blanc se prolonge au dessous et autour de l'anus. L'intérieur des hanches, tout le ventre, le derrière intérieur et extérieur des jambes de devant, le coffre et le devant des côtes, sont blancs. La même couleur se continue en une raie étroite tout le long du cou, et s'étend sur tout le reste de la tête, à l'exception d'une bande brun foncé, de la largeur d'un pouce, qui prend des deux coins de la bouche, et monte au dessus des yeux jusqu'aux cornes. Une raie d'un pouce et demi de large, de la même teinte ombree, s'étend depuis les épaules jusqu'aux hanches, et forme ainsi une ligne de séparation entre la couleur blanc de neige du ventre et la couleur de rouille des côtés. Les poils qui environnent la partie postérieure et celle de l'anus, sont aussi d'un brun un peu plus sombre que le reste.

La queue, vers le bout, n'est pas plus grosse qu'une plume; le dessous est nu: elle n'est couverte en dessus que de poils fort courts, excepté vers le bout, où l'on voit quelques poils d'un brun foncé, d'un à deux pouces et demi de long, et qui sont placés comme on peut le voir dans la figure.

Les oreilles sont d'une couleur cendrée, couvertes en plusieurs en-

1775.
Décemb.

éblouissante de ceux du ventre et de la partie postérieure, et à en conserver le brillant et la pureté, en sorte que l'animal puisse dans certaines occasions déployer cette couleur, en laisser voir huit ou neuf pouces de plus, et de cette manière se donner encore plus de grâces et de magnificence.

C'EST sur-tout lorsqu'il fait un grand saut, que l'animal s'étend et se développe à son plus grand avantage; et il ne manque jamais de sauter quand on court après lui. J'ai souvent poursuivi au galop des troupeaux entiers, sans autre vue que de contempler cette propriété du *spring-bok*. C'est une chose agréable et curieuse de les voir alors s'élancer les uns par dessus la tête des autres, à la hauteur de six pieds, et quelquefois beaucoup plus haut. Quelques-uns faisoient trois ou quatre grands sauts de suite, et cependant ne paroissent pas gagner un pouce de terrain sur les autres, qui couroient d'un pas égal, mêlé de tems en tems d'un ou deux petits élans. Plus leurs bonds sont élevés,

droits de poils courts, et nues dans d'autres. Le trou et le bord des oreilles, à la partie postérieure, sont couverts de poils gris très-fins : à l'intérieur, elles sont presque tout-à-fait nues. Les sourcils et les petites moustaches courtes dont la tête est ornée, sont noires. Le poil en général est fin et serré, et long environ d'un demi-pouce. Mais ceux qui sont brun foncé, et qui séparent le blanc à la partie postérieure, ont trois ou trois pouces et demi de long. Les poils blancs qui les avoisinent, sont à-peu-près de la même longueur; mais le milieu de la raie blanche est formé de poils courts, comme ceux du reste du corps.

moins ils parcourent de chemin. Il est vrai que dans cette attitude, on diroit qu'ils restent pendant quelque tems suspendus en l'air. Tournant la tête au dessus de leurs épaules, ils regardent avec une sorte d'ostentation ceux qui les poursuivent, et étalant à leurs yeux toute la richesse de leur robe blanche, semblent les défier d'oser l'ensanglanter ; défi qui produiroit peut-être son effet, s'ils avoient un autre adversaire que l'homme.

1775.
Décemb.

ILS prennent cependant diverses attitudes en faisant leurs grands sauts : quelquefois leur dos est arrondi et convexe, leur tête abaissée, et leurs quatre pieds rapprochés. D'autres fois leur dos est courbé et arqué, en sorte que leur ventre s'avance en dessous, et que la nuque et la croupe sont fort rapprochées. Alors les pieds de devant sont autant éloignés qu'ils peuvent l'être de ceux de derrière.

LORSQU'ON les chasse, ils se laissent bientôt disperser, et il ne vous en reste que deux ou trois à poursuivre. Il arrive aussi quelquefois que tout le troupeau fuit devant vous, et quand ils sont un peu éloignés, ils se retournent et vous regardent. C'est à-peu-près dans cette attitude que le *spring-lok* est représenté, fig. 5 de ce volume. Il laisse voir les poils blancs de son dos et de sa croupe.

ENFIN les *spring-loks* sont très-légers à la course.

1775.

Décemb.

Il faut un bon cheval, et qui ne soit point sujet à perdre haleine, pour pouvoir les atteindre. Sous d'autres rapports, ils ne sont pas fort défiants; ils permettent au chasseur, soit à pied, soit à cheval, de les approcher. Leur chair est plus succulente, elle a le goût plus agréable et plus délicat que celle des autres gazelles, quoiqu'elle ait moins de fumet. On m'a dit que dans des années de sécheresse, les *spring-boks* s'avancent vers le sud du côté du Cap, en grandes troupes, et suivant toujours leur chemin droit jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés par la mer. Alors ils reviennent par la même route, traînant ordinairement plusieurs lions à leur suite (*).

MALGRÉ la disette d'eau que nous avons à souffrir à *Quammedacka*, et la mauvaise qualité de la source que nous y avons découverte, il nous fallut passer là cinq nuits consécutives. C'étoit le principal lieu de résidence des rhinocéros à deux cornes (*rhinoceros bicornis*). J'avois le plus grand desir de pouvoir tuer un

(*) M. Pennant appelle cet animal *antilope blanc*; M. Pallas, *antilope pygargus*. Il est parlé dans le *Syst. Nat.* d'un animal sous le nom de *cervi-capra*. On seroit porté à croire que Linné auroit voulu désigner sous ce nom le *spring-bok*; car un dessin de M. Houston, auquel il renvoie le lecteur, répond assez à la description que je viens d'en faire; mais d'autres circonstances semblent détruire cette idée, entre autres, la figure, dans Dodart, à laquelle il renvoie, et qu'il croit bonne, n'a pas la moindre ressemblance avec celle de cet animal; d'ailleurs le nom de *cervi-capra*, qui désigne un genre intermédiaire entre le cerf et la chèvre, est applicable à toutes les races de gazelles ou antilopes.

de ces animaux, dont les naturalistes ne connoissoient encore que les doubles cornes qui, dans différens tems, ont été apportées en Europe, et qui sont conservées dans différens cabinets.

1775.
Décemb.

KOLBE prétend à la vérité avoir vu le *rhinoceros bicornis* ; mais, outre que le récit qu'il en fait est fabuleux, et que dans la figure qu'il en a donnée, la queue de l'animal est aussi touffue que celle de l'écureuil, il est encore certain que cet auteur, dans cette occasion comme dans plusieurs autres, n'est que l'écho de quelques habitans du Cap, fort ignorans, et dont les rapports ne sont nullement dignes de foi. J'étois d'autant plus curieux d'anatomiser un de ces animaux, qu'on a jusqu'à présent entièrement négligé d'examiner les parties internes du rhinocéros à une corne, quoiqu'on en ait apporté plus d'une fois de cette dernière espèce, en Portugal, en France et en Angleterre, et, quoiqu'il ait été passablement bien décrit et dessiné, particulièrement par le docteur *Parsons*, dans les *Philosophical Transactions* (*). On va voir de quelle manière mes desirs furent couronnés par le succès.

LE 18, à sept heures du matin, le thermomètre étoit à 60 degrés ; à trois heures après midi, il s'étoit élevé

(*) Le lecteur peut aussi voir sur ce sujet un extrait de mon journal dans les *Transactions de Suède*, pour 1778, page 307, avec une figure de rhinocéros.

1775.

Décemb.

à 84. J'eus ce jour-là occasion de tuer plusieurs petits oiseaux rares, qui, dans ce canton aride, étoient forcés de venir, durant la plus grande chaleur du jour et au péril de leur vie, chercher à l'étaug quelques gouttes d'eau pour eux et leurs petits. Il étoit impossible que le bruit, extraordinaire pour eux, d'un coup de fusil, ne les eût pas effrayés; ils avoient même vu tomber quelques-uns de leurs compagnons, et ils reconnoissoient sûrement leur destructeur. Cependant ils étoient si altérés, qu'ils revenoient toujours auprès de l'eau, dans laquelle ils trempoient leur bec à la hâte, avec un gazouillement fort et continu. Il me sembloit entendre dans cette voix je ne sais quoi de lamentable, qui me reprochoit ma cruauté. Ce spectacle si touchant par lui-même, le devenoit encore plus par les circonstances. Je sentoisi, comme ces petits animaux, la chaleur de l'air; je connoissois la mauvaise qualité de l'eau qu'il nous falloit boire tous, et la soif qui me dévoroit étoit presque égale à la leur.

« CEPENDANT, dis-je en moi-même, qu'est-ce que
 « deux ou trois petits oiseaux? une bagatelle, en com-
 « paraison d'une ville bien populeuse et bien fortifiée,
 « que gens bien supérieurs à moi, poussés par le seul
 « désir de dominer, ne font pas scrupule de tour-
 « menter par la faim et par la soif? » Ainsi j'inven-
 tois des argumens spécieux qui coûtoient la vie à plu-
 sieurs petits oiseaux; et tout cela, cependant dans la

seule intention d'en trouver quelques-uns de rares et de curieux.

1775.

Décemb.

VERS le milieu de la nuit suivante, nous fûmes éveillés par le rugissement d'un lion, qui rappela à notre souvenir que nous pourrions bien n'être à notre tour qu'une bagatelle aux yeux de cet animal carnassier. Nos hœufs et nos chevaux paroisoient encore plus troublés; que dans la première occasion, qu'ils entendirent plusieurs lions rugissans à-la-fois. Nos chiens aussi n'osoient plus aboyer, et se tenoient serrés, la queue entre les jambes, contre les Hottentots; ceux-ci devinrent fort actifs, et fort empressés à tenir le feu allumé; ils ne doutoient pas que le lion ne fût en cet instant rodant assez près de nous pour nous reconnoître; il étoit probable qu'à cette fois il ne quitteroit pas la place sans nous faire une visite. Comme ils croient que les yeux du lion peuvent s'appercevoir d'assez loin dans l'obscurité, ils veilloient fort attentivement, pour découvrir de quel côté ils devoient l'attendre, et se préparoient de leur mieux à le recevoir.

LA situation dans laquelle nous nous trouvions en ce moment, M. Immanuel et moi, étoit fort critique. Dès le soir précédent, il avoit jugé à propos, plutôt pour sa commodité que par des motifs de prudence, de ne plus coucher dans le chariot, où la chaleur nous

1775.
Décemb.

étouffoit. Nous l'avions donc quitté, et nous nous étions fait des lits de l'autre côté du buisson près duquel nos Hottentots s'étoient campés autour d'un large feu. Jusqu'au moment où le lion commença à rugir, nous avions dormi, serrés l'un contre l'autre, et nos fusils près de nous. Mais alors, nous jugeâmes que le sommeil étoit dangereux en cet endroit, que le terrain étoit incommode, inégal et couvert de branches desséchées, qui pourroient recéler des scorpions et des serpens. Cependant, de nous aller jeter parmi nos Hottentots, et nous placer près de leur feu, cette démarche auroit eu l'air d'une poltronnerie ; d'aller rejoindre notre chariot, la prudence nous le défendoit. Nous nous trouvions dans une sorte de perplexité peu amusante. Enfin, le parti qui nous parut le plus convenable, fut d'entrer, en rampant, dans le buisson, et de tenir nos fusils braqués et prêts à faire feu. Mais toutes nos alarmes et nos apprêts furent en pure perte : le lion, qui, pendant tout ce temps, vint probablement boire à l'étang, dont nous n'étions éloignés que d'une portée de fusil, ou n'étoit pas assez affamé, ou n'eut pas assez de courage pour venir nous attaquer.

LE 19, le thermomètre étoit à 60 degrés. Le même jour à midi, étant suspendu sous la banne du chariot, il monta à 84, et à trois heures après midi, à 95 degrés. Je trouvai dans les environs une espèce de pourpier,

un peu plus dur que celui qu'on cultive dans nos jardins. Il avoit de fort petites feuilles , d'un vert clair, et longues d'un ou deux pouces (*).

1775.
Décemb.

J'AVOIS apporté avec moi une pinte et demie de vinaigre , en cas que nous fussions pris de quelque inflammation de cerveau, causée par la chaleur du soleil , dont les rayons donnoient perpendiculairement sur nos têtes. J'en mis quelques gouttes avec un peu de sucre, et j'assaisonnai une petite salade de pourpier, dont je me faisois une fête de pouvoir me régaler, quoiqu'il fût un peu coriace et à demi rongé, ainsi que le gazon. Un de mes *boshis* qui me vit préparer ce plat aigrelet, me fit entendre par signes que, comme le paysan qui n'avoit jamais vu d'artichaut, je prenois la plante par son plus mauvais bout, et que la racine en étoit meilleure que l'herbe. En effet, il en souit, et j'en mangeai. Quoique crue, elle étoit de fort bon goût; elle avoit la forme d'une carotte, longue d'un palme et demi, ayant un pouce et demi de diamètre (*).

DANS une autre occasion, j'appris de ce Hottentot, qui, contre la coutume de ceux de sa nation, étoit fort communicatif, que la racine du *da-t'kai*, dont j'ai

(*) *Folius linearibus, marginib. ad rachid. revolutis, caule herbaceo, superioribus subquadrangul.*

(**) *Fusiformis, albid. sesquipalm. diametro sesquimerciali.*

====
1775.
Décemb.

parlé page 30 de ce volume, est fort bonne, mangée crue, et contient une substance douce, qu'on peut sucer et même séparer des fibres et des parties ligneuses. J'attachai la plus grande valcur à cette découverte; car nous pouvions nous trouver dans des circonstances où cette plante seroit pour nous une ressource qui nous empêcheroit de mourir de faim. Les Colons Africains, plus occupés à étendre les limites de leurs possessions qu'à étudier les plantes du pays, ignoroient absolument l'usage de cette racine. Les Hottentots qui me suivoient depuis Zwellendam l'ignoroient aussi, et les autres *boshis* étoit trop fainéans pour songer à déterrer des racines, lorsqu'ils avoient plus de viande qu'ils n'en pouvoient manger.

LE Hottentot qui étoit notre meilleur tireur, étoit allé chasser le matin avant le point du jour avec deux des autres. L'un d'eux étoit constamment son écuyer, afin que lui-même, dégagé du poids et de la gêne de ses armes, eût la main plus sûre et fût plus libre pour marcher à quatre pattes, tirer ou fuir, suivant l'occasion. Il envoyoit aussi souvent le porteur de son armure reconnoître l'ennemi et suivre sa trace.

Ces trois Hottentots revinrent dant la soirée, et allèrent s'asseoir, pour se rafraichir, près de l'étang. Je leur demandai plusieurs fois s'ils n'avoient pas tué quelque chose; ils me répondirent après un certain

tems : « Ah, maître, le gibier est bien rare dans ce » canton. » Et à la fin, ils me donnèrent à entendre, indirectement, qu'ils avoient tué deux rhinocéros. Je fais ici un détail qui paroît assez peu important; mais ce trait est un exemple de cette espèce de réserve particulière à la nation Hottentote, dont plusieurs colons m'ont souvent parlé, et dont j'ai fait aussi l'expérience. Si, par exemple, il arrive quelque chose de remarquable, un Hottentot évitera, s'il peut, d'en parler pendant quelques jours, et lorsque enfin il en parle, c'est toujours avec une sorte de circonlocution et de *draij* (entortillement), comme disent les colons. A la vérité, lorsqu'un Hottentot se décide à vous apprendre une nouvelle, c'est toujours si tard, qu'au lieu de vous être de quelque utilité, elle ne sert le plus souvent qu'à vous vexer. Je fus cependant fort charmé d'apprendre qu'ils eussent tué ces deux rhinocéros; j'aurois seulement désiré qu'ils me l'eussent appris assez à tems pour pouvoir retourner avec eux à l'endroit, et voir les animaux encore vivans. Mais j'en ai vu plusieurs depuis.

1775.
Décemb.

Le 20 de grand matin nous allâmes à cheval, M. Immanuel et moi, accompagnés de quatre de nos Hottentots, à la place où étoient les deux rhinocéros.

CHEMIN faisant, nous vîmes un grand nombre de *quagga* et de *hart-beest*. Nous chassâmes un sanglier; mais, ce qui nous prit le plus de tems, nous nous

1775.
Décemb. amusâmes à reconnoître une harde d'*élans-gazelles* (*antilope orix*, pl. II); ensorte que nous n'arrivâmes aux rhinocéros qu'à dix heures.

C'ÉTOIT à-peu-près à cette heure que les deux animaux avoient été tués la veille, chacun d'un seul coup, qui avoit traversé le milieu de leurs poudrons. Ils étoient à la distance d'environ un mille l'un de l'autre; tous les deux étoient étendus sur le ventre et sur les genoux; leurs jambes de derrière s'étoient portées en avant, et soutenoient leur corps de chaque côté. Mon premier soin fut de dessiner, dans cette position, le plus petit, et d'en prendre les dimensions. J'ai ensuite changé ce dessin, d'après plusieurs autres que j'ai vus vivans, pour donner à la figure l'attitude de l'animal lorsqu'il marche.

POUR se former une idée juste de sa forme et de la proportion mutuelle de ses parties, le lecteur peut donc consulter avec confiance la figure pl. III; il doit se figurer que le moindre des rhinocéros a onze pieds et demi de long, sept pieds de haut, et douze pieds de contour à l'endroit de la sangle; que, quant à la grosseur, il tient, à partir de l'éléphant, le troisième rang entre tous les quadrupèdes; qu'à l'exception de ses cornes, cet animal étoit encore absolument inconnu: si le lecteur réunit toutes ces particularités, et qu'il y joigne les réflexions que la progression de notre voyage

a

a pu faire naître dans sa pensée, alors il pourra peut-être concevoir quelle fête ce devoit être pour un naturaliste, de voir et d'examiner un *rhinoceros bicornis*.

1775.
Décemb.

La première chose qui excita mon attention, fut de ne voir sur la peau de l'animal aucun de ces plis qu'on trouve dans les descriptions et figures publiées du *rhinoceros*, et qui lui donnent l'air d'être couvert d'un harnois. Le seul pli que nous observâmes sur le plus petit des deux *rhinoceros*, étoit à la nuque, mais il sembloit provenir de la position dans laquelle nous le trouvâmes, c'est-à-dire, la tête penchée jusqu'à terre, moyennant quoi le corps se portoit un peu en arrière (*).

(*) Considérée sous d'autres rapports, cette peau avoit un demi-pouce d'épaisseur sur la partie postérieure. Elle étoit encore un peu plus épaisse sur les côtés, mais moins compacte. La surface en étoit raboteuse et noueuse, et différoit peu de celle de l'éléphant, excepté qu'elle étoit d'un tissu plus serré. Sa couleur étoit gris de cendre, excepté autour du museau, où elle avoit moins d'épaisseur, et une couleur de carnation humaine.

Le museau ou le nez du rhinocéros se termine en pointe, non-seulement en dessous et en dessus, mais aussi très-visiblement sur les deux côtés, à-peu-près comme dans la tortue. La lèvre supérieure est un peu plus longue que l'inférieure; les yeux sont petits et enfoncés.

Quoique les cornes aient été décrites très-longuement par plusieurs auteurs, cependant, afin que le lecteur puisse s'en former une juste idée, j'ajouterai à ces descriptions mes remarques particulières. Elles sont de la même forme, et à-peu-près de la même grandeur dans les deux sexes. Il me paroît cependant que la grandeur de ces cornes n'est pas toujours proportionnée à celle du corps; il n'y a même aucune proportion cons-

Tome II.

O

5775.
Décemb.

DES deux cornes placées sur le bout de la tête de cet animal (Voy. pl. III), celle de devant est toujours

tante entre la corne de devant et celle de derrière, quoique la première soit toujours la plus grande.

Ces cornes ont toujours une forme conique; les pointes sont un peu inclinées en arrière, comme on peut le voir pl. III, et plus distinctement encore dans une figure donnée par M. Klein, qui représente les cornes d'un rhinocéros dans leur grandeur naturelle.

Quant à la substance dont elles sont formées, elles paroissent composées de fibres corneuses parallèles, dont les extrémités débordent en plusieurs endroits sur la moitié la plus basse de la corne de devant, sur-tout à la partie postérieure, et sur presque toute la corne de derrière. La surface de ces places est inégale, et par endroits rude comme une brosse. Le haut des cornes est uni et adouci comme à celles des bœufs.

La corne antérieure du plus petit de nos deux rhinocéros avoit un pied de long, et cinq pouces à la base. Dans le plus grand, cette corne étoit de la moitié plus longue, et la base avoit sept pouces de diamètre. Cependant il n'y avoit pas entre les deux grosseurs de leurs corps autant de différence qu'on en remarquoit entre leurs cornes. On conserve à la vérité dans le cabinet de l'Académie royale des sciences, une paire de cornes d'un *rhinoceros bicornis*, dont l'antérieure a vingt-deux pouces de long, et la postérieure seize. La distance entre elles est à peine de deux pouces. Elles diffèrent aussi des cornes que j'ai vues en Afrique, et de celles que j'ai rapportées, en ce qu'elles sont droites, d'une couleur plus claire, et un peu plates sur les côtés, ensorte que la corne de derrière particulièrement, a dans le haut des coupans assez affilés et devant et derrière. Ces cornes viennent probablement des parties nord de l'Afrique. Elles furent achetées à Naples par le baron de Geer, dans le cours de ses voyages, et furent envoyées par lui à son père le feu maréchal de Geer, comme un nouvel ornement pour son noble muséeum, qui fut par la suite présenté en entier à l'Académie royale des sciences, par l'illustre veuve du maréchal.

On peut dire que le *rhinoceros bicornis* est presque totalement dénué

la plus grande ; mais on a souvent observé que, dans de vieux rhinocéros, celle de derrière est usée en différens endroits, et que l'autre ne l'est point. Cette singularité s'accorde avec l'assertion des Hottentots et des colons, que le rhinocéros ne se sert que de la plus courte pour déterrer les différentes racines qui sont sa principale nourriture, et qu'il a la faculté de détourner la plus grande corne d'un côté, ensorte qu'elle n'empêche point l'animal de travailler de la plus courte. On m'a même assuré que lorsque le rhinocéros est vivant, ses cornes sont si mobiles et si lâches, que quand il marche tranquillement, on les voit balloter, et on les entend se heurter et claquer l'une contre l'autre. Ce qui semble encore confirmer ce récit, sur la vérité

1775.
Deceimb.

de poils, quoiqu'on voie quelques soies noires et d'un pouce de long éparées sur les bords des oreilles, et quelques autres entre les cornes et autour ; c'est la même chose au bout de la queue. Elle a environ un pouce d'épaisseur, et va en diminuant de la racine à la pointe, qui est un peu élargie dans la partie de devant, et sur-tout dans celle de derrière, et arrondie, hors sur les côtés où elle est aplatie. C'est sur les angles produits par cette conformation, qu'on voit quelques poils forts et rudes, longs d'un pouce ou un pouce et demi. Ceux qui regardent le corps de cet animal, dont la peau est si dure et si rude, sont visiblement usés et arrêtés dans leur croissance. Les pieds, comme on peut le voir dans la figure, ne sont guère plus étendus que les jambes. Ils ont à la partie antérieure trois sabots, qui ne débordent pas beaucoup ; celui du milieu est le plus large et le plus circulaire. La sole du pied, comme celle de l'éléphant, est couverte d'une peau plus dure et plus calleuse que celle des autres parties. Elle est, si l'on en ôtoit les sabots qui la bordent, d'une forme à-peu-près circulaire, avec une fente au talon.

O ij

1775.
Décemb.

duquel j'ai cependant mes doutes particuliers, c'est une excavation que je remarquai dans la base de leur cornes, sur-tout de l'antérieure, et qui, comme une cavité glénoïde, est adaptée, par le moyen de certaines articulations, à une protubérance ronde du crâne, qu'elle enserre. Nous eûmes beaucoup de peine à dégager ces cornes, en coupant les nerfs et cartilages qui les tenoient attachées. Si, à cette époque, j'avois ouï dire un seul mot de la mobilité qu'on leur attribue, je n'aurois pas manqué d'examiner avec quel degré de force les tendons érecteurs de cette partie sont capables d'agir.

On peut dire que cet animal est totalement dénué de poils, excepté sur le bord des oreilles, où l'on voit quelques soies noires, quelques-unes, aussi rares, entre et autour des cornes, et quelques-unes à la queue. Ce fut, comme je l'ai dit, le plus petit que je choisis pour en faire la dissection et le dessin. Mes Hottentots et moi, cinq personnes en tout, nous ne fûmes pas capables de remuer ce grand cadavre, lorsque, pour le mieux examiner, nous fîmes nos efforts pour le coucher sur le dos. Il faut pourtant avouer que la difficulté provenoit aussi du peu de courage des Hottentots, et de leur lenteur à me seconder. Ce fut donc dans la position où il se trouvoit, que nous lui découpâmes le côté gauche, et que nous enlevâmes une large bande de sa peau; ce ne fut pas sans peine et sans aiguïser plusieurs fois nos couteaux.

VOIQU'IL y eût déjà vingt-quatre heures que l'animal avoit été tué, et qu'une enchymose se fût formée autour de la blessure, l'épaisseur de la peau avoit préservé les chairs de la putréfaction. Les Hottentots en firent aussitôt cuire un morcean, qui me parut avoir le goût approchant du porc, mais d'une chair beaucoup plus grossière. Nous tranchâmes les côtés avec une hache; et à force de hacher et de tirailler, nous parvinmes à vider la concavité de l'abdomen. Je dessinai et décrivis ces parties le plus promptement qu'il me fut possible : nous parvinmes au diaphragme; après quoi un Hottentot nu se fourra dans le coffre de l'animal, pour en tirer le cœur et les poumons.

1775.
Décemb.

COMME la balle avoit traversé les gros vaisseaux sanguins des poumons, ces parties avoient déjà un degré de putridité. Peu de tems après que les poumons, le foie et la rate eurent été exposés à l'air, ils commencèrent à s'enfler et à fermenter. La chaleur brûlante du soleil à midi, l'extrême sécheresse et l'odeur du cadavre, rendirent bientôt cette opération aussi dangereuse que dégoûtante. Cependant je fis les observations suivantes (*).

(*) Les viscères du *rhinoceros bicornis*, suivant moi, ressemblent beaucoup à ceux du cheval; ainsi ce quadrupède, quoiqu'il ait des cornes, n'appartient point à la classe des ruminans, mais plutôt à celle des animaux dont la graisse est douce comme le lard, et non pas dure comme le suif.

L'estomac n'avoit pas la moindre ressemblance avec celui du cheval,

1775.
Décemb.

LORSQUE ma dissection fut à-peu-près finie, j'insérai une main dans la gueule de l'animal, qui étoit à demi

mais plutôt avec celui de l'homme ou du porc. Il avoit quatre pieds de long (fait que j'ai retrouvé dans mes notes, depuis que j'ai donné la description de cet animal dans les transactions de Suède), et deux pieds de diamètre; et à ce viscère tenoit un tube intestinal de vingt-huit pieds de long, et de six pouces de diamètre. Ce canal étoit terminé à trois pieds et demi du fondement, par un large *cæcum*, si je puis appeler ainsi un viscère qui, à son extrémité supérieure, avoit autant de largeur que l'estomac, c'est-à-dire, deux pieds, et qui avoit plus du double de sa longueur. Il suit l'espace de huit pieds l'épine du dos, à laquelle il est attaché par les deux extrémités, après quoi il se contracte en un *rectum* de six pouces de large et d'un pied et demi de long.

Les reins avoient un pied et demi de diamètre. La rate avoit à peine un pied et demi de large, mais quatre pieds de long pleins. Le cœur avoit un pied et demi de long et autant de large. On remarquoit une incision au lobe droit des pommons; mais il étoit, sous d'autres rapports, indivis et entier; il avoit deux pieds de long. Le gauche étoit subdivisé en deux lobes, dont le plus petit étoit voisin de la base du cœur. Le foie, mesuré de la droite à la gauche, avoit trois pieds et demi de large; mais en le mesurant de haut en bas, dans la situation où il est pendant, lorsque l'animal est sur pied, il a deux pieds et demi. Il étoit formé de trois lobes plus grands, parfaitement distincts, presque égaux en grosseur, et d'un petit lobe qui s'élevoit environ d'un pied sur le côté concave du fiele, au milieu de son bord supérieur. On ne voyoit point de vésicule du fiel, ni rien qui l'annonçât. En cela, le rhinocéros ressemble au cheval.

Avant de finir ma dissection, j'ouvris l'estomac pour voir quelle étoit sa nourriture ordinaire. Je le trouvai très-distendu. Ce qu'il contenoit étoit sans odeur et frais. C'étoient des racines, de petites branches d'arbres mastiquées, dont quelques-unes étoient encore grosses comme le doigt. L'animal, à ce qu'il paroissoit, avoit mangé beaucoup de plantes succulentes; j'en reconnus deux ou trois qui étoient dures et épineuses. Toute cette masse, quand elle fut développée, répandoit

ouverte, et je sentis que la langue étoit unie et fort douce, ce qui contredit directement la notion commune, *quòd lambendo trucidat* (qu'il tue en léchant).

1775.
Décemb.

JE fus aussi étonné de voir que sur trois rhinocéros que j'examinai, aucun n'avoit des dents incisives. La gueule s'allonge tellement en pointe qu'elle n'a en cet endroit qu'un pouce et demi de large. Mais au reste ces dents lui seroient peu nécessaires, car ses lèvres, comme la peau de son corps, sont extraordinairement dures. Il peut en couper les sommités des plantes et des arbrisseaux avec d'autant plus de facilité, que sa mâchoire inférieure s'emboîte et entre dans la supérieure. Le docteur *Parsons* a observé que le rhinocéros ordinaire broute ainsi avec ses lèvres et attire fort aisément dans sa gueule les végétaux dont il se nourrit.

NE pouvant séparer la chair des autres os pour les examiner, j'espérai qu'à notre retour les aigles et les loups m'auroient épargné cette peine. Mon attente ne

une odeur forte et aromatique, qui n'étoit point désagréable, et qui couvroit en grande partie l'odeur putride des viscères. N'étoit-ce point quelque herbe particulière ou racine à moi inconnue, qui produisoit ce parfum? Dans ses excréments, qui avoient quatre pouces de diamètre, et qui ressembloient d'ailleurs à ceux du cheval, quoiqu'ils fussent d'une matière plus sèche, on voit toujours beaucoup d'écorces d'arbres ou fibres ligneuses, particularité à laquelle les chasseurs font attention; elle leur sert à distinguer les excréments du rhinocéros de ceux de l'hippopotame, qui ne se nourrit que d'herbes.

1775.
Décemb.

fut point trompée : ils remplirent si bien leur office en mon absence, que je pus emporter avec moi la tête du plus petit rhinocéros, que j'achevai de disséquer, et à laquelle il ne manquoit presque rien. C'est d'après elle que j'ai dessiné la tête ci-jointe, pl. III. Cette partie de l'animal est trop essentielle pour que j'en omette la description (*).

(*) Les mâchoires réunies ensemble, et rapprochées dans leur état naturel, ont dix-neuf pouces de haut dans la partie postérieure; mesurées à la partie antérieure depuis le bout du nez, quinze pouces. La longueur de la tête, mesurée du bout du nez jusqu'à la partie postérieure du crâne, en ligne directe, est de vingt-trois pouces, ou un peu moins de deux pieds.

Pour éviter la prolixité dans ma description, je renvoie à la figure pl. III. On concevra plus aisément à l'inspection les proportions des autres parties. C'est à la partie antérieure de l'os frontal, que la plus petite corne est fixée. On appercevra aisément, d'après la figure, que la suture sagittale est oblitérée, et que l'os occipital est terminé par une surface plate, le long de laquelle il descend droit, en ligne perpendiculaire, jusqu'aux apophyses condyloïdes, dont une se voit dans la figure.

La cavité qui contient le cerveau ne s'étend pas plus loin en avant que les os du sinciput. Les autres os qui l'environnent sont assez épais. Cet animal énorme a donc une fort petite cervelle, en comparaison de sa grandeur. Le creux destiné à la contenir, n'a que six pouces de long, quatre de haut, et il est d'une forme ovale. Pour en connoître la capacité avec plus de certitude, nous remplîmes cette cavité de pois, et nous trouvâmes qu'elle n'en contenoit qu'environ une quarte (à-peu-près une pinte de Paris); pour découvrir la proportion entre la cervelle du rhinocéros et celle de l'homme, je remplis aussi de pois un crâne humain de moyenne grosseur, et je trouvai qu'il en falloit près de trois chopines de Paris. D'un autre côté, la cavité du nez, dans le rhinocéros, est fort grande; ce qui probablement ne contribue pas peu à

LE

Le lecteur se rappelle que nos deux rhinocéros furent tués d'un seul coup chacun. La peau de cet animal n'est donc pas aussi impénétrable que quelques auteurs l'ont prétendu. Il y a long-tems que Bontius a fait l'observation que le rhinocéros est ordinairement tué avec de la poudre et des balles. M. de Buffon n'a probablement pas fait attention à ce passage, lorsqu'il assure,

1775.
Décemb.

la subtilité de son odorat. Au moins les physiologistes expliquent cette propriété des chiens de chasse par la tunique de Schneider, ou membrane nerveuse, qui forme, à ce qu'ils prétendent, l'organe de l'odorat. Lorsque cette membrane de la tête des chiens, est dépliée et étendue avec l'art et les précautions nécessaires, elle est assez large pour couvrir tout le corps de l'animal. Cette membrane, dans l'espèce humaine, n'en couvrirait que la tête.

Les deux rhinocéros plus âgés n'avoient que six machelières de chaque côté; le plus jeune n'en avoit que cinq. Cependant nous observâmes dans le fond de la bouche, les marques de deux dents de plus de chaque côté. La plus avancée commençoit à paroître : la dernière étoit encore renfermée dans son alvéole; d'où l'on peut conclure que le rhinocéros, lorsqu'il a atteint sa pleine croissance, a quatorze dents à chaque mâchoire, vingt-huit en tout.

A la partie antérieure de l'os du palais, cet animal paroît avoir une apophyse ressemblante à une rangée de dents, qui, dans la tête que je rapportai avec moi, s'est trouvée perdue. Si l'on considère la distance de cette apophyse, à la mâchoire inférieure, il ne paroît pas qu'elle puisse en aucune manière lui tenir lieu de dents. J'ai, à cette occasion, des grâces à rendre à M. Pallas, qui eut la bonté de m'envoyer la belle figure d'une tête de rhinocéros qui lui avoit été transmise par M. Camper, pour les *Acta Petropolitana* (*).

Les lignes pointillées dans la figure, indiquent à-peu-près la position des cornes et des lèvres.

(*) Mémoires de l'Académie de Pétersbourg.

1775.
Décemb. sur l'autorité de Gervaise, que la peau du rhinocéros ne peut être entamée par aucune balle, excepté autour des oreilles et des yeux, et au ventre. Il est vrai qu'une balle en entier de plomb s'aplatira plutôt contre la peau, qu'elle ne la percera ; mais que des balles ou *des lingots de fer* ne soient pas capables de faire sur elle la moindre impression, c'est une autre assertion absolument erronée. Je me trouve dans la nécessité de rectifier ainsi quelques erreurs qui se sont glissées dans le vaste ouvrage de cet auteur justement célèbre, erreurs d'autant plus dangereuses, qu'elles sont souvent revêtues d'un style brillant et plein de charmes. Son génie fécond l'a quelquefois entraîné, malgré lui, au delà des justes bornes ; mais l'interprète déclaré de la nature et de la vérité verra avec satisfaction quelques observations qui tendent à la perfection de l'histoire naturelle, et à la dégager des fausses notions et des erreurs, dont il est sans doute lui-même le noble et courageux ennemi.

J'ASSURE donc que la peau du rhinocéros, comme celle de l'éléphant, peut être percée par des javelines et des dards. J'ordonnai à un de mes Hottentots d'en faire l'essai avec sa *Hassagai* sur un des rhinocéros mort. Quoique son arme fût loin d'être en bon état, et qu'elle ne fût pas plus affilée qu'elle ne l'étoit au sortir de la forge, il sut, par un certain tour de main, lui donner une impulsion si forte, qu'à la distance de cinq ou six

pas, elle perça l'épaisseur de la peau, et pénétra dans la chair à la profondeur d'un demi-pied (*).

1775.

Décemb.

LES chasseurs Hottentots ou Caffres ont coutume de surprendre les éléphants ou les rhinocéros endormis, et de leur faire plusieurs blessures à la fois : après quoi, ils suivent, comme je l'ai déjà dit, l'animal à la trace pendant un ou deux jours et même plus, jusqu'à ce qu'il tombe de foiblesse ou meure de sa blessure. Cependant, le plus ordinairement, d'après leur propre rapport, ils enpoisonnent leurs dards un moment avant d'attaquer ces gros animaux, qui, par ce moyen, sont plutôt abattus. Un fermier m'a dit avoir vu un éléphant ainsi blessé et mort dans les vingt-quatre heures.

M. DE BUFFON assure encore que l'animal est *privé* de toute sensibilité. S'il eût fait attention à la relation claire et précise donnée par le docteur Parsons dans les *Philos. Trans.*, et qu'il a citée lui-même, il eût été, ce semble, d'une opinion différente. On y lit que la verge du rhinocéros s'allonge lorsqu'on lui frotte le ventre

(*) Quant au rhinocéros unicorne, M. de Buffon, tome XI, change d'opinion plusieurs fois dans l'espace de quelques pages : la peau du rhinocéros, dit-il, page 177, sans citer aucune autorité, est si dure, qu'elle ne peut être pénétrée ni par le fer, ni par le feu du chasseur; et page 181, dans les notes, il cite et loue beaucoup la relation donnée sur ce sujet par M. Mours, qui contredit la première assertion, à laquelle cependant M. de Buffon revient encore, page 195, en disant que la peau du rhinocéros résiste aux javalots et aux lances.

1775.
Décemb.

avec des bouchons de paille. M. de Buffon remarque lui-même que le rhinocéros aime; comme le cochon, à se vautrer dans la fange. Ces sensations évidentes ne peuvent se concilier avec l'insensibilité absolue qu'il attribue à la peau de l'animal. Comment en effet supposer la peau du rhinocéros absolument insensible, lorsque l'éléphant, à travers le cuir plus épais encore qui le couvre, est tourmenté par l'aiguillon des mouches? La peau du fond de notre main, quoique plus épaisse en cet endroit que sur tout le reste du corps, n'est cependant nullement dénuée de sensibilité. La peau du rhinocéros, quoique dure et d'un tissu serré, contient cependant, sur-tout aux aines, de petits vaisseaux sanguins, et des sucs propres à nourrir divers insectes, qui s'en nourrissent en effet. Car l'animal est tourmenté par une espèce d'*acarus*, que j'ai découvert sur son pubis et aux aines (*). Ainsi l'épaisseur de sa peau n'en empêche pas la transpiration.

LORSQUE l'animal est chassé vivement, sa peau, ordinairement grise, devient bientôt noire, ce qui provient de ce que la poussière et la boue séchée sur sa peau, est humectée par la sueur; c'est un fait que plusieurs personnes m'ont affirmé, et il m'a semblé le voir une fois moi-même. Dans le cours de mon voyage, j'appergus un jour un rhinocéros qui, poursuivi

(*) J'ai inséré la description de cet insecte dans le VII^e. tome des *Mémoires sur les insectes*.

par quelques autres chasseurs, passa à quarante ou cinquante pas de mon chariot, heureusement sans le voir, au moins sans nous faire aucun mal. Je fus étonné de voir l'animal d'une couleur beaucoup plus foncée que tous les rhinocéros que j'avois vus jusqu'alors, et dont le nombre cependant se montoit déjà à huit.

1775.
Décemb.

D'APRÈS la figure ci-jointe et la description que j'en viens de faire, il est évident que M. de Buffon accuse sans raison Kolbe d'erreur, parce qu'il a dit que, des deux cornes, l'une est placée sur le nez, et l'autre sur le front de l'animal. « Il paroît certain, dit-il, qu'elles ne sont jamais à une aussi grande distance l'une de l'autre que le dit cet auteur, puisque les bases de deux de ces cornes, conservées dans le cabinet de Hans Sloane, n'étoient pas éloignées de trois pouces. » M. de Buffon paroît un peu trop précipité dans sa remarque. Il oublie que le nez de tout animal est placé fort près de son front. Ainsi, si l'une des cornes du rhinocéros est sur son nez, il est naturel que l'autre soit, comme elle est en effet, placée sur le front, quand même il n'y auroit entre ces deux cornes que la distance d'un ou deux pouces. L'inspection de la figure, simple et claire qu'en a donné Kolbe (*), auroit dû prévenir toutes méprises sur ce sujet.

L'ASSERTION de M. de Buffon, relativement à la

(*) Voy. l'édition française.

==== copulation du rhinocéros unicomne, qu'il dit se faire croupe à croupe, n'est nullement applicable au *rhinoceros bicornis*, et il est probable qu'elle ne l'est pas davantage à l'autre espèce. Dans le rhinocéros à deux cornes que j'ai examiné, la verge étoit placée aussi avant sous le ventre qu'elle l'est au cheval, quoiqu'elle soit dans le rhinocéros beaucoup plus courte, en comparant leur différente grosseur. Dans l'animal que j'ai disséqué, cette partie n'avoit pas plus de sept ou huit ponces de long, comme on peut le voir par un échantillon que j'ai rapporté : elle n'étoit pas beaucoup plus longue dans un rhinocéros qui paroissoit être fort vieux. Suivant la description de M. de Buffon d'après le docteur Parsons, la verge est encore plus courte dans l'espèce unicomne. D'ailleurs il ne dit pas un mot concernant la position de ce membre; mais il fonde sa conjecture, au sujet de l'accouplement de ces animaux, sur ce qu'on a observé dans un rhinocéros, qu'il courboit sa verge en arrière lorsqu'il pissoit, et que son urine suivoit conséquemment cette direction. Mais il est possible que cet effet ne fût produit que par une conformation, ou vicieuse ou accidentelle, ou bien, comme l'animal, quoique ami de la fange, a aussi ses goûts de propreté, il se peut faire qu'il ait en cette partie une sorte de muscle érecteur, qui lui donne la faculté d'en changer à son gré la direction. On sait du moins, que le *rhinoceros bicornis* a l'odorat très-subtil, et qu'il semble avoir ses idées de propreté particulières, en ce qu'il choisit ordi-

1775.

Décemb.

nairement pour pisser certaines places près des buissons. Je craindrois de lasser enfin la patience de mes lecteurs, en m'attachant plus long-tems à raisonner sur ce quadrupède; je n'en parlerai désormais qu'en passant, suivant que l'occasion s'en présentera dans le cours de mon journal.

1775.
Décemb.

M. IMMELMAN, à la fin fatigué de rester debout près de moi, et de me voir disséquer mon rhinocéros, prit le parti de retourner seul au logis (c'est ainsi que nous appelions le chariot), avec l'intention de faire halte sous quelque arbre, et d'y reposer en chemin. Pour prendre le plus court, il dirigea sa route au dessus d'une petite montagne couverte de buissons. A peine avoit-il parcouru l'espace de quelques portées de fusil, qu'un rhinocéros sortant tout-à-coup d'entre les brossailles, fondit sur lui. Il l'auroit bien certainement, ou foulé aux pieds, ou, le prenant sur ses cornes, jeté en l'air, lui et son cheval, si heureusement ce dernier n'eût, dans son effroi, fait un écart fort brusque, et par plusieurs sauts obliques, n'eût emporté le cavalier à travers les buissons, loin de la vue et du flair de l'animal.

LES yeux du rhinocéros, comme on l'a observé, sont enfoncés dans sa tête, et sont fort petits en comparaison de son corps; ce qui fait qu'il n'a pas la vue claire, et qu'il ne voit que droit devant lui. Mais

1775.
Decemb. aussi l'ouïe et l'odorat sont chez lui extrêmement subtils : au moindre bruit qui lui paroît extraordinaire, il prend l'alarme, dresse les oreilles, se lève en les faisant claquer, et écoute. On doit sur-tout prendre garde, lorsqu'on le voit de loin, de ne pas rester au vent à lui : car alors il manque rarement de remonter contre le vent. C'est ce qui étoit arrivé à M. Immelman.

APRÈS avoir, non sans peine, échappé au danger, il se fraya un chemin à travers une petite vallée, pour regagner la route droite et ordinaire. Là, il me rejoignit dans un endroit où je m'étois retiré, moi et mon cheval, sous un arbre à l'abri du soleil brûlant, et où je repassois mes notes et mes dessins. Il me conta son aventure, encore tout hors d'haleine. Quoi ! lui dis-je, vous avez vu un rhinocéros vivant ? mais vous êtes trop heureux ! Vous ne sentez pas tout le prix de cette bonne fortune, d'avoir pu contempler, à si bon marché, la démarche de cette énorme bête, et tous ses mouvemens dans sa lourde et massive enveloppe !

DANS le fait, M. Immelman n'avoit pas bien remarqué tout cela. Pour le voir mieux, nous résolûmes d'aller ensemble sur la montagne où le rhinocéros l'avoit mis en fuite, mais du côté opposé. Nous crûmes que nous pourrions de-là le découvrir dans la plaine ; et pour éviter d'être trahis par les exhalaisons de notre corps,

corps , en cas qu'il fût revenu dans le bocage , nous nous assûrâmes de quel côté venoit le vent , en jetant un peu de poussière en l'air , et nous dirigeâmes notre route en conséquence. A peine commençons-nous à approcher , que voilà mon cheval qui devient tout attention , puis tout-à-fait rétif , comme lorsqu'il approcha des deux rhinocéros morts. Je le fis remarquer à mon compagnon. Il y a quelque chose , lui dis-je , et qui n'est pas loin. Mais lui continua de marcher , disant : Il est impossible que le rhinocéros soit là. Il ne faisoit pas réflexion qu'il pouvoit y en avoir plus d'un dans l'endroit. Nous avançâmes encore plus près , tant qu'à la fin j'entendis , à la distance d'environ cinquante pas , un bruit comme d'un animal qui se lève pesamment , et à l'instant parut un rhinocéros , dont je voyois les cornes cheminer au dessus des buissons. Je crus qu'il étoit grand tems de rebrousser chemin , et je fis signe à mon camarade de faire le moins de bruit qu'il pourroit ; il avoit aussi aperçu le bout du nez de l'animal , et nous défilâmes à petit bruit. Cependant les pieds de nos chevaux faisoient un craquement impatientant , en passant sur les branches sèches , dont les petits sentiers étoient jonchés. Nous n'oublîâmes pas , tout en fuyant , de regarder derrière nous , afin de prendre promptement le galop , si nous apercevions le rhinocéros à nos trousses. Ce que j'appelle sentiers étoit simplement les passages faits à travers les buissons par les rhinocéros et les buffles ; mais

1775.
Décemb.

1775.
Décemb.

dans le nombre de ces petits chemins, nous trouvions souvent des *impasses*, c'est-à-dire, qu'ils nous conduisoient droit sur quelques touffes de broussailles. Dans ces trouées sans issue, nous n'aurions guère pu nous sauver du rhinocéros, qui nous eût pris là-dedans comme dans un filet. Cette aventure nous rendit désormais plus circonspects. Nous soupçonnions un rhinocéros dans chaque buisson que nous rencontrions, et nous n'allâmes plus avec autant de confiance chercher dans les halliers un animal avec lequel il n'y a pas à plaisanter.

IL est probable que ce rhinocéros n'étoit pas le même qui avoit mis d'abord M. Immelman en fuite; que l'animal ne nous éventa point, grace à notre précaution; qu'il n'avoit point entendu nos voix, ni le bruit de la marche de nos chevaux; et qu'il avoit choisi ce haut et épais buisson, comme un retranchement pour s'y enfoncer. Si je puis tirer quelque induction du moment où mon cheval s'arrêta, il paroîtroit qu'il auroit senti la bête à la distance de quarante ou cinquante pas, quoique le vent, qui venoit de ce côté, fût très-modéré.

EN revenant au logis, (quel logis que notre chariot au milieu d'un désert!) nous vîmes à la distance d'une portée de pistolet, une troupe d'*élans-gazelles*, probablement les mêmes que nous avions poursuivis le

matin sans succès ; mais ce qui nous parut singulier , ils ne donnèrent pas alors le moindre signe de crainte. Les mâles étoient de la grosseur d'un petit cheval d'Ecosse ordinaire ; ils paroissoient plus corpulens que leurs femelles, et courir assez pesamment.

1775.

Décemb.

NOUS reçûmes en cet endroit la visite de huit colons qui venoient de Camdebo, dans quatre chariots, ayant avec eux deux de leurs femmes et deux enfans. Ils alloient à la saline dont j'ai parlé, près de *Zwartkops-rivier*, faire provision de sel. Sur ce que nous leur dîmes de l'extrême sécheresse dans les endroits où ils alloient passer, ils ne prirent que deux de leurs chariots, et réduisirent le nombre des personnes, afin d'avoir moins à souffrir de la disette d'eau. Ils nous dirent que sur la route, ils avoient par hasard éveillé un rhinocéros, mais qu'entendant beaucoup de bruit de différens côtés, l'animal avoit passé près d'eux en courant, sans leur faire aucun mal. Ils me citèrent pourtant un exemple d'un rhinocéros, qui avoit couru sur un chariot, et l'avoit porté sur ses cornes un assez bon bout de chemin. Ils m'apprirent que la maladie des chevaux, qui ordinairement ne se déclare qu'au mois d'avril, avoit déjà fait beaucoup de ravages dans le canton de Camdebo. C'étoit probablement l'effet de la sécheresse universelle de cette année.

CHAPITRE XIII.

*Suite du voyage , de Quamme-dacka à
Agter Bruntjes-hoogte.*

1775.
Décemb. Nous quittâmes enfin l'étang de Quamme-dacka, que nous avions presque mis à sec, et nous arrivâmes à midi à la petite *Vish-rivier*, où nous plantâmes encore nos tentes. Nous y trouvâmes une harde de *Springboks*, dont deux furent nos victimes. A cinq heures du matin, le thermomètre étoit à 52 degrés; à midi, à 82; à trois heures et demie, à 95. La soirée fut très-sombre. La sécheresse régnoit par-tout, des deux côtés de la rivière; mais elle étoit plus grande encore à mesure que nous avançons vers le nord, où le sol étoit plus graveleux, et produisoit une plus grande quantité de plantes succulentes. On rencontroit par-ci par-là quelques arbustes et buissons, et un peu de gazon sec. Tout le reste étoit un fonds argileux, aussi aride, aussi nu que le grand chemin. Entre dix et onze heures de la nuit, nous entendîmes le rugissement d'un lion; et quoiqu'il ne se fit entendre que deux fois, nos animaux furent en mouvement et en inquiétude toute la nuit.

LE 22, de grand matin, nous traversâmes la petite *Vish-rivier*, persuadés que ce seroit tems perdu que de

chercher dans ce canton l'hippopotame ou vache marine, animal amphibie plus gros que le rhinocéros. (Voy. pl. IV.) Après cet animal, que j'avois vu et considéré en détail, c'étoit alors l'hippopotame que je cherchois et qui faisoit l'objet de mes vœux.

1775.
Décemb.

EN continuant notre marche, nous vîmes, entre neuf et dix heures, deux gros lions. Ils étoient à deux ou trois cents pas de nous dans une petite vallée. A l'instant qu'ils nous apperçurent, ils prirent la fuite. J'étois fort curieux de les considérer de plus près; nous les poursuivîmes à cheval, en criant après eux; et les invitant à s'arrêter. Sur ces cris, ils doublèrent le pas; et lorsqu'ils furent arrivés à la rivière que nous venions de passer, ils s'enfoncèrent dans le bocage. Deux de nos Hottentots, poussés par la curiosité, nous avoient suivis, l'un armé d'une couple de *has-sagais*, et l'autre d'un fusil. Pour nous, nous étions sans armes, mais je crus que nous ne courrions aucun danger dans cette chase, attendu que nous aurions toujours eu le tems de retourner prendre nos mousquets, supposé que les lions eussent jugé à propos de revenir sur nous. Ils avoient, en courant, un pas oblique comme celui de certains chiens, interrompu par quelques bonds légers. Ils portoient constamment leur cou tant soit peu levé, et ils paroissent nous regarder de côté. L'un avoit une crinière, et étoit par conséquent un mâle; mais les deux étoient à-peu-près d'une

1775.
Décemb.

égale grandeur, et paroissent beaucoup plus hauts et plus longs que nos chevaux de selle, qui étoient environ de quatre pieds et demi de haut, comme ceux d'Ecosse. Nos chevaux, et diverses gazelles qui se trouvoient en cet endroit aussi près des lions que nous l'étions nous-mêmes, n'en paroissent nullement effrayés. Comme le lion attaque rarement, ou peut-être même n'attaque jamais sa proie à force ouverte, il semble que les animaux ne redoutent de lui qu'une surprise, ou qu'ils ne soient frappés d'une vive terreur à son approche, que lorsqu'ils ont éventé les molécules de son corps, pour lesquelles la nature leur a donné une invincible antipathie.

Le même jour nous fîmes partir une autruche de son nid, placé dans le milieu de la plaine. Ce nid n'étoit rien de plus que la surface même de la terre où elle avoit déposé ses œufs, sans autre apprêt. Ce ne sont donc point les rayons du soleil qui font éclore ses œufs, mais elle-même qui les couve, du moins dans cette partie de l'Afrique. On peut aussi en conclure que le mâle et la femelle partagent alternativement l'incubation. Les Hottentots m'ont aussi assuré ce fait, jusqu'à présent incertain parmi les naturalistes.

Ainsi Thevenot, quoique seul d son avis, a raison lorsqu'il dit que les autruches vivent en monogamie, c'est-à-dire, avec une seule femelle. Cette coutume,

propre aux autruches, est contraire à celle des oiseaux de la grande espèce.

1775.

Décemb.

JE ne prétends pas déterminer avec une grande exactitude le nombre des œufs qu'elles pondent ordinairement. Nous n'en trouvâmes que onze sous celle-ci. Ils étoient tout frais, et probablement l'autruche n'en seroit pas restée là. Une autre fois, un de mes Hottentots en fit partir une autre de son nid; ils y trouvèrent quatorze œufs qu'ils m'apportèrent; ils en avoient laissé encore quelques-uns qui leur avoient paru moins frais. Ainsi la plus grande ponte est peut-être de seize, dix-huit, ou vingt; et cependant il me paroît difficile que l'autruche puisse couvrir de son corps tant d'œufs à-la-fois. J'ai vu dans le quartier de Roodezand une couvée de jeunes autruches, à-peu-près au nombre de vingt, ayant environ deux pieds de haut; mais les petites autruches que j'avois prises le 16 de ce mois à *Kurekoiku*, étoient hauts d'environ un pied. Ne peut-on pas inférer de-là, que les autruches, en Afrique, n'ont point de saison fixe pour leur ponté?

QUELQUES lecteurs, plus scrupuleux observateurs, demanderont peut-être comment je puis assurer que c'étoit une autruchemâle que j'ai fait partir de son nid. Je répondrai que par toute l'Afrique, on regarde comme un point incontestable, que tous les mâles de cette espèce portent des plumes blanches à leur queue

et à leurs ailes, et en ont de noires au dos et au ventre.
 1775. Les femelles, au contraire, n'ont de plumes noires qu'à
 Décemb. la queue et aux ailes ; tout le reste de leur corps est
 d'une couleur cendrée. Cela s'accorde aussi avec les
 descriptions de cet oiseau faites en Europe (*).

Ce qui me persuade encore que le mâle assiste la
 femelle dans l'incubation, c'est que dans le nid dont je
 viens de parler, nous trouvâmes autant de plumes blan-
 ches que de noires, dont les unes annonçoient la pré-
 sence du mâle, et les autres celle de la femelle. Outre
 la vaste étendue de leur corps, la nature a donné à
 l'autruche plusieurs estomacs, et un appétit insatiable.
 C'est peut-être pour cette cause qu'elle a partagé entre
 le mâle et la femelle l'office maternel de l'incubation.
 Il est possible que cette grande voracité ne permit pas
 à la mère de rester aussi long-tems assise sur ses œufs,
 que les autres oiseaux peuvent y rester. Les auteurs qui
 ont dit que les petits des auruches étoient revêtus de
 petites plumes grises, ont eu raison. Tout leur corps
 en est couvert, même le cou et les jarrets, parties qui
 sont destinées à être nues lorsque les oiseaux ont atteint
 leur pleine croissance; alors ils n'ont des plumes que
 sur le corps. Les plus belles et les mieux bouclées for-
 ment la queue. C'est sur-tout pour orner nos têtes de
 cette parure, que nous ôtons à cet oiseau la liberté et
 la vie.

(*) Voy. M. de Buffon, page 429.

CEPENDANT je n'ai point vu dans la colonie qu'on fit d'autre usage des plumes d'autruche, que de s'en servir à chasser les mouches. Ils en font de longs et larges balais, dont un ou deux esclaves écartent les mouches de la table où la famille est assise. Les Hottentots qui mangent toute espèce de viande, mangent aussi celle de l'autruche; les colons et même les habitans du Cap, font avec les œufs des espèces de pâtés chauds ou puddings, et des omelettes. Nous, qui voyagions dans un désert, nous aimions mieux les avaler sans apprêt, et nous en fortifier l'estomac un instant avant de prendre notre thé ou notre chocolat. Quelquefois nous nous en servions pour clarifier notre café; quelquefois aussi nous en faisons dans notre marmite, faute de casserolle, des étuvées, avec un peu de graisse. J'avois appris en Suède à apprêter ce ragoût, sous le nom d'*œufs perdus*.

1775.
Décemb.

LES œufs d'autruche sont à la vérité très-mangeables de toutes ces manières, mais ils ne valent point ceux de poule. Ils sont d'une qualité plus grossière et plus compacte, plus rassasians aussi et plus doucereux. Une des plus grandes coquilles, conservée dans le cabinet de l'Académie royale des Sciences, pesoit onze onces; elle avoit six pouces et demi de profondeur, et contenoit cinq chopines et un quart de liqueur, mesure de France; elle étoit de la forme d'un œuf ordinaire. Je n'ai jamais trouvé que le poids de ces œufs, étant frais, excédât

Tome II.

R

===== de beaucoup cette proportion. C'est avec raison que
1775. M. de Buffon réfute, comme une absurdité, qu'on ait
Décemb. vu des œufs d'autruche pesant quinze livres.

J'AI déjà parlé de la manière dont on chasse aux autruches dans cette contrée. Que cet oiseau se contente de cacher sa tête, lorsqu'il se voit dans l'impossibilité d'échapper aux chasseurs, c'est un fait dont à la vérité je ne me rappelle pas d'avoir jamais ouï parler au Cap ; mais, en le supposant douteux, la manière dont Plinè l'a expliqué n'est pas plus absurde qu'une autre. L'on a vu souvent des enfans jouant à la cligne-musette, s'imaginer qu'ils sont cachés lorsque leur tête est couverte et qu'il ne voient point. J'ai vu souvent de jeunes dindons ne faire que cacher leur tête et demeurer tranquilles, lorsqu'ils étoient avertis par les cris de leur mère de l'approche du faucon. Supposera-t-on plus d'intelligence à l'autruche, qui d'ailleurs est un animal fort stupide, et qui voit alors qu'elle ne peut échapper au danger ?

M. DE BUFFON dit (*) que la peau de cet oiseau est fort épaisse. Elle est épaisse tout au plus comme celle du bouc ou du veau. Je ne conçois pas trop comment les Arabes ont pu s'en faire des soubreyestes qui leur tenoient lieu de cuirasse et de bouclier.

TOUT le monde dans ces contrées s'accorde à dire,

(*) Voyez page 443.

que le cri de l'autruche ressemble au rugissement du lion, mais est moins prolongé. Il est donc rauque et lugubre; il doit remplir d'effroi celui qui l'entend. Ce n'est donc pas à tort que le prophète Michée le compare à un gémissement, supposé toutefois que le mot hébreu *jacnah* signifie dans ce passage et dans d'autres de l'Écriture Sainte, une autruche, et non un autre oiseau.

1775.
Décemb.

LES petits n'ont aucun cri; du moins, à mon retour, j'en ai amené un vivant, haut d'un pied et demi, depuis *Honing-klip* jusqu'au Cap; et pendant l'espace de vingt-quatre jours, il ne nous fit jamais entendre sa voix. Mon cheval le foula malheureusement sous ses pieds, et le tua, sans quoi j'aurois pu fort aisément le rapporter en Europe. Il mangeoit beaucoup, et n'étoit point difficile en fait de nourriture.

ON voit au Cap, dans la ménagerie du gouverneur, plusieurs autruches apprivoisées. Elles se laissoient aisément monter par tous ceux qui vouloient en faire l'essai, sans paroître s'inquiéter de la pesanteur. Elles grimpoient même, et se perchoient sur l'épaule de quiconque vouloit le souffrir. D'après cette observation, et plusieurs autres qu'on trouve dans les auteurs, je ne doute nullement qu'on ne pût dresser des autruches à porter des fardeaux, ou les rendre, de quelqu'autre manière, utiles aux hommes. Le fait cité par Adanson

1775.
Décemb.

d'une jeune autruche (*) qu'on n'avoit jamais pu accoutumer à l'obéissance, n'est pas suffisant pour me faire départir de mon opinion; sur-tout ayant pour l'appuyer l'exemple de ce roi d'Egypte, *Firmius*, qui dans le troisième siècle se faisoit, dit-on, porter par de grandes autruches, et celui de cet Anglois que Moore dit avoir vu à *Joar* en Afrique voyageant sur une autruche.

J'AI souvent conversé avec des fermiers qui en avoient apprivoisé au point qu'ils les laissoient en liberté sortir de la ferme, y rentrer et chercher à leur gré leur nourriture. Mais ils se plaignoient beaucoup de la voracité de ces animaux, qui, disoient-ils, avaloient les poulets tout entiers, fouloient aux pieds les poules, les déchiroient en pièces, et les mangeoient. Dans une de ces fermes on avoit été obligé de tuer une autruche qui avoit pris l'habitude de froisser sous ses pieds des moutons. D'après cela, c'est une question, si l'autruche n'est pas capable de manger de même un serpent?

IL m'a paru qu'on trouvoit principalement ces oiseaux dans les terrains de la nature de ceux que nous avons désignés sous le nom de *carrow*. Je n'en ai jamais vu qu'une dans un canton *acide* à *Lange-kloof*. Il est probable que, comme l'éléphant que je vis aussi dans ce district, cette autruche s'étoit écartée du sol qui lui est propre.

(*) Voy. M. de Buffon, page 446.

UN autre gros oiseau, le *casoar*, que j'ai vu, comme je l'ai dit, dans la ménagerie du gouverneur, n'étoit pas natif d'Afrique.

1775.
Décemb.

CETTE journée avoit été très-chaude, et quoique je dusse, ce semble, être alors fait à la chaleur, je fus pris d'un violent mal de tête. Je la baignai dans l'eau courante de *Groot-Vish-rivier*, et je me trouvai soulagé. Deux de mes Hottentots se plaignirent aussi des mêmes douleurs. Ils en eurent bientôt calmé la vivacité par un peu de chanvre que je leur donnai à fumer. J'avois oublié de regarder ce jour-là au baromètre; lorsque je m'en avisai, à dix heures du soir, il étoit encore à 78 degrés : il tomba cette nuit des gouttes de pluie, et nous n'entendîmes point le rugissement des lions.

LE 23, nous partîmes de bonne heure pour aller chercher des *vaches marines* ou hippopotames le long de la grande *Vish-rivier*. Il nous restoit fort peu de provisions dans le chariot, et mes Hottentots commençoient à murmurer et à me remontrer humblement, qu'au lieu de faire si assidument la chasse aux insectes, et de chercher avec tant de zèle des herbes dans les buissons, nous devrions nous occuper un peu plus sérieusement du gros gibier. En même tems ils nous montrèrent du doigt une vallée peu éloignée, couverte de bois, dans laquelle ils avoient vu, disoient-ils, plusieurs buffles. Il fallut bien aller jusqu'à cette vallée. Nous

====
1775.
Décemb.

étions à pied, et quoique nos Hottentots portassent nos fusils en montant une hauteur qu'il nous falloit passer, cependant, avant d'avoir atteint le sommet, nous étions hors d'haleine, et accablés par la chaleur du soleil. Mais, ce qui me paroît aujourd'hui surprenant, dès que nous eûmes entrevu le gibier, langueur, fatigue, chaleur, tout fut en un moment oublié, jusqu'à la prudence : ce fut à qui feroit sen le premier, et ce ne fut qu'après, et par réflexion, que nous songeâmes aux précautions que nous aurions dû prendre. Nous nous trouvâmes à vingt ou trente pas de l'animal; nous le voyions un peu au dessous de nous derrière un buisson peu serré. Il tourna la tête de notre côté, et sembloit avoir l'intention de courir sur M. Immanuel ou sur moi. Pressés l'un et l'autre, et par l'émulation, et peut-être par un peu d'effroi, nous tirâmes nos deux coups presque en même tems. Cependant nous eûmes le plaisir de voir le buffle tomber sous le coup, mais se relever un instant après, et courir en descendant dans le fond du bois. Nous ne doutâmes pas qu'il ne fût mortellement blessé, et nous eûmes la témérité de le suivre parmi les broussailles. Nous ne le trouvâmes point, fort heureusement pour nous; car nous vîmes après, que nos deux coups n'avoient porté que sur le derrière de l'échine, où les deux balles, à la distance de trois pouces l'une de l'autre, s'étoient brisées contre les os. Mais cette hardiesse imprudente, qui n'étoit l'effet que de la précipitation et de l'ignorance, fut regardée

par nos Hottentots comme des marques extraordinaires de courage et d'intrépidité. De ce moment ils parurent avoir conçu une bien plus haute idée de notre valeur , et ils en eurent par la suite plus de respect pour nous. Quelques-uns d'eux vinrent nous joindre , et jetèrent des pierres dans le fond de la vallée , afin de faire meugler le buffle et de savoir où il étoit. Ce fut inutilement ; mais après un certain tems il reprit sans doute des forces et de la colère ; car nous le vîmes sortir de lui-même et reparoître au bord du bois , dans un endroit un peu au dessous de nous , d'où il pouvoit pleinement nous voir. Son intention alors étoit probablement , et plusieurs vieux chasseurs m'ont confirmé dans cette opinion , de prendre sur nous sa revanche , si nous ne l'avions pas découvert à tems , et si nous n'eussions à l'instant même fait feu une seconde fois. Ces chasseurs m'ont cependant aussi assuré qu'ils savoient par expérience qu'un buffle n'attaquera jamais un ennemi , s'il est obligé de monter en courant pour l'atteindre. Le troisième coup pénétra au ventre de l'animal , et fut mortel. Il rentra dans le bois , laissant des traces de son sang sur la terre et sur les buissons. Quoique nous fussions encore fort animés , nous ne pénétrâmes après lui dans la forêt qu'avec précaution , accompagnés de deux de nos Hottentots. Nous le trouvâmes , et , comme il voulut avancer sur nous , M. Immelman , de l'endroit où il s'étoit posté , lui tira un quatrième coup de fusil qui pénétra dans les poumons. L'animal eut encore la

1775.
Décemb.

1775.
Décemb.

force de faire un circuit de cent cinquante pas ; alors nous l'entendîmes tomber en meuglant d'une manière étrange et horrible. Ce chant de mort fut pour chacun de nous, comme on peut le croire, un chant d'âlégresse ; mais non contents de cette victoire (tant il est vrai qu'il est des instans où le cœur de l'homme le plus sensibles'endurcit et se ferme aux souffrances des êtres vivans), ce fut à qui iroit voir les angoisses du buffle se débattant contre la mort , et ce fut moi qui arrivai le premier. Je ne crois pas que la douleur mêlée à une férocité sauvage , puisse être exprimée avec plus d'énergie qu'elle ne se peignoit dans la physionomie de cet animal mourant. J'étois à dix pas de lui lorsqu'il m'aperçut ; et à l'aspect de son ennemi , et tout en hurlant , il se leva encore sur ses quatre jambes. J'ai eu lieu de croire par la suite que je fus tant soit peu effrayé ; car je lui lâchai un cinquième coup , mais si mal ajusté ; que malgré la large surface que me présentait son corps presque au bout de mon fusil , je ne le touchai qu'à une des jambes de derrière ; et après cet exploit , je me mis à courir avec la rapidité d'une flèche , et à chercher un arbre sur lequel je pusse grimper. Dans cet intervalle le buffle étoit retombé , et il poussa son dernier soupir.

J'AI cru nécessaire , dussé-je encourir le reproche d'entrer dans des détails minutieux , de raconter toutes les circonstances de cette petite aventure. Elles serviront mieux que des pages de raisonnemens , à donner
au

au lecteur une idée du caractère du buffle, et de la manière dont on le chasse.

1775.
Décemb.

MES Hottentots le découpèrent avec leur ardeur ordinaire dans ces occasions. Comme ils avoient un peu de chemin à faire pour transporter la chair au chariot, ils usèrent d'un expédient extraordinaire. Ils en taillèrent de grands morceaux, et faisant un trou dans le milieu, assez grand pour y passer les bras et la tête, ils marchèrent ainsi tout couverts et entourés de carnage, n'ayant que les mains de libres, qui portoient leur bâton.

CEPENDANT notre Hottentot, le plus habile tireur de la bande, avoit tué assez près de là un *élan-gazelle*; nous allâmes choisir le meilleur et le plus gras de cette proie. Avant que nous fussions de retour au chariot, la nuit nous surprit, avec du tonnerre et des éclairs; et pour ajouter encore au terrible de cette scène, nous entendîmes fort distinctement le rugissement des lions, qui ne paroissent pas éloignés. Nous craignîmes, non sans raison, qu'ils ne voulussent partager avec nous les dépouilles du buffle. La nuit étoit si noire, que nous aurions eu beaucoup de peine à retrouver notre *logis*, si les Hottentots que nous y avions laissés, n'avoient eu l'attention de faire de tems en tems claquer le grand fouet. A l'aide de ce signal, nous aperçûmes enfin leur feu dans la petite plaine où étoit le chariot. A peine y fûmes-nous rendus, qu'il vint une

Tome II.

S

==== si forte ondée de pluie , qui continua la plus grande
1775. partie de la nuit , qu'elle éteignit notre feu. La banne
Décemb. qui nous couvroit étoit en danger d'être emportée à
chaque moment par la violence d'un vent de sud-est ,
qui faisoit entrer la pluie par les côtés du chariot , et
même à travers la toile ; ensorte que nous étions moins
à l'abri que les Hottentots sous leurs casaques de peau.
Pendant tout ce charivari , nous entendions presque sans
cesse les rugissemens des lions et l'horrible cri des
hyènes , dont quelques-unes vinrent nous dérober une
courroie des harnois du chariot , et plusieurs lambeaux
de viande , que les Hottentots avoient pendus à quel-
ques pas de l'endroit où nous étions.

Ce jour-là le thermomètre , à cinq heures du matin ,
étoit à 74 degrés , et à midi juste , à 99 ; dans l'après-
midi , il monta jusqu'à 100.

Le 24 , je restai encore en cet endroit , dans l'espé-
rance d'y tuer un *gnu* qu'on avoit vu roder dans les
environs.

GNU est le nom Hottentot d'un animal fort extraor-
dinaire , qui , quant à sa forme , tient le milieu entre
le cheval et le bœuf. Il est à-peu-près de la grosseur
d'un cheval de selle ordinaire. Son corps est long de
cinq pieds , et haut d'un peu plus de quatre. On peut
en voir les proportions dans la figure , pl. II , tom. III.

Il est représenté frappant de la tête. L'inspection de cette figure donne une idée juste de la position des cornes , et de la manière dont elles sont aplaties , pour ainsi dire , et recourbées vers la tête ; au lieu que dans la gravure qui accompagne la belle description de cet animal , qu'a donné M. le professeur *Allamand*, et qu'il a copiée d'une compilation intitulée *Nouvelle description du Cap de Bonne-Espérance*, on croiroit presque que les cornes sortent de la crinière.

1775.
Décemb.

L'ANIMAL est par-tout d'un brun foncé , excepté la queue et la crinière , qui sont d'un gris clair ; le poil de l'échine , celui qu'on voit au dessous de la mâchoire inférieure et sur le poitrail , sont noirs , de même que les crins rudes qui se tiennent droits sur le front et sur le haut de la face.

IL est assez singulier que l'animal apporté du Cap en Hollande , et sur lequel M. Allamand a fait sa description , ne corresponde point avec la mienne , quant à la couleur de la crinière et du corps , et qu'il soit si différent de tous ceux que j'ai observés en Afrique , et de la peau de *gnu* que j'en ai rapportée. Cette différence provient sans doute d'une diversité d'âge ou de climat , ou de quelques autres circonstances accidentelles.

A la première vue , on croiroit que le *gnu* appartient au genre du bœuf ; mais sous d'autres rapports , il doit

1775.
Décemb.
plutôt être rapporté à celui des *caprae* en général , ou au genre que M. Pallas a séparé de ces dernières , sous la dénomination d'antilopes (*).

(*) 1°. Les jambes du *gnu* sont aussi menues que celles des antilopes ou gazelles, et ont, comme elles, de petits os et de la corne au pâturon.

2°. Le *gnu* ressemble aux antilopes par sa fourrure, dont le poil est court comme celui des cerfs. Ses crins ressemblent plutôt à ceux des *caprae* qu'à ceux du bœuf. Quant à sa crinière, elle est aussi absolument différente de celle des bœufs; mais elle ressemble un peu à celle d'un autre animal du genre des *caprae* ou antilopes (l'antilope nrix), nommé par les colons *élan du Cap*. (Voy. pl. II.) La queue n'a nulle ressemblance avec la queue du bœuf, mais plutôt avec celle du cheval, ou celle d'un autre grand antilope, le *hart-beest*. (Voy. pl. II.) Plusieurs personnes du Cap m'ont dit que le *gnu* en fait autant, puisque M. Allamand lui-même dit avoir vu celui qui fut amené en Hollande, s'agenouiller quelquefois, et frapper la terre de ses cornes.

3°. Le *gnu* a, comme la plupart des animaux du genre des cerfs et antilopes, un *sinus* visible, ou *porus scabreus* ou *ceriferus*, au dessous de chaque œil. Ce *sinus*, qui n'a pas été remarqué par M. Allamand, est, comme dans le *hart-beest*, d'une ligne environ de diamètre, et est environné d'une petite touffe de poils noirs. Je ne sache pas qu'on trouve de *porus* de ce genre, ou de ces ouvertures dans la peau, qui servent à l'excrétion d'une substance semblable au cérumen, dans aucune espèce du genre du bœuf.

4°. Le cri des jeunes *gnu*, que j'ai souvent entendu, ne ressemble en rien à celui des veaux ordinaires.

5°. Je n'ai point trouvé à la chair de cet animal aucun goût qui rappêlât celui du bœuf, ou même du buffle. Il approcheroit plutôt du goût de la chair des autres antilopes ou gazelles des environs du Cap. Elle a cependant le grain plus fin, et elle est plus succulente que la chair du *hart-beest*, et par conséquent bien plus délicate que celle du bœuf.

COMME celui que nous cherchions étoit en plaine , et que nous ne pouvions l'approcher en nous glissant entre les buissons , j'entrepris de le poursuivre à cheval. Je le joignis d'abord , et le tenois presque à portée ; alors il me montra ses dispositions malfaisantes par divers bonds et plonges qu'il se mit à faire , avec des ruades , tantôt d'un , tantôt des deux pieds de derrière , et heurtant de sa tête les taupinières qui se trouvoient devant lui ; mais à l'instant il s'enfuit avec une rapidité si incroyable , que je leus bientôt perdu de vue , quoique nous fussions en plaine. Je ne puis m'empêcher de croire que cet animal étoit attaqué de la rage ; car les autres *gnu* que j'ai chassés depuis , s'arrêtoient , se retournoient ordinairement pour regarder celui qui les suivoit , lorsqu'ils s'en voyoient éloignés d'une distance propre à les rassurer.

1775.
Décemb.

6°. J'ai disséqué un jeune *gnu* , et j'ai trouvé ses viscères plus semblables à ceux des autres antilopes , qu'aux viscères des bœufs , mais pas la moindre ressemblance avec ceux du cheval. Ce seul fait est suffisant pour renverser la conjecture de ceux qui ont imaginé que le *gnu* étoit le fruit de l'accouplement d'un cheval avec une vache.

Une nouvelle preuve que le *gnu* ne peut être le produit de ce mélange , c'est qu'on voit toujours ces animaux par troupes nombreuses , et qu'on ne les trouve en Afrique , du moins à ma connoissance , qu'à *Camdeboo* et à *Agter Brunjes-hooge*. Ce n'est que depuis quelques années qu'on en a apporté un au Cap , et de là en Hollande. Il est probable que celui que nous vîmes près de *Nish-rivier* , étoit quelque vieux mâle qui s'étoit lassé de la compagnie de ses autres camarades , ou qui en avoit été séparé par quelque accident.

1775.
Décemb.

Si je manquai mon coup, ce fut sur-tout par le désavantage du terrain, qui étoit rocailleux : d'ailleurs, pressé du desir de disséquer un *gnu*, je poussai mon cheval un peu trop vivement d'abord, ensorte qu'il devint bientôt tremblant et hors d'haleine.

NOUS repassâmes par le lieu où nous avions laissé la veille les débris de notre *élan-gazelle*. Nous y trouvâmes des aigles et d'autres animaux de proie, qui s'en régaloient et se le disputoient. Il n'en restoit guère que les os. J'y trouvai aussi un *jackal* qui prenoit sa part du festin. J'aurois bien voulu le chasser ; mais mon cheval fatigué refusoit de me seconder. Nous vîmes en revenant des troupes nombreuses de *quagga*, animaux qui ne sont pas rares dans ces déserts. Nous passâmes à peine un jour sans voir entre les deux *Vish-rivier*, des *harbeest* en grand nombre, et des *spring-boks* par centaines et par milliers.

LE lendemain étoit le 24 décembre, jour fêté dans tout le monde chrétien, et qu'on célèbre par de joyeuses assemblées et des festins. Et nous aussi, dis-je à mon ami, nous célébrerons ce jour solennel : quoique au milieu d'un désert et séparés de tout le reste des humains, il faut que nous prenions part à ce religieux jubilé. Nous passâmes en revue notre provision de biscuit, et nous trouvâmes qu'en l'honneur de la fête, nous pouvions faire la petite débauche d'en manger deux cha-

cun, et en donner autant à chacun de nos Hottentots. Le premier plat de notre repas fut un œuf d'autruche, dont la moitié fut fricassée dans notre marmite, et le reste fut mis à bouillir dans un bassin avec un peu de café, et distribué à la compagnie; ce fut le second service : le troisième consistoit en un morceau de chair d'élan.

1775.
Décemb.

CE jour-là, le thermomètre à midi fut à 84 d.; le soir il descendit à 76.

Nos Hottentots attachèrent un morceau de viande à une longue et forte courroie, qu'ils arrangèrent de manière que si le loup venoit à avaler l'amorce, il se prit la tête, jusqu'à ce qu'ils vinssent l'achever de tuer; mais l'animal ne vint point, et conséquemment nous ne pûmes juger si cette nouvelle invention Hottentote étoit praticable.

LE 25, le thermomètre monta à 100 deg. Alors nous nous mîmes à chercher le long de *Vish-rivier*, quelque fosse d'hippopotame (*zee-ko-gat*), pour tâcher de découvrir quelques-uns de ces animaux.

LE 26, nous eûmes un vent agréable et frais, et le thermomètre ne fut à midi qu'à 79 deg. Nous rencontrâmes plusieurs fermiers d'*Agter Brunjes-hoogte*, qui venoient chasser dans ces cantons. Je ne pus m'empêcher

de sourire et d'éprouver en même tems un peu de confusion , en voyant ces bonnes gens nous regarder d'un air d'étonnement de la tête aux pieds ; et je ne pouvois me dissimuler que leur surprise , à la vue de notre costume , étoit aussi naturelle que la nôtre en recevant leur visite inattendue.

1775.
Décemb.

EN effet, j'avois une barbe intacte depuis la fin du mois précédent. J'étois sans fichu de cou , la poitrine débrailée , mon chapeau tout aplati , mes cheveux tressés en désordre , les faces droites , pendantes et flottant au gré des vents , un habit de toile fine et légère , dont le fond blanc étoit nuancé de mille couleurs , de graisse , de boue , de poudre à canon , de sang , etc. ; mais aussi il étoit décoré de plusieurs beaux boutons de similor , dont les trois quarts étoient tombés , et , ce qui en restoit ne tenant plus qu'à quelques fils , prêts à suivre les autres. Quant au reste de mon ajustement , les jarrettières de ma culotte étoient relevées et rattachées au dessus du genou ; cela me donnoit plus de fraîcheur , et c'est une mode adoptée aussi par plusieurs paysans de cette contrée. Mes bas , qui étoient de laine , quoique liés aussi d'une jarretière au dessus du genou , tomoient cependant jusque sur mes talons. Ma chaussure étoit une paire de souliers de campagne à la Hottentote , avec des cordons de cuir , semblables à celui que j'ai décrit tom. I^{er}. (pl. I. fig. 4.)

M. Immelman étoit dans le fait un fort beau garçon ;
il

il avoit un sourcil noir, un bel œil et une belle chevelure. Il portoit alors une barbe de cinq semaines, qui commençoit à friser d'une manière assez remarquable. Quant au reste de sa parure, il figuroit sur son cheval en longue robe de chambre, avec un bonnet de nuit presque blanc, une paire de larges bottes; et, s'il m'en souvient, il étoit ce jour-là sans bas, pour tenir ses jambes au frais.

1775.
Décemb.

IL est peut-être nécessaire de faire ici au lecteur quelques excuses d'un si grand négligé : d'abord, pour nos barbes, nous avons un jour, par gaieté, fait vœu de n'en pas couper un seul poil, ni avec le rasoir, ni avec des ciseaux, jusqu'à ce que le sort favorable nous eût rendu l'aimable société de quelque femme blanche, ou nous eût envoyé un hippopotame à disséquer. C'étoit là notre alternative. Nous voulions aussi essayer à quel point de longues barbes orneraient ou dépareraient nos visages encore jeunes. La barbe, disions-nous, est un présent de la nature; laissons-la croître, elles nous sauvera des rhumes, des fluxions ou des maux de dents, pendant les nuits fraîches; il est du moins probable qu'en ce climat brûlant elle protégera le bas de nos visages contre les rayons du soleil; et qui sait jusqu'à quel point elle peut nous gagner le respect et la considération des nations imberbes, que nous allions vraisemblablement rencontrer dans le cours de notre expédition? Nous tenions obstinément à notre première ré-

Tome II.

T

1775.
Décemb.

solution , qui de tems en tems égayoit nos propos. Malgré ces belles raisons , il faut cependant avouer que nous nous sentimes délivrés d'un grand fardeau , lorsque nous les eûmes enfin abattues. Quant à notre habillement , il étoit parfaitement adapté et à la chaleur du climat et à notre commodité. Nous n'avions point à craindre que nos vêtemens nous dégradassent dans l'esprit de nos Hottentots , ni même de ceux que nous pourrions rencontrer dans le désert. Pourquoi donc , dirait-on , porter des bas de laine ? C'est qu'ils me garantissoient les jambes de la piquûre des mouches , de la morsure des serpens , et des égratignures des épines et des branches d'arbres. M. Immelman trouvoit que des bottes remplissoient mieux le même objet. Né Africain , il s'embarrassoit peu d'être rôti par le soleil , et pour empêcher ses cheveux de retomber sur ses yeux , il montoit toujours à cheval en bonnet de nuit.

LE 27 , à sept heures du matin , le thermomètre étoit à 60 degrés. La nuit précédente nous avoit semblé très-fraîche. A midi il étoit à 95 ; à cinq heures , à 83. Alors il survint une forte ondée de pluie , accompagnée de tonnerre et d'éclairs. A neuf heures du soir , il étoit à 79 degrés.

LE 28 , je passai à gué la grande *Vish-rivier* , et j'examinai plusieurs têtes d'hippopotames ; je les trouvai parfaitement conformes à la description et à la figure qu'en a donné M. de Buffon.

JE me sentis alors incommodé d'une douleur accompagnée de gonflement, immédiatement au bord du sternum. Elle me fit beaucoup souffrir; mais dans l'espace de quelques jours je ne la sentis plus; elle n'étoit probablement que l'avant-coureur de la goutte, dont j'avois déjà ressenti quelques atteintes aux pieds. Cette maladie si importune, sur-tout pour un botaniste qui voyage à travers de vastes déserts, étoit probablement la suite de mes fatigues, quelquefois immodérées. Au moins un de nos chevaux, à son retour au Cap, fut attaqué d'une espèce de goutte ou de douleur dans les pieds, avec des enflures dans les jointures du paturon: mal qui lui venoit surement de la même cause.

1776.
Désordres.

LE jour précédent nous avions mangé notre dernier biscuit, et las d'attendre en vain les hippopotames, notre patience étoit presque aussi épuisée que notre coffre à pain. Nous primes donc le parti de diriger dès le lendemain notre marche vers quelques terre habitée par les Chrétiens.

LE 29, nous fûmes conduits par nos Boshis, de la grande à la petite Vish-rivier. Cette contrée étoit couverte d'arbres épineux (le *mimosa nilotica*) qui, quoique assez clair semés, ombrageoient la terre et lui donnoient une certaine fraîcheur. Elle étoit même à-peu-près couverte de gazon, ce qui formoit une perspective de verdure agréable. Nous y vîmes nombre de *spring-*

1775.
Décemb. *bok*, de *quagga*, de *hari-beest*. Nous tuâmes un jeune *hari-beest* femelle. Je remarquai que les fibres et les muscles de cet animal conservèrent un mouvement convulsif et frissonnant, même plusieurs minutes après que l'animal fut coupé en pièces. J'avoue que jusqu'à ce moment je n'avois rien observé de semblable sur le *hari-beest*, ni sur aucun autre animal.

CHAPITRE XIV.

Résidence à Agter Brunjes-hoogte.

NOTRE premier hospice fut la maison d'un vieux chasseur d'éléphants nommé *Prinsilo*; il étoit le premier qui fût venu habiter ce canton, et il avoit établi au pied d'une haute montagne, une ferme dans la plus belle situation de tout ce district, et peut-être de toute l'Afrique. Le matin et le soir le thermomètre étoit environ à 60 degrés.

1775.
Décemb.

LE 30, placé dans la maison, il étoit à 60 degrés, à sept heures du matin; et le soir, à 67.

LE 31, veille du nouvel an, et qui se trouvoit être le samedi, fut célébré par un psaume ou deux, et ensuite par une partie de cartes. Mes hôtes m'apprirent que les mois d'hiver, juillet et août, étoient plus froids qu'au Cap; que la terre y est couverte ordinairement, pendant deux jours, de deux poches de neige; que dans cette saison comme dans les autres, ils tenoient pendant la nuit leur gros bétail et leurs moutons dans un parc, en plein air; d'où ils les faisoient sortir le jour, pour aller chercher leur nourriture.

1776.
AGTER Brunjes-hoogte, où nous venions d'arriver, Janvier.

est un pays assez plat. Il commence vers la source de la petite *Vish-rivier*. Il est séparé de *Camdebo* par *Bruntjes-hoogien*, montagnes de *Bruntjes*. Ce pays est donc par rapport à *Camdebo*, derrière (Agter) *Bruntjes - hoogte*. Les *Sneeuwbergen* (montagnes de neige), ainsi nommées de ce que les plus hautes en sont, dit-on, couvertes dans l'hiver, et qu'elle y demeure durant une partie de l'été, sont situées au nord de *Camdebo*. Ces montagnes sont vraisemblablement de la même nature que celles de *Roggeveld* et *Bockeveld*, et peut-être même font-elles partie de la chaîne que forment ces dernières.

Les plus basses *Sneeuwbergen* sont habitées toute l'année, mais l'hiver est fort rude au sommet des plus hautes; ce qui fait que les colons les quittent ordinairement dans cette saison, pour descendre à *Camdebo*.

QUELQUEFOIS aussi les habitans de ces montagnes les plus éloignées, sont obligés de désertier entièrement leurs possessions, chassés par des ennemis perfides et terribles: ce sont des *hommes-boshis* de la race la plus sauvage, et qui ne vivent que de pillage, ceux que j'ai décrits tome I^{er}, page 212. Ils se tiennent cachés en embuscade, et delà lancent sur les bergers leurs flèches empoisonnées, les tuent, et chassent devant eux tout le troupeau, quelquefois composé de

plusieurs centaines de brebis, la principale et souvent la seule richesse du fermier.

1776.

Janvier.

S'ILS ne peuvent emmener avec eux le troupeau entier, et qu'ils aient le tems, ils tueront, en faisant retraite, ou blesseront tout le reste. Il seroit inutile de vouloir les poursuivre. Ils savent courir et graver les montagnes les plus escarpées, avec une vitesse presque égale à celle des singes, et du sommet ils roulent des quartiers de roches sur ceux qui auroient la témérité de les y suivre. Quand la nuit vient, ils sortent de ces retranchemens par des chemins qu'eux seuls connoissent. Ces bandits avoient depuis peu quitté, comme de concert, leurs repaires, qui sont ordinairement des creux de rocher, et s'étoient rassemblés par troupes de plusieurs centaines, pour aller en corps commettre de nouveaux brigandages.

COMME j'étois à *Agter Brunjes-hoogte*, il y passa un fermier que les *Boshis* avoient obligé de fuir de ces montagnes. Il étoit accompagné de sa famille, de ses serviteurs, de son bétail, et cherchoit un autre lieu où il pût fonder avec plus de sûreté un nouvel établissement. Il nous dit que les *Boshis* devenoient de jour en jour plus hardis, et que leur nombre sembloit s'augmenter, à mesure que les colons mettoient plus d'acharnement à en exterminer la race. C'étoit sans doute la cause qui avoit porté les *Boshis* à se

1776.

Janvier,

réunir en troupes nombreuses, pour s'opposer à leur tour aux usurpations des Colons, qui les avoient déjà chassés de la plupart de leurs demeures favorites, et des lieux les plus favorables à leur chasse.

LE même fermier nous raconta qu'un paysan avoit été assiégé par des *boshis* dans sa chaumière, lui, sa femme et ses enfans, et qu'il n'avoit pu s'en débarrasser qu'à force de les fusiller. Ils avoient récemment enlevé à un autre fermier la meilleure partie de son bétail, quoiqu'ils eussent essuyé peu de tems auparavant un échec terrible, comme on va le voir.

PLUSIEURS fermiers, voyant qu'il leur étoit impossible de joindre les *tos'is*, ni à la course ni d'aucune autre manière, s'avisèrent d'un stratagème. Ils tuèrent une vache marine, dont ils n'emportèrent qu'une petite portion, laissant le reste de cette vaste proie pour appât à leurs ennemis. Cependant ils eurent soin de se tenir en embuscade à peu de distance. Les *boshis*, alléchés par cette amorce, descendent allègrement de leurs repaires, eux, leurs femmes et leurs enfans, se promettant une ample curée. Alors les fermiers les investissent et changent la fête en une scène d'horreur et de carnage.

LES colons n'épargnèrent, nous dit-on, et ils n'épargnent jamais, ni les femmes enceintes des *boshis*,

ni

ni les enfans à la mamelle , à moins qu'ils ne les trouvent propres à augmenter le nombre de leurs esclaves. Il règne entre eux un esprit de haine et de vengeance que les habitans sur-tout ont soin de fomenter. Dès qu'un colon entrevoit un homme *boshi*, il le tire à l'instant, lâche sur lui ses chevaux et ses chiens, les anime à le poursuivre, et chasse le misérable sauvage avec plus de fureur et d'acharnement que si c'étoit un loup ou quelque autre bête féroce. Si les habitans apprennent que les *boshis* sont en plaine, ils vont à cheval les attaquer. Quoique les sauvages soient en très-grand nombre, quelques paysans suffisent pour les mettre en déroute, Car ceux-ci ont soin de se tenir toujours à la distance de cent ou cent cinquante pas. Ils ont dans leurs gros mousquets une forte charge; ils descendent de cheval, posent leur arme sur son appui, comme il est d'usage, pour pouvoir ajuster avec plus de certitude; et l'on n'a assuré que d'une seule balle ils perçoient quelquefois six, sept et huit hommes; ce qui est d'autant plus probable, que les *boshis*, lorsqu'ils se voient attaqués, se réunissent en un peloton, et se tiennent extrêmement serrés. Ils peuvent, il est vrai, lancer une flèche à deux cents pas; mais comme elle décrit nécessairement dans l'air une ligne courbe, ils ne sont jamais surs de leur coup; d'ailleurs, si par hasard elle tomboit sur un des fermiers, elle auroit perdu sa force à cette distance; à peine pourroit-elle percer leurs

1776.

Janvier.

===== chapeaux ou les gros habits de fil ou de laine dont
ils sont couverts.

1776.

Janvier.

Dans le canton de *Sneeuw-berg*, le Landrost avoit donné à un fermier le titre de *veld corporal* (caporal des campagnes). Son office étoit de commander dans ces petites guerres, et d'ordonner alternativement à tous habitans de la contrée, divisés en différentes compagnies, de marcher pour la défense du pays, contre ses habitans originaires. Le gouvernement n'est à la vérité, complice des cruautés exercées par ses sujets, qu'en négligeant d'en prendre connoissance; mais c'est aussi de sa part un excès de négligence, d'avoir laissé une nation entière à la merci de chaque paysan individuellement, et même de quiconque juge à propos d'envahir les terres des sauvages. L'on devoit naturellement attendre qu'excités par l'intérêt, animés par un esprit de vindication, et n'étant réprimés par aucun frein, les habitans usurpateurs auroient bientôt oublié la prudence et l'humanité. Je n'accuse pourtant pas tous les colons de participer à ces cruautés et à tant d'autres qui se commettent trop fréquemment sur ce coin du globe. Tandis que quelques-uns s'enrichissent, à force d'inhumanité, il en est qui gémissent, qui tremblent que tous ces crimes n'attirent à la fin la vengeance céleste sur la tête de leurs enfans, et la malédiction sur leurs possessions.

ON n'a fait jusqu'à présent aucune tentative pour

civiliser les *boshis* nés dans les bois, pour les rendre meilleurs et même plus utiles aux colons ; mais si l'on peut former quelque conjecture, d'après le caractère de ceux qui se sont loués au service des Chrétiens, ou de ceux qui, après avoir été faits esclaves, ne se sont point évadés, ce projet ne me semble nullement impossible. Il est vrai que l'opinion désavantageuse qu'on a conçue et qu'on entretient de cette race d'hommes, la conduite qu'on a tenue jusqu'à présent envers eux, doivent nécessairement mettre des obstacles au succès d'une entreprise de cette nature. Si ce qu'on m'a assuré est vrai, les Hottentots primitifs, qui résidoient originairement à *Agter-brunjes-hoogte*, vivoient paisiblement avec les premiers Chrétiens qui vinrent s'y établir. Ils leur rendoient de bons offices. Un de leurs agneaux s'étoit-il égaré ; les Hottentots alloient, souvent sans en être priés, le chercher, et le leur rapportoient. Mais à la fin ils se sont aussi retirés, et ont pris le parti d'aller vivre cachés et errans, comme les *boshis*, dans des cavernes et dans des recoins du pays. Cependant, comme ils sont en petit nombre, ils ne sont ni aussi hardis, ni aussi entreprenans que les vrais *boshis*. La couleur de leur peau tire plus sur le jaune : aussi sont-ils regardés comme une nation différente des autres ; et on les appelle *Chinois* ou *Hottentot-Chinois*.

1776.
Janvier.

LA principale résidence de ces fugitifs est sur le

V ij

1776.
Janvier.

bord des deux *Vish-rivier* ; j'en ai vu plusieurs , qui étoient tous de bons et fidèles esclaves. Tandis que nous rôdions , comme eux , par monts et par vaux , dans le canton qu'ils habitent , nous vîmes en différentes places , les traces de leurs feux et plusieurs autres marques évidentes qu'ils n'étoient pas fort loin de nous. Il ne leur eût pas été difficile , ce me semble , de nous harceler et de nous faire beaucoup de mal. Je ne sais si ce fut la stupidité ou la douceur naturelle de leur caractère , ou la crainte , qui les retint , mais certainement ils ne cherchèrent nullement à nous nuire. Si la douceur fait le fond du caractère de ces hommes , et qu'ils ne soient pas plus malfaisans envers les autres qu'ils ne l'ont été envers nous , leur conduite est insensée , et sous ce rapport , on peut dire avec justice , qu'ils commettent contre eux-mêmes un crime inexcusable en souffrant sans résistance que les colons les poursuivent et les fassent impunément leurs esclaves.

UNE autre partie encore plus considérable de ces Hottentots à peau jaune , est dispersée dans un canton qui peut avoir onze journées de largeur , et qui est situé plus au nord qu'au nord-est des deux *Vish-rivier* , près d'une autre rivière appelée *Zomo*. Là il s'en trouve , dit-on , quelques-uns qui s'occupent à engraisser et à élever du bétail. Des compagnies d'un petit nombre de Chrétiens ont quelquefois voyagé dans ce canton , et y ont chassé

aux éléphants, sans être inquiétés par les Hottentots-Chinois; cependant, pour plus grande sureté; ils jugeoient à propos de s'enfermer la nuit dans leurs chariots comme dans autant de petites forteresses.

1776.

Janvier.

LES rivières les plus considérables qui traversent ce canton sont, m'a-t-on dit, *t'Kamsi-t'Kai*, *t'Nu-t'Kai*, la petite et la grande rivière de *Zomo*. Cette dernière est la limite d'un pays appartenant à une autre nation. Toutes ces rivières coulent du nord au sud ou au sud-est, et vont à la mer, probablement à travers le pays des Caffres. De *t'Kau-t'Kai*, ou grande rivière poissonneuse, à *t'Kamsi-t'Kai*, on compte sept journées de chemin, chaque journée estimée à quarante-cinq milles, ou l'espace que des bœufs peuvent parcourir d'un pas vif, et sans s'arrêter, en huit heures. Delà à *t'Nu-t'Kai*, ou rivière noire, on compte une journée de chemin; de *t'Nu-t'Kai* à la petite rivière de *Zomo*, ou rivière de l'*Œil humide*, deux journées; et de celle-ci à la grande rivière de *Zomo*, une demi-journée. On trouve, dit-on, dans cette rivière, qui est une des plus grandes, des pierres vertes. La personne de qui je tiens cette information, avoit rapporté plusieurs de ces pierres, et les avoit vendues à un négociant du Cap, qui les revendit ou en fit présent aux voyageurs. Elles avoient probablement fort peu de valeur.

L'AUTRE rive de *Zomo* est habitée par une autre

1776.
Janvier.

nation, que les Hottentot-Chinois appellent *Tambukis*, et qui leur ressemblent, dit-on, par la couleur de la peau et dans leur manière de s'habiller : mais c'est un peuple puissant et guerrier. Au-delà de cette nation en remontant vers le nord, est un autre peuple encore plus guerrier et plus intrépide, qu'ils nomment *Mambukis*. Tous les colons qui ont pénétré jusqu'à *Zommo-rivier*, ont observé, à la distance d'environ deux journées de là, vers le nord, une montagne qui jette beaucoup de fumée. Des Hottentots-Chinois m'ont dit que les *Tambukis* ont en cet endroit des fournaises dans lesquelles ils fondent une espèce de métal, qu'ils forgent, et dont ils font divers ornemens. Ils ont coutume de prendre à louage des Hottentot-Chinois, pour porter à ces fonderies le bois nécessaire. J'ai vu souvent à *Bruntjes-hoogte*, des boucles d'oreilles de ce métal, portées par des Hottentot-Chinois. (On peut en voir la forme pl. II, tome I). Il ressemble assez à l'or mouvoyé ; mais d'après un essai fait sur une de ces boucles d'oreilles, par M. *Von Engstroem*, conseiller des mines, il paroît n'être autre chose qu'un mélange de cuivre et d'argent.

Je ne dois pas omettre ici un fait qui m'a paru bien extraordinaire. Il existe dans une plaine du pays des Hottentot-Chinois, sur la surface unie d'un rocher, un dessin représentant une licorne, cet animal regardé aujourd'hui comme fabuleux, et qu'on nous

peint ordinairement sous la forme d'un cheval, ayant une corne au front. Quoique le dessin soit grossièrement tracé, et tel qu'on peut l'attendre d'un peuple sauvage et sans arts, c'est le même animal que nous appelons licorne. La personne qui m'a positivement assuré ce fait, étoit un ancien voyageur, un des plus attentifs observateurs de la nature que j'aie connu, le même Jacob KOK, dont j'ai souvent parlé ci-devant; et c'est de lui seul que je tiens cette particularité.

1776.
Janvier.

LES Hottentot-Chinois lui dirent que celui qui avoit tracé cette esquisse avoit voulu représenter un animal semblable en tout aux chevaux sur lesquels lui et sa suite étoient montés, excepté qu'il avoit une corne au front. Ils ajoutèrent que cet animal étoit fort rare, extrêmement léger à la course, méchant, et furieux, ensorte que, quand il couroit après eux, ils n'osoient l'attaquer en champ clos, ni se montrer devant lui en plaine, mais qu'ils grimpoient sur quelque rocher escarpé, où ils faisoient quelque bruit retentissant; que l'animal naturellement curieux venoit au son, et qu'alors ils pouvoient sans danger le tuer à coups de flèches empoisonnées.

IL ne paroît pas probable que les Hottentot-Chinois, barbares et grossiers comme ils sont, aient pu, par la seule force de leur imagination, se représenter

1776.
Janvier.

un être de cette espèce, s'il n'étoit que chimérique, et sur-tout inventer une relation aussi circonstanciée de la manière de le chasser. Il est encore moins vraisemblable qu'ils aient pu conserver par tradition quelques récits des anciens tems, concernant cet animal. Il n'est pas étonnant que cette esquisse n'ait été vue ici que dans cette place unique ; car en général un homme ne voit rien, ou très-peu de chose, en traversant ce pays, et l'on n'y va guère que pour trouver et chasser des éléphans.

PUISQUE j'ai parlé de l'éléphant, je remarquerai ici que cet animal même, le plus grand de tous, le plus recherché en Afrique, qu'on a si souvent et si utilement apprivoisé en Asie, est encore à présent, sous plusieurs rapports, inconnu aux naturalistes. On est encore dans l'incertitude sur la manière dont s'accouplent ces animaux, comme je l'ai observé tom. I, page 352. Seroit-il donc étonnant que nous ignorassions absolument un animal beaucoup moins gros, et beaucoup plus rare ? Qu'on récuse, si l'on veut, le témoignage de mon auteur et celui des Hottentot-Chinois, il est toujours constant qu'on ne peut prononcer affirmativement que cet animal est un être fabuleux, sur la seule raison qu'il nous est encore inconnu.

C'EST depuis quelques années seulement, que les
naturalistes

naturalistes modernes ont parlé du *camelo-pardalis* (ou giraffe), le plus haut de tous les quadrupèdes, si on le mesure à la partie antérieure. Il en est de même du *gnu*. Les anciens nous avoient aussi transmis quelques notions sur le *camelo-pardalis*; mais qui de nous n'avoit jusqu'à présent regardé ce grand animal comme une fiction, comme un monstre, ou au moins comme un mélange monstrueux? Si l'on considère encore que l'hippopotame, un des plus grands animaux, quoique un peu moins haut que l'éléphant, et même le rhinocéros *bicornis*, ont été jusqu'à présent fort peu connus; pourquoi nous défendrait-on d'espérer qu'un jour à venir, la licorne et beaucoup d'autres ouvrages du Créateur, seront tirés de leurs cavernes et produits au jour?

1776.
Janvier.

UN extrait d'une lettre de M. Pallas, datée du 14 décembre 1778, servira à nous confirmer dans l'idée que la licorne est un animal réel. Cette lettre est judicieuse et instructive, et le lecteur me saura gré de l'insérer ici.

« Quant au monoceros (*), et aux raisons qui vous

(*) Quod monocerotem in interioribus Africæ partibus etiamnum latere suspicionem moves, id quidem mihi haud inexpectatum, certèque jam dudum persuasus sum, non ex nihilo apud veteres illam fuisse famam; sed vel casu unicornes antilopas de quibus in XII Fasciculo Spicilegiorum dixi, ansam dedisse, vel peculiarem fortè speciem unicornem

Tome II.

X

1776.
Janvier.

« portent à croire qu'il existe de ces animaux cachés
 « dans les parties intérieures de l'Afrique, je n'en suis
 « nullement étonné : je suis depuis long-tems très-
 « persuadé que les récits des anciens, concernant le
 « monoceros, n'étoient pas dénués de tout fondement ;
 « mais que peut-être les antilopes *unicornes* dont j'ai
 « parlé *Fasc. XII Spicilegiorum*, y avoient donné lieu,
 « ou que jadis, lorsque l'intérieur de l'Afrique étoit
 « plus fréquenté par les voyageurs Européens, ils con-
 « noissoient quelque autre espèce particulière d'ani-
 « maux *unicornes*, qui nous sont à présent inconnus.
 « Si par hasard vous n'avez point lu un passage d'une
 « relation de Louis Bartheima, où il décrit deux mono-
 « ceros, qu'il a vus dans un *Theriotrophæo* au temple
 « de la Mecque, lisez-la, je vous prie : je ne sais
 « quelle raison auroit pu engager un homme à inventer
 « les choses qu'il rapporte, et qui ne me semblent
 « point du tout incohérentes.

« (*) DE l'autre côté du temple, dit Bartheima, est

nobis hucusque ignotam, antiquitùs innotuisse, quandò interiora Africæ
 iineratoribus Europæis erant frequentiora. Si non incidisti forsan in
 locum relationis Ludovici *Bartheima*, ubi monocerotes duos Meccæ ad
 templum, in theriotrophæo visos, describit; vide illam, quæso, in vol. I
Ramusii, p. 151. Nescio quid hominem excitare potuisset ad fingenda
 quæ ibi retulit, quæque non ità malè coherent.

(*) Da un'altra banda del detto tempio è una murata nella quale
 stà dentro dui unicorni vivi et li se mostrano per cosa grandissima come

« une cour murée, dans laquelle nous vîmes deux li-
 « cornes vivantes, qu'on nous montra comme une
 « grande rareté, et qui étoient en effet deux êtres fort
 « extraordinaires. Je vais en faire la description. La
 « plus grande ressembloit à un poulain de deux ans
 « et demi, et avoit au milieu du front une corne d'en-
 « viron trois coudées de long. L'autre étoit moins
 « grande, à-peu-près de la grosseur d'un poulain d'un
 « an, et avoit une corne longue environ de quatre
 « travers de main. La couleur de cet animal est celle
 « d'un cheval bai-brun. Il a la tête comme un cerf,
 « le cou médiocrement long, garni d'une crinière peu
 « serrée, éparse, courte et pendante d'un côté. Ses
 « jambes sont longues et grêles comme celles d'un che-
 « vreuil; ses pieds sont un peu fendus à la partie

1796.
Janvier.

è certo. Li quali dirò come sono fatti. El maggior fatto come un pol-
 ledro di trenta mesi, et ha uno corno nella fronte, el quale como sie
 circa tre braccia di lunghezza, l'altro unicorno sie come serio un pol-
 ledro de uno anno, et ha un corno longo circa quatro palmi. El colore
 del detto animale sie come un cavallo saginato scuro; et ha la testa come
 un cervo, et ha el collo non molto longo con elschuna crina rara e
 curta che pendeno ad una banda: et ha la gamba sottile et asciuta come
 un capriolo: et pede suo è un poco sasso davanti et l'onghia è caprina:
 et ha certi peli dalla banda di dietro: veramenti questa mostra de essere
 un ferocissimo et deserto animale. Et questi dui animali furono presen-
 tati allo Soldano della Mecha, per la più bella cosa ch'oggi se trovi al
 mondi et per più ricco thesoro; li quali furono mandati da uno re de
 Ethiopia, cioè, da un re Moro, el quale li fece questo presente per
 fare parentato con el detto soldano della Mecha. (*Itinerario de Ludovico
 de Burchena Bolognese, etc. Venetia, 1517, 8°.*)

X ij

- « antérieure, et le sabot ressemble à celui d'une chèvre.
 1776. « Il a, à la partie postérieure des jambes, des touffes
 Janvier. « de poil qui lui donnent un air féroce et sauvage. Ces
 « deux animaux furent présentés au sultan de la
 « Mecque, comme la plus belle chose, et le plus pré-
 « cieux trésor qui fût au monde, par un roi d'Ethiopie,
 « qui recherchoit son amitié ».

VOICI les autres particularités que je tiens des colons de *Bruntjes-hoogte*. Le pays situé entre eux et la rivière *Zomo*, ou le pays des *Tambukis*, consiste principalement en plaines vastes et arides; plus on avance au nord, et moins on y trouve de végétaux. Il y croit une sorte d'arbre sanguinolent: si l'on va vers le sud-est en partant du haut de *Vish-rivier*, c'est à dire, en suivant le côté de la *Caffrerie*, on trouve une rivière appelée *Konap*, qui, à ce qu'on croit, va se joindre à *Vish-rivier*; mais à deux journées de chemin plus loin, en allant de *Konap-rivier* au nord-est, on en trouve une autre appelée *Kaisi-kamma*, qui prend sa source dans une montagne connue des colons sous le nom de *Bambusberg* (montagne des Bambous), ainsi nommée de ce qu'elle produit une sorte de roseaux ou bambous, dont ils font grand cas pour faire des manches à leurs longs fouets.

GROOT-RIVIER (la grande rivière) passe pour la plus large de toute l'Afrique. On ne la connoît que d'après

les récits des Hottentots. Elle contient, dit-on, grand nombre de vaches marines, qui sont très hardies et très-dangereuses : ensorte qu'il n'est guère possible de la passer pour aller examiner le pays qui est au-delà. On suppose qu'elle est située directement au nord, à la distance de huit ou dix journées de *Sneeubergen*; qu'elle prend sa source à l'est, et court droit au nord; mais il est probable qu'elle retourne bientôt à l'est et au sud, et que c'est la même que j'ai insérée dans ma carte, sur l'autorité de M. Henri Hop, d'après son *Journal d'un voyage fait au pays des Amaquas*, publié dans une compilation appelée *nouvelle description du Cap de Bonne-Espérance*, que j'ai déjà citée. Cette rivière ne doit cependant pas être confondue avec une autre du même nom, qui se décharge vers la partie orientale de l'Afrique, sur les côtes de la Caffrerie.

1776.
Janvier.

LE pays des Caffres est situé à l'est de *Vish-rivier* sur le bord de la mer. Les habitans de cette contrée élèvent des bêtes à cornes, et point de moutons. Ils portent pour vêtement, comme les Hottentots-*Gonaquas*, des peaux de vaches qu'ils savent rendre, à force de les apprêter et de les graisser, douces et pliantes. Leurs maisons ou leurs huttes sont, m'a-t-on dit, petites et carrées, faites de branches, couvertes d'argile et de fumier de vache, ce qui leur donne l'apparence d'autant de petites maisons de pierre.

LES Caffres n'ont point d'autres armes que des bou-

1776.
Janvier.

cliers de cuir pareil à celui dont nous faisons des semelles , et des hassagais ou javelines , composées d'une tige de bois menue et légère , ayant au bout un morceau de fer large et pesant. (V. pl. II, fig. 1 et 2. tom. I.) Les *Hottentots-Gonaquas* se servent , comme je l'ai dit , de la même hassagai.

CETTE nation est gouvernée par différens chefs , qui probablement sont les maîtres absolus de leurs sujets , de leurs personnes comme de leurs possessions. Le titre et la puissance de ces chefs sont héréditaires. Ils sont fort souvent en guerre l'un contre l'autre , et ils tuent ordinairement leurs prisonniers. Mais si par hasard un chef tombe entre les mains de l'ennemi , il n'est point mis à mort ; le vainqueur le renvoie en lui donnant l'avis de se tenir désormais en repos. Les causes de leurs guerres sont , comme dans beaucoup d'autres parties du globe , l'absence de tout sentiment d'humanité dans une des puissances belligérantes , ou quelque disposition d'un chef à l'arrogance ou à la rapine , ou quelques os de discorde jetés entr'eux , et que de part et d'autre ils ne peuvent se résoudre à abandonner , sans répandre leur sang et celui des hommes qui suivent leur fortune. On dit même qu'un veau volé ou perdu , ou qui va paître sur le territoire d'un état voisin , ou quelque autre sujet de cette importance , sont quelquefois suffisans pour mettre deux ou plusieurs nations aux prises. Cependant ils ne poussent jamais la ven-

geance jusqu'à s'exterminer totalement les uns les autres; le vainqueur est satisfait, lorsque son adversaire lui cède la victoire et demande la paix.

1776.
Janvier,

Il y a quelques années, je ne me rappelle pas exactement l'époque, il y eut entre quelques colons et les Caffres, une affaire sanglante, mais dont la fin fut plus tragique pour les Caffres, et leur laissa l'impression d'une profonde terreur.

UN fermier nommé Heuppener fit avec quelques autres une tournée dans le pays des Caffres, pour y chasser des éléphants. Les ferrures de leurs chariots, et quelques autres objets qu'ils portoient avec eux, tentèrent les sauvages, qui se réunissant en une troupe de plusieurs centaines, lancèrent tout-à-coup sur les colons une prodigieuse quantité de leurs hassagais, et les tuèrent presque tous. Heuppener lui-même fut tué d'un coup de javeline, qui pénétra à travers la banne de son chariot, dans lequel il étoit assis. Ce fut à lui qu'on attribua toute la faute de ce malheur, pour avoir toujours différé, par une espèce de bravade, de se mettre sur ses gardes et d'avoir recours aux armes, quoique ce fût l'avis de ses compagnons. Un des colons, qui, me dit-on, vivoit encore, avoit trouvé le moyen de sauver sa vie, en se tenant caché pendant vingt-quatre heures sous l'eau d'une grande cascade, et deux autres leurs échappèrent, grâces à la vitesse de leurs

1776.
Janvier. chevaux ; mais ces derniers revinrent sur les Caffres, et les poursuivirent tout le long de la plaine à coups de mousquet , mettant pied à terre pour les ajuster, et les abattant par demi-douzaines. Cet échec fut pour les Caffres une grande leçon qui leur apprit à réprimer à l'avenir leur amour pour les ferrures , et dont ils n'ont pas encore perdu le souvenir.

A *Lange-kloof* je me trouvai avec un fermier qui revenoit alors du pays des Caffres , où il étoit allé seul. Il en avoit rapporté plusieurs dents d'éléphants ; il avoit présenté quelques bouts de tabac à un prince Caffre, qui , en retour , avoit ordonné à ses sujets de lui montrer les endroits où l'on trouvoit des éléphants.

J'AI nommé dans ma carte *Koning Ruyters-Craal* (Craal du Capitaine Ruyter) un coin de pays situé à l'embouchure de *Groote Vish-rivier*, en commémoration de cet étonnant roi ou capitaine Hottentot. Plusieurs Chrétiens qui avoient eu occasion d'aller lui rendre visite , me racontèrent les principales aventures de sa vie.

RUYTER , étant au service d'un fermier à Roggeveld , prit querelle avec un autre Hottentot son compagnon , et le tua. Craignant d'être , conformément aux lois de la colonie , pendu pour cette action , il déserta sur le champ. Après une longue suite d'aventures,

tures, il arriva dans ce coin de pays situé près de *Boshis mans-rivier*, où par son intrépidité il devint chef d'un parti d'hommes Boshis ou Hottentots ravageurs. Après avoir subjugué à la tête de sa bande, plusieurs autres tribus Hottentotes, il eut l'art de les engager à prendre les armes contre les Caffres, en semant entre eux la mésintelligence et la défiance. Alors il inspira à son parti la plus haute opinion de sa capacité, leur faisant remarquer de quelle importance il étoit pour eux, d'avoir un chef tel que lui, qui faisoit leur force et leur succès ; mais sur-tout leur fournissant des occasions plus fréquentes de piller, et leur montrant une meilleure méthode d'élever le bétail, que celle qu'ils étoient accoutumés de suivre.

1776.
Janvier.

Tout en se rendant par ces moyens formidable aux Caffres, il ne négligeoit pas de punir de mort les Hottentots ses sujets, pour la moindre faute, ou même sur le plus léger soupçon ; et bientôt il les eut réduits à une obéissance sans bornes, et à la soumission la plus servile. Il étoit souvent lui-même l'exécuteur de ses arrêts de mort ; d'autres fois il ordonnoit à quelqu'un de sa suite d'envoyer à l'autre monde celui qu'il avoit marqué pour victime de sa vengeance. Si le Hottentot balançoit à lui obéir, il lui passoit à lui-même sa javeline au travers du corps.

SANS doute il s'étoit fait des principes d'une politique fausse et mal entendue ; peut-être agissoit-il aussi par

Tome II.

Y

un penchant naturel à la cruauté; mais lorsque des
 1776.
 Janvier. Chrétiens firent à Ruyter des reproches de sa barbarie,
 il leur répondit : « C'est par un heureux hasard que
 « je me suis soustrait aux atteintes de votre autorité:
 « vous m'auriez pendu pour avoir tué mon adversaire,
 « comme si j'avois commis un crime, tandis qu'il est
 « généralement reconnu que tuer un ennemi est une
 « action louable, et d'un homme de cœur. » Il se con-
 duit toujours envers les colons en fidèle allié. En
 récompense du tabac et autres denrées dont ils lui fai-
 soient présent, il leur prètoit la main pour faire esclaves
 tous les *boshis* vagabonds, qui ne vivoient pas sous
 sa juridiction. En tenant les Caffres en respect pour
 sa propre utilité, il rendoit un grand service aux colons.
 Cependant, quoiqu'il fût très-jaloux de se maintenir
 en paix avec eux, lorsque vers le milieu de sa vie, il
 se vit au faite de sa puissance, il les recevoit avec
 une arrogance extrême, insulte que nous avons beau-
 coup de peine à digérer, disoit mon auteur, de la part
 d'un vagabond de prince à *peau de mouton*. Il soutint
 pendant assez long-tems son importance et son rang,
 tant avec les Chrétiens qu'avec son peuple. Aujourd'hui
 devenu vieux et infirme, il n'est plus prince, mais
 seulement directeur d'une société beaucoup moins nom-
 breuse et plus libre, composée d'environ deux cents
 hommes. Il reçoit à présent sans fierté et de la manière
 la plus amicale, les Chrétiens ses anciennes connois-
 sances, et leur demande les armes aux yeux un

peu de tabac, non plus, comme un tribut, mais comme un cadeau qu'il est prêt à recevoir de leur générosité.

1776.
Janvier.

LA conduite despotique par laquelle ce chef s'étoit rendu si fameux, si puissant pendant quelque temps et même si redouté, a probablement été la cause de sa décadence : il est à croire qu'elle le précipitera plus bas encore, et qu'à la fin ce héros sauvage se verra réduit à l'état misérable du lion de la fable. Une autre cause a encore contribué à sa ruine. Ses sujets fatigués de l'ambition de leur chef et de sa discipline sévère, prirent un jour le parti de désertir au moment même où marchant vaillamment à leur tête, il les conduisoit à une expédition contre les Caffres. Ruyter n'avoit plus le pied léger comme dans sa jeunesse, il ne put se sauver assez vite, et il fut fait prisonnier. Comme on le reconnut pour chef des Hottentots, les Caffres, suivant l'usage, lui accordèrent la vie et le renvoyèrent à son peuple, après l'avoir menacé de lui arracher les yeux, si jamais il reprenoit les armes contre eux. Cependant cet échec et la salutaire leçon que lui avoient donné ses ennemis, ne le corrigèrent pas; aussitôt qu'il eut rassemblé un certain nombre de ses sujets, il médita de nouvelles hostilités contre les Caffres; et pour demêler ressource, il s'efforça d'exciter contre eux un autre chef d'une petite société de boshis, qui lui promit son assistance et celle de ses sujets, dès

1776.
Janvier.

qu'il auroit pu se procurer du fer pour armer ses flèches et faire les autres préparatifs nécessaires. Mais à la fin ceux-ci soupçonnèrent et peut-être avec raison , que le vieux tyran , fatigué de lui-même et des revers de sa fortune, n'avoit d'autre intention dans cette entreprise que de chercher la mort , et ils craignirent de la trouver eux-mêmes en sa compagnie. Ruyter avoit, suivant la coutume des Hottentots, nommé le plus jeune de ses trois fils, héritier de ses biens et de son trône; mais le peuple trouva qu'aucun des trois n'avoit hérité des talens et des grandes qualités du père, et refusa d'adopter l'un d'eux pour leur chef.

LES Caffres ont une autre manière de combattre que les Hottentots. Ils ne se servent, comme je l'ai déjà dit, que de javelines qu'ils ne peuvent guère lancer avec succès qu'à vingt ou trente pas. Ils n'en portent avec eux, même au champ de bataille, que trois ou quatre, ensorte qu'ils sont bientôt désarmés, si les ennemis sont assez hardis et assez agiles pour ramasser toutes ces javelines lorsque les Caffres les ont lancées; mais ils se servent aussi de leur grand bouclier de cuir, et par une manière qu'ils ont de se resserrer et de se raccourcir, ils s'en couvrent le corps tout entier. J'ai vu un bâtard Caffre faire l'exercice de ses armes. Il paroît que lorsqu'ils se battent entr'eux, tout leur savoir-faire se réduit à se couvrir continuellement de leur bouclier, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en-

sorté qu'on ne puisse aisément les toucher , ayant soin
de tenir toujours leur hassagai ou dard tout prêt à frapper l'adversaire à l'endroit qu'il laisse découvert.

1776.
Janvier.

Les boshis, qui ne portent point de bouclier, ont beaucoup d'avantage sur les Caffres, au moyen de leurs arcs et de leurs flèches empoisonnées. Ils tiennent les Caffres éloignés d'eux aussi long-tems qu'ils veulent, et la blessure de ces flèches, quoique moins douloureuse que celle des hassagais, est bien plus mortelle.

C'EST par cette raison que les hommes boshis de Ruyter battirent pendant si long-tems les Caffres. Il est étonnant que ces derniers n'aient pas appris à faire usage comme eux d'arcs et de flèches. Ces deux manières de combattre n'annoncent pas, ce semble, beaucoup de courage, et ne semblent pas propres à former dans l'une et l'autre nation des guerriers bien vaillans.

Les esclaves qui sortent de chez les Chrétiens sont ordinairement, si j'en puis juger par deux exemples, plus courageux et plus aguerris. Aussi lorsqu'ils ont déserté le service de leurs maîtres, ils sont bien accueillis et protégés par les Caffres. Du moins peu de tems après notre arrivée dans ce canton, un prince Caffre, près duquel s'étoient réfugiés deux esclaves appartenans aux Chrétiens, refusa de les rendre, quoiqu'on lui offrit un ample dédommagement, donnant

pour raison de son refus, qu'ils étoient ses deux meilleurs guerriers.

1776.

Janvier.

AVANT de reprendre le fil de mon journal, et de parler de la province de *Bransjes-hoogte*, où je résidai quelque tems, je vais rapporter quelques particularités relatives à une autre province qui la touche.

CAMDÉBO est un pays aride, plat, tenant du *Carrow*; il est habité par des Chrétiens qui y élèvent des bestiaux. Ce canton s'étend aussi loin que le côté sud des montagnes de neiges (*Sneeuwbergen*). La route au nord à travers *Camdebo*, mène, m'a-t-on dit, à *Aneshonveld*, *Kau-veld* et *Bokkeveld*; celle au sud descend à *Oliphants-rivier*, et va rejoindre le grand chemin par où je suis venu moi-même, et que j'ai marqué par des points dans ma carte; mais on peut aussi avant d'arriver au grand chemin, se détourner de la route au sud, et prendre par *Platte-kloof*, *Hex-rivier*, d'où l'on arrive au Cap. Les habitans de *Camdebo* et de *Sneeuwberg* ont aussi trouvé un chemin de traverse, mais rude et difficile, le long de *Zondags-rivier*, pour aller faire leurs provisions de sel près des rivières *Zwartkop*, aux salines que nous avons décrites.

Ces deux dernières routes qui traversent *Camdebo*, sont à la vérité les deux plus courtes pour aller de *Bransjes-hoogte* au Cap, et les habitans n'en prennent

presque jamais d'autres ; mais elles passent à travers des cantons peu habités, fort arides, où l'on manque souvent de pâturage et plus souvent encore d'eau. On devoit en manquer sur-tout cette année, la plus sèche qu'on eût vue de mémoire d'homme ; aussi plusieurs des abreuvoirs étoient totalement à sec. Un voyageur nous dit que la plupart de ses bœufs étoient morts de soif sur la route. Nos animaux, en trop petit nombre pour pouvoir se relever alternativement, déjà extrêmement fatigués, et nullement habitués à se contenter des arbustes secs du *Carrow*, étoient encore bien moins capables de faire ce trajet, et nous abandonnâmes tout projet de revenir par ce chemin. Il me fallut aussi renoncer à celui d'aller voir *Camdebo* et *Sneeuxberg*, où il régnoit alors parmi les chevaux une maladie épidémique, dont la contagion s'étoit presque étendue jusqu'à *Bruntjes-hoogte*. De plus, je m'étois aperçu qu'en ce dernier endroit il y avoit nombre d'oiseaux, d'insectes et d'animaux que je n'avois vus encore nulle part, et autour desquels je trouveroïis assez d'occupation ; une autre raison encore qui m'engagea à ne pas m'éloigner de *Bruntjes-hoogte*, fut la manière civile avec laquelle mon hôte m'accueillit. Comme il avoit quelques personnes malades dans sa maison, il me pria instamment de rester chez lui ; il m'aïda de tout son pouvoir dans mes recherches, et de mon côté je me fis un devoir de répondre à ses attentions. Nous fîmes ensemble, lui, son fils et son gendre, vers le bas de *Vish-rivier*,

 1776.
Janvier.

une partie de chasse, dont je rendrai compte dans la suite.

1776.

Janvier.

JE trouvai dans ce lieu tant d'objets d'occupation, que je fus tenté d'y rester tout l'hiver, pour être à portée de faire un tour l'été suivant aux mines de *Tambukis*, et de faire en même tems des recherches sur la licorne. Nous avions même tâché, M. Immelman et moi, d'engager plusieurs fermiers à partager avec nous la gloire de cette entreprise, et à faire d'avance les préparatifs nécessaires; ils n'en paroissoient pas éloignés, mais ils ne purent nous donner de réponse positive. Après une plus mûre délibération, je vis moi-même que nous n'avions ni assez d'argent ni assez de poudre pour mettre ce dessein à exécution; sans parler d'autres raisons également déterminantes. Dans la suite je ne fus pas fâché d'avoir rencontré ces obstacles, bien convaincu qu'une autre année de fatigue n'auroit pas beaucoup avancé le bonheur futur de ma vie.

APRÈS cinq ans d'absence, passés dans des voyages et des excursions aussi dangereuses que fatigantes, après avoir parcouru les parties du globe les plus éloignées, on me pardonnera sans doute d'avoir reporté ma vue vers le lieu de ma naissance. Heureux si mes foibles efforts pouvoient dans la suite exciter d'autres naturalistes à suivre avec plus de succès le même chemin, et à nous faire connoître les objets curieux et remarquables,

remarquables, qui restent sans doute à découvrir dans ces parties méridionales de l'Afrique.

1776.

Janvier.

ACTER BRUNTJES-HOOGTE est donc l'endroit le plus au nord que j'aie visité, et suivant moi, c'est aussi le plus agréable de toute la colonie. La terre y demeure couverte dans toutes les saisons d'une verdure de prairie, qu'on ne rencontre guère dans toute autre contrée de l'Afrique; verdure qui doit son existence à l'abri que donne au sol le feuillage épais du *mimosa nilotica*, et qu'embellissent encore les nombreuses fleurs jaunes de cet arbre. Une multitude innombrable de lis printaniers, avec une espèce de plante parasite d'un rouge de sang (*), qui commençoit à pousser sur des lits de gazon plus rians et plus touffus, doivent aussi, dans la saison de leurs fleurs, parer d'un nouvel éclat cette agréable contrée; elle est d'ailleurs coupée par un ruisseau, la petite *Vish-rivier*, dont on entend le murmure, et dont l'œil suit avec plaisir les longs et nombreux détours. Outre les champs de blé dont cette rivière est bordée, on voit çà et là des vergers et des jardins potagers nouvellement arrangés; on remarque dans quelques-uns, des saignées pratiquées pour laisser écouler l'eau, des plantations encore naissantes, mais qui promettent d'abondantes récoltes. Les maisons sont de simples chaumières, mais environnées et embellies

(*) J'ai décrit cette plante dans les *Transact.* de Suède pour 1776, page 307.

1776.

Janvier.

de richesses vivantes, de nombreux troupeaux de bétail et de moutons. Elles sont habitées par des hommes heureux et dans l'aisance, qui nous accueillirent, mon compagnon et moi, cordialement et les bras ouverts. Leur conduite franche et amicale parut bien douce à des gens qui sortoient d'un désert.

Ce degré supérieur de fertilité, et la fraîcheur du pays, doivent probablement être attribués à une chaîne de montagnes situées à l'est de la petite *Vish-rivier*, entrecoupées par des vallées vertes et par des bois. Ces montagnes rassemblant les nuages, les font tomber en ondées rafraîchissantes sur les bords de la rivière qui baigne leur pied. Les antilopes et autres animaux de chasse sont attirés par la bonté et la fécondité du sol; et une multitude d'oiseaux de différentes espèces, mais tous remarquables par le brillant de leur plumage, aiment à bâtir leur nids sur les arbres qui croissent près de la rivière.

UNE autre cause encore de cette fertilité, c'est que la terre est neuve, et que le pâturage n'a pas encore été tondu ni trop fréquemment, ni de trop près, comme celui des autres chrétiens. Voy. ce que j'ai dit sur ce sujet tom. 1^{er}.

Tous les colons *pâturagers*, mais sur-tout ceux de *Brunijes-hoogte*, mènent une vie agréable et aisée. Un

de ces paysans met habituellement à sa charrue huit ou dix bœufs, forts et bien nourris, et l'on est étonné de voir combien la culture et l'arrangement d'un champ de moyenne grandeur lui donne peu d'embarras, et avec quelle facilité, moyennant ce nombre d'animaux, il sait le rendre extraordinairement fertile. Toujours certain de retirer une riche récolte d'une terre libérale, on peut dire que la culture n'en est pour lui qu'un simple amusement; car il n'a besoin de pain que pour sa famille et pour lui; tandis que beaucoup d'autres agriculteurs travaillent et suent, et s'énervent, forcés de fournir et à leur consommation et à celle d'autres hommes qui vivent dans l'abondance et dans l'inaction. Ses grands pâturages et ses terres en labour lui fournissent de quoi nourrir un grand nombre de chevaux qui ne lui servent que quelques jours dans l'année pour battre son blé; ses troupeaux de bœufs et de moutons, qui font sa richesse, croissent en nombre et en force sous ses yeux satisfaits, et ne lui donnent que du plaisir, et pas le moindre embarras; quelques Hottentots ont l'emploi de les chasser le matin au pâturage, et de les ramener. Ces mêmes Hottentots sont chargés de faire le beurre, ensorte que le fermier, sa femme et ses enfans, ne se mêlent guère d'autre chose que de faire tirer leurs vaches. Cette occupation n'exige pas qu'il se lève avant sept ou huit heures du matin, et quoiqu'il ait ainsi dormi, comme on dit, la grasse matinée, il peut encore, sans rien négliger d'essentiel, se permettre, après son diner,

1776.

Janvier.

1776.
Janvier.

une méridienne que la chaleur du climat rend bien plus douce en cette contrée que dans nos pays septentrionaux.

LORSQU'ILS ont trouvé sur le lit de repos, où ils sont couchés, une position commode, il est assez difficile de les engager à la quitter, et même à faire le plus petit mouvement de leurs bras. Il est arrivé à quelques fermiers de recevoir ainsi des voyageurs; sans se déranger, excepté qu'ils leur indiquoient poliment le chemin par un mouvement de leur pied, à droite ou à gauche. Le professeur *Thunberg*, qui avoit eu occasion plus que moi d'observer les habitans des cantons les plus chauds du *Carrow*, qui sont encore plus indolens, m'en a souvent raconté des anecdotes fort plaisantes.

LA mode de poser les coudes sur la table en mangeant, est généralement reçue parmi les colons; ils la regardent même comme une coutume fort louable; et je suivis bientôt, en cela sur-tout, l'exemple de mon hôte. Mais je ne pouvois me lasser d'admirer l'esprit inventif de la mollesse, dans la posture voluptueuse qu'ils prennent tous en général, lorsqu'ils fument leur pipe. Assis sur le bord d'une chaise sans bras, le corps un peu penché, la jambe gauche posée sur le genou droit, la tête sur la main gauche, appuyée elle-même sur le genou gauche, et la pipe à la bouche : telle est l'attitude invariable des fumeurs. Leur main droite,

qui reste libre , leur sert à tenir empoignée leur jambe gauche, ou à porter de tems en tems à leur bouche une tasse de thé. Que le lecteur se représente plusieurs personnes assises ensemble dans la posture que je viens de décrire, et il aura une idée de ces groupes élégans. J'avoue cependant que je n'ai jamais vu ni dame ni demoiselle figurer dans cette attitude. Chez des êtres si entièrement dévoués à la quiétude, on s'attend naturellement à trouver des fauteuils moelleux, et des sofas commodes. Le fait est qu'ils trouvent plus commode encore de ne pas se donner la peine de les inventer et de les faire.

1776.
Janvier.

UN fermier fort riche de *Brunjes-hoogte*, et qui avoit à vendre une grande quantité de bois de construction, n'avoit dans toute sa maison qu'un seul misérable fauteuil, et quelques tabourets étroits d'une structure fort simple; ils étoient composés d'un bout de planche à laquelle étoient attachés quatre pieds taillés à coups de hache. Un de ces tabourets avoit perdu un de ses pieds, ce qui n'empêchoit pas qu'on n'en fit journellement usage, au risque de se casser les bras ou les jambes, sans que personne songeât à le raccommoder. Le maître de la maison avoit cependant trois fils fort alertes, sur-tout lorsqu'ils s'agissoit de la chasse.

LES habitans de *Brunjes-hoogte* ne montrent pas moins de simplicité et de modestie, ou, pour mieux

1776.
Janvier.

dire, de négligence et de pauvreté, dans leur habillement que dans leurs meubles. Ces deux articles forment un contraste frappant avec la richesse qu'annoncent leurs troupeaux, et l'abondance de leurs tables, quoiqu'on n'y voie guère que des plats fêlés ou tout-à-fait cassés. Il est vrai que la distance où ils sont du Cap peut en quelque sorte leur servir d'excuse de n'avoir point d'autre poterie ni d'autre faïence; cependant, ils auroient pu, ce me semble, malgré l'éloignement, se procurer quelques pots d'étain de plus, et quelques assiettes et plats du même métal. Il arrive souvent que deux personnes sont obligées de manger dans la même assiette, qui sert pour toutes les sauces qui sont sur la table. Chaque convive doit apporter avec lui son couteau; autrement, il s'en passe. Ils font souvent usage de leurs doigts, faute de fourchettes.

Le plus riche fermier est ici très-bien paré lorsqu'il a un juste-au-corps de drap fait à la maison, ou de quelque autre étoffe grossière, des culottes de peau non apprêtée, des bas de laine, un gilet rayé, un mouchoir de coton autour de son cou, une chemise de grosse toile de coton, des souliers de campagne à la Hottentote, ou de cuir ordinaire, avec des boucles de cuivre et un chapeau grossier. Ce n'est pas, à la vérité, sur la parure que tombe l'émulation des colons; c'est par le nombre et la beauté de leurs troupeaux, et surtout par la force de leurs bœufs de trait, qu'ils ambi-

tionnent de se surpasser. C'est aussi par l'activité, par des actions de courage et par les autres qualités qui rendent un homme propre à l'état du mariage et à l'éducation d'une famille, que les jeunes garçons obtiennent l'estime du beau sexe : aussi n'a-t-on jamais ouï dire qu'une femme, pour l'emporter sur sa voisine en fait de parure, ait mis en danger ni les biens communs entre elle et son mari, ni sa propre vertu. Une coiffe simple, et d'un tissu serré, une robe de grosse toile de coton, la vertu et l'intelligence du ménage, sont les seuls ornemens du beau sexe, et avec eux, une femme se croit suffisamment parée. La légèreté, la coquetterie, les graces empruntées, auroient fort peu d'effet sur le cœur de jeunes garçons élevés dans toute la simplicité rustique, et qui ne sont jamais sortis de la maison paternelle. Enfin l'on peut ici, si c'est une chose possible dans quelque endroit du monde, mener une vie innocente, aisée et vertueuse.

1776.
Janvier.

CHARMÉ de voir les mœurs et la façon de vivre de ces bons et simples paysans, j'étois souvent porté à ramener la conversation sur ce sujet, et je leur disois tout ce qui me paroissoit propre à éveiller en eux le sentiment de leur propre bonheur, auquel il me sembloit qu'ils n'attachoient pas encore assez de prix. Je crus ne pouvoir mieux employer le peu de hollandois que j'avois appris, qu'à persuader à ces bonnes gens, qu'ils devoient être contens de leur sort, et conséquemment être heu-

==== reux. Un jour que j'en étois sur ce chapitre, voici la
1776. réponse obligeante et pleine de justesse que me fit une
Janvier. femme prudente et sensée, fille d'un magistrat de
Zwellingdam, et qui s'étoit mariée à un riche fermier
de *Brunjes-hoogte*.

« MON bon ami, me dit-elle, vous parlez comme
« un homme sensible et qui a de l'expérience. Je suis
« tout-à-fait de votre avis, et je vous desirer tout le
« bonheur que vous pouvez souhaiter vous-même.
« Qu'avez-vous besoin de courir le monde plus long-
« tems, et d'aller chercher fort loin le bonheur? Vous
« le trouvez ici, et vous êtes le bienvenu parmi nous.
« Vous avez déjà un chariot, des bœufs et des chevaux
« de selle; c'est le point principal pour commencer un
« établissement. Vous trouverez dans ce voisinage assez
« de terres non cultivées, et propres tant au labourage
« qu'au pâturage. Vous pouvez choisir dans un grand
« espace de terrain, l'emplacement qui vous conviendra
« le mieux. Il se trouvera ici assez de gens qui, pour
« se débarrasser d'un trop grand nombre de bétail,
« vous en enverront une partie à nourrir et à élever,
« sous la condition que les petits qu'ils produiront,
« seront à vous. Plusieurs jeunes fermiers ont ainsi
« acquis de la fortune en peu d'années; d'ailleurs, par
« vos connoissances en médecine, vous pourrez vous
« rendre utile à vos voisins, qui, en récompense de
« vos services, ne manqueront pas de vous donner de
« tems

« tems en tems une génisse ou un veau. Enfin j'ose
 « vous prédire que bientôt vous serez maître d'un trou-
 « peau nombreux de vaches et de moutons. Cependant
 « il manque encore un point à votre bonheur, un point
 « essentiel sans doute ; c'est une femme aimable et
 « sensée ; mais cherchez, regardez autour de vous, et
 « je vous garantis que vous ne serez pas long-tems
 « sans en trouver une de ce caractère dans cette con-
 « trée. »

1776.
 Janvier.

CES avis si raisonnables, si conformes à la voix de la nature, sur-tout sortant de la bouche d'une femme dont je ne pouvois suspecter la sincérité ni les intentions, me touchèrent vivement ; il est pourtant à remarquer que cette femme qui me les donnoit, avoit elle-même un mari qui la rendoit assez malheureuse.

CEPENDANT peu de tems après mon arrivée, j'eus le chagrin de voir la paix de cet heureux coin de terre, troublée par une querelle entre deux voisins ; ce qui servit à me confirmer dans la persuasion que c'est moins à la position dans laquelle le ciel nous a fait naître, que nous devons notre bonheur, qu'à nous-mêmes et à ceux qui nous aiment. Q'on me pardonne d'avoir un moment reposé mon cœur sur ces doux sentimens ! Je reprends ma narration.

JE restai à *Agter Brunjes-hoogte* jusqu'au 21 janvier.

Tome II.

A a

1776.
Janvier.

Pendant ce tems, mes bœufs, qui, lorsque j'arrivai, étoient fort maigres, avoient repris de l'embonpoint, et étoient en bon état. Nous-mêmes avions pris soin de boire du lait de beurre, et faisant honneur à la table abondante de ces bons paysans, nous tâchions de nous dédommager de la faim, de la soif, et des autres souffrances que nous avions essuyées pendant un mois entier dans le désert. Entre autres friandises, on nous servit, le 3 janvier, un plat aussi délicieux que singulier, des testicules de deux veaux, auxquels on avoit fait le jour même l'amputation. Les femmes en mangèrent comme nous, sans rougir.

J'AI déjà parlé de quelques atteintes de goutte que j'avois senties dans le désert; mais ici elle se déclara d'une manière plus violente, en sorte que le huit et le neuf de ce mois, je pouvois à peine me soutenir sur les pieds. La roideur que je sentois dans les muscles et les articulations, jointe à des douleurs aiguës, et à une chaleur sèche répandue sur toute la peau, me donnèrent l'idée de prendre un bain de vapeurs, remède émollient dont j'avois déjà vu d'heureux effets. Deux personnes malades de la goutte, en Afrique, à qui j'ordonnai les bains chauds artificiels, s'en étoient très-bien trouvées; je savois aussi plusieurs exemples de l'efficacité des bains chauds naturels dans cette maladie.

Ces considérations, jointes à la souffrance insupportable

table, et au regret de perdre mon tems, m'engagèrent
à en faire l'épreuve sur moi-même, et à heurter ainsi
de front, et la douleur, et le préjugé ordinaire, que
la goutte ne supporte pas l'eau.

1776.
Janvier.

L'APPAREIL fut aussi simple et aussi aisé que le remède. Je plaçois mes pieds deux fois par jour, pendant trois ou quatre heures de suite, sur un bâton qui traversoit une cuve remplie d'eau chaude; dans laquelle la vapeur et la chaleur étoient concentrées par quelques couvertures de lit, et entretenues par l'addition de quelques pierres chaudes. J'enfonçois quelquefois mes pieds dans l'eau; mais il me sembloit que la vapeur seule me soulageoit plus promptement, et d'une manière plus sensible; et d'ailleurs, l'eau produisoit un gonflement avec une espèce de spasme. En quelques jours je fus totalement guéri, et j'eus, à-peu-près dans le même tems, le plaisir de guérir par le même moyen, la femme d'un fermier, qui, avec la goutte, étoit encore affligée d'une fort mauvaise constitution, et qui, depuis plusieurs semaines, avoit les pieds si enflés et si endoloris, qu'elle ne pouvoit les poser à terre.

DEPUIS mon retour en Suède, je n'ai pu persuader à aucun goutteux de faire usage de ce remède. Je puis cependant citer, à l'appui de mon opinion, celle d'un médecin justement et universellement célèbre, le docteur Tissot, qui, dans une dissertation qu'il a donnée

Aa ij

au public, combat le préjugé établi qui proscriit les
 1776.
 Janvier. bains de pieds demi-chauds comme contraires à la
 goutte. (*).

CETTE femme de fermier goutteuse, étoit un des
 deux malades qui me retinrent à *Brunjes-koogre*. L'autre
 étoit un enfant de dix ans qui gardoit le lit depuis plus
 de six mois, ayant un ulcère fistuleux à la cuisse,
 accompagné d'une fièvre étique, et de grandes dou-
 leurs; tout cela causé, à ce qu'on croyoit, par une chute
 que l'enfant avoit faite d'un chariot de trois pieds de
 haut. La partie malade, qui avoit par la suite com-
 mencé à s'ulcérer, avoit été pansée d'après une méthode
 aussi commune en ce pays qu'elle est nuisible, c'est-
 à-dire, avec des cataplasmes chauds et irritans, com-
 posés d'herbes aromatiques. Mais lorsqu'ayant élargi la
 blessure, je l'eus pansée avec un onguent composé d'un
 peu de miel, d'huile et de cire fondue, et que j'eus
 astreint le malade à un régime de lait, d'herbes et de
 légumes, je vins à bout de faire l'extraction d'une esquille
 d'os, longue de trois pouces, et large de trois doigts.
 Après cette opération, la plaie commença à se guérir
 promptement.

QUOIQUE des remèdes de ce genre, aussi aisés que
 simples, fussent suffisans pour sauver la vie à ces

(*) Voyez *Essais sur les maladies des gens du monde*, p. 142.
 Lausanne, 1772.

Africains , ou pour adoucir leurs souffrances , cependant au milieu de leurs délicieuses prairies , de leurs parcs de verdure , etc. , ils ont encore un malheur ; c'est l'ignorance totale des remèdes propres à les guérir , lorsqu'ils sont attaqués de quelque maladie ; d'où il arrive qu'ils en appliquent presque toujours de contraires. Eloignés , je pourrais dire de mille lieues , de ceux dont les avis et les secours pourroient les soulager , ils ont alors peu de goût pour les charmes de leur vie pastorale ; et c'est en quoi le séjour des grandes villes est en effet préférable à celui des campagnes , où la vie est souvent victime de l'ignorance et d'une aveugle simplicité. Il faut avouer que dans les villes , outre les avantages qui résultent pour l'humanité de toutes les autres sciences , celle de la médecine contribue sur-tout à adoucir les maux de l'espèce humaine.

1776.
Janvier.

Les colons ont si peu de connoissance sur cet objet important , que , malgré tout ce que j'en savois déjà , je fus étonné qu'ils ne connussent pas même une maladie fort commune et fort incommode , à laquelle ils sont généralement sujets : ce sont des vers. Les adultes et les gens âgés semblent en être encore plus tourmentés que les enfans ; c'est sur-tout le ver solitaire , dont on découvre des symptômes dans les hommes mêmes qui paroissent jouir de la meilleure santé. Outre la plupart des symptômes ordinaires auxquels on reconnoît clairement la présence des vers , beaucoup se plai-

==== gnoient d'une oppression de poitrine et de maux de
1776. cœur (*borst quaal en benaauwde borst*). La plupart des
Janvier. malades , tant de leur chef que d'après l'avis des char-
latans du Cap , s'affoiblissoient par une diette sé-
vère , et par des remèdes propres à guérir de la pul-
monie ; et souvent ils s'obstinoient à suivre ce traite-
ment quoiqu'il fût visible pour eux que plus ils le sui-
voient , plus le mal empirait. Ils avoient poussé le régi-
me jusqu'à se priver de leur liqueur favorite , l'eau-de-
vie , dans la crainte que leurs poumons n'en fussent
attaqués , quoiqu'ils eussent , disoient-ils , souvent ob-
servé qu'elle ne leur étoit nullement nuisible , quant à
leur principale maladie.

JE leur ordonnai donc de boire une gorgée ou deux
d'eau-de-vie , dans laquelle ils auroient mis à infuser du
wilde alsies , espèce d'absinthe , toutes les fois qu'ils
sentiroient de l'oppression dans la poitrine , ou des dé-
faillances , ou quelque difficulté de respirer. Lorsqu'ils
eurent essayé de ce remède , qui les soulageoit au moins
pour quelque tems , il est impossible de concevoir l'excès
de leur joie qui , disoient-ils en riant , provenoit autant
de la douceur du remède que de son efficacité. C'étoit
aussi une grande satisfaction pour eux de voir par cette
épreuve que leurs poumons n'étoient point attaqués ;
car cette idée les faisoit trembler , et j'aurois en beau-
coup de peine à leur faire écouter mes avis , si sur le
premier soupçon que j'eus de la nature du mal , et

avant qu'ils m'en eussent rien dit, je n'avois deviné, comme par la force de mon art, la plupart des incommodités qui devoient en être la suite; ce qui ne me fut pas difficile; car je n'eus besoin que de recapituler tous les symptômes qui accompagnent ordinairement les vers. L'ail, les boutons du *wilde alsies*, le sel, l'huile, le fiel de bœuf, et l'aloès étoient, de tous les vermifuges, ceux que je pouvois me procurer plus aisément, et ceux que je leur administrai, avec un peu de résine de jalap que j'avois avec moi. Mais deux parens de Vereira attaquèrent bravement les leurs avec de l'ail, pris seul ou mêlé avec leurs alimens. Par ce moyen il évacuèrent en peu de tems une multitude de vers, et furent guéris de toutes leurs douleurs (*).

1776.
Janvier.

OUTRE le plaisir que je trouvois à être utile, et à témoigner ma reconnaissance à ces paysans hospitaliers, en leur donnant des avis sur leurs maladies, et en leur distribuant, toujours gratis, quelques unédicamens que j'avois apportés, ces petits secours me gagnèrent leur affection plus promptement peut-être que je n'aurois pu le faire avec de l'argent. C'étoit à qui me seconderoit dans mes recherches, et à qui me feroit part de ses

(*) L'un d'eux me dit qu'il avoit évacué des vers auxquels on découvroit des jambes et des pieds, qu'ils étoient gris en dessus, et jaunes sous le ventre, comme les chenilles qui se changent en chrysalides, et deviennent ensuite des papillons. Il avoit aussi observé les *exuvie* ou peaux de cette espèce de ver dans ses évacuations ordinaires.

1776.
Janvier.

lumières sur les choses dont je desirois d'être informé ;
ensorte que le peu de connoissances que j'avois acquises
dans la médecine me furent en cette circonstance plus
utiles que je ne l'avois jamais espéré , sans parler de
l'étonnement et de la vénération qu'elles excitèrent dans
l'esprit de ces bonnes gens , ce qui me rappela sou-
vent le proverbe trivial , *dans le pays des aveugles les
borgnes sont rois.*

D'ou provient cette maladie de vers , si commune
dans la colonie , c'est ce que je n'entreprendrai pas
d'expliquer. On peut conjecturer que dans quelques
individus elle est héréditaire , et que l'usage habituel
du lait l'aggrave encore ; dans d'autres elle est peut-être
occasionnée par les eaux fangeuses et putrides qu'ils
sont obligés de boire dans leurs chasses et dans leurs
voyages au Cap ; il paroît que les hommes y sont plus
sujets que les femmes. On ne peut l'attribuer au pois-
son que mangent les habitans de *Brunijes-hoogte* , car
on en pêche fort rarement dans les eaux douces , et
dans les rivières de ces cantons. Cependant lorsqu'ils
viennent à la ville , ils ne manquent pas de se régaler
de poisson frais. Les habitans de la ville au contraire ,
qui ne vivent pour ainsi dire que de poisson , sont
beaucoup moins sujets aux vers ; mais ils boivent de
bonne eau , et plus rarement du lait ; et de plus , ils ne
se sévrent pas plus que les colons , du vin et des liqueurs
spiritueuses.

LE

LE 5, j'allai avec deux fermiers à la chasse du *gnu*, l'animal que j'ai décrit page 140 de ce volume. Nous en trouvâmes de grandes troupes, et nous tuâmes une femelle, d'une balle qui lui passa au travers du corps: malgré cela, elle courut encore en chancelant à la distance de quatre-vingt ou cent pas de nous, avant de tomber. Comme nous étions montés sur d'excellens chevaux, nous les atteignîmes, et séparant une harde des autres, nous en écartâmes un jeune *gnu* que nous rapportâmes vivant. C'est celui-là dont je fis par la suite la dissection, et dont j'ai parlé (*).

1776.

Janvier.

LE cri du jeune *gnu* est quelquefois *onje*, qui ressemble assez au *nonje* des colons (*mademoiselle*), et quel-

(*) Cet animal étoit haut de deux pieds, et sa longueur, des oreilles à la queue, étoit à-peu-près la même. La queue étoit longue de six pouces, et fort couverte de poils. Ils étoient rudes et blancs au bout de la queue. La couleur dominante de son corps est un brun pâle ou clair; le ventre est blanc, et le nez noir. On voit un cercle noir autour de ses yeux; le contour de ses oreilles est aussi noir, et son front est d'un brun foncé. Sa crinière est noire, longue de deux pouces, et rude à-peu-près comme des soies de sanglier. Elle est bordée, des deux côtés, de poils de la même longueur qui couvrent le cou. Ceux qui couvrent le reste du corps sont de la moitié moins longs. Ceux de la barbe tirent aussi sur le gris, et sont d'une couleur plus claire que le reste du corps. J'avois aussi vu précédemment et examiné un autre *gnu* apprivoisé, de la même grandeur, et dont on comptoit faire présent au gouverneur. On craignoit cependant que ces animaux, aussi bien que les jeunes *hart-beest* qu'ils entreprenoient d'apprivoiser, ne fussent sujets à une sorte de frénésie ou de rage.

Tome II.

B b

1776.
Janvier. quelquefois *navond*, qui ressemble assez à leur abréviation de *goeden avond* (*bon soir*) ; ensorte que dans la nuit , le voyageur qui ne seroit pas au fait croiroit entendre un enfant qui le salue. Comme ce *gnu* étoit encore fort jeune , sa chair rôtie étoit mollassse.

NOUS tuâmes , le même jour , un *quagga* , qui en quelques heures , fut presque entièrement dévoré par les oiseaux de proie , après qu'ils eurent , suivant leur coutume , commencé par les yeux.

UN autre animal , haut de dix-huit pouces , est ici connu des fermiers sous le nom de *jackal* gris , à cause qu'il ressemble un peu au *jackal* ordinaire , tant par sa stature , que par la forme de sa tête et de son corps. Mais à en juger par ses dents seules , autant que je puis me les rappeler à présent , le *jackal* gris semble plutôt porter les marques caractéristiques par lesquelles le genre des *viverra* ou belettes est distingué dans le *Syst. de la Nat.* édit. XII.

LES poils dont le *jackal* gris est couvert , sont un mélange de gris clair et de noir , ensorte que sa fourrure , en masse , est gris de cendre , excepté qu'on voit un espace de trois pouces couvert de poils tout-à-fait noirs au bout de la queue , qui est elle-même assez touffue , et pend jusque sur les talons de l'animal. Les poils de tout le corps sont un peu longs et doux , mais sur le

dos ils sont presque deux fois plus longs que dans les autres parties du corps, ensorte qu'ils semblent former une espèce de brosse. Pour cette raison, l'animal peut être, quant à présent, appelé le *viverra cristata*. J'ai dit quant à présent, attendu que la peau empaillée de cet animal me fut volée dans mon chariot par quelques chiens de chasse, avant que j'aie pu en tirer une description plus exacte, et que d'ailleurs il est fort difficile de déterminer les genres qui appartiennent à la classe des *feræ* (*).

1776.
Janvier.

Nous chassâmes le même jour un autre animal appelé le *Onkjes jackal*, qui, par sa forme et sa hauteur, ressemble, en quelque sorte, au jackal gris; mais il est d'un brun foncé. Il se sauva de nous, en entrant dans un passage souterrain. On lui a donné le nom d'*Onkjes*, parce qu'il fouit la terre pour y chercher des bulbes et des racines de fleurs, dont il se nourrit. L'*Onkjes jackal* est, dit-on, plus commun que le gris; c'est peut-être une sorte de blaireau. Cet animal

(*) J'ai cependant tiré une figure du foie du *jackal* gris, et après l'avoir examiné dans cette intention, je le trouvai divisé d'une manière fort singulière. Le poumon droit avoit quatre lobes, et le gauche trois. Il n'y avoit dans l'estomac que des fourmis, ou, pour parler plus juste, des *termites*. Mais, de crainte qu'on ne pût supposer d'après cette circonstance, que l'animal dont nous parlons appartient au genre du *myrmecophaga* de Linné, j'observerai que le caractère de ce genre est de n'avoir point de dents, et que nos ours de Suède, ainsi que les Hottentots d'Afrique, sont aussi très-friands de ce insecte.

et le précédent n'étoient connus que des fermiers de ce canton.

1776.
Janvier.

LE *jackal* ordinaire, ou le *jackal* proprement dit, ressemble à-peu-près à notre renard d'Europe, par la forme, les mœurs, et les inclinations; et, ici du moins, on n'a pas ouï dire qu'ils s'assemblent en troupes pour chasser. Ce que les auteurs ont avancé sur le cri affreux et la voracité du *jackal*, ne peut s'appliquer à ce quadrupède; ces caractères conviennent mieux à l'hyène et au chien sauvage, avec lesquels il a été probablement confondu (*).

LE *Ratel*, ainsi nommé en Afrique, tant par les colons

(*) Deux peaux que j'ai rapportées, ayant trois pieds de long, avec une queue de plus d'un pied, correspondent, quant aux poils et à la couleur, avec la description du chacal de M. Daubenton (hist. nat. tome XIII, page 268), à l'exception des taches des pieds de devant. Elles ressemblent aussi à la figure coloriée du *canis mesomel*, ou *capiste schakale* de M. Schreber, pl. XCV, page 370. C'est aussi le *jackal* de M. Pennant, tome 1, page 242.

La couleur dominante dans cet animal est un jaune rougeâtre. Les jambes en particulier sont d'une couleur d'or pâle; et à l'intérieur, la couleur tire sur le blanc. Le nez et les oreilles ont une teinte rougeâtre, la tête est grise. Le derrière du cou et tout le dos sont couverts d'une grande place de gris obscur, de la forme d'une lancette, dont la pointe est vers la queue. Cette place ou tache est formée, comme M. Daubenton l'a observé, de raies circulaires noires et blanches, d'un poil mêlé. La queue est partie grise, partie d'une couleur ombrée, mais noire au bout. Je me souviens d'avoir vu une fois la peau d'un fœtus de *jackal*; elle étoit d'une couleur jaune, fort belle; et au lieu d'être d'un gris nuitré, la tache de son dos étoit d'un brun foncé.

que par les Hottentots, est dessiné dans la pl. VI de ce volume (*). Quant à la couleur, il paroît être la même espèce d'animal que M. de la Caille a vu près de *Piquetberg*, et dont il a parlé p. 182, sous le nom de *blaireau puant*, quoique cet auteur n'ait pas plus que moi, remarqué dans l'animal aucune odeur désagréable, chose dont je n'ai jamais entendu parler : mais M. de la Caille ne dit pas un seul mot de l'industrie économique et extraordinaire du *ratel*. De plus, il a décrit les ongles, sur-tout ceux des pieds de derrière, un peu plus petits qu'ils ne sont réellement. Les deux trous oblongs à l'ouverture de la gueule, dans lesquels la peau rentre, suivant l'observation de M. de la Caille, méritent, ce me semble, un examen et une description plus exacte.

1776.
Janvier.

SCHREBER (**) en a donné une description et une figure, sous le nom de *stinkbinks*, ou *viverra capensis* ; mais, suivant moi, il a fait les ongles et la queue trop courts, la tête trop grosse et informe, et trop noire en dessous. M. Schreber dit que cet animal aime beaucoup le miel. C'est une particularité confirmée par la relation que j'ai insérée dans les transactions de Suède, et que je vais répéter ici.

ON trouve, dans cette partie de l'Afrique, un grand

(*) J'en ai donné la description dans les Trans. de Suède pour l'année 1777, page 147, pl. IV, sous le nom de *viverra ratel*.

(**) Voy. Schreber sur les *mammalia*, page 450, pl. CXXV.

1776.
Janvier.

nombre de trous et de chemins souterrains, dont quelques-uns sont habités, et d'autres l'ont été par plusieurs animaux qui les ont eux-mêmes creusés : tels que l'*histrix cristata*, sorte de *mus jaculus*, ou le *yerbua capensis*, le *jackal*, la *taupe*, et des *viverra* de plusieurs espèces. A l'ouverture de ces trous, dont plusieurs se sont éboulés, les abeilles ont coutume de faire leurs nids. Le *ratel*, leur ennemi naturel, et l'importun visiteur de leurs habitations, a une manière particulière de les découvrir et de les attaquer dans leurs retranchemens ; ses longues griffes, dont il fait usage pour se loger sous terre, lui servent aussi à miner en dessous les ouvrages des abeilles. Comme le coucher du soleil est le tems le plus favorable au matelot qui, du haut d'un mât, veut appervoir la terre ou un vaisseau dans l'éloignement, de même, ce moment est probablement le plus convenable au *ratel* pour faire la découverte de son souper. C'est sur-tout à cette heure, m'a-t-on dit, qu'il est sérieusement occupé à épier sa proie ; il s'assied, tenant une de ses pattes devant ses yeux, pour rompre les rayons trop vifs qui lui blesseroient la vue, et pour pouvoir distinguer plus clairement l'objet qu'il cherche. Lorsqu'en guignant ainsi de tous côtés, il voit voler quelques abeilles il sait qu'alors elles se rendent droit à leur demeure, et il les suit. De plus, le *ratel* a la sagacité, de même que les Hottentots, les Caffres et les paysans d'Afrique, de suivre un petit oiseau qui, voletant d'espace en espace, et criant *cher, cher, cher*,

conduit ceux qui le suivent au nid des abeilles. Ce petit traître, qui, pour son intérêt personnel, livre ainsi les abeilles à leurs ennemis, et que j'ai à remercier de m'avoir fait trouver à moi-même du miel dans les déserts, est le *cuculus indicator*, dont j'aurai bientôt occasion de parler plus au long.

1776.
Janvier.

LES poils du *ratel* sont rudes, et la peau dure. Les habitants disent qu'on ne peut venir à bout de le tuer qu'en lui donnant de grands coups répétés sur le museau, ou en le perçant d'un coup de fusil, ou en lui enfonçant un couteau dans le corps. La petitesse de ses jambes ne lui permet pas de se sauver par la fuite; lorsque les chiens le poursuivent; mais il s'en débarrasse quelquefois au moyen de ses dents et de ses griffes. Il est, lui, bien défendu contre leurs morsures, par la dureté de sa peau; et quand les chiens veulent le mordre, ils ne peuvent serrer dans leurs dents que la peau du *ratel*, qui, dit-on, se détache alors de sa chair, et dans laquelle son corps est au large comme dans un sac. On le prend par la peau du cou près de la tête; il peut encore se retourner et mordre le bras de celui qui le tient. Il est singulier qu'une meute de chiens, qui peuvent, en donnant tous ensemble, déchirer un lion d'une moyenne grandeur, soient quelquefois forcés, après s'être bien battus contre un *ratel*, d'y renoncer et de le laisser sur la place, mort seulement en apparence. M. de la Caillé raconte d'un *blaireau puant*, qu'a-

1776.
Janyier. près avoir été traîné par les chiens jusqu'à son chariot, il étoit encore vivant. Ce qu'il y a de certain, c'est que sur la peau du *ratel* que j'ai rapportée, on pouvoit à peine voir une seule morsure, quoiqu'il eût été attaqué et pris par des chiens. N'est-il pas probable qu'en faisant du *ratel* le destructeur des abeilles, la nature ne ne lui a donné cette fourrure impénétrable, que pour le défendre de l'aiguillon de ces insectes? N'est-il pas possible aussi que ce soit le miel et la cire dont il se nourrit, qui lui fassent une peau si dure et si épaisse?

Les nids d'abeilles qui sont posés dans les arbres n'ont rien à craindre du *ratel*, qui, de dépit de voir ses recherches et sa découverte inutiles, a coutume d'en mordiller le pied. Ces morsures sont pour les Hottentots un signe certain qu'il y a dans l'arbre un nid d'abeilles. J'aurois douté moi-même de toutes ces propriétés attribuées au *ratel*, si plusieurs habitans, tant colons que Hottentots de divers cantons, ne se fussent unanimement accordés dans ces récits.

N'ayant point eu la bonne fortune de prendre moi-même de *ratel*, je me contenterai de donner au lecteur la description que j'ai faite sur une peau de cet animal. (Voy. pl. VL) (*).

(*) Dents de devant: il y en a six à chaque mâchoire, presque de la même grandeur; plates dans le dessus, sans doute usées par le frottement.

J'AI vu encore dans la colonie deux autres petits animaux, qui probablement appartiennent aussi au genre des *viverra*; mais je n'ai fait que les entrevoir; l'un des deux, que j'ai chassé entre les deux *Vish-rivier*, nous échappa en se sauvant dans un trou sous terre. Il me parut un peu moins gros qu'un chat, et plus long à proportion; il étoit d'un rouge vif. J'ai vu l'autre

1776.
Janvier.

— *Canines*: deux à chaque mâchoire, fortes et grandes, par comparaison avec le corps de l'animal; mais émoussées, aussi sans doute par le frottement.

— *Molaires*: environ six; jaunâtres, de même que les premières; ce qui provient sans doute du miel que l'animal mange.

La langue: les papilles en sont rudes et recourbées en arrière, comme dans les chats.

Les jambes: courtes; cinq doigts à chaque patte, avec des griffes longues d'un pouce et demi aux pieds de devant, et moins longues de la moitié aux pieds de derrière. Ces griffes ont un côté tranchant, qui, à moitié de leur longueur, devient double, ou creusé en sillon profond; ce qui lui donne de la facilité pour faire des trous en terre.

On n'y voit point de *bouts d'oreilles*, mais seulement un petit trou rond, au fond d'une ouverture plus grande, par lequel il entend.

Sa couleur: partie gris de cendre, partie noir.

Gris de cendre: le front, le crâne, la nuque, les épaules, le dos et la queue.

Noir: le museau, le tour des yeux, la mâchoire, les oreilles, le dessous du cou, la poitrine, le ventre, les cuisses et les jambes. Le gris et le noir de cette peau sont séparés par une raie d'un gris plus clair, large d'un pouce, et qui prend depuis les oreilles jusqu'à la queue.

Longueur: du museau à la queue 40 POUCE.
de la queue 12
des griffes de devant, toute la phalange comprise . . 2
— de derrière 1

Tome II.

C c

1776.
Janvier.

espèce dans le voisinage de *Niez-hout-kloof* ; ils étoient deux ensemble , et ils se sauvèrent promptement dans un buisson. Ils étoient , à ce qui me parut , de la couleur du charbon , et hauts d'un pied. Cependant je ne suis pas certain si ce n'étoient pas des *onkjes-jackals*.

Le premier, celui dont le poil étoit rouge ou rose, étoit peut-être le *zerda* ou *vulpes minimus sarensis* de M. *Skioldebrand*, Consul de Suède à Alger. Mais au moment où je le chassois, je ne pus examiner les oreilles de cet animal comme je l'aurois voulu. On me dit d'ailleurs qu'il existoit dans les plaines de Camdebo un fort petit quadrupède à longues oreilles, et vivant sous terre; mais qu'il étoit très-difficile de l'attraper, attendu qu'il ne s'écarte guère de son trou. Il répond en cela à la description de M. *Skioldebrand*. D'un autre côté, M. *Bruce* prétend que le *zerda* vit dans les palmiers, dont il mange le fruit, et qu'on le trouve dans la Libye, au sud du *Palus Tritonides* (*). Il est très-possible que cet animal se trouve aussi dans la Libye : mais je tiens de M. *Skioldebrand* lui-même, que M. *Bruce* avoit vu antécédemment l'animal à Alger, où ils étoient consuls ensemble, et qu'ils s'étoient servis tous les deux du même peintre pour en dessiner la figure. Il ne faut que les regarder pour être convaincu que l'animal de Libye

(*) Voy. l'*animal anonyme* dont parle M. de Buffon, supplément, tome III, page 148, pl. XIX.

et l'animal d'Alger sont absolument les mêmes, et que l'une de ces deux figures est une copie de l'autre, ou que l'une et l'autre ont été tracées d'après le même original. Voici la description qu'en a donné M. *Skioldebrand* (*).

1776.
Janvier.

« Ce petit animal (représenté de grandeur naturelle d'après M. *Skioldebrand*, pl. VII, de ce volume) est appelé *zerda* par les Mores, et habite les vastes déserts de Sara, qui s'étendent par toute l'Afrique, de l'autre côté du mont Atlas. Il est si rare, même en ce pays, et si prompt dans sa fuite, que pendant mon séjour à Alger, malgré les récompenses que je promis et les encouragemens que je donnai aux Mores, je n'ai jamais pu en voir plus d'un. Il avoit été pris dans sa tanière, qui étoit un petit creux dans le sable, et on l'avoit apporté à Alger dans une cage, où il vécut quelques semaines de pain et de chair cuite, etc. Dans les déserts il se nourrissoit probablement de petites proies, comme de sauterelles et d'autres insectes. Il s'asseyoit souvent dans la posture où il est représenté; il aboyoit comme un épagneul, et faisoit entendre une petite voix assez agréable, surtout aux approches de la nuit. Il prenoit devant tout le monde la viande qu'on lui donnoit. Je ne l'ai jamais vu se lécher ni folâtrer, ce qui venoit sans

(*) Voy. les Trans. de Suède, pour 1777, page 265, 3^e. quartier.

1776.

Janvier.

« doute de l'inquiétude que lui donnoit sa prison. Il
« étoit fort attentif, et veilloit toujours. Il étoit si souple
« et si fugitif dans tous ses mouvemens, que, dans sa
« cage même, on avoit beaucoup de peine à le saisir,
« d'autant plus qu'il falloit le prendre toujours avec
« précaution, de crainte de lui faire du mal, ou d'être
« mordu par ses petites dents fines et aiguës. Comme
« il paroissoit gai et alégre, on espéroit le garder long-
« tems en vie ; mais une nuit, ayant rongé sa prison,
« il s'échappa. Ainsi il me fut impossible d'examiner
« suffisamment ses dents, ses ongles, son sexe, etc.
« Quoique la maison fût environnée de tous côtés d'an-
« tres bâtimens, comme le sont la plupart à Alger, on
« ne put jamais le retrouver. Il s'étoit sans doute enfui
« par l'escalier sur le toit, ensuite sur les murs, de
« maison en maison. Quoique je ne puisse donner une
« description complète et physique de cet animal rare,
« cependant la figure ci-jointe, et le peu qu'on sait sur
« ses mœurs et ses manières, peuvent servir d'autant
« mieux à le faire reconnoître, que jusqu'ici il n'a pas
« encore été décrit, encore moins dessiné, ce que je
« puis assurer d'après les recherches exactes que j'ai
« faites dans les auteurs. Le *tergerda* dont parle le doc-
« teur *Sharv*, est un animal tout-à-fait différent.

« CELUI-ci est d'une très-jolie forme, et bien garni
« de poils, qui sont un mélange de couleur de paille
« et de ventre de biche. Ce qui le rend sur-tout agréa-

« ble, c'est le beau noir de ses yeux, et ses longues
 « oreilles couleur de rose, auxquelles on n'aperçoit
 « aucun trou. La Providence a sans doute suppléé à
 « ce défaut par quelque membrane peu enfoncée dans
 « la tête. Probablement que la nature n'a point jugé à
 « propos de donner des oreilles perforées à un animal
 « destiné à creuser et à habiter sous le sable, qui les
 « boucheroit bientôt. Ses pattes et ses dents sont,
 « autant que j'ai pu voir, comme celles d'un petit chien
 « ou d'un renard. En considération des savans qui,
 « plus scrupuleux sur l'exactitude, craindroient d'ad-
 « mettre ces caractères, et parce qu'un caractère géné-
 « rique n'est pas suffisant pour classer un animal, selon
 « la méthode de Linné, je ne hasarderai point d'assi-
 « gner le genre auquel il appartient. Cependant, à
 « cause de sa ressemblance avec le renard, je l'appel-
 « lerai en attendant, *petit renard de Sara* (*). »

1776.
Janvier.

LE coucou des abeilles, ou *guide au miel* (*cuculus indicator*), dont j'ai parlé ci-avant, mérite bien un article à part, et je crois que c'est ici le lieu d'en parler. Cet oiseau n'est cependant remarquable, ni par sa grosseur, ni par sa couleur : à la première vue on le prendroit pour un moineau ordinaire, si ce n'est qu'il est un peu plus gros, d'une couleur plus claire, qu'il a

(*) M. Pennant a suivi M. Skiolebrand dans la description qu'il donne de cet animal, tome I, page 248, et le rapporte au genre du chien.

une petite tache jaune sur chaque épaule, et que les plumes de sa queue sont marquetées de blanc.

1776.
Janvier.

C'EST, comme je l'ai dit, pour son propre intérêt que cet oiseau découvre aux hommes et aux *ratels* les nids d'abeilles : car il est lui-même très-friand de leur miel, et sur-tout de leurs œufs ; et il sait que toutes les fois qu'on détruit un de ces nids, il se répand toujours un peu de miel, dont il fait son profit, ou que les destructeurs lui laissent en récompense de ses services. Le moyen qu'il emploie pour leur communiquer sa découverte, est aussi extraordinaire qu'il est merveilleusement adapté à ses vues.

LE soir et le matin, sont probablement les heures où son appétit se réveille : au moins c'est alors qu'il sort le plus ordinairement, et par ses cris perçans *cherr, cherr, cherr*, semble chercher à exciter l'attention des *ratels*, des Hottentots ou des Colons. Il est rare que les uns ou les autres ne se présentent pas à l'endroit d'où part le cri : alors l'oiseau, tout en le répétant sans cesse, vole lentement et d'espace en espace, vers l'endroit où l'essaim d'abeilles s'est établi. Il faut que ceux qui le suivent aient grand soin de ne pas effrayer leur guide par quelque bruit extraordinaire ou par une compagnie trop nombreuse ; il faut plutôt, comme je l'ai vu faire à un de mes boshis habile à cet exercice, répondre à l'oiseau par un sifflement fort doux, comme

pour lui faire connoître qu'on fait attention à son appel. J'ai observé que si les nids d'abeilles sont un peu éloignés, l'oiseau fait de longues volées et se repose par intervalles, attendant son compagnon de chasse, et l'encourageant par de nouveaux cris à le suivre; mais à mesure qu'il approche du nid, il abrège l'espace de ses stations, rend son cri plus fréquent, et répète ses *cherr* avec plus de force. J'ai vu aussi avec étonnement, ce que plusieurs personnes m'avoient précédemment assuré, que si l'oiseau, impatient d'arriver, a laissé trop loin derrière lui son compagnon, retardé par l'inégalité et la difficulté du terrain, il revient au devant de lui, et par ses cris redoublés, qui annoncent plus d'impatience encore, semble lui reprocher sa lenteur. Enfin lorsqu'il est arrivé au nid des abeilles, soit qu'il soit bâti dans une fente de rocher, dans le creux d'un arbre ou dans quelque trou souterrain, il plane immédiatement au dessus pendant quelques secondes (j'ai moi-même été deux fois témoin de ce fait); après quoi il se pose en silence, et se tient ordinairement caché sur quelque arbre ou buisson voisin, dans l'attente de ce qui va arriver, et dans l'espérance d'avoir sa part du butin. Il est probable qu'il plane toujours plus ou moins long-tems au dessus du nid des abeilles, avant de s'aller cacher; mais on n'y fait pas toujours attention. On est au moins toujours assuré que le nid n'est pas loin, lorsque après vous avoir conduit un bout de chemin, l'oiseau s'arrête tout-à-coup et cesse son cri.

1776.

Janvier.

1776.
Janvier.

DANS un endroit où nous fîmes halte pendant ~~une~~ couple de jours, mes Hottentots furent conduits par un *coucou des abeilles*, dont les indications paroissent obscures et ambiguës. Il les fit avancer et reculer plusieurs fois, en les ramenant toujours à la même place; l'un deux, plus attentif que les autres, s'avisa enfin de chercher à cette place même, et y trouva le nid.

APRÈS avoir ainsi déterré ou découvert, grace à l'oiseau, les nids d'abeilles, et les avoir pillés, les Hottentots, en reconnoissance, lui laissent ordinairement une bonne portion de cette partie du rayon qui contient les œufs et les petits. Ce morceau, le pire à nos yeux, est probablement pour lui le plus délicat, et les Hottentots même étoient loin de le dédaigner. Lorsqu'un homme, m'a-t-on dit, fait métier de chercher des essaims d'abeilles, il ne doit pas d'abord être trop libéral envers l'officieux oiseau, mais seulement lui laisser une part suffisante pour aiguïser son appétit; l'espérance d'obtenir une plus ample récompense l'excitera à conduire de nouveau son compagnon à un autre nid, s'il en connoît quelqu'un dans le voisinage.

QUOIQU'ON trouve aux environs du Cap beaucoup d'abeilles sauvages, on n'y connoissoit nullement l'oiseau, ni cette propriété de découvrir le miel. Lorsque j'en entendis parler pour la première fois à *Groot-vaders-bosh*, j'étois très-persuadé qu'on me contoit des fables, sur-tout

sur-tout après avoir vu dans cet endroit même un Hottentot courir inutilement après un de ces oiseaux. Mais il faut dire que le bois y étoit fort épais et presque impénétrable, et l'oiseau plus farouche et plus réservé que dans les cantons plus reculés. Mes Hottentots de *Buffel-jagts-rivier* et de *Zwellendam* me dirent que dans ces deux endroits de leur naissance, ils avoient connu l'oiseau ; mais qu'il y étoit fort rare, facile à effaroucher, et qu'il ne les dirigeoit pas vers le miel aussi promptement, ni aussi distinctement que ceux que nous trouvions dans le désert près de *Kau-i-kai* ou *Vish-rivier* (*).

1776.
Janvier.

Les habitans de *Brunjes-hoogte* l'appellent *honing-wyzer* (guide au miel). Quoique je l'eusse vu à *Brunjes-hoogte* une fois, et fort souvent dans le désert, je ne pus en tuer un qu'à mon retour. Je le tirai comme il voltigeoit devant moi, et m'invitoit par son petit ramage à le suivre. Mes boshis furent fort offensés de mon procédé. Quoique j'eusse promis à mes Hottentots de *Zwellendam* une ample récompense de tabac et de grains de verre, à condition qu'ils m'aideroient à attraper

(*) En comparant cette dernière remarque avec ma relation écrite en anglais, du *calculus indicator* ou *honey-guide*, insérée dans les *Philosophical Transactions*, tome LXVII, pag. 38 et 43, on trouvera qu'il s'est glissé en cet endroit une erreur géographique. Elle est provenue sans doute de ce que les rédacteurs ont été obligés de changer ce passage, afin de rapprocher davantage mon style de l'idiome anglais.

1776.

Janvier.

un *guide au miel*, cet oiseau étoit trop leur ami, ils ne voulurent point le trahir. Ce trait me fit grand plaisir de la part de mes Hottentots; il me prouva que ces pauvres gens avoient généralement des cœurs bons et reconnoissans, tandis que l'ingratitude, hélas! est un des crimes les plus communs parmi les hommes civilisés.

COMME j'étois encore dans ces parties intérieures de l'Afrique, on me montra un nid que plusieurs fermiers m'assurèrent être celui du *guide au miel*. Il ressembloit au nid de certains pinsons qu'on trouve dans cette contrée. Il étoit formé de petits filamens d'écorce entremêlés et tressés; il avoit la forme d'une bouteille dont l'ouverture ou le cou étoit en bas. Une corde tressée, d'écorce comme le nid, pendoit attachée par les deux bouts en forme de balançoire au bord de cette bouteille, et formoit pour l'oiseau une sorte de juchoir (*).

(*) La description du *enculus indicator* qu'on va lire, a été faite sur deux de ces oiseaux que j'ai tués, et qui étoient, à ce qu'on croyoit, des femelles. On m'a dit que les mâles ont le cou (*capistrum*) entouré d'un cercle noir.

Rostrum crassiusculum, versùs basin fuscum, apice luteum.

Angulus oris usque infrà oculos extensus.

Nares postremæ ad basin rostri, supremæ vicinæ, ut carinulâ dorsali saltem separentur, oblongæ, margine prominulo.

Fili aliquot ad basin rostri, præcipuè in mandibulâ inferiore; *lingua* plana subsagittata; *oculorum irides* ferrugineo-griseæ; *palpebræ* nude, nigre.

DEPUIS que ma description du *cuculus indicator* a été imprimée dans les *philosophical transactions*, j'ai vu dans les voyages de Lobo en Abyssinie (*) la relation suivante :

1776.
Janvier.

« LE *moroc* ou l'oiseau à miel a reçu de la nature une

Pedes nigri scamosil; *tibiae* breves; *ungues* tenues, nigri.

Pileus lactè griseus è *pennis* brevibus latiusculis.

Gula, *jugulum*, *pectus*, sordidè alba.

Dorsum et *uropygium* ferrugineo-grisea.

Abdomen crissumque alba.

Femora tecta *pennis* albis, maculâ longitudinali nigrâ notatis.

Alarum tectrices superiores, omnes griseo-fuscae, exceptis summis aliquot, quæ flavis apicibus formant inaculam flavam in humeris exiguum et à plumis scapularibus sæpè tectam.

Tectrices infra alam albidæ, harum supremæ ex albidis nigræque maculatæ.

Remiges primarii 8, *R. Secundarii* 6, *R. omnes* suprâ fusi, subtùs cinereo-fusi.

Alula griseo-fusca; *cauda* cuneiformis, *tectricibus* 12 : harum duæ intermediae longiores, angustiores, suprâ et infrâ æruginoso-fuscae; proximæ duæ fuliginosæ, margine interiore albicantes; duæ utrinque his proximæ albæ, apice fuscae et exteriùs ad basin maculâ nigrâ notatæ : extrema utrinque reliquis brevior, alba apice fusca, maculâ nigrâ vix ullâ ad basin.

Ala complicatæ, caudæ partem quartam attingunt.

Longitudo ab apice rostri ad extremum caudæ, circiter septem uncias pedis anglicani explet.

Rostrum à basi superiore ad apicem semiunciale.

(*) Voy. voyages de Lobo en Abyssinie, publiés par Le Grand, en 1728. Ce fut M. B. Bergius, homme d'un grand savoir, et l'un des directeurs de la banque, qui m'indiqua ce livre.

D d ij

1776.
Janvier.

« faculté particulière de découvrir les nids d'abeilles.
 « On voit en ce pays beaucoup d'abeilles de diverses
 « espèces, dont quelques-unes sont apprivoisées comme
 « les nôtres, et font leur miel dans des ruches ; d'au-
 « tres, sauvages, qui déposent le leur, tantôt dans le
 « creux des arbres, tantôt dans des trous sous terre,
 « qu'elles ont soin d'entretenir très-propres et qu'elles
 « recouvrent si exactement, qu'il est rarement possible,
 « quoique ces nids soient assez communément sur le
 « grand chemin, de les trouver sans le secours du
 « *moroc*. Le miel fait sous terre est tout aussi bon que
 « celui de nos ruches ; seulement il m'a semblé un peu
 « plus noir, et je suis porté à croire que c'étoit de ce
 « miel même que Saint Jean vivoit dans le désert.
 « Lorsque le *moroc* a fait la découverte de quelque nid
 « d'abeilles, il se porte sur le chemin, et s'il voit passer
 « quelqu'un, il chante, bat des ailes, et par divers mou-
 « vemens invite le voyageur à le suivre ; lorsqu'il s'ap-
 « perçoit qu'on l'a entendu, il vole d'arbre en arbre
 « jusqu'à ce qu'il arrive à la place où les abeilles ont
 « enfermé leur trésor, et alors il commence à chanter
 « mélodieusement. L'Abyssinien s'empare du miel, et
 « ne manque pas d'en laisser une partie pour l'oiseau,
 « en récompense de sa délation. »

Il y a tout lieu de croire, d'après ce passage, que
 le *moroc* d'Abyssinie et le *guide au miel* sont un seul et
 même oiseau. Si cela est, il semble que le Père Lobo

n'a pas été témoin de cette chasse aux abeilles, ou qu'il n'en a pas donné une description exacte. Je n'ai jamais trouvé que le miel fait sous terre, fût plus noir que celui des ruches ; je l'ai même trouvé, sur-tout dans le désert, d'un meilleur goût que tout autre miel. Cependant, comme ma table alors n'étoit pas riche en friandises, et que nous ne vivions guère que de viande, je n'avois pas le goût assez fin et assez exercé, pour donner mon jugement comme infaillible.

1776.
Janvier.

Mes Hottentots, et même deux colons, mangeoient aussi les œufs et les petits des abeilles, et même le rayon : c'étoit selon eux ce qu'il y avoit de plus délicat. Le miel étoit doux et beau, et même, sans avoir subi aucun apprêt, passablement dégagé de la cire. Je n'ai ouï dire nulle part en Afrique, qu'on y eût apprivoisé des abeilles, excepté près de Constance, où un jeune garçon, le fils d'un colon, avoit coutume de laisser dehors des coffres ou boîtes vides, dans lesquelles il étoit à-peu-près sûr que, dans l'espace de deux ou trois jours, un essaim sauvage viendroit s'établir. Mais il ne permettoit pas aux insectes de travailler long-tems ; l'amateur les dévorait : il se trouvoit aussi d'autres friands qui pilloient la ruche, entre autres les esclaves natifs de Madagascar, amoureux de liqueurs, et doués d'un talent particulier pour trouver et dénicher les abeilles sauvages.

1776.
Janvier.

AVEC quantité d'autres fleurs, il croît dans le canton dont j'ai parlé, différentes espèces de bruyères, et il seroit, je crois, facile d'y élever des abeilles. Près du Cap, le miel m'a paru d'une qualité inférieure. S'il y a réellement une différence semblable, provenant du plus grand nombre de bruyères qu'on trouve dans les environs de Constance, ou si j'étois au Cap plus délicat et plus dégoûté, c'est ce que je ne puis décider.

LE *yerbua* (gerboise) du Cap (*), dont j'ai déjà cité le nom, est un des animaux dont les trous souterrains servent aux abeilles sauvages pour y faire leur nid et leur miel. Les habitans le nomment *berg-haas* ou *spring-haas* (lièvre de montagnes ou lièvre sauteur). M. R. Forster en a inséré dans les transactions de Suède une description, dont voici la traduction :

« Les *yerbuas* (voy. pl. VIII, gravée d'après le dessin
« de M. R. Forster) se trouvent au Cap dans des trous
« souterrains, au pied des montagnes, dans le canton
« nommé *Stellen-bosch*. Ils vivent d'herbes et de se-
« mences, s'appriivoisent assez bien, et se laissent
« nourrir de choux, de pain et de grains. Ils dorment

(*) Voy. les Transactions de Suède pour 1778, page 108, où l'on trouve aussi des remarques de M. Sparrman, page 119. Voy. aussi *nouv. descript.*, etc. que nous avons déjà citée. Voy. M. Pallas, de *Murium genere*, sous le nom de *Mus Caffer*.

« le jour ; mais pendant la nuit, ils rôdent pour chercher
 « leur nourriture. Ces animaux ne supportent pas un
 « grand froid, mais dans les saisons rigoureuses, ils
 « se tiennent dans leurs trous et y dorment comme les
 « marmottes. Ils font trois ou quatre petits à la fois.
 « Leur caractère est l'inquiétude : on les voit toujours
 « en mouvement. Ils se posent rarement sur les pattes
 « de devant ; mais ils s'en servent comme de mains
 « pour porter le manger à leur bouche. Ils se grattent
 « et se nettoient le corps comme les chats ; ils marchent
 « sur leurs pattes de derrière comme s'ils rampoient.
 « Mais quand on les effraie, ils font avec ces mêmes
 « pattes longues et élastiques, des sauts d'une gran-
 « deur prodigieuse, relativement à la petitesse de leur
 « corps. Ils se tiennent assis sur le derrière, regardent
 « autour d'eux, pour s'assurer s'il n'y a rien à craindre
 « pour eux dans le chemin. Leur voix n'est point criarde,
 « ni tremblotante comme celle de la chèvre. Leurs
 « lèvres sont toujours en mouvement. Toute leur dé-
 « fense est de mordre et d'égratigner. Leurs cuisses
 « ont une force et une élasticité étonnante ; elle est
 « telle, qu'il seroit impossible de tenir un *yerbua* par
 « les pattes de derrière. D'un seul effort il s'échappe ;
 « on le retiendrait mieux par la queue. Ils vont flai-
 « rant toutes les plantes, et tout ce qui se trouve sur
 « leur chemin. Les habitans creusent la terre pour les
 « prendre vivans, quand ils connoissent leurs retraites ;
 « autrement, ils les chassent avec des chiens. Il y a

1776.
 Janvier.

1776.

Janvier.

« des gens qui mangent leur chair, et la trouvent
« bonne (*). »

(*) YERBUA CAPENSIS.

Cauda floccosa, palmis pentadactylis, plantis tetradactylis.

Corpus magnitudine circiter *leporis timidi*, pilis mollibus consitum, colore è fusco fulvo, subtus helvo.

Caput lateribus compressum, seu subcuneatum anticè fronte exorsum armatâ.

Ore infero, suprà mystacibus elongatis plurium ordinum cincto.

Dentes incisores in maxillâ utraq; duo, validi, exserti, contigui, occurrentes paralleli, incurvati, quadrati, apice obliquè sciui; *superiores* ex maxillâ superiore exserti, labium superius perforantes, et habent inter se foramen saccatum, nullo orificio, quod sciam, in os interiùs exeunte, *Inferiores* quoque è maxillâ inferiore exserti.

Canini nulli.

Molares ab incisibus remotissimi, 4 utrinque.

Os exiguum longitudinale. Inter os et foramen, ex quo dentes superiores prodeunt, membrana musculosa, transversa, labium superius format infrâ incisores; *lingua* exigua, teres; *palatium* rugosum; *naris* oblongæ, *rostrum* rubicundum, nudum.

Oculi laterales, amplissimi, protuberantes, nocturni.

Auricula longitudine ferè capitis, amplæ, patulæ, cochleatæ, apice et intus nudæ, venosæ.

Truncus, thorace compresso, abdomine et femoribus pro reliquâ corporis proportionem dilatatis.

Mamma 4; duæ utrinque, pectorales, vicinæ, sub pedibus anticis at in feminis paulo retrorsum.

Foramen amplum, saccatum, prominulum, rotundum, rugosum, contractile, inter clunes situm, intrâ quod anus et genitalia; *anus* posticus; *penis* in posticâ directus, *glande* reticulatâ, verrucosâ.

Pedes, palmæ quinque dactylæ, brevissime, exiles, subcylindricæ; *digiti* tribus mediis subæqualibus, lateralibus, brevioribus: subius callus sotosus, nudus, parti interiori substratus: parti exteriori lobus lateralis,

JAI

J'ai vu souvent les trous de cet animal dans les cantons de *Stellen-bosh*, et de *Camdebo*. Il ressemble à-peu-

1776.
Janvier.

profundè divisus, extus nudus, intus pilosus, adheret. *Ungues* validi, subincurvi, subsolidi, ferè longitudine digitorum.

Plantæ longissimæ, validæ, musculosæ, elongatæ, pilosæ, hirtæ (versus tarsos minus hirtæ).

Metatarsi, *tarsique* longissimi, vestiti. *Digiti* medio longiore, lateralibus brevioribus, extimo magis brevior. *Callus* subcalcaneo oblongus. *Ungues* mediocres, validi, subsolidi.

Cauda longissima, corpore longior, pilis densis, longis, fulvis vestita. *Apex* caudæ incrassatus, floccosus, pilis elongatis nigris.

Measura.

	Ped. ang. unim.
Ab apice rostri, caput usque ad basin aurium, longum . . .	4
Ab auribus ad basin caudæ per dorsum	12
Caudæ totius longitudo	17
Aures longæ	3
Armi pedum priorum	3
Tibiæ pedum priorum	3
Digiti cum metatarsis	2
Ungues	n ¹ / ₂
Femur pedis postici	4 ¹ / ₂
Tibiæ	4
Metatarsi cum digitis	5
Unguis digiti medii	n ¹ / ₂

Nota. Tab. V^a. B. Caput yerbue supinum est delineatum, cum figurâ dentium exsertorum, cum foramine *a* sub incisioribus superioribus, et oro *b* sub incisioribus, magnitudine naturali.

Post mortem animalculi, foramen saccatum, anum et penem, dum viveret includens, et tum formam subconicam protuberantem habens, fuit relaxatum, adeo ut anus et glans cum peric. aperte paterent. Itaque in tabulâ representante animal vivum, tarsi insidens, videri poterit figura foraminis illius subconici, intus saccati, at in e, ejusdem tabulæ

Tome II.

E c

1776.
Janvier.

près, pour la grosseur et la couleur, au lièvre ordinaire; mais ses pieds de derrière, qui lui servent à s'élançer à vingt pieds de distance, sont beaucoup plus longs et plus grêles, ceux de devant beaucoup plus courts. Il est fort difficile de le prendre en fouillant; car dès qu'il s'est échappé, il court avec une incroyable rapidité. Il se creuse aisément des passages sous terre au moyen de ses longues griffes de devant; et il n'est pas aisé de l'en déloger. L'on n'y réussit point avec le feu et la fumée, qu'on emploie avec succès en Europe contre les renards et les blaireaux. L'élément le plus pernicieux aux *yerbua*, est l'eau. Lorsque les colons, au moyen de canaux et de saignées, la font descendre des montagnes dans leurs champs de blé ou autres plantations, elle coule aussi dans les trous des *yerbua*, qui courent risque d'être ainsi noyés dans leurs propres demeures: ils sont alors forcés d'en sortir avec précipitation, et sont pris plus aisément.

anum *a* et penem *b* exhibente, hæc partes sunt delineatæ à mortuo animalculo. London. d. maii 1777.

Nota. Cette description et la figure de la pl. VIII, sont tirées des *Transact.* de Suède pour 1778, page 108 et suiv. Un anonyme, dans une compilation sur le Cap de Bonne-Espérance, parle de cet animal sous le nom de grande *gerbo* du Cap, et dit que les habitants les appellent *pe-its hommes de la terre*; mais ni la description ni le dessin ne sont semblables à ceux de M. Forster. Dans les vignettes en tête du 3. volume du suppl. à l'*Hist. Nat.* par M. de Buffon, on voit une petite figure semblable à cette espèce d'*yerbua*; mais il n'en est pas fait mention dans le texte. Dans le XIII^e. tome du même ouvrage, parmi plusieurs espèces de gerboises, on ne trouve aucune figure de celle-ci.

LES habitans qui ont la faculté de faire ainsi venir l'eau dans leurs champs, c'est-à-dire, tous ceux qui sont au pied de quelque montagne, ne manquent pas de noyer aussi ce qu'ils appellent les taupes, animaux dont la colonie est infestée, et qui sont dans le fait une espèce de rat à courte queue : il y en a de deux sortes, dont l'une est plus petite que l'autre. La première est fort commune autour du Cap; on les appelle *blees-mol*, à cause des taches blanches qu'elles ont sur la tête (*).

1776.
Janvier.

L'AUTRE espèce, qu'on appelle *zand-mol* (taupe de sable), est le *mus Africanus* de M. Pennant. Il est en tout semblable au premier, excepté qu'il n'a point de taches, quoiqu'il soit aussi de couleur de souris; la teinte en est plus claire. Sa queue est aussi courte que celle de l'autre; mais elle est aplatie en dessous et au bout, quoique couverte de poils qui débordent comme dans l'autre. Cet animal a beaucoup de ressemblance avec le *mus talpinus* de Pallas et de Schreiber: mais il en diffère en ce qu'il a la queue comprimée, comme je viens de l'observer. Il en diffère aussi quant à la hauteur du corps. Il a quelquefois un pied de haut,

(*) C'est le *mus Capensis* de M^{rs}. Pennant, Schreiber et Pallas, et la marmotte à longues dents de M. Brown, page 112, pl. XLVI. Cette planche est coloriée; mais la figure, qui est la même que dans la compilation sur le Cap, que nous avons citée, et la même que celle du supplément de M. de Buffon, tome III, n'est pas très-bonne.

et est par conséquent deux ou trois fois plus gros que le *mus Capensis* ou le *mus talpinus*.

1776.

Janvier.

Ces deux différentes espèces, le *mus Africanus* et le *mus Capensis*, sont une engeance pernicieuse, sur-tout pour les vergers et les vignobles. On les prend à des pièges qu'on place à l'ouverture de leurs trous, ou avec des pistolets qui se déchargent sur eux dès qu'ils viennent à toucher un fil attaché à la détente. Le *mus Africanus* est gros et lourd, et sa course est lente. On le trouve presque toujours à peu de distance de son trou; mais d'un autre côté, lorsqu'on le tient, il jette la partie antérieure de son corps à droite et à gauche avec beaucoup de vitesse et de vivacité, et tâche de s'accrocher avec ses dents à ceux qui le retiennent.

La *talpa Asiatica* de LINN., la *talpa Siberica* de PENNANT, de SEBA et de KLEIN, la *talpa aurea* de BRISSON, de PALLAS et de SCHREIBER, et le *variable mole* de BROWN, sont un seul et même animal, qui vient du Cap, et qu'on a donné par erreur à la Sibérie. C'est aussi par erreur qu'on a jusqu'à présent rapporté cet animal au genre des taupes, parce qu'on n'a point connu le nombre ni la forme de ses dents. On verra par la description suivante, faite sur un de ces animaux que j'ai rapporté conservé dans l'eau-de-vie, qu'il appartient au genre des musaraignes ou souris (*).

(*) *Dentes superiores anteriores* 2, cuneati, approximati. *Dentes inferiores anteriores* 4, subulati, horum intermediis brevioribus. *Dentes laterales*

CET animal a cinq ou six pouces de long, le museau court et sans poil, excepté à la lèvre supérieure; il est d'une couleur magnifique et continuellement changeante, comme l'a remarqué M. Schreiber, pag. 563, entre le vert, le brun et la couleur d'or (*).

1776.
Janvier.

PUISQUE nous en sommes aux animaux d'Afrique, je crois à propos de réunir ici en masse les descriptions de toutes les gazelles de cette contrée, à la suite des descriptions que je viens de donner, afin d'éviter des

in utraque maxilla, utrinque 7, horum duobus seu tribus prioribus simpliciusculis, acutis interioribus, seu posterioribus, duobus seu tribus furcatis, cuspidate extimo majore.

Cet animal peut donc être appelé *sorex aureus*, *caudâ nullâ*, *rostrâ nudâ brevî*, *palmis sub 4 dactylis*, *plantis 5 dactylis*. Je dis *sub 4 dactylis*, car l'animal a sur le côté de ses trois ongles crochus, posés l'un derrière l'autre, un petit ergot ou espèce d'ongle plus court, que les naturalistes n'ont point observé, et qui pourroit par la suite occasionner quelque méprise.

(*) On trouve dans les *Illustrations of zoology* de P. Brown, p. 110, pl. XLV, une assez bonne gravure enluminée de cet animal; cependant la couleur d'or n'est ni assez exprimée, ni assez belle, et l'on n'y voit point le quatrième ergot.

Quant à la question que M. Pallas propose (*de murium genere*, p. 154, en note, je réponds que cet animal a des yeux, mais qu'ils sont si petits, qu'il est fort difficile de les distinguer lorsque l'animal vient d'être tué. Dans celui que j'ai rapporté, je ne les vis qu'après avoir dépouillé la tête de sa peau. Ils se trouvent placés dans le centre d'une ligne droite que je suppose tirée des narines aux oreilles. Ces dernières sont en ligne horizontale avec le gosier de l'animal : les ouvertures en sont assez larges extérieurement, mais intérieurement presque imperceptibles. L'animal n'a point de bouts d'oreilles.

répétitions dans lesquelles je serois inévitablement entraîné, si je m'obstinois à suivre l'ordre de mon journal.

1776.

Janvier.

Le *hart-beest* dont j'ai déjà souvent parlé dans le cours de cet ouvrage, est de toutes les grandes gazelles Africaines la plus commune à *Brunijes-hoogte*, par toute la colonie, et probablement par toute l'Afrique. Ces animaux se tiennent en troupes plus ou moins nombreuses; cependant on en rencontre assez souvent d'errans et d'isolés. J'ai eu souvent occasion d'en chasser. La figure que j'en ai donnée (pl. II de ce volume), est prise d'un de ces animaux que j'ai tué moi-même. Sans chercher à déprécier l'ouvrage des autres, je suis obligé de renvoyer le lecteur à cette figure, comme étant la seule de toutes celles qui jusqu'à présent ont été publiées, qui ressemble à l'animal.

La plus grande hauteur du *hart-beest*, mesuré le long des pieds de devant et du garrot, ne va guère au dessus de quatre pieds. Les cornes, qui sont les mêmes dans les deux sexes, mesurées le long de leur courbure extérieure, sont longues de six à neuf pouces; noires par-tout, et en général de même nature que celles des gazelles. Les colons en font de jolies cuillers; cependant celles du *gnu* passent pour être d'un grain plus fin, d'une teinte plus noire, et pour prendre mieux le poli. Au reste, les cornes du *hart-beest* sont plantées sur une petite protubérance du crâne, et elles sont presque

contiguës à leur base; ensuite elles vont en divergeant jusqu'au tiers de leur longueur, s'inclinent en avant jusqu'aux deux tiers, et alors se courbent en arrière et un peu en dedans, formant dans le haut un arc lisse et uni, qui suit une direction presque horizontale, et dont la pointe est pourtant un peu retournée en bas. (Voy. la fig.) Les deux tiers des cornes depuis la base, sont garnis d'anneaux au nombre d'environ dix-huit: ces anneaux, dans le bas, n'ont guère qu'une ligne ou même une demi-ligne d'élévation au dessus de la surface, mais en haut près de la courbure, ils sont plus saillans, hauts de trois à six lignes, d'une forme plus irrégulière, quelquefois noueux, et quelquefois tournans en spirale. Tous ces anneaux ou élévations sont polis et adoucis; mais on apperçoit dans les intervalles nombre de petites cannelures longitudinales.

1776.
Janvier.

LA couleur dominante dans le *hart-beest* est le canelle, mais le front est couvert de poils noirs, mêlés d'un peu de brun, et annelés. Deux pouces plus bas commence une tache noire oblongue qui s'étend jusqu'aux narines. La lèvre inférieure, le devant des épaules, sont aussi couverts de poils noirs, de même que la partie antérieure des pieds de devant jusqu'aux sabots, autour desquels le noir se prolonge en tournant, et s'élève par derrière jusqu'au paturon. Cette couleur est distribuée à-peu-près de la même manière sur les pieds de derrière, et entre le boulet et le joint du paturon. Une

1776.
Janvier. grande raie noire s'étend aussi à l'extérieur et à l'intérieur de la cuisse de derrière, jusqu'au genou, comme on peut le voir dans la figure.

DEUX raies étroites prennent depuis les oreilles, et s'étendent ensemble tout le long de la nuque; de là une tache ovale d'un brun foncé couvre tout le dos, et se termine sans se rétrécir, précisément au dessus de la queue, qui est petite, et à la première inspection, ressemble à celle d'un âne. Les poils commencent dès le haut, sont noirs et à-peu-près de la nature des crins : ils sont plutôt dressés sur la queue que pendans; les plus longs, ceux qui sont à l'extérieur, n'ont pas tout-à-fait six pouces.

Les parties supérieure et postérieure des cuisses de derrière, leurs bords supérieurs et intérieurs, et le ventre, sont d'un jaune pâle; la partie postérieure des cuisses de devant est aussi d'une nuance un peu plus claire que la couleur cannelle, qui couvre, comme nous l'avous dit, toutes les autres parties de l'animal.

A la distance d'un pouce ou d'un pouce et demi, au dessous de l'angle interne de l'œil, et sur la même ligne, est un *porus* d'une ligne de diamètre : de ce *porus*, qui est l'ouverture d'une caroncule située au dessous, découle une matière semblable au cérumen. J'observai que mes Hotteutots conservoient précieusement

sement ce *mucus* dans un morceau de peau : ils lui attribuoient de grandes vertus médicinales (*).

1776.

Janvier.

Le *bubalis* des anciens étoit probablement le même animal que notre *hart-beest*, et que la vache de Barbarie, décrite dans les mémoires pour servir à l'histoire des animaux (II^e partie, page 24). La figure qu'on y trouve pl. XXXIX, n'a pas, il est vrai, une parfaite ressemblance avec le *hart-beest* ou *antilope dorcas* ; mais comme sous d'autres rapports elle est assez peu caractérisée, on peut aussi croire, avec quelque vraisemblance, qu'elle représente cet animal. Cependant, dans la description on lit ces mots, qui n'ont aucun rapport avec la peau du *hart-beest* : *poil roux, plus pâle vers la pointe que vers la racine, presque du même gros-seur vers la pointe que vers la racine*. Il paroît que c'est

(*) Lorsque la peau est sèche, il est difficile d'y appercevoir le pores, et c'est peut-être la raison pour laquelle le savant zoologiste M. Pallas n'en parle point : comme il a fait ses descriptions sur des peaux desséchées de cet animal, et qu'il n'avoit pu approcher d'aussi près le *hart-beest* qu'il avoit vu vivant, il est possible que ce *papus cariferus* ait échappé à sa vue. On voit aussi sur la peau du *hart-beest* que j'ai rapportée, la petite barbe ou moustache dont parle M. Pallas, et qu'il dit être de chaque côté de la tache noire sous la lèvre inférieure. M. P. décrit cet animal (fasc. I^{er}, p. 22, n^o XVI, et fasc. XII, n^o XIII, page 16 de ses *Spicilegia Zoologica*) sous le nom d'*Antelope bubalis* ; mais il en avoit été fait mention dans *Hydrum Naturæ* sous le nom de *Lepus dorcas*, j'aime mieux lui garder ce nom spécifique, pour éviter la confusion, surtout d'après l'opinion bien fondée de M. Pallas, qui le rapporte aux genres des antilopes ou gazelles.

1776.
Janvier.

d'après ce passage seul, que M. de Buffon (*), à l'article *bubale*, confond le *hart-beest* avec l'animal que Kolbe a appelé *élan*; quoiqu'il donne de ce dernier une description tout-à-fait différente, et comme d'un animal ayant des poils gris de cendre, etc.

Le poil du *hart-beest* est très-fin, long environ d'un pouce; il ressemble sous d'autres rapports à celui des cerfs et gazelles; les oreilles sont couvertes de poils blancs à l'intérieur. Cet animal n'a des dents incisives qu'à la mâchoire inférieure; elles sont au nombre de huit; celles du milieu sont les plus larges, et elles sont aussi plus larges au sommet qu'à la base; en tout elles sont semblables à celles du *gnu*: les jambes sont menues, les pâturons et les sabots petits (**).

(*) Voy. Hist. Nat. tome XII, page 296.

(**) M. Pennant, dans sa *Synopsis* des quadrupèdes, page 37, et dans son *Histoire* des quadrupèdes, page 50, appelle cet animal *cervina antilope*, et croit que M. Forskal, par le *haker nash* des Arabes, qu'il met au nombre des animaux dont le genre est encore indéterminé, a voulu parler du *cervina antilope*.

M. Houttuyn, dans la description et la misérable figure qu'il nous a données, tome III, page 213, pl. XXIV, veut aussi probablement parler du *hart-beest*. On peut aisément voir que cette figure a quelque affinité avec le *temonagana* de Seba, tome I, pl. XLIII, à laquelle M. Pallas renvoie aussi avec raison en parlant du *hart-beest*; mais je m'aperçois qu'il le confond avec son *antilope du Sennegal*. Cependant la description ne semble pas quadrer aussi bien avec le dessin de Seba, qu'avec celui du *koba* de M. de Buffon, pl. XXXII, fig. 2, à laquelle il renvoie aussi.

Le squelette et la tête donnée par M. de Buffon, tom. XII, pl. XXXVII

Le *hart-beest*, avec sa large tête, et par l'élévation de ses épaules, est une des moins jolies de toutes les antilopes. Son pas le plus accéléré ressemble à un galop pesant ; il court cependant aussi vite que toute autre grande gazelle. Lorsqu'il s'est éloigné à une certaine distance des chasseurs, il lui est plus ordinaire qu'à la plupart des autres gazelles, de se retourner fréquemment tout en fuyant, de faire halte, et de les regarder en face. Il s'agenouille comme je l'ai déjà observé, ainsi que le *gnu*, lorsqu'il veut heurter de la tête. La chair en est d'un grain fin, un peu sèche, mais cependant d'un haut goût assez agréable : au moins elle n'est pas aussi grossière que celle du *buntbok*. M. de Buffon (page 298) veut séparer le *hart-beest* ou *bubale*, du genre des gazelles, des chèvres et de tout autre genre ; mais il faut convenir, d'après ce qu'on vient de lire, que c'est à celui des gazelles ou antilopes, qu'il doit être rapporté.

1776.
Janvier.

et XXXVIII, sous le nom de *bubale*, appartient au *hart-beest*, et il paraitroit par là que les cornes sont sujettes à varier. D'après cela, ne seroit-il pas possible que les antilopes *cervina* et du *Sénégale* de M. Pennant, fussent un seul et même animal ? A la vérité, quoique j'aie remarqué que les cornes du *hart-beest* diffèrent souvent entre elles par leur surface extérieure, il m'a cependant semblé que leur position étoit constamment la même dans le grand nombre de *hart-beest* que j'ai vus en Afrique.

Nota. Dans quelques éditions de cet ouvrage, qui a été traduit en plusieurs langues, la tête du *hart-beest* a été représentée un peu trop petite ; erreur qu'on avoit commise en réduisant la figure en petit. Mais dans la présente édition on a corrigé ce défaut.

F f ij

1776.
Janvier.

KAAPSE-ELAND, l'élan du Cap, ou élan gazelle (voy. pl. II de ce volume), est le nom que les colons donnent à un autre animal un peu plus gros, plus lourd, et cependant plus joli que le précédent. J'en ai déjà fait mention plusieurs fois, et j'en ai donné la description dans les Transactions de Suède de 1779. Les Caffres l'appellent *empofos*. J'ai retrouvé dans mes notes manuscrites, qu'ils le nomment aussi *poffos*, et les Hottentots *i'gann*. Cet animal n'a été vu par aucun naturaliste, personne conséquemment n'en a jusqu'à présent donné, ni description, ni dessin satisfaisans.

L'ÉLAN du Cap, comme les autres grandes gazelles, habite les plaines et les vallées (*), et non les hautes montagnes où Kolbe l'a envoyé, et sur lesquelles il est tout-à-fait probable qu'il ne sauroit grimper, massif et pesant comme il est. M. de Buffon (tom. XII, pl. XLVI, p. 378) en a fort bien dessiné les cornes;

(*) M. Pennant, dans sa nouvelle édition de son excellente histoire des quadrupèdes, tome I, page 70, a fort bien compris mon sens dans les Transactions de Suède; mais il a été, aussi bien que M. Pallas, dans ses *Spicilegia Zoologica*, fasc. XII, page 11, induit en erreur par Kolbe, en fixant la demeure des élans du Cap dans les montagnes. (Voy. fasc. I, pl. XVI.) C'est d'après cette notion erronée que M. Pallas, qui (l. c.) avoit d'abord parlé de cet animal sous le nom d'*oryx*, l'a changé en celui de *dorcas* (voy. fasc. XII, pages 5, 11, 17), et a transporté, quoique le nom d'*oryx* à un autre animal. Il est à désirer qu'on puisse épurer ces variations dans les noms; elles doivent nécessairement jeter de la confusion dans la science de l'histoire naturelle.

mais il les a mal-à-propos assignées au *coudous* (en hollandais *koedoe*), qui est un animal tout-à-fait différent, et dont nous parlerons dans la suite.

1776.

Janvier.

LA figure qu'on trouve , pl. II , a été dessinée sur un animal vivant , que je vis à mon retour , et qu'on avoit pris comme il étoit encore jeune ; il n'avoit pas encore atteint toute sa croissance. Quoiqu'il ne fût jamais lié ni enfermé , et qu'il eût nuit et jour la liberté de courir , il ne s'évadoit point et restoit constamment dans les environs de la ferme ; ce qui prouve combien il seroit facile de domestiquer cette espèce de gazelle , qui une fois apprivoisée , pourroit être aux colons beaucoup plus utile que les chevaux et les bœufs , et employée aux mêmes usages. L'élan du Cap n'a pas besoin , m'a-t-on dit , de prendre beaucoup de nourriture pour entretenir son embonpoint ; il se contente fort bien des arbustes , dont le sol produit beaucoup plus que de gazon. Dans ce jeune élan , les poils du haut de la tête et du front étoient plus longs que dans trois autres vieux que j'ai vus ; mais il n'avoit point l'apophyse ou petite élévation que les trois autres , un surtout , avoient entre et derrière les cornes.

L'ANIMAL est d'une couleur cendrée , un peu tirant sur le bleu , excepté les parties suivantes , qui sont noires : la touffe du bout de la queue , la peau entre l'ergot et les sabots , et la petite crinière , qui se tient

1776.
Janvier.

droite, et prend depuis la nuque jusqu'à la queue, tout le long de l'épine du dos.

DANS l'animal formé, les cornes sont longues de deux pieds, d'un brun foncé, et torses (*); la tête est plate, assez large au sommet, mais fort étroite au dessous des yeux; il a une espèce de toupet planté droit sur le front, le museau pointu, et sous la gorge un fanon ou peau pendante, séparée en deux par de longs poils.

L'ÉLAN du Cap a beaucoup de graisse, sur-tout autour du cœur. Dans un vieux animal que nous avons chassé et tué, nous trouvâmes une si grande quantité

(*) La torsion des cornes est visible depuis la base jusque vers le milieu. L'on y distingue trois côtes ou arêtes séparées, après lesquelles la corne s'élève droite et ronde; cependant les pointes ont une petite inclinaison en dedans et en devant: la côte de derrière, près de la base, forme en s'élevant, et devient, vers la moitié de la partie torse, l'arête du milieu et la plus élevée; mais en montant encore, elle décroît par degrés, revient derrière, et disparaît à la moitié de la partie supérieure de la corne. L'arête antérieure et intérieure est la plus obtuse, et presque tout-à-fait arrondie; la troisième, celle qui commence en dehors et en devant, se termine de même au sommet, et monte un peu plus haut que les autres. Au dessous de toutes ces sinuosités, vers la base des cornes, on voit plusieurs anneaux de forme irrégulière, raboteux et obliques. Ils sont assez bien exprimés dans la figure de la pipe des *bohis*, représentée pl. I, fig. 3, tome I^{er}. Mais après, les fibres de la corne prennent une direction en spirale, et s'élèvent parallèlement avec les arêtes que je viens de décrire, et sur lesquelles on découvre cependant plusieurs demi-anneaux ou inégalités raboteuses et transversales.

de graisse fine et délicate, que nous ne pûmes toute la loger dans une boîte, qui avoit contenu environ dix livres de beurre. Lorsque nous repassâmes le désert, quelques chiens que nous amenions avec nous, nous dévorèrent, dès le commencement du voyage, toute notre provision de beurre. Ce fut à cette occasion qu'un fermier qui nous accompagnoit encore, nous indiqua la manière de réparer cette perte par de la graisse d'élan, et nous apprit la manière de l'apprêter pour en assaisonner nos viandes, et même pour la manger sur le pain. Elle est aussi bonne que la graisse d'oie ou de porc, dont on fait ordinairement des beurrées; je dirois même qu'elle est meilleure, si j'étois sûr que, dans la position où j'étois alors, manquant de tout autre aliment de ce genre, un violent appétit ne faisoit pas illusion à mon goût. La poitrine de l'animal est la partie la plus grasse, et passe pour la plus délicate. La chair est d'un grain plus fin, elle a plus de suc et meilleur goût que celle du *hart-beest*.

1776.

Janvier.

LORSQU'ON chasse les *élans*, ils ont coutume de courir autant qu'ils le peuvent contre le vent, lors même que le chasseur vient de ce côté, et veut leur faire rebrousser chemin. Ils vont par hardes nombreuses, on est dans l'opinion qu'ils font, comme les *spring-boks*, des émigrations vers le sud lorsqu'ils manquent d'eau dans les parties septentrionales, ou de pâturages, dans les grandes sécheresses.

1776.
Janvier.

Au moment où nous étions prêts à partir d'*Agter-brunjes-hoogte*, quelques Hottentots y arrivèrent, et dirent qu'ils avoient vu entre les deux *Vish-rivier*, des troupes innombrables d'*élans*, mais qui étoient aussitôt retournés de là vers le nord. Il est probable que les Hottentots avoient dit la vérité; car en revenant, nous remarquâmes que plusieurs endroits auparavant couverts d'herbes vertes, étoient alors ras et nus, et foulés par des pieds d'animaux, comme seroit une place où auroit campé un régiment de cavalerie.

IL est à croire que des hardes si nombreuses et si serrées ne pourroient ou ne voudroient point s'écarter pour laisser passer des chasseurs à cheval, ou du moins, que les premiers rangs poussés par l'arrière-garde, feroient inévitablement quelque résistance. Si pareil accident nous fût arrivé, et que nous n'eussions pas eu assez de tems ou de place pour leur céder le passage, cette armée de quadrupèdes auroit eu bientôt passé sur le corps de notre petite compagnie.

LES *élans* mâles sont toujours les plus grands et les plus gras de la troupe; plus ils sont âgés, plus la graisse les appesantit; ils ont visiblement la gorge plus pleine que les autres; et comme ils ont peine à les suivre, et qu'ils sont les premiers fatigués, lorsqu'on donne la chasse à un troupeau d'*élans*, ce sont ceux-là qui restent le plus ordinairement sous les coups des chasseurs.

seurs. On m'a dit qu'il arrivoit par fois , que des *élans* mâles, encore jeunes et passablement vites à la course, mais d'une certaine espèce plus chargée de graisse que les autres, tomboient morts après une simple chasse un peu vive, et que la graisse fondue leur sortoit, avec le sang, par les narines. Un jour que nous revenions à notre logis après une partie de chasse, accompagnés d'un fermier et de son fils, âgé de vingt ans, nous aperçûmes un jeune *élan-gazelle*. Comme le jeune homme étoit le plus agile et le mieux monté, son père l'envoya lui donner la chasse. Ce fut pour moi un amusement agréable, de suivre de l'œil cette chasse, mais qui ne dura qu'un quart d'heure. Lorsqu'ils furent à une certaine distance, le cheval et l'*élan* couroient l'un et l'autre si vite pour gagner le dessus du vent, qu'on pouvoit à peine appercevoir leurs jambes, et l'on eût dit qu'ils voloient au dessus des montagnes et des plaines. Le jeune chasseur eut plus d'une fois l'avantage du vent; mais voulant prolonger le plaisir de la chasse, et animé par l'espérance de fatiguer le gibier et de nous le ramener, il négligea plusieurs belles occasions de descendre de cheval et de tirer.

1776.
Janvier.

IL est à remarquer que l'air étoit assez calme, et qu'alors les *élans* sont ordinairement moins obstinés que dans un autre tems, à avoir sur les chasseurs le dessus du vent. Aussi arrive-t-il quelquefois que d'habiles et vigoureux chasseurs, purement pour leur plai-

1776.
Janvier.

==== sir, poursuivent pendant long-tems des *élans* ou autres gazelles , et leur faisant quitter les plaines , les chassent devant eux jusqu'à la porte de leurs maisons avant de les tirer.

NOTRE jeune chasseur revint au bout de deux heures , fatigué et honteux. Il alléqua pour excuse , qu'il avoit tiré et blessé l'*élan* ; mais que le coup n'ayant pas été mortel , l'animal s'étoit sauvé dans un buisson très-serré , tandis que lui étoit occupé à arranger la selle de son cheval , dont la sangle s'étoit détachée.

MAIS une particularité qu'il nous assura avoir remarquée en chassant cet *élan* , c'est qu'il suintoit de sa gorge une écume sanguinolente , mêlée avec cette mousse blanche de sueur qu'on remarque sur presque tous les animaux après une course vive. Cette assertion n'est pas dénuée de vraisemblance ; cependant je n'oserois la garantir : un fait aussi extraordinaire a besoin d'être confirmé par plusieurs témoins , et d'être vu de plus près.

Au reste , tous les colons pensent , ainsi que moi , qu'après une chasse aussi animée , l'animal échappe pour le moment au chasseur ; mais que bientôt il devient perclus de ses membres et meurt , ou du moins , que dans la suite , affoibli et malade , il offre une proie facile à d'autres chasseurs , ou aux bêtes féroces. Il en est

autrement pour les chevaux , que leur maître empêche de boire ou de se refroidir trop tôt après ces courses ; cependant presque tous les chevaux de chasse , après un certain tems , ont des éparvins , et les articulations roides. Ils sont engourdis et lents , jusqu'à ce qu'échauffés par la course , leurs jarrets reprennent leur souplesse. Un chasseur de notre compagnie étoit monté sur un grand cheval aussi fluët qu'un lévrier , et extraordinairement fourbu. Cependant , quand il fut échauffé , c'étoit un des plus légers et des plus rapides coureurs que j'aie vus.

1776.

Janvier.

Ces parties de chasse ne sont pas sans difficultés , ni sans danger pour les chasseurs eux-mêmes. Ils ne peuvent éviter d'être quelquefois emportés par leurs chevaux , à travers le taillis et les buissons , qui , avec les habits , déchirent aussi les jambes ; quelquefois il faut sauter par-dessus des fosses et fossés dangereux ; il leur arrive aussi de tems en tems , de s'enfoncer dans des trous et passages souterrains , creusés par les animaux dont nous avons parlé.

LE 1^{er}. de février , en chassant un *élan-gazelle* , comme nous revenions vers le Cap , mon cheval au milieu de sa course au grand galop , s'enfonça ainsi du devant dans la terre : il me sembla , et mes compagnons en jugèrent de même , qu'il fit la roue , en tombant d'abord sur la tête , et se retrouvant ensuite sur

G g ij

1776.
Janvier.

le dos. Quant à moi , je fus jeté fort loin de lui , tenant mon fusil à ma main , et froissé sur-tout aux deux poignets , dont je me suis ressenti long-tems après ; heureusement le fusil , quoique armé , ne partit point dans ma chute. Dès que mon cheval fut relevé , il reprit le galop et s'enfuit à nos chariots , qu'on voyoit de cet endroit ; ainsi j'eus de plus la mortification d'être obligé de revenir à pied ; circonstance qui auroit eu des suites encore plus funestes , si ce malheur me fût arrivé à une chasse de buffle ou de lion. Mes compagnons étoient si animés à la chasse , qu'ils poursuivirent leur course sans se donner la peine de venir voir si j'avois , ou non , besoin de secours.

CEPENDANT les *élans-gazelles* sont encore moins légers à la course que les *hart-beest*. La peau de leur cou est plus épaisse , et plus dure que celle du *hart-beest* , ou que celle du bœuf ordinaire. Après la peau du buffle , c'est de la peau de l'élan qu'on fait les meilleurs licous pour les bœufs ; on en fait aussi des traits de chariots , des souliers de campagne , et autres ustensiles de ce genre. La femelle a des cornes comme le mâle. Les Hottentots en font , comme je l'ai dit , leurs pipes. (Voy. pl. I , fig. 3 , tom. I) L'*élan* n'a point au coin de l'œil , comme le *gnu* et le *hart-beest* , de *porus sebaceus* ou *ceriferus* (*).

(*) Dans le dernier élan que nous tuâmes , j'observai qu'il avoit de chaque côté de ses huit dents de devant , une excroissance cartilagi-

Koedoe, qui se prononce *koudou*, est le nom donné par les colons à une belle gazelle, haute de stature, avec des jambes longues et menues. Elle est plus large de corps, quoique moins épaisse et moins pesante que l'élan du Cap. Ses cornes sont deux fois plus longues que celles de l'élan, et la courbure en spirale en est plus marquée, et forme une forte arête ou côte très-saillante (*).

1776.
Janvier.

neuse, exactement semblable à une défense. Ces excroissances étoient un peu flexibles et élastiques. Il ne paroît pas qu'elles pussent servir en rien à la mastication. Il est difficile de conjecturer de quel autre usage elles peuvent être. Dans le jeune élan vivant sur lequel j'ai fait mon dessin, il ne m'est pas venu à la pensée d'examiner la position de ces deux excroissances.

(*) M^{re}. de Buffon et d'Aubenton ont donné aux cornes dessinées tome XII, pl. XLVI, le nom de cornes de coudous. Ces cornes, suivant moi, appartiennent plutôt à l'élan du Cap, et les autres au *Koedoe* que je décris, dont le nom a été aussi changé en celui de condoma.

M. Houttuyn n'a pas été heureux en assignant le *Koedoe* au genre des béliers (dans son *Natuurlike Historie*, tome III ; page 267.) Excepté les cornes, toute la figure qu'il en a donnée pl. XXVI, ne vaut absolument rien. Notre compatriote, le grand Linné, a fait aussi une méprise dans le *Syst. de la Nature*, en renvoyant à ce dessin, comme à une bonne figure de l'ovis *streptoceros* ; quoique le corps auquel on a adapté les cornes, qui ne lui appartiennent pas, ne ressemble visiblement pas à celui d'un béliers. On en trouve une meilleure figure dans la *nouvelle description du Cap de Bonne-Espérance*, pages 41, 42, faite, comme l'auteur nous l'assure, sur un animal vivant. Cependant j'avouerai que je ne me suis jamais aperçu que ces animaux aient de la barbe. Je ne disputerai pas ce point fort obstinément, n'ayant vu l'animal vivant que deux fois dans le cours de mes chasses. Il est vrai que je l'ai vu ces deux fois d'assez près. M. Pallas, qui a examiné la tête d'un *Koedoe*, remarque dans ses *Spéc.*

1776.
Janvier.

LA taille haute et la forme élancée du *koedoe*, n'avoient fait croire qu'il devoit être fort léger à la course ; mais deux colons m'ont assuré qu'il n'avoit cette qualité qu'à

Zool., I, page 1—17, que le *koedoe* n'a point de barbe, et conséquemment qu'il ne peut être le même que le *capra anonyma* de Kolbe. M. Pennant, qui, dans son *Histoire des quadrupèdes*, tome I, page 77, a décrit avec soin le *koedoe* sous le nom d'*antilope rayé*, sur plusieurs peaux de cet animal, et qui renvoie à la figure de la *novv. description du Cap*, qu'il assure être exacte, ne parle point du tout de la barbe. J'ai avancé, il y a déjà quelque tems, dans les *Transactions de Suède* de 1779, page 157, que la femelle du *koedoe* n'a point de cornes. C'est un fait qui n'avoit été remarqué auparavant par aucun zoologiste, et dont j'aurois désiré pouvoir ici donner de nouvelles preuves ; mais un autre fait dont je me suis assuré moi-même, sur un jeune *koedoe*, au moment qu'il fut tué, c'est qu'ils n'ont point au dessous de l'œil ce *porus ceriferus* qu'on trouve dans nombre d'autres gazelles.

La couleur dominante sur la peau d'un jeune *koedoe* que j'ai rapportée, est un brun tirant sur la rouille. L'épine du dos est partie brune, partie blanche, mais les taches qui vont de haut en bas, au nombre de huit ou neuf, sont blanches. La partie postérieure du ventre est de la même couleur, qui descend droite en forme de raie sur la partie antérieure des jambes de derrière, et se termine environ de la largeur de la main au dessus des sabots. Mais immédiatement au dessus de ces sabots, est une tache blanche qui paroît divisée en deux. Les joints du paturon sont très-petits, et les paturons eux-mêmes sont bruns. On voit sur la poitrine quelques marques d'un brun foncé. Le front et le bout du museau en dessus sont bruns, la lèvre inférieure est blanche, et l'on voit un peu de blanc sur la lèvre inférieure, sur les genoux et sur chaque côté des pieds de devant. Une raie blanche d'un demi-pouce de long s'étend, à partir de l'angle interne de chaque œil, et ces raies se rejoignent assez près juste au dessus du nez. Sur chacun des deux os de la joue, sont deux petites taches blanches. Le bord intérieur des oreilles est couvert de poils blancs, et le haut du cou est orné d'une crinière brune d'un pouce de long.

un degré médiocre, et qu'il est bientôt fatigué, et pris plus aisément par les chiens, que toute autre gazelle; cependant le mâle avec ses longues cornes, se défend avec beaucoup d'ardeur contre ses ennemis, lorsqu'il se trouve en champ clos avec eux. Je ne puis croire que la grandeur des cornes du mâle soit la cause de sa lenteur à la course; car la femelle est débarrassée de ce fardeau, et ne passe pas pour être plus légère. Pour quelle raison la nature n'a-t-elle laissé à cette femelle aucun moyen de défense et de salut, ni dans l'armure de sa tête, puisqu'elle n'en a point, ni dans la vitesse de ses pieds? Je l'ignore.

1776.
Janvier.

COMME nous revenions vers le Cap, nous rencontrâmes sept ou huit *koedoe*, un desquels, comptant peu sur sa célérité, se sauva dans la rivière, où il s'embarrassa dans les herbes dont la surface de l'eau étoit couverte. Nos chiens l'attrapèrent et le déchirèrent en pièces; ensuite deux de nos Hottentots allèrent à la nage le chercher, et le découpèrent. La chair me parut être de la même nature que celle du *hart-beest*, mais la moëlle en étoit suivant moi délicieuse. Le *koedoe* se borne, plus que toute autre gazelle, à manger des arbustes. Un chasseur en présence duquel je parlai de ces cartilages de l'*élan-gazelle*, semblables à des défenses, et dont j'ai fait mention ci-devant dans une note, me dit que le *koedoe* avoit des excroissances exactement pareilles.

1776.
Janvier.

UNE autre grande gazelle du Cap est connue sous le nom de *gemse-bok*, ou *chamois*. Le docteur Forster, dans son voyage, tom. I, p. 84, a déjà remarqué combien cette dénomination est impropre sous plusieurs rapports (*).

CET animal est vraisemblablement particulier aux parties nord-ouest de la colonie ; car dans toute l'étendue de pays que j'ai parcouru, je n'en ai jamais ni vu ni entendu parler. Cependant on en voit fréquemment des cornes au Cap. J'en ai trouvé une dans le cabinet de l'académie royale : elle est d'une couleur noirâtre, longue d'environ trois pieds, et presque droite. On voit dans la partie inférieure, environ vingt anneaux saillans, ondés, raboteux ; la partie antérieure est lisse, et se termine insensiblement en pointe aiguë. Le diamètre de la base est d'environ un pouce et demi (**).

(*) Les cornes de cet animal sont fort bien dessinées dans M. de Buffon, tome XII, pl. XXXIII, fig. 3, et l'on trouve une belle figure de l'animal en entier dans la *novv. descript.*, etc. page 56, où le nom de *pasan* que lui a donné M. de Buffon, lui est conservé. M. Pallas, qui dans ses *Spicil. Zool.* fasc. I, page 14, l'a nommé *antilope bequaertica*, a jugé à propos de changer son nom, fasc. XII, page 16 et 17, en celui d'*antilope oryx*. M. Pennant l'a décrit sous la dénomination de *gazelle égyptienne*. Voyez sa *Synopsis of quadrupeds*, page 23, et son *Hist. of quadrupeds*, p. 67. M. Houttuyn, par sa figure 1, pl. XXIV, à laquelle Linné renvoie pour exemple de sa *capra gazella*, veut probablement parler du *chamois du Cap*.

(**) Au reste, voici la description qu'on trouve de cet animal dans M. Pennant, et dans la compilation que nous avons souvent citée.

Couleur, gris de cendre, un peu tirant sur le rouge ; le ventre, les

La

La description que donne Kolbe, de son *élan* (appelé dans l'édition allemande *elend-thier*, p. 145), se rapporte plutôt en quelque sorte à cette gazelle, qu'à celle qui est connue actuellement au Cap sous ce nom ; et dont j'ai donné la description. Mais, que ce soit l'une ou l'autre de ces gazelles que Kolbe ait voulu décrire ; sa description est toujours fautive, et la pesanteur de 400 livres qu'il lui attribue, est au dessous du véritable poids de l'animal : une absurdité plus grande encore dans l'assertion de Kolbe, est de prétendre qu'un animal si pesant puisse être attrapé par un lacet fait d'une petite ficelle, et enlevé en l'air.

1776.
Janvier.

Le *blaauw-bok* (le bouc bleu) est une gazelle de la grande espèce, et ne se trouve probablement, ainsi que la précédente, que dans les parties nord-ouest ; cependant il peut arriver que de tems en tems un de ces animaux s'écarte de leur canton natal : car à *Krakeel-rivier*, j'ai vu une peau conservée de *blaauw-bok*. Il ressemble, dit-on, pour la couleur, lorsqu'il est vivant,

jarrets et la figure, blancs ; mais les espaces devant et autour de la corne, ainsi que le devant de l'extrémité supérieure du museau, et le bas de la tête, sont noirs, ou tirant sur le brun. On y voit aussi une raie d'un noir brunâtre, qui prend depuis les yeux jusqu'à la mâchoire inférieure, et est jointe par une autre raie pareille à la tache dont nous venons de parler, qu'on voit sur le museau et le front. Suivant ces naturalistes, l'animal est aussi d'une couleur foncée sur les épaules, un peu sur la partie antérieure des jambes, aux endroits qui séparent le ventre des côtés, sur la queue et tout le long du dos et du cou.

Tome II.

Hh

à un velours bleu ; mais lorsqu'il est mort cette couleur devient plombée (*).

1776.

Janvier.

Le *bunte-bok* (bouc peint ou rayé) appelé par M. Pennant l'antilope enharnaché (*harnessed*), et par M. Pallas, *antilope scripta*, qui, comme je l'ai déjà observé, est un peu moins grand que le *kari-boest*, et un peu plus que le *bosh-bok*, ne se trouve dans aucun endroit à l'est du Cap, qu'à Zwellendam. Cependant un fermier qui avoit été dans le pays des *Tambukis*, me dit y avoir vu des *bunte-boks*, quoique un peu différens de ceux de Zwellendam.

J'ai décrit précédemment le *gnu*, et j'en ai donné la figure (pl. V.) Je suis toujours porté à ranger cet animal au nombre des grandes gazelles d'Afrique, et plus encore, depuis que, convaincu par les raisons que j'ai données dans les transactions de Suède, le Pliny de l'Angleterre, dont j'ai si souvent, dans le cours de cet ouvrage, cité l'admirable *Histoire des quadrupèdes*, a pareillement trouvé juste de rapporter le *gnu* au genre des gazelles.

(*) Le lecteur peut voir, sur ce sujet, l'antilope bleue de M. Pennant, et l'antilope leucophaea de M. Pallas, qui l'appelle ainsi, de ce que l'animal a au devant et au dessous des yeux une large tache blanche. Les poils, sous le ventre, sont longs et blancs. Les cornes sont tournées en arrière, et ornées d'environ vingt-quatre anneaux qui montent jusqu'aux trois quarts de leur hauteur. Elles sont polies dans le haut, et se terminent insensiblement en pointe.

LES animaux suivans, qui n'ont point de *porus ceriferus* sous l'œil, et dont plusieurs auteurs ont déjà fait mention, appartiennent à la petite espèce des gazelles d'Afrique.

1776.
Janvier.

LE *bosh-bok* (*). Voy. pl. VI.

LE *spring-bok* ou *bouc sauteur* (voy. pl. I), nommé par M. Pallas, *antilope pygærgus*, fasc. XII, p. 15.

OUTRE les gazelles citées, il y en a encore dans cette partie de l'Afrique plusieurs autres, dont je ne puis rendre aux zoologistes un compte aussi exact qu'ils pourroient le desirer; je crois cependant qu'il ne sera pas inutile d'en faire ici l'énumération: elle peut exciter l'attention des naturalistes et des voyageurs sur cette branche principale de la zoologie, qui jusqu'à ce moment a été enveloppée d'obscurité. Ces animaux sont;

LE *rec-bok* (bouc rouge), animal haut de deux pieds, et qui va par troupeaux (**). Il n'étoit pas rare à *Hotten-*

(*) *Boshbok*, ou *antilope sylvatica*, cornibus erectis subtriquetris spiralis, corpore fusco, albo maculato, cauda brevissima.

Comme on peut trouver la différence spécifique des autres gazelles, mieux connues que celle-ci, dans leurs descriptions respectives, ou dans quelques-uns des auteurs que nous avons cités, nous ne rapporterons point ici ces descriptions, afin d'éviter autant qu'il est possible la prolixité, d'autant plus que cela n'auroit d'autre utilité que de servir à former la nomenclature de tout le genre.

(**) La couleur dominante dans le *rec-bok* est un gris cendré, un peu semblable à la couleur du lièvre, mais tirant sur le rouge. Le ventre et

1776.
Janvier.

tot-holland, à *Ariaquas-kloof* et à *Lange-kloof*. J'avouerai cependant que je n'ai fait que de mémoire la description imparfaite que j'en donne ici : car il m'est arrivé de perdre et la description originale, et le dessin que j'en avois pris. Dans un voyage tel que celui que j'ai fait, j'étois souvent exposé à perdre mes notes. Lorsque j'étois mouillé jusqu'à la peau, soit par des grains de pluie, soit en passant à gué les rivières, si j'avois quelques papiers sur moi, on conçoit aisément qu'ils devoient être humectés. Notre chariot versa deux fois, et cet accident arrivé dans la nuit, n'étoit pas propre à mettre de l'ordre dans mes collections, sur-tout dans celles de mes insectes.

Le *riet-rec-bok* (bouc rouge des roseaux) est un animal deux fois aussi gros que le *rec-bok*. Il se cache comme lui parmi les roseaux, dans des endroits marécageux, et l'on dit qu'il lui ressemble : deux circonstances auxquelles il doit le nom qu'il porte. Je ne l'ai vu, ou plutôt entrevu qu'une fois, comme il couroit devant moi ; c'étoit à *Agter bruntjes-hoogte*, et je n'en

L'anis sont blancs, ainsi que le dessous de la queue, qui est fort courte. Les cornes sont noires, toutes droites, et quant à leur position, leur forme et leur substance, fort semblables à celles du *gemu-bok*. Mais elles n'ont qu'un pied de long, et sont proportionnellement fort menues, et conséquemment fort pointues. Les Hottentots en font souvent des alènes ou poinçons, dont ils se servent pour faire ou raccommoder leurs souliers ou leurs manteaux. Le poil en est doux, mais la viande en est sèche, et passe pour être plus mauvaise que celle de toute autre gazelle.

ai pas même ouï parler ailleurs. Ces animaux sont monogames, c'est-à-dire, qu'ils vivent par couples, et l'on me dit, si ma mémoire est fidèle, que les femelles n'ont point de cornes.

1776.
Janvier.

MALGRÉ toutes les offres et les promesses que j'ai faites à mes correspondans du Cap, ils ne m'ont point encore envoyé, comme ils me l'avoient promis, les peaux de ces deux animaux, qui sont probablement une espèce de *capra* ou *gazelle*, jusqu'à présent absolument inconnue.

VLAKSTEEN-BOK (bouc de plaines), est le nom donné à *Agter-bruntjes-hoogte*, à des animaux, probablement aussi du genre des *gazelles*, qui s'assemblent en hardes dans les plaines (*vlaktens*), mais dispersés et sans se rapprocher beaucoup les uns des autres. J'ai vu cet animal deux fois, en traversant le désert à mon retour : quoiqu'il ne soit point du tout farouche à une certaine distance, il a soin de ne se tenir jamais à la portée du fusil : on ne peut donc le chasser qu'à cheval, si le terrain n'est pas trop raboteux. Sa peau est d'un rouge fort pâle, ou couleur de souris (*colore murino*) ; c'est pourquoi quelques personnes l'appellent *bleeck-bok* ou *vaal-ree-bok* ; il est plus massif et plus pesant que le *ree-bok* ; il ressemble pour la forme, à l'animal appelé communément au Cap, *steen-bok*.

LES animaux nommés par les colons *steen-bok*, *grys-*

1776. *Janvier.* *bok*, *duiker-bok* et *klipspringer*, ont environ deux pieds de haut. Ils sont du genre des *gozelles*, et on en voit souvent près du Cap. Occupé de mes études botaniques, je diffèrai toujours d'examiner ces animaux, tant qu'enfin, obligé de repartir pour l'Europe plus tôt que je ne m'y attendois, je laissai cet examen à faire à quelque autre naturaliste (*).

Le *steen-bok* est de couleur rougeâtre ; il a une tache blanche sous les yeux : c'est probablement une variété de l'*antilope rouge* de M. Pennant (**).

Le *grys-bok* est gris, avec des oreilles noires, et une grande tache sous les yeux (***).

Le *klipspringer* est d'un rouge clair tirant sur le

(*) M^{rs}. Forster sont peut-être ceux à qui nous devons ces éclaircissemens. Comme j'étois au Cap, ils s'occupoient du soin de tirer des dessins, et de faire des descriptions de ces quadrupèdes ; et je crus alors que mes recherches particulières seroient un travail superflu. J'observerai cependant que je suis parfaitement convaincu que ces animaux sont une espèce différente de toutes celles dont les femelles n'ont point de cornes. Ils ont tous, autant que je me le rappelle, un *porus ceriferus* au dessous de l'œil, excepté, m'a-t-on dit, le *duiker-bok*. La chair de celui-ci est plus dure et plus sèche encore que celle des autres, qui me parut pourtant, lorsque j'en goûtai, une viande fort sèche et d'un haut goût, à-peu-près comme celle du lièvre.

(**) Histoire des quadrupèdes, page 76.

(***) C'est probablement l'*antilope grimmia*, des *Spic. Zool.* 1, page 8, pl. III.

jaune , et mêlé de taches noires ; les bords et les pointes de ses oreilles sont noirs ; il a la queue fort courte : les cornes de ces animaux , si j'ai bonne mémoire , sont un peu plus courtes que leurs oreilles. Elles sont assez droites , rondes , lisses , pointues , noires et fort éloignées l'une de l'autre ; il est cependant probable que leur distance varie. Le *klipspringer* court fort vite , et c'est de là sans doute qu'il a reçu son nom , et de ce qu'il s'élance à grands sauts par-dessus les précipices les plus profonds , et dans les endroits les plus hérissés de rochers (*).

1776.

Janvier.

QUANT au *duyker-bok* (ou bouc plongeur) , je n'ai fait que l'entrevoir ; il a une manière de courir fort singulière ; sa course est aussi mêlée de sauts. Lorsqu'il s'élève , il tient sa tête haute , et en retombant , il la cache entre ses jambes , ce qui , peut-être , lui donne l'air de plonger dans les buissons , et lui a valu son nom.

DES singes ou *babouins* habitent en grand nombre la partie boisée de la montagne au pied de laquelle coule la petite *vish-rivière*. On m'a dit qu'ils avoient de longues dents canines , qu'ils courent très-vite , et sont agiles , forts et difficiles à tuer. Ils forcent quelquefois les tygres mêmes à lâcher leur prise. Lorsque ce sont des chiens qui les attaquent , ils vendent leur vie fort cher ; aussi les colons sont peu curieux de les chas-

(*) Il ressemble en cela à l'*antelope swifi* de M. Permant.

1776.
Janvier.

ser. Cependant un jour que plusieurs *babouins* parurent près de la ferme où nous étions logés, j'engageai mon hôte à lâcher ses chiens sur eux. Un de ces *babouins*, qui paroissoit plus âgé et moins actif que les autres, ne pouvant peut-être atteindre aussi vite que ses camarades le sommet de la montagne, se réfugia dans un arbre peu élevé, qui se trouvoit dans la plaine. Mon fusil étoit chargé d'un coup de plomb, qu'ils appellent plomb à *steen-bok*, à-peu-près de la grosseur d'un pois ordinaire; je le tirai à la distance de cinquante pas, et le frappai au tetton gauche; quoique le coup fût mortel, l'animal resta encore plusieurs minutes sur l'arbre. Il reçut le coup sans pousser ni cri ni gémissément; enfin il tomba, et les chiens s'en saisirent avant qu'il eût touché terre (*), et lui déchirèrent la peau

(*) Cette remarque fut pour moi une nouvelle preuve de ce que j'ai avancé précédemment, qu'il n'est point de chasse où les chiens montrent autant d'acharnement et de fureur que celle des *babouins*. Celui-ci fut déchiré par les nôtres, avant qu'il fût possible de leur faire lâcher prise.

Sa tête ressembloit à celle d'un chien : ses crocs ou défenses avoient un demi-pouce de long. Sa queue, égale à peu-près en longueur à celle de son corps, étoit terminée par une touffe de poils comme celle du lion. La longueur entière de l'animal, de la tête aux pieds, étoit de cinq pieds; sa couleur étoit celle du *babouin* ordinaire, c'est-à-dire, un mélange de jaune et de brun.

Il est probable que cet animal est le *simia cynocephalus* du *Syst. Nat.*, quoique dans la *différence spécifique*, il ne soit pas fait mention de sa queue *nue*, attendu que tous les singes de cette espèce, gardés dans les ménageries, ont ordinairement la queue coupée. J'ai vu dans le cours de mon voyage un ou deux jeunes *babouins* écourtés. On les tenoit à la

en

en tant d'endroits , qu'il me fut impossible de la conserver ; mais curieux de connoître de quoi se nourrissoit , dans son état sauvage un animal qui ressemble à l'homme sous tant de rapports , je lui ouvris l'estomac : je le trouvai plein d'une substance qui ressembloit à des épinards hachés et cuits à l'étuvée. Ces singes mangent aussi probablement des bulbes et des racines , comme les *hommes-boshis*. Cependant il ne paroît pas que leur régime soit très-varié , car on ne trouve dans les contrées qu'ils habitent , ni fruits ni graines , au moins en assez grande quantité pour qu'on puisse dire qu'ils font partie de leur nourriture ordinaire. Dans le pays , on est très-persuadé que le règne animal ne fournit absolument rien à leur subsistance. D'ailleurs , tout le monde sait que diverses espèces de singes , captifs de l'homme , ne sont nourris que des végétaux , et n'en sont pas moins gais et alégres. Il est donc constant que la plupart des singes se bornent à un régime absolument végétal ; il l'est aussi qu'il y a une grande ressemblance entre les viscères de ces animaux et ceux de l'homme. Il est donc difficile de concevoir quelle raison a porté un naturaliste célèbre à assurer que « les animaux

1776.
Janvier.

chaine , et l'on me dit qu'ils étoient natifs de la colonie ; mais ils n'avoient point , comme l'autre , le museau d'un chien , ni de longs crocs : ainsi ils formoient probablement une espèce différente. Ils n'avoient point non plus cette couleur rembrunie que M. Pennant attribue à son babouin-oursin (*ursine baboon*) qu'il suppose natif du Cap de Bonne-Espérance.

Tome II.

11

===== « qui n'ont qu'un estomac et des intestins courts, sont
 1776. « forcés, comme l'homme, à se nourrir de chair. (*) »
 Janvier.

IL s'ensuivroit que le rhinocéros et le cheval, qui n'ont aussi qu'un estomac et des intestins proportionnellement fort courts, devroient être comme l'homme forcés à se nourrir de chair.

LA comparaison du volume relatif du canal intestinal dans les animaux carnassiers, et dans ceux qui ne vivent que d'herbes, loin de favoriser cette opinion, la détruit. Il ne faut, pour s'en convaincre que comparer les intestins de l'homme, du singe, du rhinocéros, du cheval, ou même, entre les singes frugivores d'une plus petite espèce, du saïmiri (**), avec ceux de ces animaux carnivores, le *couguar*, le lynx (***), et le loup (****). La prétendue nécessité indispensable, imposée aux hommes, de prendre des alimens du règne animal, n'est pas mieux prouvée. « L'homme, dit cet « auteur célèbre, ne pourroit pas se nourrir d'herbe « seule ; il périroit d'inanition, s'il ne prenoit des ali- « mens plus substantiels. — L'homme réduit au pain « et aux légumes, pour toute nourriture, traineroit à « peine une vie foible et languissante. »

(*) M. de Buffon, Hist. Nat., tome VII, page 36.

(**) *Ibid.* tome XV.

(*) *Ibid.* tome IX.

(****) *Ibid.* tome VII.

CEPENDANT les Brachmanes , qui s'abstiennent de toute nourriture animale , quoiqu'ils soient plutôt , comme il le dit , une secte qu'une race d'hommes particulière , n'en sont pas moins des hommes bien vivans , qui propagent leur espèce , et qui certainement ne sont point dans un état de faiblesse et de dépérissement. On dit que la plupart des pauvres en Chine n'ont pour subsister que du riz , et que pourtant ils vivent assez bien. Le peuple qui habite les terres de la mer du sud , les *Tataïs* , et même les hommes d'un rang supérieur , nous demandoient un peu de viande , comme une très-grande rareté ; et quoique la plupart de ces hommes ne vissent que fort rarement du poisson , et en petite quantité , leur diète végétale leur réussissoit si bien , nous les trouvâmes si vigoureux et si robustes , que , pour un grain de verre ou un clou , ils se disputoient souvent l'honneur de nous porter sur leur dos , nous autres Européens carnivores , dans les endroits où nous n'aurions pu passer sans nous mouiller. Ils s'en acquittoient si bien , qu'il ne leur arrivoit jamais de faire un faux pas , en traversant des courans assez rapides , dont le fond étoit rocailleux et inégal ; ils avoient pourtant l'eau jusqu'à mi-corps , et nous portoient , montés à califourchon sur leurs épaules , avec nos fusils que nous tenions à la main. L'île misérable appelée *Easter Island* (île de Pâque) , est une preuve convaincante que l'homme peut s'accoutumer à vivre d'une portion , même très-modique , de nourriture végétale. Nous parcourûmes

1776.
Janvier.

===== 1776.
Janvier. cette île d'un bout à l'autre ; nous en examinâmes presque toutes les côtes , et n'y vîmes qu'un seul petit canot , encore étoit-il rapéassé de toutes parts. Nous ne pûmes même trouver dans l'île assez de bois pour en construire un pareil (*).

ON peut donc assurer , sans crainte d'erreur , que les habitans de cette île ne mangent que très-rarement , ou même jamais , de la chair d'aucune espèce. L'on y voit quelques racines , mais elles sont en très-petit nombre ; et , comme les habitans des autres îles ont la viande en horreur , je ne sais si les raisons données par le capitaine Cook , sont assez fortes pour nous convaincre que les habitans de l'île de Pâque en mangent quelquefois. En supposant que cela soit , il est toujours certain qu'ils ont rarement l'occasion d'en faire un copieux régal.

Ces hommes sont à la vérité tous maigres et grêles , mais c'est sans doute l'effet de l'extrême rareté des plantes. Le produit végétal de tout le pays consiste tout au plus en vingt plantes , entre lesquelles le pisang , les

(*) Le capitaine Cook a dit que les habitans de cette île avoient trois ou quatre barques. Cependant la vérité est que nous n'y aperçûmes aucun attirail de pêche , ni rien qui annonçât qu'ils tirassent habituellement leur subsistance de la mer ou de ses bords. Ils avoient à la vérité un petit nombre de coqs et de poules , mais elles étoient petites , peu vigoureuses , et si rares , que nous en vîmes à peine cinquante dans une peuplade de sept ou huit cents hommes.

ignames, les patates douces, et la canne à sucre, sont, à ce qu'il m'a paru, celles dont ils peuvent faire principalement usage. Mais d'un autre côté, ces hommes sont agiles et lestes comme des cerfs, et semblent jouir d'une très bonne santé. Nous ne mîmes point leur force à l'épreuve; mais, en lisant la description que fait le docteur Forster des nouvelles Messalines de cette contrée, et leur insatiable penchant au plaisir, on sera convaincu que la nourriture végétale ne les rend pas froides et lentes dans les exercices de Vénus. Une de ces femmes qui vint à la nage jusqu'à notre vaisseau, et il n'étoit pas près du rivage, soutint, dans l'espace de quelques heures, les embrassemens de dix-sept hommes de notre équipage, avant de retourner à terre, encore à la nage.

1776.
Janvier.

DANS les îles de *la Société*, les habitans qui n'avoient pas une quantité de viande superflue pour se nourrir eux mêmes, n'étoient pas dans le cas d'en donner à leurs chiens, ensorte que ces animaux, qui sont au premier rang des carnivores, ne vivoient, à bien dire que de végétaux; cependant ces chiens n'étoient ni foibles ni languissans, et ceux que de tems en tems nous voyions paroître rôtis sur notre table, aussi bien que sur celle des principaux habitans, étoient fort gras et en bon état; et si nos chiens d'Europe, qui certainement appartiennent plus évidemment encore que l'homme à la classe des carnivores, vivent fort bien

==== 1776.
Janvier. et pendant long-tems, à ne manger qu'un mélange de farine et d'eau, pourquoi une multitude nombreuse et variée de végétaux, ne suffiroit-elle pas de même à la subsistance de l'homme ? Les colons Africains, qui n'élèvent que des moutons, n'en prodiguent point la chair à leurs *boshis* ou autres esclaves, d'autant que ces troupeaux sont le seul article qui leur produit un peu d'argent, dont ils paient leurs taxes ; ils ne peuvent conséquemment leur donner qu'une très-petite quantité de lait de beurre ; et dans plusieurs de ces endroits on ne trouve plus aucune espèce de gibier ; cependant avec du pain, et quelques autres préparations de farine, ces esclaves se maintiennent dans un état d'embonpoint et en pleine santé. On trouve, dans le voyage à la nouvelle Espagne, que les pauvres ne vivent que de maïs et d'une espèce de fasséole ou haricot, quoique ceux qui demeurent près de la ville, mangent quelquefois un peu de viande le dimanche.

DANS le voyage d'Ulloa, tom. I. p. 248, 249, on lit : « Les gens pauvres n'ont ici, pour subsister, que « des *papas* ; ces racines leur tiennent lieu de toute « autre nourriture. Les créoles les préfèrent à la chair « des oiseaux et aux viandes les plus délicates. » Qui ne sait pas de quel usage est la fève de cacao, dans les endroits où elle croît et où elle est presque l'unique aliment des habitans ; et combien cette nourriture rend d'embonpoint et de vigueur aux personnes usées et

d'une foible constitution ? Nous avons l'exemple de l'équipage entier d'un vaisseau qui , pendant deux mois , n'eut que du chocolat pour toute nourriture , et s'en trouva très-bien. 1776. Janvier.

IL existe dans l'Egypte supérieure (*), des familles entières qui ne vivent que de dattes ; mais je ne citerai point ces exemples particuliers comme absolument décisifs ; je n'en conclurai point que la diète végétale soit la plus saine ; mais ils sont insuffisans pour combattre l'opinion que l'abstinence de toute nourriture animale détruiroit le genre humain , ou le rendroit , au moins dans nos climats , incapable de propagation : « Peut-être , ajoute notre célèbre auteur , cette diète seroit possible dans les pays méridionaux , où les fruits sont plus cuits , les plantes plus substantielles , les racines plus succulentes , les graines plus nourries. » Contre ce système , l'Europe même et nos climats nous offrent des preuves incontestables ; et j'observerai que , loin de rendre l'homme incapable de propagation , le règne végétal est celui qui produit le plus de ces substances propres à exciter les desirs de l'homme. Outre une multitude innombrable de plantes de la gynandrie , et plusieurs autres dont il seroit trop long de faire l'énumération , nous avons le chocolat et le salep qui , à la connoissance de tout le monde , possèdent de grandes vertus *aphrodisiaques*. Les pois , les fèves , navets , choux

(*) Voy. Hasselquist , page 501.

et autres végétaux flatueux, passent pour avoir, à quelque degré, les mêmes propriétés, et l'expérience journalière ne nous permet pas d'en douter. Tout le monde sait qu'il est certains végétaux qui, exaltés par la fermentation, comme le vin et la bière, et pris en doses raisonnables, stimulent les desirs et augmentent la puissance générative.

QUANT à la supériorité attribuée aux plantes des contrées méridionales, sur celles d'Europe, elle est démentie par tout ce que nous connoissons de l'économie invariable de la nature, qui conduit à une égale perfection les racines, rejetons, feuilles et semences du végétal qu'elle a destiné pour les Alpes, et de celui qu'elle a planté sous la zone torride (*).

CROIRA-T-ON qu'en France, ou dans quelque autre partie de l'Europe, un homme ne feroit que traîner une vie foible et languissante, et deviendrait inhabile à la propagation de son espèce, s'il étoit réduit aux seuls végétaux de la contrée, comme patates, turneps, carottes, oignons, asperges, scorsonère, chervis, le *lathyrus tuberosus*, salades et chous de toute espèce, artichauts, pois, fèves, pain, puddings, et toutes les autres pré-

(*) Suivant le témoignage d'Olafson et de plusieurs autres, un boisseau du *lichen Islandicus* ou mousse d'Islande, plante produite dans la partie la plus septentrionale de notre Europe, équivaut à deux boisseaux de froment; et les *turneps* de Bourgogne, sont, comme on sait, assez succulens parations

parations de farine ou de blé , châtaignes , amandes ,
 pommes , poires , fruits secs de toutes les sortes , me-
 lons , citrouilles , concombres , olives , huile , figues ,
 raisins , grains de toute espèce , vin , bière , etc.

1776.
 Janvier.

L'ÉNUMÉRATION seule sert de preuve. Ajoutons-y une autorité irrécusable ; je veux parler des excellentes observations dans le Levant , du célèbre M. Tournefort. L'on y trouve que , dans certains cantons de cette partie du monde , les habitans se nourrissent presque uniquement de pain , de figues , de raisins , et quelquefois de concombres crus. Linné nous apprend (*) qu'autrefois les athlètes , dont la principale occupation étoit la lutte et le combat , exercice qui certes demande un régime fortifiant , se nourrissoient principalement de figues , avant que l'usage de manger de la viande se fût introduit. On y lit encore que les pauvres qu'on plaçoit en sentinelle pour garder les figuiers et les vignes , devenoient , dans l'espace de deux mois , gras et rebondis , en mangeant de ces fruits avec une petite quantité de pain , et que les renards même qui trouvoient moyen de se glisser dans ces vergers , devenoient si dodus , que quelques personnes les mangeoient à leur tour.

J'AI vu un grand nombre de *Dalécarliens* , employés pendant long-tems à des travaux durs et fatigans , ne

(*) Voy. ses *Aménités Académiques*, tome I, page 237.

1776.
Janvier,

vivre , pour ainsi dire , que de bouillie et de bière , régime dont cependant ils ne se plaignoient pas. J'ai vu plusieurs malheureux paysans montagnards qui , manquant de pain depuis long-tems , se nourrissoient , eux et leurs enfans , d'une espèce de gauffres et de fromentée sans lait (*).

On peut voir encore dans Haller (**), une longue liste de tous les auteurs qui ont démontré par des preuves et des exemples que l'on peut très-bien vivre en Europe sans faire usage de nourriture animale. Et pourquoi ne le pourroit-on pas , si la même matière glutineuse qui , dans la chair , forme particulièrement la partie nutritive , se trouve aussi dans les végétaux ? Qui ne sait pas que les hommes condamnés aux galères et

(*) Ceux qui dans ces provinces ou dans d'autres ont la faculté d'y ajouter un peu de lait , ne doivent guère plus que les autres leur subsistance au règne animal ; car , suivant M. Geoffroy , les parties constitutives du lait sont presque absolument les mêmes que celles des végétaux. Je tiens de plusieurs Anglois , que les gens pauvres d'Irlande ne vivent que de patates , et d'un peu de lait de tems à autre. Une personne qui depuis long-tems résidoit en Russie , m'a assuré que dans quelques endroits le bas peuple n'y vivoit absolument que de *sour-croustes* et de gréau d'avoine , auxquels ils ajoutoient du pain sur , des concombres crus , des oignons , du sel , et une sorte de pâte faite de farine d'avoine et d'eau , séchée au four , et qu'ils nomment *quas* et *tradelkas* ; en sorte que sur trente mille paysans appartenans à un noble des confins de la Moscovie , il s'en trouve très-peu qui aient occasion de goûter quatre fois par an de la viande ou du poisson.

(**) Voy. tome VI , liv. XXII.

plusieurs autrés n'ont pour tout régal qu'une portion de pain, et de l'eau ; et que les montagnards qui habitent les Apennins ne vivent que de châtaignes ?

1776.
Janvier.

LE docteur W. Grant (*) a dernièrement mis en évidence l'utilité d'une diète entièrement végétale dans les maladies hypocondriaques, dans les gouttes obstinées et autres maladies tenaces. Il rapporte des exemples de malades auxquels ce remède a rendu la santé et la force, et qui, après le traitement, se sont même trouvés rajeunis. Il dit aussi que les personnes avancées en âge peuvent en toute sûreté avoir recours à ce régime, le continuer au moins pendant six semaines, et au plus pendant deux ans.

LE *camelo-pardalis* est, comme je l'ai dit, le plus grand de tous les quadrupèdes, si on le mesure de face. On ne le trouve que dans les parties nord-ouest de la colonie. La meilleure relation sur la forme et les autres propriétés de cet animal, nous a été donnée par le major Gordon, commandant actuel du Cap, qui a tué un *camelo-pardalis* dans le canton d'*Anamaquas*. D'après cette relation, M. Allamand en a donné une description et une figure fort bonnes, dans son édition de l'histoire des animaux de M. de Buffon ; supplément

(*) Voy. son Essai sur les constitutions atabulaires, p. 399. et suiv.

de la giraffe, page 46. Je donne dans la note suivante un extrait de cette description (*).

1776.

Janvier.

La couleur est un fond blanc, semé de grandes ta-

(*) La hauteur du *camelo-pardalis*, lorsqu'il tient son cou élevé, est, du sommet de la tête à terre, de quinze pieds deux pouces; la longueur de son corps, du poitrail à l'anus, de cinq pieds sept pouces. Du haut des épaules à terre, environ dix pieds; mais des reins à terre, huit pieds deux pouces seulement : différence qui provient, partie de la longueur des omoplates qui ont deux pieds de long, et partie d'une apophyse tranchante de la première vertèbre du dos, qui excède les autres de la hauteur d'un pied. Du poitrail à terre, on mesure cinq pieds et demi. Le cou est décoré d'une crinière comme celui du zèbre; il est long de cinq pieds, et a conséquemment deux fois plus de longueur que celui du chameau; la tête a plus de deux pieds, et ressemble un peu à une tête de bœuf. La lèvre supérieure est plus large et plus épaisse que l'inférieure; l'une et l'autre sont couvertes de poils rudes. Ses yeux sont grands et beaux, ses dents incisives, petites et au nombre de huit. Il n'en a qu'à la mâchoire inférieure, et six molaires à chaque côté des mâchoires. Directement devant les cornes est un tubercule formé par l'élévation d'une partie du crâne, et prominent de deux pouces au dessus de la surface; derrière les cornes, sur la nuque, sont deux autres tubercules plus petits, formés par des glandes subjacentes. Les cornes sont longues de sept pouces, c'est-à-dire, un peu plus courtes que les oreilles. Elles sont inclinées en arrière, un peu plus larges aux extrémités, où elles s'arrondissent, et sont environnées de longs poils qui excèdent la partie corneuse, et forment une touffe. Enfin les cornes sont couvertes, comme celles des autres animaux, d'une substance cutanée et de poils; mais la substance intérieure ressemble, dit-on, à la partie osseuse des cornes de gazelles ou de bœufs, et semble n'être qu'un prolongement du crâne même. On a observé sur les cornes de l'animal avancé en âge, de petites élévations irrégulières, que M. Allamanderoit être des espèces de rejetons de branches qui doivent pousser.

ches pressées l'une contre l'autre. Dans les animaux âgés, ces taches tirent sur le brun foncé, ou même sur le noir; dans les autres, elles sont plutôt jaunes. La queue est petite et menue, et terminée par une forte touffe de gros crins. Le devant des sabots est beaucoup plus haut que le derrière. L'animal n'a point de fanon aux pieds, contre l'ordinaire de tous les animaux, qui les ont garnis de corne.

1776.
Janvier.

Le *camelo-pardalis* ne boite point en marchant, comme quelques-uns l'ont imaginé; il va le pas et galope quelquefois. Lorsqu'il lève ses pieds de devant, il jette son cou en arrière; autrement, il le tient toujours droit et élevé. Malgré cela, il n'est point lent lorsqu'il est poursuivi; il faut avoir au contraire, pour le chasser, un cheval très-vite à la course.

POUR paître, il ploie par fois un de ses genoux, comme font les chevaux, et lorsqu'il veut attraper des feuilles ou des branches d'arbre élevées, il rapproche, d'environ un pied et demi, ses pieds de devant de ceux de derrière. Le *camelo-pardalis* que le major Gordon blessa à la jambe, ensorte qu'il ne pouvoit la lever de terre, ne fit voir aucun signe de colère ni de ressentiment; mais lorsqu'il lui eut coupé le gosier, l'animal frappa du pied contre terre avec une force supérieure à celle de tout autre animal. Les viscères ressemblent à ceux des gazelles: mais le *camelo-pardalis* n'a point de *porus ceriferus*. La chair des jeunes est bonne à

==== manger , mais elle a quelquefois un goût fort , provenant d'un arbrisseau qu'ils aiment et qu'on croit être une espèce de *mimosa*. Les Hottentots en recherchent sur-tout la moelle , et c'est le plus ordinairement pour l'amour seul de cette moelle qu'ils chassent l'animal et le tuent avec des flèches empoisonnées. De la peau, ils font des espèces de vases , dans lesquels ils mettent de l'eau et d'autres liqueurs.

1776.

Janvier.

ICI l'amour de la vérité, passion qui doit être la plus forte dans le naturaliste , et qui ne doit s'en laisser imposer ni par la renommée , ni par le génie même , puisque le génie a ses faiblesses et ses erreurs, m'oblige et me fait un devoir de la juste réparation qui est due à la mémoire du docteur Hasselquist, homme dont le mérite a éclaté dans plusieurs parties , et qui , pour l'intérêt des sciences , a été enlevé trop tôt au monde , mais qui n'en est sorti qu'honoré des applaudissemens de tous les savans de l'Europe , et qui a été la généreuse victime de son ardeur pour l'histoire naturelle. Nous rendons avec plaisir l'hommage qui est dû aux talens et au mérite de son célèbre adversaire : mais les traits dont sa plume éloquente a accablé ce savant respectable, n'étoient pas mérités ; et c'est ajouter à sa gloire , que de lui croire le noble courage de reconnoître une injustice ou une erreur , dans une science si vaste , si peu avancée encore , et qui lui a d'ailleurs des obligations immortelles.

UN des principaux griefs reprochés au docteur

Hasselquist, c'est de n'avoir pas mentionné, dans la description du *camelo-pardalis*, si les cornes de cet animal tombent ou non. Si Hasselquist a commis une faute, en ne décrivant pas complètement ce que peut-être il n'a pu voir ni connoître, je dois aussi m'avouer coupable de la même faute. Quoique j'aie eu, au Cap, occasion d'observer et de décrire une tête sèche d'un *camelo-pardalis*, je n'ai pu obtenir la permission de la voir pièce par pièce, ni d'en disséquer les cornes, attendu qu'elles étoient promises par le gouverneur, à un de ses amis d'Europe.

1776.
Janvier.

LE silence et le doute valent mieux que d'affirmer avant la certitude et un examen complet; et sur l'article des cornes, M. de Buffon, et M. Daubenton eux-mêmes, sont tombés dans une erreur que l'autorité d'un grand nom rend dangereuse, en prétendant que les cornes de nos bœufs et de nos vaches tombent régulièrement tous les trois ans.

« LA castration, dit, M. de Buffon (*), ni le sexe, ne
 » changent rien à la crue et à la chute des dents; cela
 » ne change rien non plus à la chute des cornes, car
 » elles tombent également à trois ans, au taureau, au
 » bœuf, et à la vache, et elles sont remplacées par
 » d'autres cornes qui, comme les secondes dents, ne

(*) Voy. l'Hist. Nat., tome IV, page 459; et de l'édition revue par M. Allamand, page 176.

1776.
Janvier.

« tombent plus ; celles du bœuf et de la vache deviennent seulement plus grosses et plus longues que celles du taureau. L'accroissement de ces secondes cornes ne se fait pas d'une manière uniforme et par un développement égal ; la première année , c'est-à-dire , la quatrième année de l'âge du bœuf , il lui pousse deux petites cornes pointues , nettes , unies et terminées vers la tête par une espèce de bourrelet ; l'année suivante ce bourrelet s'éloigne de la tête , poussé par un cylindre de corne qui se forme , et qui se termine aussi par un autre bourrelet , et ainsi de suite ; car tant que l'animal vit , les cornes croissent , etc. »

COMMENT concilier encore que les petites cornes de l'élan (tom. XII pl. XLVI) , qui , page 236 , n'avoient pas tout-à-fait six pouces de long (voy. l'art. *les maxames* , auxquels ces cornes sont attribuées) , sont devenues tout-à-coup , aux pages 357 et 358 , longues de deux pieds (voy. l'art. *coudous*) ? car les dimensions données par M. d'Aubenton (voy. p. 377 , 378 , MCXCIX. M. C. C.) sont sans doute exactes d'un côté et de l'autre. On ne conçoit pas plus pourquoi M. d'Aubenton , comme je l'ai observé ci-devant , fait usage des mêmes cornes pour deux animaux tout-à-fait différens ; méprise qui a induit deux autres zoologistes , sous d'autres rapports les plus exacts de l'Europe , à donner à deux animaux différens les cornes d'une seule et même espèce.

MAIS préférant le plaisir d'une juste louange , à la peine

peine d'une critique même juste, je reviens et me borne à quelques remarques sur le *camelo-pardalis* et le *viverra ichneumon* (la giraffe et la mangouste). On ne reproche à la description du docteur Hasselquist, aucune erreur, mais de la prolixité. Elle est pardonnable, quand il s'agit d'un animal extraordinaire et peu connu ; et surtout lorsque dans l'ouvrage François, la description de l'un de ces deux animaux est deux fois plus longue que celle du docteur Hasselquist, et celle de l'autre, douze fois. On trouve dans le même volume, des descriptions fort longues et des mesures très-détaillées du vagin et de l'urètre du rat, animal qui n'a rien d'extraordinaire dans la proportion de ces parties, qui n'a besoin d'aucun secours pour son accouplement, et qui ne se trouve jamais dans le cas de subir l'opération de la sonde ou de la taille ; celle du chat, animal domestique qui peuple nos foyers, et que l'ignorant, comme le savant, a la faculté, et le loisir d'examiner et de mesurer à son gré.

1776.

Janvier.

ON doit aussi la justice d'observer que la description du docteur Hasselquist, telle qu'elle a été citée par M. de Buffon (*), a été mal copiée de l'édition originale, en sorte qu'on pourroit en conclure que les dents et la langue de l'animal décrit sont rondes et placées sur sa tête avec ses cornes. Mais c'étoit une invraisemblance bien facile à reconnoître.

(*) Voy. *ibid.* pag. 7 et 8.

1776.
Janvier.

ON voit par la description de M. Hasselquist , que la tête de la peau décrite avoit quatre palmes , ou environ deux pieds de long , et conséquemment que les descriptions d'Oppien , d'Héliodore et de Strabon , ne sont nullement propres à donner une idée passablement juste du *camelo-pardalis* ou giraffe : car , d'après ces descriptions , une giraffe de la grandeur d'un chameau n'auroit pas la tête plus grosse que deux fois celle d'une autruche ; ce seroit certes un animal fait pour figurer dans la collection de monstres du Prince P*** (*).

M. DE BUFFON appelle la giraffe, un des plus beaux animaux ; mais il observe que l'énorme disproportion de ses jambes fait obstacle à l'exercice de ses forces. Il résulte de la description exacte du docteur Hasselquist, que ni la tête ni les jambes de la giraffe ne sont pas si disproportionnées ; et le major Gordon n'a pas trouvé cet animal aussi vacillant ni aussi lent qu'on l'a représenté.

QUANT au *viverra ichneumon* ou la *mangouste* , je dirai seulement qu'étant au Cap , j'ai eu occasion , de comparer la description d'Hasselquist , et que je l'ai trouvée fort exacte. Cet auteur a observé dans une note, que les François qui vont en Egypte ont coutume de donner des noms françois aux objets d'histoire natu-

(*) Voy. *Bridon's tour*, tome 1, page 93.

relle qu'ils ne connoissent point , et que ce sont eux probablement qui ont donné à *Ichneumon* le nom de rat de Pharaon : on lui reproche cette remarque comme une attaque contre la nation François. Mais ce seroit une attaque bien vaine, et qui ne réussiroit pas contre une nation généreuse et pleine de discernement. Au fond, il est fort peu important pour la réputation des marchands françois qui visitent l'Egypte, s'ils passent pour donner aux objets qu'ils voient, des noms françois ou latins, ou s'ils se donnent la peine d'en apprendre les noms arabes, turcs ou coptes. Ajoutons encore que les manuscrits de M. Hasselquist furent saisis en Egypte, après sa mort, et rachetés par la libéralité d'une grande reine; qu'en l'honneur de la mémoire de cet illustre auteur, il furent imprimés, comme il est dit dans la préface : et qu'ainsi M. Hasselquist n'a pas mis la dernière main à son ouvrage.

1775.
Janvier.

J'EN ai dit assez pour convaincre que le plus beau talent et le plus rare génie sont capables d'erreur et de prévention. Nous devons de l'indulgence à des hommes d'un mérite distingué, de la reconnaissance à leurs efforts laborieux; nous devons compatir aux peines qu'entraîne le plus souvent après elle la passion des sciences. Nous sommes tous frères collaborateurs dans la carrière des sciences, membres honorables d'une grande république, tous compatriotes et concitoyens; obligés de nous seconder l'un l'autre pour le bien com-

L I ij

1776.
Janvier.

mun, nous ne devons jamais oublier cette magnanimité et cette noble candeur qui, dans un grand homme, doivent toujours marcher de pair avec ses talens, et qui sont un moyen sûr d'ajouter encore à l'estime universelle que ces talens inspirent (*).

(*) J'ai déjà fait mention du *tiger-chat-des-bois* (tigre-chat des-bois), et j'avois intention de le décrire ici, à la suite des autres animaux d'Afrique, sur une peau que j'en ai rapportée. Mais depuis mon retour, cet animal a été si soigneusement décrit et dessiné sur un sujet vivant, dans les *Philos. Transactions*, tome LXVI, pour 1781, par M. le docteur Forster, que je ne puis mieux faire que d'y renvoyer le lecteur.

CHAPITRE XV.

*Retour, d'Agter Brunjes-hoogte aux deux
Vish-rivier, et résidence à ces deux endroits.*

LE 21 janvier, nous partîmes d'Agter Brunjes-hoogte; nous arrivâmes dans l'après-midi à la grande Vish-rivier, où nous résolûmes d'essayer encore si nous serions assez malheureux pour n'y point voir d'hippopotames, ou vaches marines : car j'étois bien déterminé à ne pas quitter cette contrée sans avoir examiné ce vaste animal, quoiqu'il ne soit pas inconnu, aussi soigneusement que j'avois observé le *rhinoceros bicornis*. En arrivant à Vish-rivier, nous trouvâmes plusieurs fermiers du canton d'où nous venions. Un laboureur, ou comme on les appelle vulgairement ici, un *corn-boor*, venant des environs du Cap, se joignit à notre compagnie. Au moment où nous aperçûmes ce fermier, il dormoit sous un arbre touffu, à côté d'une femme fort jolie, et vêtue légèrement d'un habit d'été. Une apparition si céleste et si inattendue dans un désert, dissipa en un instant toutes les images de désolation et d'horreur, dont l'aspect sauvage de ces plaines avoit commencé à noircir l'imagination de M. Immelman, et la mienne. Lui sur-tout paroissoit émerveillé, et je craignis un instant de le voir renoncer pour jamais aux plantes, s'il

1776.

Janvier.

1776.
Janvier.

eût continué de se livrer aux premières impressions que faisoit sur lui la contemplation d'une si belle production dans le premier des trois règnes de la nature. Nous liâmes conversation avec notre voluptueux *corn-boor* et sa charmante épouse, Ils nous apprirent qu'ils venoient de visiter un de leurs parens à *Agter Brunjes-hoogte*, qu'ils y avoient goûté pendant six mois les douceurs de la vie pastorale, et que la comparaison de son paisible bonheur, avec les embarras et les peines attachées à la culture des vignes et au labourage des terres, leur avoit inspiré l'intention de vendre leur ferme à vin et à blé des environs du Cap, pour retourner chercher à *Brunjes-hoogte* quelque lieu dont ils pussent faire une ferme à pâturages. Notre conversation fut interrompue par l'arrivée d'un autre fermier de leur compagnie, qui menoit avec lui un petit garçon. Ce nouveau venu nous dit qu'une bête féroce, probablement un tygre, s'étoit à l'instant même jeté sur un de ses chiens, comme il alloit boire à la rivière. Ce chien fut tué à l'endroit même où le fermier et son petit garçon s'étoient couchés et avoient fait la méridienne, et cela une demi-minute après qu'ils venoient de se lever. Il est probable que le tygre étoit là aux aguets depuis quelque tems, et épioit le moment de se saisir insidieusement de l'enfant, suivant sa coutume ordinaire, m'a-t-on dit, et de le tuer pour revenir le chercher bientôt après.

Nous frémîmes du danger qu'avoient couru ce père et son enfant, ainsi que l'heureux couple dont le récit et le projet, joints à la beauté de la femme, nous avoient inspiré des sentimens si doux. Dans l'alarme où cet évènement nous mit tous, nous saisîmes à l'instant nos armes, et lâchâmes plusieurs couples de chiens dans le fourré du taillis près de la rivière, où nous soupçonnions qu'étoit encore la bête, et nous nous postâmes tout autour. Les chiens chassoient avec beaucoup d'ardeur, et bientôt nous vîmes sortir le tygre, qui se trouva à la distance de quarante ou cinquante pas de notre meilleur tireur, un fermier d'une petite stature, et déjà âgé. Il le tua pour ainsi dire au vol, dans un bond que fit l'animal. La balle lui entra par la partie supérieure de l'anus, traversa le corps dans sa longueur, et sortit enfin par la gueule; car une grande partie du palais étoit emportée et sanglante, sans que les dents de devant fussent endommagées. Je ne sais si cela peut s'expliquer par quelque position particulière de l'animal, ou provenir de ce que la balle trouvant de la résistance, s'étoit un peu écartée de la ligne droite (*).

1776.

Janvier.

(*) Nous trouvâmes sur le corps de cet animal un petit *hippobosque* ou mouche-araignée, totalement inconnu aux naturalistes, et qu'on y trouve ordinairement. Les fermiers me dirent aussi qu'une espèce de mouche particulière, et beaucoup plus grande que celle-ci, probablement aussi du genre de l'*hippobosque*, vit pareillement sur le corps du lion.

1776.
Janvier.

LES animaux que j'appelle tygres, d'après les colons, sont du genre de celui qui est représenté dans l'ouvrage de M. de Buffon (**), sous la dénomination de panthères et léopards. J'ai aussi vu au Cap plusieurs peaux de l'once de M. de Buffon, que quelques colons nommoient léopard pour le distinguer du tygre. Ce léopard vit principalement dans les montagnes : on le dit moins commun, moins hardi, mais plus traître et plus artificieux que l'animal appelé au Cap tygre, ou la panthère de M. de Buffon. Il l'égale cependant en grosseur ; mais sa peau n'est pas aussi belle ni aussi recherchée ; couverte de poils plus longs et plus rudes, elle est aussi moins tachetée et moins lustrée.

QUAND six ou huit chiens ordinaires (les colons n'en emploient point d'autres pour cette chasse) rencontrent l'un ou l'autre de ces animaux, ils l'ont bientôt pris et déchiré en pièces. J'ai vu chez un seul fermier de *Gantze-craal*, environ quatorze ou quinze peaux de tygres, qu'il me dit avoir pris et tués dans l'espace de trois ans, avec les chiens de sa ferme ; cependant un ou deux de ces chiens perdoient la vie dans le combat, ou étoient dangereusement blessés.

ON m'a rapporté qu'un esclave, qui gardoit le bétail de son maître dans les plaines entre la montagne

(**) Pl. XI, XII et XIV, tome IX.

du Tygre et le Cap, fut inopinément attaqué par un tygre. L'esclave se débattit long-tems, se roulant avec son ennemi sur la terre, tant qu'à la fin il fut vainqueur, et il eut encore le bonheur de guérir des blessures, quoique dangereuses, qu'il avoit reçues dans cette terrible lutte. Ce fait tient du merveilleux ; mais il n'est pas incroyable : car lorsque la vengeance et la terreur de la mort se joignent à la force naturelle d'un homme vigoureux, et qui n'est pas vaincu par son imagination, il en peut résulter des effets presque au dessus de la nature. Je me rappelle d'avoir lu dans la *Taumatographia naturalis de Jonston*, qu'un certain Polydamas vint à bout, seul et sans armes, de tuer un lion. Le tygre que nous tuâmes alors, me parut être un animal trop fort et trop vicieux pour qu'il fût amusant de se mesurer avec lui. Il étoit, dirent les fermiers, vieux et d'une grandeur extraordinaire. Je n'ai pu retrouver dans mes notes, les mesures de cet animal, soit que je les aie perdues, soit que j'aie omis de les prendre ; je crois me souvenir seulement, qu'il étoit haut de deux pieds, mais beaucoup plus long qu'un chien ordinaire de cette stature.

Nos fermiers se dispersèrent de bonne heure, et nous demeurâmes seuls, nos Hottentots, M. Immelman et moi. Il ne restoit plus qu'environ une heure de jour, lorsque nous vîmes arriver une horde de Caffres, que nous n'aperçûmes que lorsqu'ils furent à trois cents

Tome II.

M m

1776.
Janvier.

1776.

Janvier.

pas de nous. Ils étoient à-pen-près cent ; tons hommes , armés chacun de deux hassagais et d'autant de *Urris*. Ils marchaient directement à notre chariot , non de l'air aisé et inattentif de voyageurs ordinaires , mais en comptant pour ainsi dire et mesurant leurs pas , et prenant un maintien affecté de hauteur et de dignité , à mesure qu'ils approchoient de nous. Nous ne pouvions guère recevoir de visite plus inattendue , ni plus alarmante ; aussi plusieurs de mes Hottentots en parurent visiblement consternés , et nous fûmes fort en peine , mon ami et moi , quelle réception nous allions faire à cette bande intrépide , pour éviter de partager la malheureuse destinée d'*Heuppenaer* (*) et de ses compagnons. Dans le cas d'une attaque , mes Hottentots étoient en trop petit nombre et trop poltrons pour faire résistance. Tous ceux qui étoient de la race des *boshis* , et qui nous avoient suivis depuis *Zondags-rivier* , auroient plutôt aidé à piller notre chariot , s'ils en avoient trouvé l'occasion : et comment nous assurer s'ils n'étoient pas eux-mêmes secrètement de connivence avec d'autres *boshis* , qui étoient au service des Caffres , et suivoient leur fortune ? Ils me pressoient depuis long-tems de quitter *Brunjes-hoogte*. J'ai eu tout lieu de croire par la suite , que cette visite des Caffres n'étoit point accidentelle , mais qu'elle étoit l'effet d'une intelligence entre eux et quelques-uns de mes Hottentots ; mais alors je

(*) Voyez la page 167 de ce volume.

n'avois pas le tems d'approfondir ce soupçon. La principale crainte qui nous occupoit, étoit que les hommes qui étoient à mes ordres n'excitassent, par le plus petit signe de lâcheté ou de mutinerie, l'humeur entreprenante des Caffres. J'étois très-persuadé que montés sur nos chevaux, M. Immelman et moi, nous étions en état de leur faire face, comme firent ceux qui vengèrent la mort d'Heuppenaer. Mais en ce cas, nous n'avions pas un moment à perdre; il falloit encore aller joindre nos chevaux à l'endroit où ils païssoient. Je me déterminai à l'instant à prendre avec ces Caffres l'air le plus hautain et le ton le plus imposant. Je savois par expérience, que ce moyen avoit quelquefois réussi à contenir dans le devoir les Indiens, comme il réussit avec les enfans. Je commençai donc par mes propres Hottentots, et les menaçai avec les sermens hollandois les plus terribles que ma mémoire put me fournir, de casser la tête au premier d'entre eux, qui feroit un pas, ou qui diroit aux Caffres un seul mot sans ma permission, ou enfin, qui n'exécutoit pas aussi vite que la parole, tout ce qu'il me plairoit de leur commander. Mon compagnon, de son côté, prenant en leur présence des balles plein sa main, les mit dans un fusil chargé; d'une longueur extraordinaire, qu'il avoit apporté du Cap. Ensuite m'adressant souvent la parole, il parloit, comme d'une chose très-facile, et sur laquelle il n'avoit pas le moindre doute, de tuer d'un seul coup de fusil tout ce troupeau de Caffres, s'ils avoient l'air de songer

1776.
Janvier.

1776.

Janvier.

à commettre contre nous la plus légère hostilité. Pour donner plus de probabilité à cette gasconnade, il n'oublia pas de faire quelques tours de main et quelques sinagrées d'escamoteur. Tandis que M. Immelman faisoit ainsi le fanfaron avec son long fusil, se composant aux yeux des Caffres une figure probablement terrible, j'étois aussi armé de mon mousquet, et les attendois avec une contenance fière. Ils s'approchèrent étroitement serrés l'un contre l'autre, ayant trois chefs à leur tête; à l'une des ailes un Hottentot interprète voulut parler, et paroissoit avoir à nous faire une longue harangue. J'arrêtai tout-à-coup sa sublime éloquencé, en l'apostrophant de quelques complimens Suédois, d'une prononciation fort rude, et lui tournant brusquement le dos.

CETTE réception hautaine et incivile, faite pour irriter tout autre que des Hottentots et des Caffres, abaissa dès le commencement leur orgueil : ils demeurèrent comme autant de petits écoliers dociles ou plutôt intimidés, et attendirent qu'il me plût de les questionner. Alors, en qualité de fils aînés de la compagnie, nous envoyâmes notre interprète leur demander de quelle nation ils étoient, d'où ils venoient, et où ils alloient? Ce fut *Jean-skeper*, le plus alerte et le plus intelligent de tous mes Hottentots, que je chargeai de l'ambassade. Comme il étoit un peu loin de moi, je l'appelai, et j'eus la satisfaction de le voir accourir à mon ordre

avec la promptitude de l'éclair. Cette preuve de son obéissance me fut alors fort agréable, et ces formes méthodiques étoient nécessaires pour donner aux Caffres une haute opinion de notre autorité et de notre puissance. Mais l'idée plus haute encore que ce Hottentot s'étoit formée de la nation Caffre, et la crainte qu'il avoit conçue de ce peuple, mirent tout son corps en tremblement; ses dents claquoient si fort l'une contre l'autre, qu'il ne put proférer un seul mot. Cette poltronnerie inattendue faillit à rompre toutes mes mesures. Tant par indignation que pour déguiser la cause de sa frayeur, je le menaçai et l'apostrophai fort rudement; cependant je ne sais si les Caffres ne furent pas en ce moment plus clairvoyans que je ne l'aurois voulu: car quelques-uns d'eux, en fixant le Hottentot, se prirent à rire.

 1776.
Janvier.

L'INTERPRÈTE des Caffres proposa plusieurs fois d'entrer en conversation particulière avec mon Hottentot: je m'y opposai constamment. Enfin les réponses qu'ils firent à nos questions, furent qu'ils étoient des Caffres de *Gonaps-rivier*; qu'ils ne venoient ici que pour nous y rencontrer, et voir si nous avions apporté beaucoup de fer et de cuivre, que nous pourrions échanger avec leur bétail; car ils savoient par ouï-dire, que nous étions venus de fort loin, et que nous avions résidé long-tems dans ces plaines.

CETTE proposition de commerce me parut fort sus-

peete, d'autant que je ne voyois avec eux aucun bétail.
1776. Les animaux que leurs gardeurs de troupeaux et
Janvier. quelques enfans y amenèrent après, se réduisoient à
un petit nombre de vaches et de jeunes bœufs, auxquels
ils attachoient un prix exorbitant, et qui n'étoient pro-
bablement destinés qu'à leur servir de nourriture dans
leur marche.

Pour les empêcher de s'asseoir sans m'en demander la permission, je leur fis dire par le moyen des interprètes, que je leur permettois de s'asseoir, tandis que je ferois une réponse à leur proposition de commerce. Ils s'assirent dans le même ordre qu'ils étoient venus, c'est-à-dire, les trois chefs à la tête. Je leur fis demander combien d'entre eux étoient capitaines ou chefs; ils me répondirent : les trois que je voyois à leur tête. Je donnai à chacun de ces trois chefs, un assez gros morceau de tabac, en leur disant que c'étoit ainsi que les fils de la compagnie accueilloient leurs amis les capitaines Caffres; mais que nous avions déjà échangé tout notre fer et notre cuivre dans ces plaines mêmes, avec quelques autres Caffres de nos amis; que cependant ils n'auroient pas fait le voyage envain, s'ils vouloient aller jusqu'à *Agter-bruntjes-hoogte*, où les fermiers de ce canton leur fourniroient assez abondamment de ces deux métaux.

LORSQU'ILS virent qu'il ne s'agissoit, pour avoir du

tabac, que d'être capitaine, ils me présentèrent plusieurs autres Caffres de leur compagnie, qui étoient, ne dirent-ils, autant de *t'ku t'kois* (capitaines); mais voyant que je ne voulois pas les reconnoître pour tels, ils rirent de fort bon cœur de ces nouveaux chefs de leur création, et aucun des trois ne parut disposé à partager avec les autres le cadeau que je leur avois fait; cependant, pour maintenir les véritables chefs dans cette bonne humeur, je leur donnai dans la suite une poignée de chanvre desséché, qu'ils acceptèrent comme un présent fort magnifique, et le mêlant avec un peu de tabac, ils le fumèrent tout en causant ensemble (*).

1776
Janier.

QUAND nous leur eûmes dit notre intention de tuer des vaches marines, et que ces animaux étoient ici fort rares et fort circonspects, ils nous assurèrent qu'à *Kenaps-rivier*, on les voyoit sortir de l'eau en plein jour, et dormir et paitre dans les campagnes qui bordent cette rivière; ils ajoutèrent que ces animaux, pour être plus en état de se défendre contre leurs ennemis, se réunissoient en troupes, et qu'on les y voyoit en aussi

(*) Les pipes dans lesquelles ils fumoient, et qui ne circuloient qu'entre les chefs, avoient une tige longue de plus de quatre pieds; c'étoit un bâton dont la moëlle avoit été ôtée, je ne sais par quel moyen, jusqu'aux trois quarts de sa longueur. A l'endroit où sembloit finir la perforation, un fourneau de trois pouces de long, mais fort étroit, étoit fortement attaché avec des liens, de la même manière que les étais d'un mât dans un navire. On peut juger, à la petitesse du fourneau, que les Caffres sont de pauvres fumeurs, en comparaison des Hottentots.

==== grand nombre que nous voyions alors les cailloux sur
1776. le bord de *Vish-rivier*. Quoique cette comparaison se
Janvier. sentit un peu du style oriental, il est cependant probable qu'on trouve des multitudes de vaches marines à *Konaps-rivier*, et qu'elles viennent, comme disoient les Caffres, paître et dormir à terre en plein jour. Incultes et sauvages comme sont ces peuples, et sur-tout ignorant l'usage des armes à feu, ils n'ont aucun moyen de réduire et de confiner dans l'eau un animal aussi gros et aussi fort que l'hippopotame.

QUAND la nuit vint, les Caffres se levèrent et s'en allèrent sans ordre, et sans prendre congé de nous, près d'un gros buisson, à une portée de fusil de l'endroit où nous étions. Ils y allumèrent un grand feu, près duquel ils se préparèrent à passer la nuit. Bientôt après qu'ils nous eurent quittés, nous entendîmes un rugissement affreux, qui paroissoit venir du côté du buisson. Nous conjecturâmes que c'étoient les cris de quelque animal qu'ils tuoient pour leur souper, et nous y courûmes, M. Immelman et moi. C'étoit une vache, que nous vîmes couchée sur le côté droit, ayant les pieds de devant liés sur sa tête. Comme l'animal étoit assez paisible, quoiqu'il ne fût pas encore mort, ce lien suffisoit pour le retenir, tandis que cinq ou six Caffres étoient occupés autour de leur victime, et lui faisoient de leurs hassagais plusieurs incisions dans l'estomac, qu'ils tirèrent enfin du corps de l'animal, par une ouverture

ture faite exprès dans le coffre. Je ne sais si cette manière de tuer les animaux est en usage chez quelque autre nation; mais elle est fort-cruelle, quoique l'opération semblât inspirer beaucoup de bonne-humeur à ceux qui la faisoient. Cependant elle ne fût pas longue, et deux minutes après la première incision, l'animal cessa de souffrir et de vivre. Alors, sans perdre de tems, ils découpèrent le corps avec leurs hassagais, et la peau en bandes de différentes formes et grandeurs. Ils avoient dessein de manger aussi cette peau, me dit un de mes Hottentots, qui le lendemain en acheta des Caffres un morceau pour un peu de tabac, et m'assura qu'une peau de bœuf ou de vache bien apprêtée, c'est-à-dire, bouillie d'abord dans de l'eau, ensuite dans du lait, étoit un fort bon manger.

1776.

Janvier.

COMME nous étions debout, regardant disséquer l'animal, nous remarquâmes que toutes les lances et hassagais, excepté celles qui servoient à la dissection, étoient en pile au milieu d'eux, immédiatement en face d'un des chefs, qui paroissoit alors fort occupé à donner ses ordres, ordres qui étoient à l'instant exécutés par les Caffres chargés d'avoir soin du foyer. Ils avoient l'air de ne s'embarrasser nullement de notre présence. Cependant, comme la nuit devenoit fort noire, nous crûmes qu'il étoit de la prudence de regagner notre chariot.

A peine y étions-nous arrivés, que leur interprète,

Tome II.

N n

1776.

Janvier.

accompagné de deux Caffres, vint nous demander notre marmite à emprunter. Nos Hottentots nous rendirent le sujet de leur message d'un ton chagrin, ajoutant que les Caffres étoient dans l'usage de garder ce qu'ils empruntoient, et que pour le ravoir, il falloit toujours en venir à une *rusje* (dispute). Comme notre marmite étoit en cet instant un vrai trésor pour nous, qu'elle étoit particulièrement utile à nos Hottentots, pour faire bouillir et fondre leurs graisses, etc., et que probablement les Caffres n'auroient pu résister à la tentation de se l'approprier, je crus qu'il valoit autant, si l'on ne pouvoit éviter une querelle avec eux, l'avoir avant qu'après. Cependant je tâchai d'adoucir mon refus par une réponse honnête : je leur fis dire que si les fils de la compagnie avoient deux marmites, ils en enverroient certainement une à leurs amis les Caffres ; mais qu'en ce moment nous avions nous-mêmes grand appétit, et que nous allions, cette nuit même, faire cuire de la viande dans notre marmite ; de plus, qu'il y avoit certaines pratiques à observer et à connoître, sans lesquelles on ne pouvoit se servir à propos de notre marmite ; ainsi, que, s'ils vouloient envoyer leur viande à mes Hottentots, je me chargerois avec plaisir du soin de la leur faire apprêter pour le lendemain matin.

Ils parurent se contenter de cette réponse ; cependant nous étions encore loin d'être rassurés, et il étoit très-possible que pendant la nuit, il leur vint à l'esprit de

faire pleuvoir sur notre chariot une grêle de dards, et de renouveler l'aventure d'Heuppenaer. Nous nous empressâmes donc de nous y fortifier; nous couvrîmes le dessus du chariot, de nos selles et de peaux d'animaux, et garnîmes les côtés de paquets de papiers, d'habits et de morceaux de peau de rhinocéros desséchée. Nous braquâmes des deux côtés du chariot deux fusils, en sorte qu'à la première rupture, nous pussions décharger à la fois nos quatre pièces. Pour augmenter encore l'alarme et la terreur parmi les ennemis, nous avions préparé le soir des poires à poudre; et de fortes cartouches, que nous pussions, s'il étoit nécessaire, jeter dans le feu, qui étoit éloigné de huit ou neuf pas de notre chariot. Nous avions aussi rempli nos poches de poudre, afin de pouvoir faire un feu plus vif et plus continu, qui, sans être très-meurtrier, auroit tenu l'ennemi effrayé dans l'éloignement. Nos chevaux et nos bœufs, que, suivant notre usage, nous attachâmes tout autour du chariot, nous faisoient aussi une sorte de retranchement. Nous avions lieu d'espérer que nos chevaux sur-tout, si craintifs et si éveillés au plus léger signe du danger, nous avertiroient quelques instans avant l'attaque. Après avoir ainsi pris nos mesures, nous dormîmes assez tranquillement; et heureusement pour nous, ces grands préparatifs furent inutiles. Cependant ce seroit un grand plaisir de pouvoir aujourd'hui faire à nos amis le récit d'un combat entre les Caffres et nous.

 1776.
 Janvier.

1776.
Janvier.

Au reste, les traits fréquens que l'on connoît des dispositions perfides des Sauvages en général, et la promptitude avec laquelle ils passent tout-à-coup d'un état de paix et de tranquillité, à la rapine et au carnage, sont bien suffisans pour justifier nos soupçons et nos précautions. Depuis mon retour en Suède, j'ai reçu dernièrement une lettre de M. Immelman, datée du Cap le 25 mars 1781. Il m'apprend dans cette lettre, que les Caffres en ce moment ravagent les possessions des fermiers Chrétiens; qu'entre autres, mon vieux et digne hôte *Prinstlo*, le premier chez qui j'avois logé à *Brunjes-hoogte*, a eu la douleur de voir sa maison réduite en cendres par ces barbares, après avoir perdu ses nombreux troupeaux de bétail, dont il n'a pu sauver que six bœufs. Une femme nommée *Koestje*, se sauvant avec précipitation, a été forcée de laisser derrière elle un de ses enfans, qu'elle a retrouvé percé de sept has-sagais. La perte que les Chrétiens ont faite dans cette circonstance, est montée à vingt et un mille têtes de bétail. Les Caffres, de leur côté, n'avoient pas en propre le tiers de cette quantité. Ils avoient à leur tête, me dit M. Immelman, les Capitaines MOSAN et KOBÄ. Je ne puis dire s'ils étoient de ceux qui nous affligèrent de leur visite, ayant oublié de prendre note de leurs noms. Vers le minuit, nous eûmes de la pluie, du tonnerre et des éclairs.

LE lendemain matin 22, à dix heures, toute la

troupe de Caffres partit sans nous dire adieu, après avoir, sous prétexte de nous vendre une vache, tenté de voir tout le fer et le cuivre qu'ils croyoient être dans notre chariot. Cependant, afin de ne leur donner aucun sujet de tentation, je leur montrai seulement les plantes et insectes, dont nous avions bonne provision, en leur disant que c'étoient les seuls objets précieux que nous eussions avec nous. Je me doutois bien qu'ils n'auroient pas voulu échanger leur vache contre toute ma collection.

1776.
Janvier.

ILs prirent leur route vers *Agter Brunjes-hoogte*, et rencontrèrent en chemin trois fermiers, Jacob Potgieter, son fils Flip, et son gendre Fr. Labescanje, qui venoient, comme nous en étions convenus, suivis de trois Hottentots, se joindre à notre partie de chasse, et nous aider à assiéger et à tuer quelques vaches marines.

COMME il est expressément défendu aux Colons de faire aucune espèce de commerce avec les Hottentots et les Caffres; que d'ailleurs ces fermiers suspectoient, non sans raison, les desseins des Caffres, et qu'ils craignoient que leur arrivée à *Brunjes-hoogte* n'inspirât au moins la terreur, ils tâchèrent d'abord de les dissuader d'une manière amicale, d'aller jusque là; ensuite ils eurent recours aux menaces, qui leur réussirent mieux, en leur protestant que s'ils ne vouloient pas retourner directement et paisiblement à leurs habita-

1776.

Janvier.

tions, ils alloient faire parmi eux un dégât affreux avec leurs armes à feu; ce qu'ils auroient pu faire en effet sans danger, étant montés sur de bons chevaux, et en prenant les Caffres séparément : ceux-ci, de leur côté, n'avoient pas oublié quel étoit l'effet de ces armes.

QUANT à l'extérieur de ces hommes, je ne les trouvai pas en général aussi grands que les Hottentots-gonaquas, et les autres Caffres qui vivoient dans leur société; ils étoient aussi moins ornés de grains de verre et de cuivre; mais ils étoient tout aussi robustes.

EN attendant l'arrivée des trois fermiers, et ne voyant dans cet endroit aucun sujet d'histoire naturelle qui méritât mon attention, je me mis à chercher dans la terre quelques antiquités. J'avois déjà observé pendant ma première résidence près de la grande *Vish-rivier*, des monceaux de pierre plus gros que ceux que j'avois vus près de *Krakeel-rivier*, et composés de pierres aussi grosses. Ils avoient de trois à quatre, ou quatre pieds et demi de hauteur, et à la base, six, huit et dix pieds de diamètre; ils étoient situés à la distance de dix, vingt, cinquante, deux cents pas et même plus, l'un de l'autre, mais constamment entre deux points particuliers du compas, et conséquemment en lignes droites et toujours parallèles.

J'AI aussi trouvé de ces tas de pierres éloignés de

ce lieu de la distance de plusieurs journées , et je tiens des Colons , qu'ils se prolongent fort avant dans le nord à travers les plaines incultes (*Sneeze-Vlakens*), où l'on trouve, m'out-ils dit, un bien plus grand nombre de ces lignes parallèles. Ces monumens sont donc regardés comme des preuves incontestables que ce pays fut jadis habité par une race d'hommes plus puissans et plus nombreux que les Hottentots ou les Caffres, dont on connoît trop bien les cérémonies funéraires et les autres coutumes, mais sur-tout la paresse, pour les soupçonner d'être les auteurs d'ouvrages d'une si vaste étendue, et en apparence si peu utiles.

1776.
Janvier.

On a formé sur l'intention de ces monceaux de pierres, diverses conjectures, avec divers degrés de probabilité. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'ont pu être formés que par des esclaves. Si ces hommes étoient attachés au joug de la superstition ou à celui d'une monarchie ou d'une aristocratie, c'est ce que je n'entreprendrai point de décider. Dans le premier cas, on conçoit aisément qu'ils se crussent obligés de faire à leurs dieux tyranniques, des offrandes de ce genre, fort laborieuses et fort inutiles. Dans le second cas, on conçoit encore qu'ils aient pu être forcés de payer ce tribut à l'orgueil et à la vanité de quelque despote, qui, même après sa mort, voulant immortaliser sa mémoire et assurer à sa cendre des honneurs imaginaires, ait inventé ce moyen de disloquer les bras et d'épuiser les forces de ses sujets

1776.
Janvier.

survivans. Quoi qu'il en soit, ces pierres accumulées sont certainement des monumens antiques d'un siècle où quelque peuple nombreux, gémissant sous le fouet de la superstition, ou sous la verge de la tyrannie, et venant à se résoudre en un petit nombre de pâtres dispersés, a peut-être enfin dégénéré jusqu'à l'état actuel des Caffres, Hottentots, Boshis et autres Sauvages.

J'OBSERVAI en quelques endroits, que les fondemens seuls avoient été posés, ou peut-être les pierres qui formoient le tas, avoient été enlevées jusqu'au niveau de la terre. Comme il étoit plus aisé de creuser dans ces derniers monceaux, que dans les autres, nous fîmes près de trois milles à cheval, M. Immelman et moi, avant d'en rencontrer un, que nous trouvâmes enfin dans le voisinage de *Koks-craal*. Notre intention étoit, comme je l'ai dit, d'y découvrir quelques fossiles antiques, qui pût nous éclaircir le mystère de ces monumens.

UNE barre de fer de deux pieds de long, que nous avions apportée pour fouir des bulbes et des racines dans le cours de notre voyage, fut le seul instrument dont nous pûmes faire usage; et nous n'avions alors pour nous seconder, que le plus jeune de nos Boshis, jeune garçon robuste, alerte et décidé. Mais nous trouvâmes des obstacles dans de larges pierres entassées et serrées ensemble, ensorte qu'en employant tous les trois nos forces réunies,

réunies, nous ne pûmes creuser qu'à la profondeur de deux pieds dans le centre du tas, et ce ne fut pas sans peine et sans fatigue. Enfin nous n'y trouvâmes que quelques morceaux d'arbres pourris, et une autre pièce qui paroissoit être un fragment d'os, et qui se réduisoit aussi en poussière. Le Hottentot, qui jusqu'alors animé par l'espoir du tabac que nous lui promettions, nous avoit prêté la main, tout en nous regardant avec un souris moqueur, et nous lançant des épigrammes dans son langage que nous n'entendions pas, partit à la fin d'un grand éclat de rire, et d'un air d'indignation se mit à moraliser sur la futilité de telles entreprises, et tourna le dos à l'ouvrage. Il faut ajouter à cela, que ce canton passoit pour être un repaire favori des lions; que nos chevaux que nous avions laissé paître après leur avoir lié les pieds de devant, s'étoient écartés de nous, et que nous fûmes assez long-tems avant de pouvoir les retrouver parmi les buissons de ce dangereux endroit.

1776.

Janvier.

A l'approche de la nuit, nous retournâmes à notre chariot. Nos trois fermiers, qui nous avoient promis à *Bruntjes-hoogte* de venir nous aider à chasser des hippopotames, y étoient arrivés, et nous fûmes charmés de leur ponctualité; cependant je regrettai bien vivement, et je regrette encore de n'avoir point eu la facilité d'examiner comme il convient, ces mystérieux monceaux de pierres, examen qui auroit probablement jeté beau-

Tome II.

Oo

1776.

Janvier.

coup de lumière sur la nature de l'homme en général, et particulièrement sur la condition de ceux qui habitaient jadis cette contrée. Il court ici un bruit vague, qu'un fermier a trouvé près de la province de Camdebo quelques ruines. Je ne ferai point de commentaire sur ce fait ; cependant , joint aux monceaux de pierres, il forme un sujet digne d'une observation particulière, et personne n'est plus à portée de faire cette utile découverte, que le Major Gordon , membre du gouvernement du Cap, homme de génie, et d'un tour d'esprit porté aux recherches. D'heureux travaux sur cet objet, lui donneroient à la reconnaissance du public , les mêmes droits qu'il s'est déjà acquis en éclairant l'histoire du *Camelo-pardalis*.

LE craal de Jacob Kok , lieu dont j'ai déjà parlé, et que j'ai spécifié dans ma carte, est un passage ordinairement praticable pour les chariots, et d'après la situation des montagnes voisines, on le regarde comme la clef des parties septentrionales d'Afrique. On prétend qu'il a tiré son nom de Jacob Kok , mon ami de *Zee-koe-rivier*, qui avec plusieurs autres chasseurs, ayant le projet de faire un long voyage dans l'intérieur du pays, fut arrêté là pendant plusieurs mois par un débordement extraordinaire de la rivière, dont le courant étoit en effet si violent, qu'ils voulurent en vain faire usage d'un radeau pour la traverser. Cette nuit, de même que la précédente, nous eûmes du tonnerre et de la pluie.

LE lendemain matin 23, nous quittâmes cet endroit pour en chercher un plus favorable à nos vues, en côtoyant la rivière. Ce fut ce jour-là que je découvris dans mes paresseux boshis une propriété remarquable ; celle de courir fort vite, et pendant fort long-tems. Les fermiers de *Bruntjes-hoogte*, qui connoissoient mieux que moi, ce qu'on pouvoit exiger de ces hommes, obligèrent quelques-uns d'eux à porter nos armes, et à suivre nos chevaux. Nous allions le plus ordinairement le trot, mais quelquefois le galop pendant des heures entières, suivant que le terrain étoit uni ou raboteux. Nous fûmes obligés à la vérité de faire une ou deux haltes pour les attendre ; mais leur ayant pris nos armes, nous galopâmes encore plus vite, et les boshis nous suivirent de fort près ; enfin, par ce que je vis alors et par la suite, j'estime que même les plus vieux d'entre eux, auroient pu courir environ vingt milles dans l'espace de trois ou quatre heures, sans paroître extrêmement fatigués. Les fermiers connoissoient des boshis, qui pouvoient courir une journée entière, et qui avoient lassé à la course, et tué de leurs propres mains, des élans et des *hart-beest*, sur-tout si ces animaux étoient déjà blessés. Souvent obligés d'avoir recours à cet expédient, il est naturel que la plupart y excellent ; d'ailleurs leur manière de vivre et leur éducation depuis l'enfance, les dispose naturellement à cet exercice.

1776.
Janvier.

SUR le soir, après avoir perdu plusieurs fois notre

O o ij

===== chemin, nous arrivâmes par des routes de traverse à
1776. un endroit connu des fermiers, où la rivière forme un
Janvier. bassin, et qu'ils nomment *fosse d'hippopotames*. Alors
nous commençâmes à assiéger séparément tous les diffé-
rens passages par lesquels ces animaux pouvoient sortir
de la rivière. Nous étions en tout sept chasseurs armés,
cinq Chrétiens, mon Hottentot tireur, et un autre ap-
partenant aux fermiers. Nous ordonnâmes au reste de
nos Hottentots, d'aller à une certaine distance crier, et
faire claquer les fouets, pour effrayer les hippopotames
et les chasser de notre côté, dès qu'il en paroîtroit
quelqu'un. De cette manière, lorsque l'animal, forcé
de chercher sa nourriture, viendrait à terre, il nous
sembloit impossible qu'il pût éviter de passer tout près
de l'une ou de l'autre de nos embuscades. Nous étions
tous les sept postés immédiatement au bord de l'eau
entre des roseaux, ou sur des tertres de terre que la
rivière avoit laissés à sec, le plus près possible des
petits sentiers que ces animaux s'étoient faits à eux-
mêmes pour sortir de l'eau, ensorte qu'ils devoient
inévitablement passer à la distance de six pouces, ou
d'un pied tout au plus, du bont de nos fusils. Nous
n'avions dans cette chasse, que deux choses à craindre;
la première, que le fusil ne vint à rater, et alors le
chasseur doit s'attendre à une mort certaine pour prix
de sa témérité; la seconde, que la blessure faite à l'a-
nimal ne fût pas mortelle, mais alors le chasseur a
lieu d'espérer, d'après plusieurs exemples, que le feu,

le bruit et le coup de la balle troubleront l'animal, et empêcheront qu'il ne se retourne à l'instant sur son ennemi.

1776.

Janvier.

LES bords de la fosse que nous assiégions, étoient en plusieurs endroits profonds et perpendiculaires, et la fosse elle-même étoit longue de presque trois quarts de mille; il se trouva que mon poste n'étoit éloigné que de trente ou quarante pas de celui de mon compagnon de voyage. Nous attendîmes une heure et demie dans le plus profond silence, l'apparition de ces énormes animaux. Ils avoient déjà, de l'autre bord de la rivière, éventé l'odeur des Hottentots, et la manière dont ils nageoient de côté et d'autre, et s'élancoient au dessus de l'eau en poussant un grognement ou sorte de hennissement court, mais perçant, nous indiqua que leurs passages accoutumés leur étoient en ce moment très-suspects. Cependant un d'eux paroissoit vouloir aborder de notre côté. M. Immanuel n'étoit ni moins empressé ni moins inquiet que moi. car nous nous attendions à avoir bientôt une affaire sérieuse avec un monstre colossal, qui, nous n'en doutions pas, avoit assez de force dans les mâchoires pour couper un homme en travers; nous craignions aussi réciproquement, que l'autre n'eût l'honneur de tuer le premier une aussi belle pièce de gibier. Cependant l'hippopotame nous quitta, et alla se montrer de même près de l'endroit

où étoient les fermiers ; à cet instant nous entendîmes
un coup de fusil tiré par un de nos Hottentots.

1776.

Janvier.

LA profonde obscurité de la nuit, l'éclair du coup de feu, la détonation du mousquet fortement chargé, et les vibrations du son prolongé par l'écho de montagne en montagne, tous ces objets joints à l'attente de voir tomber un animal gros comme l'éléphant, conspiroient à former le plus superbe et le plus imposant des spectacles. Cette grande attente fut presque aussitôt interrompue et troublée par une espèce de farce fort ridicule, exécutée par une troupe de singes, qui, tous rangés en ligne droite, étoient campés sur une montagne de roches dans le voisinage, ayant de chaque côté des gardes avancées, formées d'autres singes postés sur des arbres. Nous pouvions aisément, de l'endroit où nous étions, les voir et les entendre s'appeler et se répondre. Après une couple de minutes, chasseurs et singes gardèrent de nouveau le silence jusqu'à deux heures. Alors l'autre Hottentot fit feu ; nouvelle alarme dans tout le camp des babouins, mais qui dura moins long-tems que la première.

Nous vîmes enfin luire les premiers rayons du matin, après lesquels nous aspirions, impatiens de savoir des nouvelles de la nuit, et de voir l'effet des deux coups de fusil tirés par nos Hottentots. Voici les particularités

qu'ils nous rapportèrent. Enfoncés jusqu'aux yeux dans les roseaux, postés dans un endroit fort sombre, encore obscurci par des branches d'arbres, ils ne pouvoient qu'entrevoir l'animal et conséquemment n'étoient pas bien sûrs de leur coup. L'un des deux nous avoua qu'il s'étoit senti un peu troublé de ne pouvoir distinguer bien clairement les objets qui l'environnoient, et que par cette raison il avoit fait feu trop tôt, avant que l'animal fût assez sorti de l'eau. L'autre avoit eu une belle occasion de blesser de la balle et par l'explosion même de la charge, l'hippopotame qui passa au bout de son fusil, mais il n'avoit pu voir quelle partie de son corps il lui présentait; après avoir tiré, il s'étoit sauvé, et avoit entendu aussitôt après l'animal se replonger dans l'eau. Les autres Hottentots avoient de leur côté aperçu un hippopotame, qui probablement étoit autre que les deux premiers, courir sur un bas fond au bord et le long de la rivière, et rentrer dans l'eau sans qu'il leur fût possible de l'en empêcher.

1776.
Janvier.

Nous restâmes dans ce poste jusqu'après midi, dans l'espérance que les animaux blessés mourroient et reviendroient sur l'eau; mais nous attendîmes envain, et il eût été probablement inutile d'y rester plus long-tems, attendu que la rivière étoit bordée d'arbres, aux racines desquels ces animaux s'attachent, dit-on, au fond de l'eau, avec leurs défenses larges et crochues, lorsqu'ils se sentent près d'expirer. D'ailleurs, en supposant que

ces deux hippopotames n'eussent été que légèrement blessés ils auroient sans doute été sur leurs gardes; et s'ils avoient osé cette fois sortir de l'eau, il eût été dangereux de les poursuivre de nouveau. Toutes ces raisons, jointes à ce que l'eau, par une crue considérable, avoit couvert plusieurs des endroits les plus commodes pour se mettre en embuscade, nous déterminèrent à nous aller poster près d'une autre fosse d'hippopotames moins grande que celle que nous quittions; nous y tendimes une sorte de piège composé d'un gros mousqueton que les fermiers avoient apporté exprès avec eux. Les Hottentots occupoient un poste, MM. Inmelman et Labescanje un autre; le plus vieux des fermiers, *Potgieter*, son fils Flip et moi, gardions le troisième, et je fus placé entre eux deux. Nous étions placés sur une portion du lit même de la rivière, qu'elle avoit laissé à sec, et les bords, auxquels nous tournions le dos, étoient en cet endroit fort hauts; près de nous étoit un bas fond d'une assez grande étendue, où l'eau se déployoit en nappe peu profonde sur un fond de cailloux et de gravier. Nous étions ainsi placés tous les trois à côté l'un de l'autre dans le sentier même tracé par les hippopotames; et, comme l'endroit étoit plat et point trop obscur, nous nous crûmes certains, si quelque hippopotame venoit sur le bas fond, de l'apercevoir assez pour le tuer par une volée de trois coups de fusil. Mais, l'expérience nous apprit, au grand danger de notre vie, que l'animal est beaucoup plus vif

vif dans ses mouvemens et plus hardi que nous ne l'avions cru. A l'instant où j'étois assis, dormant à demi, moralisant sur notre chasse, m'émerveillant dans mes pensées de ce que trois frêles individus de notre espèce, armés de fusils, exerçoient en ce moment l'empire sur le *leviathan* ou *behemoth* du grand prophète JON, tandis que les mouches ou petites mousquites avoient à leur tour l'empire sur nous-mêmes (car ces insectes nous assiégeoient en si grand nombre, que j'étois obligé de me tenir le visage couvert d'un mouchoir), à cet instant, dis-je, une vache marine sortit de la rivière avec la rapidité d'une flèche, et vint sur nous, en poussant un cri horrible : « *Heer Jesus !* » s'écria aussitôt le fermier. Heureusement avec ce cri il lâcha son coup de fusil ; et la lueur donnant tout-à-coup dans les yeux de l'animal ébloui, contribua peut-être plus que la balle à le faire reculer. Il poussa un autre cri, et se replongea dans l'eau aussi précipitamment qu'il en étoit sorti.

 1776.
 Janvier.

CETTE surprise ne laissa pas de m'alarmer : mais, par un effet bizarre de la frayeur qui me tronbla, ce ne fut point le danger bien réel d'être foulé aux pieds par l'animal ou d'être coupé en travers dans ses mâchoires ; ce fut la crainte purement imaginaire d'être noyé. Le bruit que fit l'animal en sortant de l'eau et courant sur les pierres du bord, me fit à l'instant naître l'idée d'un débordement soudain de la rivière. Les exemples que j'avois ouï raconter de ces accidens,

Tome II.

Pp

1776.
Janvier.

beaucoup plus fréquens encore ici qu'à *Gaurits-rivier* (*), me suggérèrent cette crainte ; d'ailleurs, comme l'hippopotame, lorsqu'il sort de l'eau et qu'il est encore humide et glaireux, brille, dit-on, comme un poisson au clair de la lune ; il n'est pas étonnant que, l'apercevant au moment où j'étois mon mouchoir de dessus mes yeux, il m'ait paru, vu de si près, comme une haute colonne d'eau, qui menaçoit de nous engloutir. Je courus donc, ou plutôt je volai vers un endroit plus élevé, laissant derrière moi, et mon fusil et mes deux confrères. Mais alors je me vis arrêté par le bord même de la rivière, trop escarpé pour qu'il me fût possible de l'escalader ; je m'aperçus cependant que nous n'étions noyés, ni moi, ni mes compagnons. Il me vint à l'idée pendant l'espace de quelques secondes, que nous rêvions tous, ou que nous étions dans le délire. Le fils du fermier s'étoit assoupi et continuoît de dormir en ronflant à grand bruit ; le fermier lui-même, tremblant et hors d'haleine, levoit à tout moment les yeux au ciel, s'efforçoit de se sauver, et demeuroit empêtré dans une espèce de large couverture dont il s'étoit enveloppé les jambes, tant pour sa goutte que pour se garantir des mouches. Tout en lui aidant précipitamment à se dégager, je lui demandai quel cours l'eau avoit pris dans son débordement. Après une longue pause, il me répondit, en me demandant à son tour si je n'étois pas fou. Je fus prêt

(*) Voy. tome 1^{er}. page 275.

à lui rétorquer sa question , et même encore après que toute l'aventure m'eut été expliquée , je doutai de la vérité jusqu'au moment où je vis que le fusil du fermier étoit en effet déchargé ; car le bruit du froissement des cailloux et des eaux , sous les pieds et dans le plongeon du monstre , furent les premiers sons qui frappèrent mon oreille , et qui me jetèrent dans cette fuite précipitée. Quant au coup de fusil et au cri de l'animal , je n'y fis pas la moindre attention , quoique ce cri eût été pour nos autres compagnons de chasse , le plus terrible de l'aventure ; ce cri fut tel , que M. Immelman et le gendre du fermier , lorsqu'ils l'entendirent , s'enfuirent de leur poste , quoiqu'ils n'eussent rien vu de tout ce qui étoit arrivé , et qu'ils fussent bien certains qu'au lieu où ils étoient , ils ne couroient aucun danger.

1776.
Janvier.

NOTRE chasse finit là pour cette nuit , dont nous passâmes le reste à rire les uns des autres , à deviser et former diverses conjectures sur l'impétuosité de la vache marine , qui , de son côté , avoit probablement été aussi effrayée que nous. Nous fumâmes une couple de pipes tout en écoutant le rugissement du lion , et nous attendîmes l'approche du matin. Plusieurs de nos Hottentots nous dirent qu'aussitôt après le bruit soudain et tumultueux que je viens de décrire , ils avoient vu une vache marine sortir de la rivière par un endroit qui n'étoit point gardé.

Pp ij

1776.
Janvier.

LE 25 , quelques traces que nous aperçûmes dans la poussière près d'une autre place , nous indiquèrent que plusieurs de ces énormes amphibies s'étoient récemment cantonnés dans une fosse voisine , et nous nous préparâmes à en fermer toutes les voies , et à former un blocus en règle.

CEPENDANT nous vîmes un jeune lion qui se sauva dans une partie de taillis fort serrée sur le bord même de cette fosse , et où nos chiens ni nos balles ne pouvoient l'atteindre. Assez mal satisfaits d'avoir si près de nous un pareil voisin , nous jugeâmes à propos de nous placer , nous autres tireurs , plusieurs au même poste , pour être à portée de nous seconder mutuellement et contre le lion et contre les hippopotames , et nous envoyâmes , comme de coutume , nos autres Hottentots à une certaine distance faire du bruit et de grands feux pour empêcher les hippopotames d'aborder par quelque autre passage.

IL est probable que ces animaux avoient été déjà plusieurs fois assiégés de la même manière , car cette nuit nous ne les entendîmes presque point ; nous espérâmes envain qu'en continuant de leur couper les vivres , nous les forcerions au moins par famine à quitter leur asyle et à s'exposer au feu de nos mousquets.

LE 26 , nous changeâmes de plan ; nous reprîmes

nos postes ; mais ce fut entre les dix et onze heures du matin , et à la chute du jour. Notre intention étoit alors d'ajuster les hippopotames au museau , lorsque quel-
 qu'un d'eux venant à la portée de nos fusils , sortiroit de l'eau ses naseaux pour respirer , ou plutôt , suivant l'expression assez juste des colons , pour se *souffler*. Cependant , pour que le coup fût mortel , il nous falloit le diriger de manière que la balle passât dans la poitrine à travers la cavité des naseaux. C'est ainsi que nous avions déjà cherché à tuer des hippopotames , avant d'arriver à *Agter-bruntjes-hoogte* , lorsque nous n'avions pas les fermiers pour nous seconder ; mais les animaux furent toujours trop circonspects , et cette méthode n'eut pas plus de succès que l'autre. Lorsqu'ils n'ont point été effrayés ou blessés , on les voit souvent en plein jour élever leur tête et même une partie de leur corps au dessus de l'eau ; mais à l'endroit où nous étions , ils osoient à peine sortir le bout de leurs narines , pour respirer l'air imperceptiblement , encore étoit-ce le plus souvent dans des endroits où des branches d'arbre penchées sur la rivière , les protégeoient. Leur odorat est si subtil , qu'ils sembloient , à l'aide de ce seul organe , distinguer les endroits où nous étions cachés , et ils s'en éloignoient à l'instant.

 1776.
 Janvier.

LA nuit suivante nous nous remîmes encore en sentinelle. A la chute du jour , je vis un petit animal sortir sa tête de l'eau et se *souffler*. Il se laissa pendant quelques

instans entrainer par le courant. C'étoit probablement une loutre.

1776.

Janvier.

A huit heures et demie, comme il faisoit déjà sombre, un hippopotame commença à lever peu-à-peu la tête au dessus de l'eau, en poussant un cri perçant, qui sembloit exprimer de la colère, et qui me parut tenir le milieu entre le grognement et le hennissement. Ce cri étoit à-peu-près, *heurkh hurkh, huh-huh* : les deux premières syllabes prononcées lentement, d'une voix rauque, mais aigre et tremblante, assez semblable au grognement de quelques animaux ; les deux dernières syllabes, prononcées fort vite, et approchant du hennissement d'un cheval. Il n'est guère possible, à la vérité, d'écrire ces sons inarticulés ; mais il est plus facile encore d'approcher de leur véritable accent, que d'imiter le son mi-parti du gosier et du palais, de la langue Hottentote.

A onze heures, le même hippopotame vint visiter de même notre poste. Mais, à notre grand regret, il n'osa venir jusqu'à terre, quoique nous l'entendissions s'approcher et ronger le peu de gazon et les petits arbrisseaux qui croissent çà et là sur le bord de la rivière. Nous espérions pourtant que ce régime ne pourroit long-tems suffire à des animaux dont un seul consomme une plus grande quantité de nourriture que tout un attelage de bœufs. Il est au moins certain que si l'on

peut calculer cette consommation d'après la largeur du gosier de l'animal, d'après celle de son corps et de son ventre pendant, qui touche presque à terre, et d'après la quantité de gazon qu'il enlève des endroits où il vient paître la nuit, comme je l'ai plusieurs fois observé, le résultat de ce calcul offriroit une masse d'alimens presque incroyable.

1776.
Janvier.

LE 27, un de nos Hottentots frappa mal adroitement du bout de son fusil contre un rocher. Le coup partit et lui perça le pied. Plusieurs autres Hottentots furent aussi blessés aux jambes des éclats de la balle, composée comme de coutume, de plomb et d'étain, et qui se brisa contre la pierre.

COMME nos provisions commençoient à diminuer, nous fûmes obligés d'aller assez loin à cheval chercher du gibier dans le voisinage. Nous donnâmes, en passant et sans succès, la chasse à un lion et à une hyène; mais en dédommagement nous primes un jeune sanglier, et tuâmes un *hart-beest*; malheureusement lorsque nos Hottentots allèrent chercher ce dernier, deux heures après que nous l'avions tué, les aigles en avoient déjà dévoré la majeure partie. Dans l'après-midi il tonna, et nous passâmes la nuit suivante à nos postes, et les vaches marines n'abordèrent pas plus que la nuit précédente.

LE 28, après le lever du soleil, à l'instant où nous

1776.
Janvier.

songions à retourner à nos chariots, nous vîmes s'avancer sur la terre ferme, un hippopotame femelle avec son veau ; elle venoit sans doute de quelque autre fosse, s'établir dans celle que nous assiégions. Comme elle cherchoit le long du bord de la rivière, un endroit escarpé pour s'y plonger, au moment où elle se retournoit vers son veau, qui étoit boiteux et ne pouvoit marcher que lentement, elle reçut un coup dans le côté : à l'instant elle se jeta dans l'eau. Le coup ne fut pas mortel ; car Flip qui le tira, étoit le plus intrépide dormeur qui fût sous le ciel ; deux Hottentots n'avoient pu parvenir à l'éveiller, et il avoit encore les yeux à demi fermés lorsqu'il fit feu. Quelque bon génie veilloit sans doute sur cet archi-paresseux, sans quoi l'animal eût fondu sur son lit de repos, et vous l'eût envoyé dormir en l'autre monde. Cependant son coup de fusil nous fut utile en ce qu'il fournit à un de mes Hottentots l'occasion de se jeter sur les deux pieds de derrière du veau, qu'il tint ferme jusqu'à ce que les autres vinsent à son secours. Alors le veau fut attaché et porté avec de grandes acclamations et en triomphe à nos chariots.

A l'instant où les Hottentots se saisirent du jeune hippopotame, sur le bas fond, près de la rivière, ils furent fort alarmés, de la crainte que la mère, déjà blessée, et d'autres vaches marines ne fussent excitées, par les cris du veau, à venir le secourir. Tant qu'il fut lié, il poussa de grands cris, à-peu-près semblables à

à ceux d'un cochon qu'on va tuer, ou qui se trouve pris dans une barrière. Sa voix étoit cependant encore plus aigre et plus perçante. Il nous fit voir, par les grands efforts qu'il fit pour se dégager, qu'il étoit déjà fort ingouvernable, et digne enfant d'une énorme vache marine. Il avoit déjà trois pieds et demi de longueur et deux de hauteur, quoique, suivant la conjecture des Hottentots, il n'eût guère plus de quinze jours ou trois semaines. Les Hottentots le délièrent, et il cessa de crier, et après qu'ils lui eurent plusieurs fois passé la main sous le nez pour l'accoutumer à l'odeur de leur corps, il commençoit à s'appriivoiser avec eux.

1776.
Janvier.

TANDIS qu'il étoit encore vivant, j'en tirai le dessin, dont le lecteur trouvera la copie, pl. IV (*), après quoi il fut tué, disséqué, et mangé en trois heures de tems. La raison de cette promptitude étoit la chaleur de l'air et la disette où nous étions d'autres provisions fraîches. La peau séchée de ce veau, que j'ai rapportée, étoit épaisse comme une semelle d'escarpin, et fort roide; je suis cependant parvenu à l'empailler pour le cabinet de l'Académie royale, ensorte qu'elle représente assez bien l'animal vivant, excepté que le ventre n'est pas suffisamment distendu (**).

(*) J'ai publié la même copie dans les Transactions de Suède de 1778.

(**) D'après cela, le dessin donné par M. Allamand, pris d'un jeune hippopotame empaillé, dessin copié ensuite dans le supplément de M. de Buffon, est nécessairement incomplet, en ce que l'animal est trop maigre,

1776.
Janvier.

LA chair et la graisse de ce veau nous parurent molles comme elles doivent naturellement l'être dans un animal si jeune. Elles n'avoient conséquemment pas la bonté de celles des vieilles vaches marines, dont, dans d'autres occasions, j'ai trouvé la chair fort tendre, et la graisse presque semblable, quant au goût, à de la moëlle. Au moins, elle étoit moins forte et moins rassasiant que les autres graisses. L'une et l'autre passent parmi les colons pour le mets le plus exquis qu'on puisse manger; on trouve sur-tout dans les pieds une partie gélatineuse, qui bien apprêtée, est un manger dont on fait grand cas. Telles sont aussi, même au Cap, les langues séchées des vaches marines. A mon retour en Suède, j'ai eu l'honneur de fournir la table de S. M. d'une langue sèche d'hippopotame, longue de deux pieds huit pouces (*).

et que les ongles ou sabots sont trop éloignés l'un de l'autre. Les yeux sont aussi trop larges, et l'on peut sans doute dire la même chose des figures données *ibid.* de l'animal adulte.

(*) Quant à la forme, la langue d'un hippopotame parvenu à sa pleine croissance, est fort obtuse au bout, et plus large à cette partie qu'à la racine. Si, lorsqu'elle est fraîche, elle est, comme on me l'a dit, marquée d'un côté d'inégalité, cette particularité provient peut-être de ce que l'animal, mâchant plus habituellement d'un côté que de l'autre, sa langue éprouve sur ce côté un frottement plus répété contre les dents; du moins on pouvoit distinguer quelques traces de ces inégalités sur la langue desséchée que j'ai rapportée.

On voyoit sur la peau de mon jeune hippopotame empaillé, quelques poils rudes, d'un brun rougeâtre, longs de trois à six pouces, quelques-uns sur le côté des oreilles, d'autres autour des narines, et sur le derrière

LES défenses ou dents canines étoient déjà longues d'un demi-pouce : mais celles des grands hippopotames pèsent, suivant Kolbe, dix livres. M. de La Caille (p. 349) critique cette assertion, et prétend qu'elles pèsent à peine trois livres. M. de Buffon (tom. XII, p. 38) dit que le poids d'une des mâchoières passe trois livres, et que les défenses, chacune desquelles est longue de douze à seize pouces, pèse douze ou treize livres. Quant à moi, quoique j'aie vu beaucoup de dents fort grandes d'hippopotames, j'ai trouvé qu'une des plus fortes, que j'ai rapportée et présentée à l'Académie royale des Sciences, ne pesoit que six livres neuf onces, quoiqu'elle eût ving-sept pouces de long, mesurée le long de son côté convexe; et qu'elle étoit conséquemment deux fois plus longue et environ deux fois moins pesante que celle dont parle M. de Buffon. D'ailleurs, M. d'Aubenton (p. 62 du même vol.) donne aux dents canines de l'hippopotame vingt-six pouces de long, et conséquemment deux fois la longueur que M. de Buffon

1776.
Janvier.

du cou. Mais ils étoient si clair-semés, qu'il y avoit entre chacun d'eux depuis un pouce et demi jusqu'à six pouces de distance. Il en paroissoit aussi quelques-uns sur le dos, mais encore plus rares et plus courts que les autres. Les plus longs étoient sur les bords tranchans de la queue, comme je l'ai observé dans la description de cet animal que j'ai insérée dans les Transactions de Suède. Ceux-ci tombèrent tandis que j'empailois la peau, dont tout le reste est absolument dégaré de poils. La queue est aplatie sur les côtés, et conséquemment les bords tranchans de cette queue sont, comme à celle du rhinocéros, en dessus et en dessous.

Q q ij

leur attribue; quoique je n'aie pesé aucune mâchelière de ces animaux, je doute pourtant à présent qu'on en pût trouver une qui pesât au dessus de trois livres; car une mâchelière d'éléphant que j'ai aussi déposée dans le cabinet de l'Académie, pèse quatre livres et demie, et elle a neuf pouces de large; mais elle est à l'œil même, au moins trois fois aussi grosse dans chaque dimension que chacune des mâchelières d'hippopotame avec lesquelles je l'ai comparée; et j'ai vu un grand nombre de ces dernières en différens endroits sur le bord de *Vish-rivier*; je les ai vues sur des mâchoires mêmes d'hippopotames tués dans différens tems par les fermiers, et dont ils avoient laissé là les crânes. Il résulte de ces faits, que l'assertion de Kolbe est en cette occasion celle qui approche le plus de la vérité. Mais M. de Buffon a raison, lorsqu'il dit (p. 48) que les figures d'animaux données par Kolbe ont été prises d'après celles des autres naturalistes; qu'il a fait la plupart de ses descriptions de mémoire, et qu'on ne peut guère compter sur leur exactitude.

LA gueule de l'hippopotame est si large, que quoiqu'un bon tiers des énormes défenses placées dans la mâchoire inférieure, ainsi que plusieurs des dents de devant, extrêmement saillantes, s'élèvent au dessus des gencives, on n'en voit rien lorsque sa bouche est fermée.

LA peau de l'hippopotame adulte a beaucoup de

ressemblance avec celle du rhinocéros : mais elle est encore plus épaisse. Les fouets qu'on en fait , sont plus forts , et après qu'on s'en est servi quelque tems , plus plians ; mais ils ne sont pas aussi transparens que les fouets de peau de rhinocéros , lorsque ces derniers sont neufs.

1776.
Janvier.

LA nourriture de l'hippopotame ne consiste qu'en gazon et autres herbes , comme l'a dit le père Lobo. On peut tirer aussi cette conclusion de ce que j'ai déjà dit sur ce sujet , ainsi que de la figure de l'estomac d'un fœtus d'hippopotame , donnée dans le bel ouvrage de MM. de Buffon et d'Aubenton. Il ne me semble donc nullement probable que ces animaux donnent , comme l'assurent M. de Buffon et M. Dampier dans son voyage , la chasse aux poissons , et en fassent leur proie : car quelques-unes des rivières de la partie méridionale d'Afrique , où l'on voit journellement et en grand nombre des vaches marines , ne contiennent aucun poisson , et l'on ne trouve dans les autres que quelques *bastard springers* , comme ils les appellent (le *cyprinus gonorynchus*) , qui sont rarement aussi gros que les harengs ordinaires. On y trouve aussi , mais encore plus rarement , m'a-t-on dit , une petite espèce de carpe.

IL est vrai que les vaches marines fréquentent souvent l'embouchure des rivières qui abondent en poisson de mer , et la mer elle-même. Mais l'on sait que ces

1776.
Janvier.

animaux n'en viennent pas moins chercher leur nourriture à terre ; car il est probable qu'ils ne peuvent boire l'eau de mer. On m'a raconté qu'un hippopotame inquieté dans une rivière d'eau douce , s'étoit réfugié dans la mer , et pourtant étoit obligé de venir à terre toutes les nuits pour aller boire l'eau d'une fontaine voisine , tant qu'à la fin quelques personnes l'y attendirent et le tuèrent.

✓ QUE les hippopotames peuvent vivre , et vivent en effet dans l'eau salée , c'est un fait dont j'ai des preuves incontestables. J'ai vu , à l'embouchure des rivières de *Kromme* , et de *Cantours* , mais sur-tout dans la dernière , des hippopotames se *souffler* en plein jour , et élever leur tête au dessus de l'eau ; et un d'eux en particulier qui , ayant été blessé d'un coup de fusil sur le museau , poussa un hennissement de douleur et de colère. J'ai vu dans *Krakekamma* , sur le sable , des traces reconnoissables d'un hippopotame , dont les unes alloient à la mer , et les autres en venoient. Le capitaine *Burtz* , observateur aussi attentif que grand navigateur , m'a dit avoir vu souvent sur la côte orientale d'Afrique , des chevaux marins (voulant sans doute désigner des hippopotames) , sortir leur tête de l'eau , pour respirer l'air et hennir.

J'AI cru devoir entrer dans ces détails , parce que M. Adanson , dans son *voyage* , s'est mis en tête de

confiner l'hippopotame dans les eaux douces des rivières d'Afrique, et qu'après lui, un célèbre naturaliste a soutenu la même opinion, et a suspecté le témoignage de Kolbe, qui avoit assuré le contraire.

1776.
Janvier.

UN vieux chasseur m'a dit avoir vu deux hippopotames en copulation, et qu'ils s'accouplent à la manière des bestiaux ordinaires. Les animaux avoient choisi, pour remplir ce vœu de la nature, un de ces endroits de la rivière que nous avons nommés *bas fonds*, où ils avoient l'eau au genou.

LA plus grande des deux vaches marines mesurées par *Zerenghi*, avoit, suivant M. de Buffon (*); longueur, seize pieds neuf pouces; circonférence, quinze pieds; hauteur, six pieds et demi; l'ouverture de la gueule portoit deux pieds quatre pouces, et les défenses sortoient de plus d'un pied au dessus de l'alvéole.

UNE manière de prendre les hippopotames, autre que celle de les tuer à coups de fusil, est de faire des fosses dans les sentiers par où l'animal sort de l'eau et y rentre. Mais ce moyen n'est en usage que parmi les Hottentots, dans les tems pluvieux : car dans l'été, la terre est trop dure pour qu'ils puissent la creuser. On dit qu'ils n'ont jamais réussi à tuer l'hippopotame

(*) Voy. tome XII, page 31.

1776.
Janvier.

de leurs dards empoisonnés, qu'ils emploient avec tant de succès contre l'éléphant et le rhinocéros. Les colons ignorent aussi la méthode qui, suivant M. Hasselquist, est fort ordinaire en Egypte : c'est de joucher la terre de pois ou de fèves. L'animal s'en gorge au point que le ventre lui crève. Mais il en coûte énormément en pois pour le remplir ; et comme les colons peuvent avoir un hippopotame pour le prix d'une charge de poudre et d'une balle mêlée d'étain, ils n'ont guère recours qu'à cet expédient plus simple et moins dispendieux.

IL est probable que l'hippopotame n'est pas sur terre aussi ingambe que les autres grands quadrupèdes. Cependant il n'est peut-être pas non plus aussi lent et aussi pesant qu'on l'a prétendu. Les Hottentots et les colons regardent comme une aventure fort dangereuse, de rencontrer un hippopotame hors de l'eau. Ils racontent un trait d'un de ces animaux qui, si l'on en juge par certaines particularités du fait, devoit être alors en rut, et qui poursuit pendant plusieurs heures un Hottentot, qui ne se sauva qu'avec beaucoup de peine (*).

LES habitans du pays n'attribuent point de vertus médicinales à la chair ou aux os de l'hippopotame,

(*) M. Klockner cite, à l'appui de cette opinion, une histoire rapportée par un certain *Marais*, et qu'il a insérée dans son ouvrage.

comme

comme ils en prêtent à certaines parties de l'éléphant et du rhinocéros; excepté un seul colon, qui s'est imaginé que l'os *petrosum* de cet animal, réduit en poudre et pris à la quantité qui pourroit tenir sur la pointe d'un couteau, est un remède excellent dans les convulsions, et sur-tout dans les convulsions (*stuypen*) des enfans. J'ai déjà dit que la chair est regardée comme une nourriture fort saine (*).

1776.
Janvier.

(*) Ayant déjà excédé les limites que je m'étois prescrites, je ne m'étendrai point sur l'anatomie de l'animal que nous primes, attendu que la conformation interne des veaux est un peu différente de l'animal adulte. Je me bornerai ici à quelques remarques, que j'ahrégerai le plus qu'il me sera possible.

Les estomacs étoient au nombre de quatre; il en avoit conséquemment un de plus que le fœtus examiné par M. Daubenton, et qui étoit conservé dans l'esprit de vin. (Voyez l'Hist. Nat., tome XII, pl. IV, fig. 2.) Les deux premiers estomacs qui se correspondoient et ressembloient un peu aux estomacs H et L (voy. *ibid.*), avoient chacun environ sept pouces de long et trois pouces de diamètre; le troisième avoit neuf pouces de long, et étoit un peu plus large que les deux premiers; le quatrième avoit sept pouces de long, et à la partie supérieure cinq pouces de large; mais il décroissoit par degrés d'un côté, et se terminoit au pylore, qui avoit une ouverture d'un pouce de largeur, et étoit environ la moitié plus large que le *cardia*. Je n'ai point observé les valvules que M. Daubenton a dessinées. Le premier estomac étoit presque vide. Il ne contenoit que quelques grumeaux de lait caillé. Il différoit aussi des autres par la plus grande finesse de son velouté interne. La membrane interne du second étoit plus grossière, et l'on y remarquoit quelques petits trous. Il contenoit aussi plusieurs caillots d'une matière semblable au fromage, avec beaucoup de sable et de limon. Le troisième estomac avoit sur ses côtés des plis très-visibles, tant longitudinaux que transversaux, et contenoit des grumeaux de fromage, jaunes, et qui avoient plus de consistance que les autres, avec plusieurs

Tome II.

R r

1776.

Janvier.

L'espèce de hennissement que cet animal pousse, est, sans doute, ce qui lui a fait donner le nom d'hippo-

feuilles encore entières et fraîches, et un peu de limon. La membrane interne du quatrième estomac étoit fort douce au toucher, quoiqu'elle ne fût pas sans plis. Ce quatrième estomac couvroit en grande partie le reste, étant situé sur le côté droit de l'animal, et je trouvai que la partie supérieure de la rate étoit adhérente à son bord supérieur et intérieur. Ce dernier viscère, qui avoit un pied de long et trois pouces de large, s'en écartoit en descendant sur le côté gauche. Le canal intestinal étoit long de cent neuf pieds. Le foie portoit quatorze pouces de droite à gauche, et sept ou huit de derrière en devant; il avoit à ses bords antérieurs une large entaille; mais dans tout le reste il étoit indivis et entier: il étoit d'une forme oblique, et sa plus grande largeur étoit sur le côté gauche, où je découvris une vésicule du fiel, longue de cinq pouces. Je ne trouvai rien de remarquable dans l'utérus. Les deux mamelons et le cœur étoient environnés d'une plus grande quantité de graisse, à proportion, que n'étoit le cœur de l'élan du Cap, dont j'ai parlé ci-devant page 230 de ce volume; la longueur de ce muscle étoit de cinq pouces, et sa largeur d'environ quatre pouces et demi. La communication entre les oreillettes, appelée le *foramen ovale*, avoit plus d'un pouce de diamètre. Chaque poumon étoit long d'onze pouces, et indivis; mais à la partie supérieure et extérieure du poumon droit, on voyoit deux petits lobes ou protubérances élevées d'un pouce au dessus de la surface. A l'autre côté, on voyoit au poumon gauche une petite excroissance qui se terminoit en pointe. Un peu au dessus, et plus en avant encore, étoit aussi une excroissance d'un demi-pouce d'élévation. A la partie inférieure de la communication formée entre le poumon droit et le gauche, étoit une espèce de crête de la longueur d'un pouce du sommet à la racine.

Un de mes compagnons de chasse me dit avoir une fois observé une sorte d'insecte qui vivoit sur le corps d'un de ces animaux amphibies: mais sur le petit que nous primes, je ne trouvai qu'une espèce de sangsues qui se tenoient autour de l'anus, et dont quelques-unes entroient même assez avant dans le rectum, où, en suçant à propos le trop de

potame, qui signifie *cheval de rivière* ; car sous d'autres rapports il n'a pas la moindre ressemblance avec le cheval ; il ressembleroit plutôt au cochon. Il n'a d'autre analogie avec le bœuf que la pluralité des estomacs, et c'est peut être ce qui l'a fait appeler au Cap *vache marine*, et par les Hottentots *t'gar*, qui approche de *t'kau*, nom qu'ils donnent au buffle.

1776.
Janvier.

D'APRÈS ce que dit Bellonius d'un hippopotame apprivoisé, et qu'il décrit comme un animal d'un naturel fort doux, et d'après les dispositions que nous remarquâmes dans le jeune hippopotame, on peut conclure qu'il seroit aisé d'amener cet animal en Europe, où il a été en effet amené et montré par deux différentes fois dans les spectacles publics de Rome (*). On pourroit les aller prendre à *Konaps-rivier*, où, suivant le rapport des Caffres, ils sont en grand nombre ;

sang, elles pouvoient être fort utiles à ces animaux ; elles pouvoient sur-tout les préserver des hémorrhoides, et se trouvoient elles-mêmes payées comptant ; pour ainsi dire, de leur peine. La plupart étoient fort petites, mais fort nombreuses. La seule grande que j'ai vue de cette espèce avoit un peu plus d'un pouce de long. J'en ai donné la description et le dessin (sous le nom de *hirudo Capensis, corpore suprà nigricante, medio longitudinaliter sub-brunneo, subeius pallide fusco*), pour être insérés dans le savant traité sur les vers, que M. Adolphe Nodeer se prépare à donner au public. Au lieu de la raie d'une couleur plus claire sur le dos qu'ont les sangsues ordinaires, on découvroit dans celles-ci une et quelquefois deux lignes brunes longitudinales, dont la teinte s'affoiblissoit aux extrémités.

(*) Voy. Plin. lib. VII ; et Dion. Cass. lib. II.

1776.
Janvier. il faudroit avoir soin de tenir des vaches prêtes à les allaiter , supposé qu'ils fussent encore à la manelle. Si on les prenoit un peu plus vieux , j'ai lieu de croire qu'ils ne seroient pas forts délicats en fait de nourriture ; notre petit veau , pressé sans doute par la faim , dès que nous l'eûmes mis en liberté près du chariot , mangea l'excrément d'un de nos bœufs ; chose qui paroitra peut-être extraordinaire dans un animal à qui la nature a donné quatre estomacs ; mais on a des exemples de ce fait dans le bétail ordinaire , qui , à *Hergedal* , se nourrit en grande partie de fiente de cheval (*). L'on m'a aussi assuré que cette méthode de nourrir les bestiaux a été employée avec succès dans certaines contrées , dans une disette de fourrage , et qu'ensuite , au sein de l'abondance même , ces animaux recherchoient encore d'eux-mêmes cette bizarre nourriture , et la mangeoient sans qu'il fût nécessaire d'y mêler aucun ingrédient.

A midi , le thermomètre de *Fahrenheit* étoit à 104 degrés ; la chaleur du soleil , auquel j'avois été encore plus exposé ce jour-là que de coutume , m'occasionna un violent mal de tête , que je calmai pourtant en m'humectant de vinaigre tout le haut de la tête. Cette indisposition pouvoit aussi provenir de l'insomnie de

(*) Voy. A A *Hulphers's Beskrifning om Norrland*. (Description de la Norvège par Hulpher) 3 : jc. Saml. om *Herjedalen* page 27—87.

phsieurs nuits ; nous n'en étions pas moins dans l'intention de reprendre nos postes la nuit suivante. Mais une violente pluie d'orage rendit l'entreprise difficile et même dangereuse. Les ondées furent si fortes, qu'elles rendirent nos armes à feu entièrement inutiles ; elles éteignirent même les feux que nous tenions allumés sur le bord supérieur de la rivière ; ensorte que deux vaches marines eurent cette nuit la hardiesse de sortir de l'eau et de venir courir sur le bas fond. Nous leur tirâmes un coup de fusil dans les ténèbres, mais il fut sans effet.

1776.
Janvier.

LE 29, voyant que ce seroit peine perdue que de rester plus long-tems à cet endroit, nous avançâmes vers le sud, et nous mîmes à chasser des buffles et des *koedoe*, dont un sauta dans la rivière (*). Dans la matinée nous avions à peine déharnaché nos bœufs et dessellé nos chevaux, qu'un gros rhinocéros passa à cinquante pas de notre chariot, probablement sans nous appercevoir ; s'il nous eût vus, disoient les Hottentots, il n'auroit pas manqué de venir, pour le moins, renverser notre chariot sens dessus dessous (**). Il fuyoit alors, comme je l'ai su après, deux chasseurs de notre compagnie qui le poursuivoient. Il étoit déjà loin de nous avant que nous eussions sorti nos fusils du chariot, ensorte que

(*) Voy. page 239 de ce volume.

(**) Voy. page 117 de ce volume.

1776.

Janvier.

deux coups de feu que nous lui tirâmes, n'eurent peut-être aucun effet. Nos chiens, qui d'abord le suivirent de fort près, formoient un contraste assez frappant avec la taille colossale de l'animal. Le rhinocéros de son côté, paroissoit ne pas faire la moindre attention à eux; il conservoit un pas égal, en élevant un peu et baissant successivement la tête. Ce n'étoit qu'une espèce de pas, mais il étoit vif, et l'animal faisoit du chemin: cependant, lorsqu'il entendit le bruit des deux coups de feu, il prit un galop très-rapide, et laissa en un instant les chiens fort loin derrière lui. Il me paroît qu'un chasseur qui seroit poursuivi par cet animal, fût-il monté sur le meilleur coursier, seroit inévitablement perdu, et que les tours et détours qu'il pourroit faire pour se soustraire au flair et à la vue de l'animal, ne le sauveroient pas. En cela, m'a-t-on dit, le rhinocéros ressemble à l'éléphant, court comme lui l'espace de plusieurs lieues sans s'arrêter, à partir de l'endroit où il a été vivement chassé, ou molesté de quelque autre manière.

LE 30 nous nous mîmes en marche pour la petite *Vish-rivier*, dans l'espoir d'y être plus heureux dans notre chasse à l'hippopotame. Il tomba de la pluie dans la nuit.

LE 31, nous chassâmes quelques élans-gazelles; nous rencontrâmes dans le désert un jeune fermier venant de *Camdebo*, accompagné d'un esclave et de deux

Hottentots à louage, pour chercher une place où il pût faire un établissement. Ils étoient alors occupés à se régaler des meilleurs morceaux d'un buffle qu'ils avoient tué.

1776.
Janvier.

D'APRÈS les indications que nous donna ce fermier, nous trouvâmes trois rhinocéros, c'est-à-dire, une femelle avec son petit déjà fort, et un mâle plus gros que la femelle. C'est le plus gros de tous les rhinocéros que j'ai vus. Ce dernier fut blessé à l'épaule, d'une balle que lui tira un de nos Hottentots caché derrière un buisson. L'animal fondit impétueusement au milieu de la plaine où tous nos chasseurs à cheval étoient postés : à sa vue, tous prirent l'alarme et s'enfuirent. Le plus fanfaron de la compagnie, le pourfendeur de lions et d'éléphants, fut le plus preste, en cette occasion, à se montrer prudent et plein d'un goût décidé pour la vie, en lâchant le premier la bride à son cheval, et l'engageant à coups d'épéron à galoper de toute sa force. Il fut aussi le dernier à revenir chercher et poursuivre l'animal estropié, qui enfin prit un chemin de détour, et nous échappa en s'enfonçant dans une partie fort serrée de la forêt.

UN de mes Hottentots, dont l'emploi étoit d'être le cocher, mais à qui j'avois appris à tirer passablement, et confié dans cette chasse un fusil pour nous aider, fut accusé par les autres, d'avoir plus de penchant à

1776.
Janvier.

se tenir caché, qu'à se joindre à eux. Je le punis en donnant son fusil à un des boshis, affront auquel le Hottentot parut alors absolument insensible. Cependant sa conduite prouva dans la suite qu'il étoit capable d'émulation et d'ambition, comme le sont en effet tous les Hottentots, et que la punition avoit fait plus que de glisser sur son âme. Ce jour-là même, dans une autre occasion, il montra, quoique sans armes, tant de hardiesse et de courage, qu'il courut grand risque d'être foulé aux pieds par un autre rhinocéros.

POUR revenir à celui que nous avions blessé, nous laissâmes là nos chevaux, et allâmes avec une partie de nos Hottentots le suivre à la piste. Nous en suivîmes les traces pendant une demi-heure, quoique la terre fût fort sèche et fort dure. Un de nos boshis étoit notre conducteur et marchoit devant nous en silence en regardant fort attentivement la terre. Il étoit fort habile à observer les endroits où l'herbe sèche et la poussière avoient été foulées ou déplacées, et il régloit notre course en conséquence, avec une pénétration que toute mon attention n'auroit jamais pu égaler; de tems en tems nous rencontrions quelques empreintes bien marquées des pieds du rhinocéros, preuve que notre guide avoit pris le bon chemin.

PAR la nécessité et l'habitude; la vue des Hottentots devient une faculté d'observation et de jugement : par
les

les mêmes causes, ils ont, comme je l'ai dit, beaucoup plus que les chrétiens, le talent de trouver de l'eau dans les endroits mêmes qui leur sont inconnus. Cette faculté de bien voir, leur tient, dans certaines circonstances, lieu de boussole, et sert à expliquer seule leur étonnante sagacité, sans qu'il soit besoin de leur attribuer une subtilité extraordinaire dans l'organe de l'odorat, comme l'ont cru quelques personnes qui, vivant loin de cette race d'hommes, n'ont point été à portée de la bien connoître. Cependant on n'en doit rien conclure contre la vérité de certains faits, qui annoncent dans d'autres hommes une subtilité d'odorat presque égale à celle du chien.

1776.
Janvier.

SUR le soir nous revînmes à nos chariots ; mais la plupart des Hottentots ne revinrent que le lendemain matin, après avoir tué un jeune buffle.

LE 1^{er}. février, mon cheval tomba avec moi, en chassant un élan-gazelle (*). Le même soir, deux de nos Hottentots tireurs, trouvèrent un rhinocéros couché sur le côté droit, et si profondément endormi, qu'il ne s'éveilla point au bruit assez fort qu'ils firent en heurtant par hasard leurs deux fusils l'un contre l'autre. Ils l'aperçurent à travers les buissons, et ils n'étoient alors qu'à trois ou quatre pas de lui. Leur premier mouvement

Février.

(*) J'ai rapporté ce fait page 235 de ce volume.

1776.
Février.

fut de le coucher en joue ; mais comme il ne s'éveilloit point , et qu'ils ne voyoient que le derrière de son corps, ils se donnèrent un instant de réflexion , et après avoir tenu conseil sur le meilleur parti à prendre , ils firent un circuit autour de deux ou trois touffes de buissons , et se plaçant de manière qu'ils pouvoient pointer leurs deux fusils près de la tête du rhinocéros , ils lui déchargèrent leurs deux coups à la fois dans la poitrine. Comme l'animal se débattoit, quoique assez foiblement, ils craignirent qu'il ne pût encore se relever et les pour-suivre ; alors , autant pour leur amusement que par précaution , ils rechargèrent leur armes , et lui tirèrent encore plusieurs balles au corps.

CET incident, joint à des récits à-peu-près semblables que m'ont fait de vieux chasseurs , me porte à croire que le rhinocéros dort d'un sommeil très-profond, quoique le docteur Parsons soit d'un avis contraire , dans les observations qu'il a publiées à Londres, sur un rhinocéros à une corne, dont il donne aussi la description.

Le 2, j'allai disséquer le rhinocéros que les Hottentots avoient tué la veille, et je trouvai que , pour préserver la chair de la putréfaction, ils en avoient tiré les entrailles aussitôt qu'il étoit mort. Je vis cependant fort évidemment, en examinant le foie , que ces animaux n'ont point de vésicule du fiel : fait sur lequel nous étions en contestation, un des fermiers et moi,

et qui nous donnoit, à l'un et à l'autre, beaucoup d'empressement à chasser des rhinocéros.

1776.

Février.

UN de nos *boshis* qui avoit ordre de venir nous rejoindre, pour nous aider à découper l'animal, et qui portoient même tems quelques ustentiles dont nous avions besoin, nous réduisit aux expédiens en ne venant point. Il aima mieux apparemment aller visiter l'élan-gazelle tué la nuit précédente. D'abord, il préféroit le goût de la chair d'élan; secondement, il faisoit, comme tous les Hottentots, un grand cas des *aponévroses* de cet animal, sur-tout de celles du dos; dont ils font les meilleures attaches qu'ils connoissent, pour leurs manteaux.

LORSQU'IL arriva, quoique d'après les articles de notre traité de paix et d'après sa propre expérience, il dût s'attendre à une bonne volée de coups de bâton, pour une désobéissance aussi marquée, il parut devant nous avec une contenance libre et dégagée, tenant en sa main quelques rayons de miel, et me disant en langue Hottentote (les interprètes me l'expliquèrent) pour raisons de son retard, « que le *honing-wiser* (guide au miel) l'avoit attiré loin de l'endroit où étoit le rhinocéros, et conduit vers celui où étoit l'élan, mais qu'il apportoit avec lui une bonne quantité de miel pour me parfumer le palais. » A la vue du miel, l'eau vint à la bouche de mes confrères; tous opinèrent unani-

1776.
Février. mement qu'il avoit mieux fait de suivre le guide au miel, que d'obéir à nos ordres ; et moi aussi , je me laissai gagner par le présent, et dérogeai aux lois de mon étroite justice.

MAIS où donc un Hottentot-boshi , né et nourri dans les plaines désertes et sauvages de *Zondags-rivier* , a-t-il pu apprendre l'art , si utile dans le monde civilisé , de séduire par des présens ? Etoit-ce de ses compagnons , ou plutôt de la promptitude avec laquelle des colons plus éclairés leur pardonnent à ce prix des désobéissances ? Je suis fâché de ne pouvoir résoudre cette question , dont la solution répandroit du jour sur la nature de l'homme dans l'état sauvage. J'observerai cependant que les Hottentots de Houtniquas , qui sont beaucoup moins incultes , ont , m'a-t-on dit , assez souvent recours à des présens de miel , pour adoucir leurs juges , y réussissent quelquefois , et obtiennent même , de plus , certains privilèges.

Nous trouvâmes ce jour-là un nid d'autruche , et donnâmes la chasse à l'élan-gazelle qui sua du sang (*). La nuit nous nous postâmes autour d'une fosse d'hipopotames. Un de ces animaux en sortit ; deux de nos chasseurs firent feu sur lui dans l'obscurité , et le manquèrent.

(*) Voy. page 233 de ce volume.

LE 3, nos Hottentots virent une couple de rhinocéros. Je consigne ce fait et autres semblables dans mon Journal, en faveur des voyageurs et des colons à venir. Ces remarques leur apprendront quels étoient, lors de mon voyage, les endroits les plus fréquentés par les rhinocéros, les lions, les hippopotames, etc.

1776.
Février.

IL ne sera pas inutile de rapporter aussi une anecdote assez caractéristique de la nation Hottentote. Notre cocher employa douze heures pour retourner sur ses pas chercher sa pipe de bois, dans un endroit où il se rappela l'avoir laissée deux jours auparavant, quoiqu'il eût pu en moins de six heures en faire une autre. Il faut remarquer qu'il fit tout ce chemin, seul, sans armes, et conséquemment courant grand danger de devenir la proie des lions. Nous veillâmes en vain cette nuit et la nuit suivante autour des fosses de la petite *Vish-rivier*; point d'hippopotames.

LE 5, les trois fermiers qui nous accompagnoient depuis le 22 janvier, prirent congé de nous, et retournèrent à *Agter Brunijcs-hoogte*. Notre partie de chasse avoit duré beaucoup plus long-tems que nous n'avions espéré. Si nos tentatives furent inutiles, ce fut une fois, comme je l'ai observé, la faute de *Flip*. Ce penchant au sommeil étoit probablement dans ce jeune garçon l'effet d'une passion qui l'ôte à la plupart des autres; car *Flip* étoit d'ailleurs un drôle très-vif, et hardi à la

===== 1776.
Février, chasse. Deux ans avant notre connoissance , il avoit , dans une partie de chasse au lion , fait feu le premier et tiré la première balle au corps de l'animal féroce ; et pourtant il étoit si timide près du beau sexe , qu'il étoit depuis long-tems très - profondément amoureux d'une jolie fille de son voisinage , sans jamais avoir osé lui en dire un mot , ni à elle , ni à personne. Un jour que nous chevauchions tous les deux ensemble dans les plaines désertes , il me fit confidence de sa passion (sans doute parce que j'étois médecin) , et me demanda sur cela mon avis. Mon ordonnance fut de découvrir à l'objet aimé ses sentimens par écrit. Quoique probablement cette manière de faire l'amour fût absolument inconnue à *Flip* , comme à la plupart des jeunes gens de la colonie , il goûta le remède que je lui proposois , et me chargea de dicter moi-même les termes du billet-doux. L'épître fut donc écrite sur le couvercle arrondi de ma malle , et je laisse à penser si la toumure en étoit amoureuse , quoique le style fût une espèce de hollandois corrompu , fort curieux , et qui devoit sentir , comme on dit , d'une lieue , le dialecte étranger du compositeur. Mais comme il étoit probable que la jeune fille seroit plus d'attention aux regards et à la bonne mine de son amant , qui étoit fort bien tourné , qu'au style du poulet , je me flattai que mon épître pourroit être le préliminaire de son bonheur , que je desirois sincèrement : je partis sans en savoir le succès.

CHAPITRE XVI.

Retour au Cap.

LE 6 février, je repris la route du Cap avec M. Immanuel et mes neuf Hottentots, et nous arrivâmes le soir à l'étang de Quammedacka (*). Là je commençai à sentir un désir pressant de revoir le Cap. J'avois accompli en grande partie les desseins qui m'avoient fait entreprendre le voyage. L'intérêt toujours croissant des curiosités qui se présentoient à moi, et l'attente continue de rencontrer celles que je desirois le plus, m'avoient procuré du plaisir, mais un plaisir acheté par des difficultés et des fatigues qu'on ne peut imaginer. De plus, j'étois obligé de hâter mon retour, de crainte d'être surpris par la saison des pluies, et de manquer l'occasion de revenir, ou au moins d'écrire en Europe par un des vaisseaux de la compagnie des Indes, destiné pour la Suède.

1776.
Février.

LE soir, j'allai à cheval, avec un Hottentot, à l'endroit où le 19 décembre nous avions tué les deux rhinocéros. Il n'en restoit, pour bien dire, que les têtes, qui étoient presque entières. Je pris avec moi la plus petite, et en revenant à notre chariot, nous rencontrâmes un rhinocéros femelle avec son petit. Ces ani-

(*) Voy. page 87 de ce volume.

====
1776.
Février.
maux avoient été chassés de leur gîte , probablement par la fraîcheur du soir , et ils alloient paître durant la nuit. L'enfant étoit déjà gros comme un petit bœuf, quoique ses cornes fussent fort petites en comparaison de celles de sa mère. Il suivoit tous ses mouvemens, et sembloit s'abandonner totalement à sa conduite. Je me serois volontiers arrêté pour examiner de quelle manière l'animal fouit des racines, les mange, etc. Mais la nuit approchoit, et il eût été trop dangereux de la passer seul avec mon Hottentot, dans ces plaines si peuplées de lions et de rhinocéros, n'ayant pas même de quoi allumer un feu. D'ailleurs le bruit assez retentissant que faisoit l'équipage de nos deux chevaux, avoit déjà découvert notre présence aux deux rhinocéros, qui s'étoient arrêtés à écouter, en remuant leurs oreilles, à l'entrée d'une vallée étroite par laquelle il nous falloit nécessairement passer, si nous voulions rejoindre notre chariot avant la nuit. Dans cette situation critique, nous n'avions d'autre ressource, que de faire feu sur eux, ou au moins de les forcer à s'éloigner de ce passage en les effrayant. Nous primes le parti de les tirer, quoique nous n'eussions que des armes trop petites, et que la charge qu'elles contenoient ne fût nullement proportionnée à la grosseur de la bête. Mon Hottentot n'avoit qu'un fusil bon pour des oiseaux, et nous ajoutâmes à sa charge une balle de plomb. Le mien étoit chargé d'une balle d'étain, mais qui n'étoit pas à beaucoup près assez grosse pour un rhinocéros.

rhinocéros. Cependant nous mîmes pied à terre , et nous glissâmes en rampant derrière un buisson large et touffu , et qui , par sa hauteur et l'étendue de ses branchages , ressembloit à un grand arbre. Alors nous nous trouvâmes à seize pas tout au plus des rhinocéros.

1776.
Février.

Mon fusil , qui avoit , à mon insu , pris l'humidité la nuit précédente , fit en partant une espèce de sifflement , et fit long feu. Au lieu de frapper la vieille femelle au cœur , où je l'ajustois , je ne la blessai , comme je l'ai vu depuis , qu'à l'angle postérieur de la mâchoire de dessous ; cependant le coup la fit reniffler en baissant la partie antérieure de son corps , et élevant le nez , comme pour découvrir au flair où étoit l'ennemi. Comme nous la tenions sous le vent , elle ne nous découvrit point ; mais elle avança , et son petit la suivoit , directement vers l'endroit où elle avoit entendu du bruit , d'un pas lent , mesuré , et avec un air d'attention sérieuse. Elle sembloit sur-tout en vouloir au buisson qui la séparoit de nous. Alors le sang commença à nous monter au visage. Avec un seul rhinocéros , un chasseur passablement agile , peut encore se hasarder à jouer à colin-maillard. Mais ils étoient deux , et nous avions à craindre qu'en cherchant à éviter l'un , nous n'allassions nous jeter sous les pieds de l'autre. Mon compagnon Hottentot , le même qui avoit fait une si pauvre figure en présence des Caffres , garda hardiment son poste , comme il me l'avoit promis , et ne fit feu que lorsque

Tome II.

T t

1776.
Février.

les animaux furent tout près de nous. Tous deux alors prirent l'alarme, et se précipitant avec une violence extraordinaire, dépassèrent en un instant l'endroit où nous étions; alors le Hottentot fit un saut à travers le buisson, et moi, je me sauvai par un des côtés.

Nous trouvâmes nos chevaux à l'endroit où nous les avions attachés hors du chemin. La curiosité m'excita à aller voir quelle route les deux animaux avoient prise; je les aperçus plus tôt que je ne m'y attendois. C'est alors que je pus voir combien l'animal a en effet la vue courte: je n'étois qu'à quatre-vingt ou quatre-vingt-dix pas d'eux, en plaine; ils paroissoient ne m'appercevoir ni moi ni mon cheval, quoiqu'ils prêtassent fort attentivement l'oreille, la tête tournée vers le côté d'où nous venions. Je descendis de cheval, et m'approchai à pied à la distance de cinquante ou soixante pas, sans prendre aucun détour, et sans me cacher. Je fis feu sur la mère sans qu'elle me vit; seulement, elle secoua avec beaucoup de violence le devant de son corps, et faisoit un soufflement si fort et si bruyant, que mes chevaux, que le Hottentot tenoit à deux ou trois cents pas de l'animal, en furent fort effrayés. Alors les deux rhinocéros se sauvèrent à travers les buissons, où il eût été dangereux et difficile de les poursuivre.

LES Hottentots qui étoient le plus au fait de cette chasse, nous dirent après, que nous aurions beau-

coup mieux fait de tirer le jeune rhinocéros, sur lequel les petites balles auroient eu plus d'effet. Ils étoient persuadés que la mère seroit restée jusqu'au lendemain matin près du corps de son petit, et qu'alors on eût pu y aller et la tuer aussi. Ils supposoient encore que le petit seroit de même demeuré près du corps de sa mère, si elle eût été tuée la première.

1776.
Février.

Nous n'étions pas encore à notre chariot, qu'il étoit tout-à-fait nuit. Comme il n'y avoit en cet endroit aucun chemin battu, je craignis fort de nous égarer, quoique mon Hottentot n'eût sur cela aucune inquiétude, et fût très-persuadé que nous étions dans notre route. Cependant il étoit à craindre que dans l'obscurité nos chevaux n'allassent heurter contre quelque rhinocéros, ou ne nous portassent sous la griffe de quelque lion. En effet, à l'instant où nous y pensions le moins, ils firent un écart dont nous fûmes alarmés; nous aperçûmes que la cause de leur frayeur et de la nôtre, n'étoit autre chose qu'un *porc-épic*. Les trous faits par cet animal et par plusieurs autres dont nous avons parlé ci-devant, occasionnèrent plusieurs chutes à nos chevaux, ce qui nous obligea d'aller fort lentement. A la fin nous commençâmes à apercevoir çà et là quelques lueurs du feu de nos Hottentots, et je dois avouer que cette apparition me causa une grande joie. Lorsqu'à la fin nous eûmes rejoint notre chariot, notre Hottentot chasseur me dit, qu'il avoit ce jour-là vu

T t ij

et blessé un rhinocéros. Un instant avant la pointe du jour, deux buffles vinrent boire à la fontaine près de laquelle nous étions campés. Nous les tirâmes dans l'obscurité, et les manquâmes.

1776.
Février.

LE 7, nous allâmes par *Hevy* à *Kure-koiku*, et tuâmes un buffle en chemin. Dans la nuit nous fûmes réveillés par le son de plusieurs voix horribles et discordantes. Elles paroisoient être celles de divers animaux ; mais on les entendoit toutes à-la-fois, et elles formoient le plus détestable de tous les chœurs. On en distinguoit pourtant une qui couvroit quelquefois les autres, et qui ressembloit à un ricanement hideux, que les gens simples de Suède attribuent à une sorte d'esprit ou revenant qu'ils appellent *gast* ou homme riant, et qui n'étoit qu'un des différens cris du *strix nyctea* ou chat-huant. A la lueur de la lune, nous pouvions entrevoir sur une montagne voisine, une compagnie de douze ou quinze hiènes au moins, et le tapage que nous entendions étoit un hurlement tumultueux qu'elles pousoient pour répandre l'effroi parmi nos bœufs, et leur faire prendre la fuite, n'osant pas les attaquer autrement ; mais nous les avions, comme de coutume, fortement attachés au chariot. Je crus qu'un de ces animaux étoit à la portée de mon mousquet, et contre l'avis de mes Hottentots, je ne pus résister à la tentation de lui envoyer une balle. Loin d'être effrayés du coup, ces voraces animaux redoublèrent d'efforts et

de hurlemens, pour nous effrayer nous-mêmes. Toute la troupe descendit précipitamment de la montagne, et s'avancant hardiment jusqu'auprès de nous, ils paroisoient avoir l'intention de nous livrer une attaque générale.

1776.
Février.

LE 8, nous continuâmes notre route ; nous vîmes, chemin faisant, outre un petit nombre de *hart-beest* épars et isolés, une grande troupe d'*élans-gazelles*. Nous tuâmes aussi ce jour-là un buffle, par lequel notre Hottentot tireur fut en grand danger d'être foulé aux pieds.

LE 9, vous vîmes encore plusieurs *élans-gazelles*, *hart-beest* et *quagga*, en traversant *Hassagai-bosh*. Nous tuâmes un élan femelle, dans le ventre duquel nous trouvâmes un fœtus. Nous l'emportâmes, et l'ayant disséqué le lendemain matin, je trouvai ses viscères en tout semblables à ceux des autres gazelles.

LE 10, nous rencontrâmes un fermier, qui nous dit qu'à deux journées de chemin de l'endroit où nous étions, deux princes Caffres étoient en guerre pour quelques veaux égarés. Nous passâmes ici la rivière des *hommes-boshis*, et arrivâmes à un craal de *Hottentots-graniqua*, qui firent devant nous leur exercice militaire (*).

(*) J'en ai fait mention page 172 de ce volume.

1776.
Février.

LE 11 , un de nos *boshis* ayant appris que son craal avoit depuis son départ été changé de place , et qu'il se trouvoit alors assez près de nous , desira son congé ; et comme il nous avoit donné gratuitement ses secours et sa compagnie pendant tout le voyage , il me demanda quelque petite récompense. Sa demande me parut juste , et je lui fis don d'un briquet , d'un boite de cuivre à amadou , avec un peu de tabac , un couteau et quelques grains de verre. Il fut fort satisfait de ma générosité. C'étoit le seul homme marié de notre compagnie ; aussi avoit-il plus d'économie que tous les autres. Il se chargea , tant pour lui que pour sa femme , de morceaux de chair du buffle que nous avions tué le dernier , quelques-uns étendus sur ses épaules , et les autres pendans au bout d'un bâton , de façon qu'ils pussent sécher au soleil. Lorsque l'instant arriva de se séparer de nous et de ses camarades , il partit sans dire un seul mot d'adieu ; c'est la mode chez les Hottentots , mode qui eommence à s'introduire aussi chez nous , de *s'éclipser* tout doucement. Cependant m'appercevant de son dessein , je lui criai , comme il étoit déjà fort loin , *adieu , adieu donc* , avec quelques salutations à la hollandaise : il me répondit *ikabe* , et me salua de même. Les Hottentots rient beaucoup de ce brusque départ , et pour éviter sans doute le même ridicule , ils nous firent leurs adieux , et à leurs camarades , avec plus de formalités , lorsqu'ils nous quitterent à *Zondags-rivier* , où nous arrivâmes le soir. Je trouvai là un vieux Hottentot ,

qui étoit né avec quatre mammelous ; les deux extraordinaires étoient moins gros que les autres , et placés à trois pouces au dessous.

1776.
Février.

LE 12 , nous rencontrâmes plusieurs paysans qui , avec la permission du gouverneur actuel , M. le Baron de Plettenberg , changeoient de domicile ; et venoient habiter cette partie de la contrée , que j'ai , pour cette raison , appelée dans ma carte *colonie de Plettenberg*. Le soir , vers la fin du jour , le thermomètre étoit à 68 degrés , lorsque la pluie commença , et continua toute la nuit avec un vent de S. O.

LE 13 , à sept heures , le thermomètre étoit à 64 degrés ; et tout le jour le tems fut couvert et pluvieux. Nous vîmes un *koedoe* , et notre Hottentot tireur , qui étoit allé roder le long de *Zondags-rivier* , me dit avoir vu une vache marine portant sur son dos son petit , à l'instant où elle montoit au dessus de l'eau pour respirer. Le Hottentot me dit qu'aussitôt qu'elle l'eut éventé , elle replongea tout son corps dans l'eau , excepté le bout du museau , et dès qu'elle avoit repris haleine , elle se plongeoit la tête en avant avec tant d'exactitude , que le petit alors n'avoit que le nez au dessus de la surface de l'eau , et pouvoit aussi se *souffler* ; exercice qu'elle répéta plusieurs fois.

LE 14 , nous arrivâmes à *Kuga* ; le thermomètre , à cinq heures , étoit à 72 degrés.

1776.

Février.

LE 15, le thermomètre, au point du jour, étoit à 62. Nous vîmes quelques buffles et trois Hottentots fugitifs. Nous allâmes de nouveau visiter la saline, et y recruter quelques insectes. A midi, le thermomètre, à l'ombre, étoit à 90 degrés. Nous allâmes voir un petit craal de Caffres, qui s'étoient récemment établis à *Zwartkops-rivier*. Nous rendîmes aussi visite, vers le haut de cette rivière, à un colon nommé *Gert Skepper*, qui résidoit en cet endroit depuis long-tems, en partie conformément aux ordres du gouvernement, et en partie contre ces mêmes ordres : car le gouvernement, qui, malgré qu'il eût employé pendant long-tems des arpenteurs, étoit encore dans une obscurité profonde sur la géographie de cette contrée, n'avoit permis à aucuns colons de cultiver ni d'habiter les terres au-delà de *Kabeljauw-rivier*; mais il leur avoit permis de s'établir par-tout où ils voudroient, au sud de *Camdebo*. Qu'avoit fait le rusé paysan ? il étoit venu prendre possession de cet emplacement, par le chemin du Cap à *Camdebo*, et par ce long détour, faisant prendre le change aux directeurs, il en obtint des lettres de cession, au lieu qu'il eût été très-sévèrement puni, si pour parvenir au même endroit, il eût pris la route la plus courte et la plus commode.

Nous espérions faire en ce lieu notre provision de pain; nous fîmes trompés dans notre attente. Le fermier lui-même, depuis quelques jours, aimoit mieux s'en passer,

passer , que d'avoir l'embarras de faire moudre du blé dans son moulin à bras. Il nous fallut donc vivre uniquement de viande. Depuis le cinq février jusqu'alors , nous avions toujours eu à notre disposition un peu de farine grossière , dont nos Hottentots , en y ajoutant un peu d'eau et la pétrissant , faisoient chaque jour une pâte , puis des galettes ou gâteaux de sept ou huit pouces de diamètre , et épaisses environ d'un demi-pouce ; leur manière de les faire cuire étoit facile et prompte , elle consistoit à poser ces galettes sur la terre échauffée par nos feux , et à les couvrir ensuite de cendres chaudes , et de quelques charbons.

1776.
Février.

UNE petite société de *Hottentots-Gunjemans* , dont les ancêtres habitoient les environs de la montagne de la Table et de Constance, lorsque les Hollandois envahirent cette contrée , vivoient là en bonne intelligence avec le fermier. Ces hommes, autant que je pus voir , formoient depuis long-tems une petite société sans chef , sans pauvres , sans statuts ni lois pénales , comme sans crimes et sans forfaits. Ils n'avoient été réunis , et n'étoient actuellement gouvernés que par un amour inné pour la justice , par la douceur de leur caractère , et par les coutumes et usages communs entre tous les Hottentots. Ceux que j'avois emmenés avec moi de *Zwellendam* , semblèrent avoir une si haute idée de la vertu , de la liberté et de l'état heureux de ces hommes , qu'ils étoient , me dirent-ils , décidés à venir partager leur bonheur , dès

Tome II.

V v

qu'ils auroient fini avec nous le voyage jusqu'au Cap. Dans ce dessein , ils me sollicitèrent de leur acheter en cet endroit , pour chacun d'eux , une vache et un veau , que , suivant nos conventions , ils avoient droit de me demander pour leur récompense. Ces goûts et ces projets philosophiques dans des Hottentots , n'étoient pas faits pour les décréditer dans mon esprit. J'avantai donc pour eux , des grains de verre , des boîtes de cuivre pour l'amadou , des couteaux , des briquets , pour la valeur de neuf ou dix rixdalles , et en considération de toute cette quincaillerie , ils eurent la permission de choisir entre tout le troupeau du *craal* , les deux plus belles vaches , qui furent mises à part pour eux.

LA portion la plus considérable de ce troupeau appartenoit à une veuve Hottentote , qu'on estimoit riche de soixante vaches à lait , et c'étoit , au moins sous ce rapport , la plus respectable Hottentote que j'aie jamais connue : elle étoit sans enfans ; un de ses cousins devoit être l'héritier de sa fortune. Elle avoit passé le milieu de l'âge , et dans sa jeunesse , elle avoit été une beauté dans le genre Hottentot. A l'exception d'un collier de coquilles d'un fort grand prix , et un bonnet de cérémonie (Voy. pl. I , tom. I) , que , par parenthèse , après bien des résistances , elle me céda en échange de quelques autres objets , cette femme n'étoit pas mieux vêtue que les autres ; elle n'avoit ni plus d'anneaux de

cuir aux bras et aux jambes , ni une plus belle peau de mouton sur les épaules , ni même plus de graisse sur le corps ; il est vrai qu'outre quelques grains de verre ordinaires , je m'aperçus qu'elle tenoit de ce côté dans un petit sac deux cordons de petits grains de cuivre (*) ; c'étoient tous ses joyaux , et les seules richesses qui pussent exciter l'envie de ses compagnes. Il y a pourtant lieu de croire que ce vice ne peut jamais prendre de fortes racines dans des cœurs si doux et si paisibles. Cette femme , quoique la plus riche , n'en faisoit pas plus la fière avec les autres femmes , qui fumoient sans cérémonie leurs pipes à côté d'elle , et mes Hottentots galans les remplissoient à toutes sans distinction , d'une meilleure sorte de tabac plus serré qu'ils avoient avec eux. De leur côté , en considération des étrangers , elles proposèrent un bal , qui devoit s'ouvrir à la nuit et au clair de la lune. Un peu fatigués , et sentant le besoin du sommeil , M. Immelman et moi , nous renoncâmes au plaisir de voir et de pouvoir décrire un bal brillant de *Hottentot-Gunjemans* , dont pourtant , nous dit-on , les danses étoient fort différentes de celles que j'ai décrites.

1776.
Février.

ENFIN l'opulente veuve , ne pouvoit , avec toutes ses richesses , exciter l'envie en se procurant des mets plus savoureux , ni plus délicatement assaisonnés ; con-

(*) Voy. tome I^{er}. page 256.

1776.
Février.

séquoemment elle ne pouvoit se donner des vapeurs , ni aucune de ces maladies du bel air , qui vous concilient si puissamment les respects du peuple. Le lait , ce salutaire breuvage enfermé dans leur sac velu , l'art ni la nature ne l'apprentent point autrement pour le riche que pour le pauvre. Tous rôtissent leurs *onkjes* sous la cendre ; presque tous font cuire sur le charbon la viande qu'ils veulent manger ; car il est fort rare de voir chez un Hottentot , des vases de terre de sa propre manufacture , pour faire bouillir ou fricasser son manger. Comme ils détestent absolument le sel , ils sont obligés de manger leur viande , ou fraîche ou séchée au soleil. Je me rappelle pourtant qu'un peu plus ou moins de graisse , supplée au défaut de sel.

LA graisse est donc généralement pour les Hottentots , un article de première nécessité : c'est , avec le lait , la seule douceur que leur procurent leurs troupeaux de bétail , et l'amour de la graisse est vraisemblablement un motif assez puissant pour leur faire aimer de préférence ce genre de richesse. Ce n'est pas cependant que je prétende qu'ils ne sont déterminés que par ce seul motif. Il en est vraisemblablement d'autres qui contribuent à leur donner le goût des richesses pastorales ; par exemple , l'honneur et l'avantage d'avoir à leurs gages plusieurs gardes de troupeaux , et sans doute aussi le plaisir délicieux de faire du bien à des êtres de leur espèce. Le Hottentot n'est point insensible à l'aiguillon de ce

louable desir. J'ai été témoin de l'hospitalité généreuse qu'ils exercent les uns envers les autres, lorsque, conduits par leurs affaires, ou seulement par leur plaisir, ils viennent de loin se visiter réciproquement. Il est probable que dans les autres craals mieux gouvernés encore que celui-ci, nul membre de la société n'est abandonné à la profonde misère, ni à l'extrême indigence. Mais d'après la multiplication des colons, qui étendent insensiblement leurs établissemens de ce côté, et d'après la grande quantité de grains de verre et autres brillantes bagatelles que j'y portai comme à la foire, et dont je trouvai un prompt débit parmi le beau sexe, je crois pouvoir prédire une révolution prochaine dans le tour d'esprit, et dans les mœurs de cette société.

1776.
Février.

LE 16, il s'éleva du nord-ouest, une si violente tempête, que nous n'osâmes nous mettre en marche, de crainte que le chariot ne fût culbuté dans les plaines. Vers la nuit le vent passant tout-à-coup au sud-est, fut moins violent, mais accompagné de pluie.

LE 17, petite pluie. Nous passâmes près des établissemens nouveaux de deux familles Caffres dans ce canton, et continuant notre route au sud, nous entrâmes dans *Krakekamma*. Nous passâmes près de plusieurs fosses ou marécages, qui contenoient quelques particules salines en petite quantité, mais beaucoup d'eau de pluie.

===== J'ai distingué ces fosses dans ma carte par les mêmes
1776. marques dont je me suis servi pour indiquer les salines.
Février. Je fis en cet endroit un détour , uniquement pour jeter
un coup d'œil en passant , sur deux havres ou criques,
qu'un petit vaisseau Hollandois , m'avoit-on dit , étoit
venu dernièrement visiter, et dont il avoit pour ainsi dire
pris possession au nom du gouvernement , en érigeant
une petite pierre ou marbre , portant la marque de la
compagnie. Le capitaine rapporta à ceux qui l'avoient
envoyé , qu'il y avoit dans ces deux havres un bon
mouillage , et particulièrement dans celui qui est situé le
plus au sud ; c'est ce que je n'eus pas le tems de vérifier.
J'ai pourtant placé ce havre dans ma carte , mais sur
le rapport d'autres personues , et je l'ai distingué par
une ancre. Comme il n'y a , m'a-t-on dit , dans ce havre
ni rivière ni ruisseaux , il ne convient point aux vaisseaux
qui auroient l'intention de faire de l'eau ; mais d'un autre
côté , comme il est près de la forêt , il est plus com-
mode pour ceux qui chercheroient des bois de construc-
tion et autres. Le rivage et le pays entre *Zwart-kops-*
rivier , et le petit ruisseau indiqué dans ma carte , à
la petite baie au nord de *Krakekamma* , outre qu'ils sont
plats et sans bois , me parurent être aussi bas et sablon-
neux : mais à partir de là , le rivage commence à se
couvrir de rochers et de brisans , et autant qu'on pouvoit
le voir de la terre , se termine en une pointe aiguë ,
où l'on distinguoit un rocher qui en étoit absolument
séparé. Il étoit sans doute une partie de celui qui est

nommé dans la carte Portugaise , *point-padron*. Le tems s'éclaircit pendant un instant , et je vis alors bien distinctement *Zondags-rivier* et les deux îles situées près d'elle. Tout cela demande cependant un plus scrupuleux examen , et à être dessiné sur une carte séparée : et sur une échelle plus étendue que celle que j'ai dû employer dans une carte aussi générale que la mienne. Ma carte ne peut donc servir , sous ce rapport , que comme une première base à des recherches plus exactes , et plus détaillées des navigateurs.

1776.
Février.

LE gouvernement ayant permis récemment aux colons d'habiter *Krakekamma* , un fermier y avoit laissé déjà depuis douze jours un troupeau nombreux de bétail , sous la garde d'un seul Hottentot.

COMME le fermier accompagnoit son déménagement , suivi de ses chiens , une lionne tua un de ses bœufs au commencement de la nuit ; mais effrayée par le bruit de fouets que firent alors les hommes du fermier , et par les jappemens des chiens , elle lâcha sa proie. Le lendemain ils cherchèrent en vain la lionne ; au lieu d'elle , ils trouvèrent ses trois lionceaux , qui loin de fuir , se mirent vaillamment en posture de défense : les chiens étoient plus d'une douzaine ; ils les déchirèrent à l'instant. Ces trois lionceaux n'étoient guère plus gros que les chiens , mais ils étoient hérissés , hideux , maigres , et vraisemblablement à demi affamés.

1776.
Février. Le fermier conjecturoit que la lionne avoit péri de faim ou de maladie , car on ne la revit pas venir chercher à venger la mort de ses petits.

LE 18 au matin , le thermomètre étoit à 67 degrés ; ainsi la température de l'air , près de la mer , étoit probablement ici , comme elle est généralement près des rivages , plus douce que dans l'intérieur du pays.

LE 10, nous tuâmes un *hart-beest*.

LE 29 , nous arrivâmes à une ferme nouvellement établie , et située sur une éminence , d'où le lendemain de grand matin nous vîmes des milliers de buffles rangés sur la même ligne , l'un après l'autre. Ils traversoient les plaines voisines du bord de la mer , qui étoient environnées d'un bois fort épais , dans la vue probablement de se disperser le matin sur les pâturages. La nécessité de se défendre contre quelques lions les avoit peut-être obligés de s'attrouper ainsi durant la nuit.

L'APRÈS-MIDI nous tuâmes un vieux buffle , et nous arrivâmes à une ferme nouvellement formée près d'un petit marais assez profond , et rempli d'eau douce. Nous y tuâmes quelques canards , et ce fut là que je tirai le dessin du veau-buffle vivant dont j'ai parlé page 72 de ce volume.

LE 22 , nous rencontrâmes quelques fermiers de
notre

notre connoissance, qui, avec leurs femmes, leurs enfans et leur bétail, déménageoient et alloient porter leurs pénates à *Krakekamma*. Ces bonnes gens nous firent beaucoup de plaisir en nous donnant des nouvelles du Cap et des amis que nous nous étions faits sur cette route. Ils nous montrèrent beaucoup de joie de nous revoir sains et le corps couvert de notre peau toute entière ; car ils avoient eu, nous dirent-ils, grand peur que les Caffres ne nous eussent coupés par morceaux ; accident auquel ils avoient attribué notre long séjour dans cette contrée.

1776.
Février.

Nous fîmes ensuite une petite excursion jusqu'à *Van-staades-rivier*, pour revoir les mêmes *Hottentots-gonaquas* que nous avions rencontrés sur notre chemin en allant à *Agter Bruntjes-hoogte*. Mais comme le courant de cette rivière avoit été refoulé par les tempêtes et par la mer, nous fûmes obligés le lendemain matin de revenir sur nos pas, et de prendre un chemin de détour long de deux *uurs*, autour des montagnes et d'autres obstacles, pour trouver un passage moins profond, par lequel enfin nous traversâmes la rivière. Nous trouvâmes sur cette route plusieurs familles de *Hottentots* qui s'appeloient eux-mêmes *Damaquas*. Ils paroisoient avoir encore une plus grande affinité avec les Caffres que n'en avoient les Gonaquas. Nous arrivâmes à une montagne assez escarpée. Quoique ce passage ne fût long que de quelques centaines de pieds, six

Tome II.

X x

===== bœufs eurent beaucoup de peine à monter le chariot,
 1776. que deux bœufs auroient trainé sur un terrain uni. Nous
 Février. y restâmes une bonne heure.

LE 22, nous nous arrêtàmes à *Galge-bosh*.

LE 23, à *Lorris-rivier*.

LE 24, à *Camtours-rivier*, où nous revîmes le capitaine *Kies* (*), qui, pour quelques bagatelles que je lui donnai en échange avec deux de mes vieux bœufs, m'en céda deux jeunes, vigoureux, pleins de feu, et agiles comme deux cerfs. Nous les mîmes aussitôt au chariot, attelés chacun à côté d'un vieux bœuf fait et sûr, et dans l'espace de quelques heures ils y furent assez bien accoutumés, avec le secours de nos grands fouets. Il faut observer que ces animaux ne sont en Afrique, ni aussi lents, ni aussi pesans qu'ils le sont dans notre Europe, où l'on est obligé de les tenir renfermés durant nos longs hivers : il faut se rappeler ici ce que j'ai dit d'un Hottentot qui avoit dressé un bœuf de selle pour la chasse.

LE 26, nous arrivâmes à *Cabeljauw-rivier*. L'intendant de cette ferme, M. Immelman et moi, nous allâmes à cheval vers le bas de *Camtours-rivier*, chercher encore à voir des vaches marines. J'ajouterai à ce que j'ai dit

(*) *Nota.* Voy. page 2 de ce volume.

sur ces animaux, que je les vis ce jour-là retourner à la mer avec la marée. Ils paroissent fort joyeux de ce retour, et montroient leur plaisir en soufflant, se roulant et s'agitant dans l'eau qui commençoit déjà à être salée. On m'a dit qu'ordinairement ils étoient plus silencieux et plus tranquilles lorsqu'ils remontoient la rivière avec la marée. Les roseaux et les joncs qui croissent au bord de cette rivière rendirent inutiles nos tentatives et nos coups de fusil sur les vaches marines. Elles devinrent ensuite si timides, qu'il nous eût fallu attendre trop long-temps pour pouvoir les attaquer avec quelque espérance de succès.

1776.
Février.

UN seul sentier, plus battu que les autres par les pieds des buffles, conduisoit à cette partie de *Camtours-rivier*, à travers un fourré fort épais de ronces et d'épines, et coupé dans toutes les directions par des milliers d'autres sentiers de buffles : un de ces animaux, si vieux qu'il lui restoit à peine un poil sur la peau, sortit brusquement d'un buisson près duquel nous passions, et faillit à nous heurter. Notre guide effrayé perdit le fil de ce labyrinthe, dans lequel, allant et revenant pendant l'espace de deux heures, nous attendions impatiemment le secours d'un rayon de soleil pour nous diriger. Après cela nous donnâmes la chasse dans la plaine à un *hart-beest* que nous blessâmes.

LE 28, nous allâmes revoir notre ancien et opulent

X x ij

1776.

Février.

ami *Jacob Kok*, près de *Zee-koc-rivier*, où, après une absence de trois mois, pendant lesquels nous avions été mal logés et mal couchés, nous pûmes, grace aux soins de notre bonne hôtesse, reposer nos membres, brisés de fatigue, dans des lits moelleux et dans des chambres propres. Mais à peine avions-nous passé deux nuits dans la douceur d'un si agréable changement, qu'enfoncés dans la molle épaisseur du duvet, nous nous sentîmes absorbés dans un sommeil pesant, laborieux et troublé par des songes pénibles. Il nous falloit lutter chaque matin, au grand jour, contre cette inertie semblable à celle de la mort; au lieu qu'avant ce retour à la mollesse, couchés sur la terre nue et en plein air, nous goûtions un sommeil facile et rafraîchissant, et nous avions pris l'habitude de nous éveiller de nous-mêmes, joyeux et matineux, avec le reste de la création animale qui ne dort que jusqu'au premier rayon du jour. Le 29, lendemain de notre arrivée, il plut toute la journée, le vent soufflant du sud-est.

Mars.

LE 1 et 2 mars furent deux jours pluvieux; le thermomètre étoit à 72 deg. Nous restâmes jusqu'au 7 avec nos bons et aimables hôtes. Pendant cette semaine nous allions de tems en tems, mon hôte et moi, nous promener à cheval sur le bord de la mer, où nous nous régaliions d'huitres, dont je rapportois toujours à la maison une petite quantité. Il avoit trouvé à cet endroit du rivage une bouteille de vin rouge qu'il mit de côté, en attendant

notre retour du désert. Quoiqu'elle ne fût pas bien hermétiquement bouchée, le vin n'avoit rien perdu de sa qualité. Il nous parut même excellent. C'étoit peut-être un débris de quelque naufrage, ou peut-être aussi une offrande faite à Neptune par quelque brave nautonnier superstitieux ou en belle humeur : quoi qu'il en soit, après avoir été long-tems ballottée par les vagues, la bouteille avoit enfin atteint sa véritable destination, et nous la bûmes sur le lieu même, à la santé les uns des autres. Nous sentîmes, dans une certaine partie du rivage, une forte odeur d'ambre, sans pouvoir découvrir d'où provenoit ce parfum. J'ai rapporté plusieurs morceaux du *gorponia ceratophyta* (espèce de corail, intérieurement semblable à de la corne noire, avec une écorce rouge) que la mer avoit jetés sur le rivage (*).

1776.

Mars.

Le 9, nous revîmes *Sitsikamma*, où nous trouvâmes un grand nombre de serpens. Les colons, pour renouveler leurs terres, avoient mis le feu aux herbes sèches qui les couvroient, et les reptiles chassés par l'incendie s'étoient réfugiés dans les sables, où nous les trouvâmes morts, les uns à demi brûlés, d'autres desséchés par le soleil, d'autres pourris et tombant en poussière (**).

(*) Un de ces morceaux a trois pieds et demi de long, et s'étend en ramifications à une largeur presque égale. Les connoisseurs qui ont vu les premiers cabinets de l'Europe, ont regardé cette pièce comme une des plus larges qu'on ait jamais trouvée parmi les coraux de cette espèce.

(**) Nous reconnûmes à quelques vestiges que ces serpens avoient

1776.
Mars.

LE 11, nous arrivâmes à une ferme près de *Wagenbooms-rivier*, à l'est de *Lange-kloof*. Nous nous aperçûmes tout-à-coup dans la nuit qu'une portion de terrain, de près de trois milles de long, et couvert d'herbes sèches, étoit en flamme. Cette conflagration fut causée par l'imprudence d'un fermier, qui, pour détruire les mauvaises herbes de son champ, y avoit mis le feu; mais il avoit fort mal pris son tems, et le vent qui souffloit avec violence, avoit en un instant étendu l'incendie vers la ferme même où nous étions. Nos hôtes furent obligés de faire jeter de l'eau sur le toit de leur grenier à blé, pour empêcher qu'il ne fût consumé. Nous n'étions pas sans inquiétude pour notre chariot: nous nous tinmes prêts à le plonger dans l'eau, s'il étoit nécessaire. Il nous fallut rester en cet endroit jusqu'au lendemain, attendu que des deux côtés de la route l'incendie étoit encore fort vif. Cette manière de nettoyer son champ des plantes arides, le purge aussi parfaitement des serpens, lézards, scorpions, de plusieurs sortes d'insectes, et même des petits oiseaux, qui sont universellement détruits dans leurs diverses habitations.

en quatre pieds, et c'étoit probablement l'*anguis quadrupes* de Linné. Nous trouvâmes dans les plaines sablonneuses et dans les arbres la *bulla achatina* de Linné, vivant et en grand nombre, mais seulement la *varietas livida* de cette espèce. En passant en cet endroit la première fois, j'ai trouvé, dans la coquille même d'un de ces limaçons, des globules semblables à des jaunes d'œufs ordinaires, et qui pourtant ne contenoient qu'un liquide aqueux et clair.

(*) Je trouvai dans le voisinage de *Wagen-booms-rivier*, un morceau de *lapis lazuli*, dans une matrice de quartz, qui me parut passablement riche ; mais en supposant qu'on en trouvât en abondance à cet endroit ; il paieroit à peine les frais de fonderie, vu la longueur des mauvais chemins par lesquels on seroit nécessité d'apporter de *Sitsikamma* le chauffage et le charbon.

1776.
Mars.

LE 13, nous quittâmes cette place, et arrivâmes à *Krakeel-rivier*, qui comme je le vis alors, n'est qu'une branche de *Wagen-booms-rivier*. J'ai oublié de rectifier cette erreur dans ma carte (*).

LE soir, étant allé seul à *Aopies-rivier* sur un cheval vif que j'avois récemment acheté, et qui ne connoissoit nullement le pays, je m'égarai. La nuit étoit déjà avancée, et comme le chemin qui traversoit les champs n'étoit point battu, il m'étoit impossible de le distinguer. Pour surcroit d'infortune, je fus surpris par le plus violent orage de tonnerre que j'aie jamais vu dans aucun climat. La foudre se précipitoit souvent, et éclatoit entre les pieds de mon cheval, tandis que de mon côté je le pressois tant qu'il pouvoit aller, afin d'éviter la pluie. Quoiqu'il ne perdit rien de sa vivacité, et qu'il lui arrivât

(*) En côtoyant dans la *Résolution* les rivages d'Afrique, à notre retour du pôle antarctique, nous vîmes plusieurs de ces feux durant la nuit, dont la cause étoit probablement la même.

(**) Elle est rectifiée dans la présente édition.

1776.

Mars.

même de faire plusieurs écarts fort brusques , et des sauts fort alongés, le pauvre animal fut pourtant si frappé de la violence des coups de tonnerre, que par deux fois il se jeta à plat ventre sur la terre. Me sentant exposé à plusieurs dangers, et rencontrant divers obstacles dans la route que je suivois, je crus qu'il étoit plus prudent de profiter de la lueur des éclairs pour retrouver le chemin battu que j'avois quitté. J'y parvins à la fin, et je découvris une ferme nouvelle où je ne trouvai, avec la maison du fermier, qu'une hutte solitaire couverte de chaume, et pour toute compagnie quelques Hottentots. Du moins j'étois à l'abri de la pluie. Leur feu étoit déjà éteint. Je fus pourtant forcé, mouillé et transi comme j'étois, de m'asseoir et d'attendre patiemment le lendemain. Je ne laissois pas d'avoir quelque inquiétude sur M. Immelman, qui s'étoit aussi, le même soir, écarté du chariot, quoiqu'il eût parti plus tard que moi; mais grâces à un cheval qu'il conduisoit à la main et qui connoissoit parfaitement la route, il étoit heureusement arrivé à notre destination, et ne me voyant pas revenir, son inquiétude égaloit la mienne. Après avoir inutilement tiré pour signaux plusieurs coups de monarque, il ne pouvoit se distraire de l'idée que j'avois été frappé et tué par la foudre, d'autant que lui-même avoit connu grand risque d'être foudroyé par un éclat de tonnerre, qui dardé sur la terre, tout à côté de ses chevaux, les fit tomber à genoux l'un et l'autre. La nuit suivante fut aussi pluvieuse, mais sans beaucoup de

de tonnerre. Le 15, comme nous étions sur la route de *Ku-koï-rivier*, il plut aussi toute la journée.

1776.
Mars.

Le 16, nous repassâmes par la ferme de *Zand-plaat*, près de *Klein-dorn-rivier* (*). On y étoit alors occupé à conserver et à sécher des raisins. Ils macéroient d'abord les grappes plus ou moins long-tems, selon la qualité du raisin, dans l'eau bouillante, et les mettoient ensuite à sécher sur des nattes. La sécheresse extraordinaire, qui pendant cet été avoit plus ou moins désolé toute cette contrée, avoit produit ici entr'autres maux une grande disette de farine, ensorte que dans cette ferme ils n'avoient point de pain. Le bétail en plusieurs endroits séchoit sur pied faute de fourrage. A la ferme de *False*, ou plutôt *Valsche-rivier* (**), où j'avois vu plusieurs cuves pleines de lait de beurre, ils se plaignoient de n'en pas avoir assez pour allaiter un enfant. Cette horrible sécheresse, qui suivant les relations que j'ai lues dans les papiers publics, fut à-peu-près générale dans les autres parties du monde, fit bientôt dépérir mes bœufs de trait, déjà épuisés et excédés de fatigue. Ils moururent presque tous l'un après l'autre, et je fus obligé d'en acheter successivement de nouveaux pour les remplacer à mesure, et finir le voyage.

LE 20, nous vîmes à *Zaffraan craal*.

(*) Voy. tome 1^{er}. page 322.

(**) *Ibid.* page 262.

1776.
Mars.

LE 21, nous entrâmes le matin de bonne heure dans la longue et ennuyeuse vallée appelée *Artaquas-kloof*, et sur la fin du jour dans un endroit où la route bordoit un précipice, il arriva à mon chariot l'accident le plus fâcheux qu'il eût encore éprouvé durant tout le voyage, ce fut d'être renversé sens dessus dessous. Outre qu'un de nos Hottentots, et un des bœufs de derrière, furent en grand danger de se casser le cou, j'eus le chagrin de voir ma collection de curiosités naturelles, le fruit de tant de peines, rouler jusqu'au pied de la montagne, où je la retrouvai, comme on peut le croire, fort endommagée. Je m'estimai pourtant heureux de pouvoir la ressaisir dans le mauvais état où elle étoit.

LE 22, après beaucoup de travail et de peines, nous parvinmes enfin à tirer nos bœufs et notre chariot de ce qui nous restoit à parcourir d'*Artaquas-kloof*. Dans deux endroits, nous fûmes obligés de décharger le chariot, et de porter nous-mêmes ce qu'il contenoit. Notre hôte de *Hagel-craal*, qui avoit voyagé sur cette route, nous complimenta d'en avoir été quittes à si bon marché. Il tomba cette nuit de fréquentes ondées.

LE 23, nous arrivâmes à *Honing-clip*, et toute la nuit il tomba un déluge de pluie, le plus terrible qu'on eût vu de mémoire d'homme; il continua, mais avec un peu moins de violence, tout le lendemain 24; ensorte que le 25, la route étoit absolument impraticable:

LE 26, nous passâmes *Valsche-rivier*. Les habitants de ce canton commençoient alors à profiter de la saison pluvieuse pour semer ; mais quoique chaque pâturager de ce canton ait plus de terre, plus de bœufs de trait, et de nourriture qu'il n'en a besoin, cependant il en est qui n'ont pas en propre une charrue, et cela, autant faute d'ouvriers forgerons, que faute de fer. A la ville même, il est difficile de se procurer l'un et l'autre. Ce fut pour moi une peine extrême de voir ces bonnes gens manquer d'un métal, qui abonde presque à l'excès dans notre contrée, métal dont on fabriquerait des ustensiles utiles et précieux, et dont probablement toute l'Amérique méridionale sent le besoin aussi bien que la partie sud d'Afrique. J'ai vu un fermier fort riche, les mains jointes et levées au ciel, se lamenter de ce qu'il ne pouvoit profiter de la saison des pluies, attendu que sa charrue étoit cassée, et qu'il se voyoit obligé d'attendre qu'un de ses voisins pût lui prêter la sienne (*).

1776.

Mars.

LE 27 mars. Nous n'avions jamais remarqué durant tout le cours de notre voyage, le moindre différend entre les Hottentots, excepté qu'un jour une jeune fille en

(*) J'observai ici qu'un soc de charrue de 19 pouces de large et de 27 de long, comme ceux dont on se sert habituellement dans ce pays, coûte de trois à quatre rixdalles, et qu'une petite bêche avec une pioche, qui pourroient coûter en Suède dix sous, coûtent six fois ce prix au Cap. Les vases de cuivre y sont aussi fort chers, mais on en fait peu d'usage, et il faut qu'ils soient faits à la mode particulière du pays.

1776.
Mars.

railla un plus vieux qu'elle , d'une manière assez offensante , sur la petitesse de son *incite* , sachet ou tablier , qui lui paroissoit conséquemment indécent ; mais nous fûmes surpris de voir ce jour-là à *Zoete-melks-rivier* , un combat opiniâtre et terrible entre deux Hottentots. Cependant , je ne dois pas oublier de dire que les combattans étoient le mari et la femme , tous deux fort petits et arrêtés dans leur croissance , tous deux égaux en force , nés et élevés au service des Chrétiens , et tous deux dans le costume Hottentot.

IL ne se trouvoit alors à la maison que deux esclaves , qui de tems en tems les séparoient ; mais au moindre geste , à la moindre grimace , ces tendres époux se sautoient à la gorge avec la rapidité d'un trait. Sur ce que j'exprimois aux autres esclaves ma surprise de cette promptitude qui leur étoit particulière , et de la dextérité avec laquelle ils se soufflettoient mutuellement , l'un d'eux me répondit fort sérieusement : « Ah ! maître , « il ne faut pas être étonné de cela , car depuis deux « ans que je suis ici , ils s'exercent ainsi au moins une « fois par jour , et quelquefois plus souvent , si quelqu'un « ne vient les séparer. » Mais ce qui augmente encore la singularité de ce récit , c'est qu'on n'avoit jamais remarqué qu'ils eussent de dispute la nuit , et jamais ils n'avoient eu lieu , ni l'un ni l'autre , de se reprocher la plus légère infidélité. D'après cette remarque , nous engageâmes les esclaves à leur laisser pleine liberté

de s'en donner , comme on dit , à cœur joie, vrai moyen de les voir bientôt réconciliés. Ils suivirent ce conseil et j'eus lieu de croire que les athlètes étoient l'un et l'autre pleinement satisfaits , et de plus fort las , d'où j'augurai que la trêve qui suivit cette action , seroit plus durable que de coutume.

1776.
Mars.

LES 28, 29 et 30 , furent pluvieux , et le vent souffla toujours de l'ouest (*).

LE 31 , j'allai seul à cheval à une ferme située de l'autre côté, et vers le haut de *Duyven-hoeks-rivier*, où j'avois lieu de croire , d'après un bruit populaire , qu'il se trouvoit une mine d'or.

LE 1^{er} avril , j'examinai cette prétendue mine d'or, Avril.

(*) A *Krommbeek-rivier*, un fermier, grand observateur du tems et des saisons , avoit remarqué que les vents les plus violens étoient pour ce canton ceux de N. O. et de S. E. ; mais que le premier étoit communément le plus impétueux , que le vent d'ouest étoit le plus chaud , et , ce qui me parut fort extraordinaire , que le vent de nord étoit le plus froid. Il me dit aussi que le vent de S. E. n'étoit pas à beaucoup près aussi froid ici qu'il est au Cap , et que c'est celui qui règne tous les soirs. Ce sont le plus ordinairement les vents d'est et d'ouest qui leur amènent du mauvais tems. Quand il tombe alors des pluies violentes au Cap , ou de l'autre côté de *Hex-rivier*, elles s'étendent rarement jusqu'à *Krommbeek-rivier*, où le vent devient seulement plus froid , et lorsqu'il pleut en ce dernier endroit , la pluie s'étend rarement jusqu'à l'autre côté de *Hex-rivier*.

1776.
Avril.

et n'y trouvai rien autre chose qu'une *pyrite*, qu'on s'étoit donné la peine de détacher des montagnes. J'y trouvai dans certains endroits une argile bleue, imprégnée de fer, qui d'abord laisse une couleur sur le linge qu'on en frotte, mais qui devient dure en peu de jours, et acquiert une qualité squirreuse; j'y ai aussi trouvé une terre rouge ferrugineuse, ou bol; mais dans le haut de la montagne, on trouve quantité de sable de silex, ou pierre à fusil. Vers la fin du mois précédent on avoit entendu un bruit, qui paroissoit venir de loin, et l'on nous dit que certaines parties d'une montagne avoient été déplacées, ainsi qu'une petite rivière située à la distance de plusieurs milles, vers l'autre côté de la haute chaîne de montagnes sur lesquelles j'étois alors.

Le 5, nous arrivâmes à *Zwellendam*, d'où nous résolûmes, pour varier notre route, de revenir au Cap par *Hex-rivier*, *Cockel-mans-kloof*, *Roodezand*, etc. Tout le sol de ce pays est *carrow*, et si habité, surtout par des *wineboors* (vignerons), qu'il seroit impossible de désigner toutes les fermes par les marques circulaires que j'ai employées pour les autres cantons. Les rivières ou plutôt les ruisseaux qu'on trouve entre *Zwellendam* et *Hex-rivier*, sont *Pus-pas valley*, *Klip-rivier*, *Meulemaars-rivier*, *Leeuwen-rivier*, *Saaras-rivier*, *Fink-rivier*, *Gorté-rivier*, *Seuj-rivier* et *Nana-rivier*.

L'ALOE (voy. LINN. *suppl. plant.*) communément

appelé au Cap *goré-bosh*, a pris ce nom de la rivière *Gorée*, citée ci-dessus. Quoique ce végétal précieux, dont on voit ici plusieurs variétés, étant de la nature des plantes succulentes, vienne bien dans les plaines *Carrow* et *demi-Carrow*; cependant il en croît plus que par-tout ailleurs, dans les environs de *Muscle-bay*, *Gauris* et *Duyvenhoeks-rivier*. Dans certains endroits, et surtout sur le penchant des collines, ces plantes y forment des bosquets, qui ressembloient à des touffes de petits palmiers. On voyoit leurs tiges s'élever du milieu des feuilles succulentes et épaisses dont elles sont formées. Quoique ces feuilles, flétries dans presque toute leur longueur, et desséchées vers le bas, eussent tombé d'elles-mêmes, ou eussent été arrachées à dessein, ce qui donnoit à la plante un aspect raboteux, brunâtre et rôti; cependant les tiges étoient encore pour la plupart droites, hautes depuis huit jusqu'à trente pieds, épaisses d'environ un pied, et terminées par des touffes de feuilles fraîches et saines, d'un verd pâle.

1776.

Avril.

PLUSIEURS personnes m'ont dit que non seulement l'usage, mais encore le nom réel de l'aloës, a été pendant long-tems inconnu aux colons, et qu'ils faisoient peu de cas de cette plante. Il est vrai que le gouvernement a toujours eu à son service un certain nombre de Nègres esclaves, qui, nés sur une autre côte d'Afrique, connoissoient, pour l'avoir apprise de leurs compatriotes, la manière de préparer la gomme d'aloës, et sa valeur;

1776.

Avril.

mais opprimés comme ils étoient sous le joug de la servitude , ils auroient mieux aimé voir un dard percer le cœur de leurs tyrans , que de consentir à leur procurer quelques connoissances utiles à leur santé ou à leur fortune ; connoissances qui n'auroient fait qu'augmenter d'un côté l'orgueil , l'avarice et la puissance des maîtres , et de l'autre , les travaux et le nombre des esclaves. Cette raison a tenu pendant long-tems ce secret renfermé dans leur sein ; ils se firent unanimement , une loi de ne le point révéler , jusqu'au jour où l'un d'eux appelé *Gorée* , le découvrit à un colon de la famille de *Witt*. Si ce furent les bons procédés du maître qui firent parler l'esclave , ou l'espoir d'être récompensé , c'est ce qu'on n'a pu m'apprendre avec certitude ; mes auteurs savoient seulement que cherchant à tirer parti de cette découverte , de *Witt* avoit obtenu un privilége exclusif pour fournir à la compagnie des Indes une certaine quantité d'aloës , et avoit donné à *Gorée* l'inspection de tous les travaux. C'est aussi d'après le nom de cet esclave , que l'aloës est le plus communément , et je crois même uniquement , connu sous le nom de *Gorée-bosh* (*).

(*) La manière dont on prépare en Afrique la gomme aloës a été , à la vérité , déjà décrite par le professeur Thunberg (dans les *Transactions de la Société Philo-graph.* de Suède ; mais comme le lecteur pourroit attendre de moi quelques observations sur ce sujet , je m'empresse de satisfaire sa curiosité.

On coupe d'abord les feuilles à quelque distance de la tige. On place
PRÈS

Près de *Gorée-rivier*, un fermier nommé *Aloven Smidt*,
avoit pris un lézard venimeux et redoutable, appelé

1776
Avril.

de ces feuilles, autant qu'on en peut placer dans une position oblique, sur la concavité d'une autre feuille d'aloës, qui sert de récipient à toutes les autres, et recueille le suc qu'elles distillent : après on fait bouillir tout le suc contenu dans ces réservoirs, jusqu'à le réduire à-peu-près au tiers ; alors on le verse dans des boîtes ou caisses, où on le laisse se coaguler et se durcir.

D'autres se contentent de ratisser légèrement et plusieurs fois, les bords des plantes nouvellement coupées et fraîches, contre les bords d'un vase de marbre, où, par ce moyen, il s'amasse un peu de suc qu'ils font ensuite bouillir.

En suivant ces deux méthodes, qui probablement ne sont pas les meilleures qu'on puisse imaginer, on ne tire de chaque feuille que quelques gouttes, ce qu'il en pourroit tenir dans un dé à coudre, ou tout au plus dans deux. Les ouvriers qui touchent les feuilles sont sujets à se blesser les mains, et ceux qui font bouillir le suc, opération qui se fait en plein air, à être rôtis par les rayons d'un soleil brûlant. Ajoutez à cela que ceux qui achètent au Cap la gomme aloës, ne la paient aux fabricans que deux ou trois *stivers* la livre. Il n'est pas étonnant que les fermiers du Cap ne se donnent pas la peine de préparer cette gomme, à moins qu'ils n'aient des jeunes gens ou d'autres serveurs incapables d'autres fonctions plus utiles. « Dans l'hiver (*quand-mousson*) les feuilles d'aloës sont, dit-on, plus succulentes ; aussi choisit-on de préférence cette saison pour faire la gomme, et sur-tout les journées belles et calmes ; car dans la saison des vents le suc se coagule trop tôt, et sort difficilement des feuilles. » (Voy. la relation que je viens de citer de M. le professeur Thunberg.) La gomme préparée de cette manière, lorsqu'elle est pulvérisée, a une couleur jaune, comme tout autre aloës en poudre. Mais les parcelles minces de cette gomme et les bords des morceaux plus grands sont transparents, et ressemblent à des morceaux de verre d'un brun jaunâtre. Elle n'a conséquemment rien de cette couleur opaque tirant sur le vert obscur qu'on remarque aux autres aloës que les apothicaires vendent sous les dénominations d'aloës *succotrin* et *hépatique*. Cette cou-

Tome II.

Zz

1776.
Avril. dans le pays *l'geijje*, qu'il avoit conservé dans de l'eau-de vie ; il m'en fit présent le jour que je quittai cet endroit.

IL y avoit déjà long-tems qu'on m'avoit dit que la morsure de cet animal produisoit une sorte de lèpre terrible, qui se terminoit toujours par la mort ; mais ce que j'ignorois, c'est qu'il ne produit son effet qu'après l'espace de six mois ou d'un an, pendant lequel toutes les parties du corps se gangrènent successivement, et tombent d'elles-mêmes par lambeaux.

CE fermier m'assura qu'un esclave *Bugunèse* avoit réussi à guérir une autre esclave femelle du voisinage, mordue par un *geijje*, dont le poison avoit déjà fait des progrès très-sensibles.

L'ESCLAVE guérie demouroit alors à environ soixante

leur foncée qu'on voit dans quantité d'aloës, provient sans doute d'une différence dans l'apprêt, peut-être de ce que les feuilles ont été écrasées et pressées, moyen par lequel on obtient beaucoup plus de suc, mais il est alors rempli de sédiment.

Il est pourtant vrai que j'ai souvent fait usage en médecine de la gomme aloës du Cap, et je n'ai trouvé aucune raison de la préférer à l'aloës plus opaque. Comme j'étois curieux d'examiner cette drogue sous plusieurs rapports, j'engageai M. J. E. Julin, apothicaire à *New Carleby*, à séparer dans la gomme aloës du Cap, les parties résineuses des parties gommeuses, et je trouvai qu'elle contenoit ces deux principes en quantités égales.

milles de *Gorée-rivier*, et étoit, me dit le fermier, encore vivante et en pleine santé; mais le médecin étoit mort avec son secret, et avec plusieurs autres aussi utiles. On avoit pourtant observé qu'entre autres moyens qu'il employa, il pansa quelquefois la blessure avec des oranges et des limons coupés en deux. On auroit bien dû examiner de plus près le progrès et les moyens d'une cure aussi importante. Les animaux sont sur-tout exposés à la morsure de ce serpent, et l'on pourroit essayer quel seroit l'effet des oranges sur des ulcères de ce genre. Il est heureux que le *geïje* soit lent dans ses mouvemens, et qu'il ne soit pas d'un caractère irritable : quoiqu'on en voie souvent dans le printems, l'on n'entend pas, souvent parler de maladies causées par sa morsure (*).

1776.
Avril.

(*) Nous le cherchâmes inutilement à *Sinikamma*, dans les coquilles vides du *bulla achatina*, où les habitans m'assurèrent qu'il se nichoit ordinairement. La queue de ce serpent se détache et tombe au simple toucher, et on la trouve remplie d'une matière jaunâtre, semblable à celle qu'on voit sur certains ulcères; de plus, on ne découvroit dans celui que j'ai rapporté, aucun aiguillon : ne pourroit-on pas en conclure que le *geïje* est un larve, qui avec le tems se transforme en un lézard de forme et de nature absolument différentes ?

Celui que j'ai rapporté est à peine long de trois pouces. La queue fait la plus petite moitié de cette longueur; elle est fort pointue, mais dans le milieu elle est presque aussi épaisse que le corps de l'animal, qui est sans écailles, tacheté de noir, foncé en dessus et blanc en dessous, avec douze ou quatorze papilles sur le bord de la mâchoire inférieure. Il a cinq doigts à chaque pied. J'ai donné la figure et une description complète du *geïje*, dans les Transactions de la Société des Sciences et Belles-Lettres de Gottenbourg, 1^{re} part. page 75, pl. V.

Zz ij

1776.
Avril.

JE ne suis pas bien sûr si j'ai vu ou non, cet animal vivant. Cependant, je suis dans la persuasion que c'étoit un *geijje* qu'un jour, étant aux bains chauds, je mis dans ma poche, enveloppé dans du papier. Je ne savois pas alors quelle dangereuse capture je venois de faire; en tirant de ma poche de la bourre pour mon fusil, j'en tirai aussi, et je perdis, fort heureusement, l'animal et le papier. J'en ai dans la suite oui parler aux personnes qui se baignoient avec moi, mais sous un autre nom, autant que je puis m'en souvenir. On le trouvoit, disoient-ils, à *Franse-hock*. Je regardai alors le récit qu'ils faisoient de la propriété venimeuse de cet animal, comme un de ces contes faits pour m'alarmer utilement, et me rendre circonspect dans le cours de mon voyage. J'ai parlé ci-devant d'un lézard aussi noir que le jais, que les Hottentots craignent beaucoup, et disent être fort venimeux.

RESTRANT par les bornes que je me suis prescrites dans cet ouvrage, je suis obligé de remettre à un autre tems la description des différens lézards d'Afrique, ainsi que plusieurs autres observations, que je compte donner au public dans un traité séparé. Cependant il en est un, le plus grand de tous les lézards de la colonie, auquel je donnerai le nom de *lacerta capensis*, et qui mérite d'avoir ici un petit article, ne fût-ce qu'à cause de son extrême dureté, et de la peine que nous eûmes à le tuer. Il a quelque ressemblance, à la vérité, avec

celui de Seba (de *Ceylan*, tom. I^{er}, pl. XCIV, fig. 1); par les anneaux qui forment son corps; mais le lézard du Cap en a un plus grand nombre, sans parler de la différence de couleur, comme on peut le voir par la description suivante (*).

1776;
Avril;

UN lézard de cette espèce, de moyenne grandeur, que j'apportai d'*Agter Bruntjes-hoogte*, avec ses deux petits, avoit le corps long de deux pieds, et la queue de trois. Je l'attrapai par le cou, ensorte qu'il ne pût me mordre, et voyant qu'il falloit employer toute ma force pour le reteuir, je pris une grosse aiguille dont je lui fis plusieurs piqûres au cœur et dans toutes les parties du crâne qui sont en contact avec le cerveau. Toutes ces piqûres remplirent mal mon objet, qui étoit de le tuer de la mort la plus prompte et la moins douloureuse, sans le déchirer ni le mutiler; le lézard paroissoit avoir encore assez de vic pour s'enfuir. Mon hôte alors lui serra plusieurs fois le corps avec violence, et lui ayant lié tous les pieds ensemble, il le pendit par le cou à un nœud coulant qu'il serra de toute sa force. Après 48 heures, l'animal avoit trouvé moyen de se dégager du lacet. Nous le retrouvâmes près

« (*) *Lacerta Capensis*, caudâ compressâ suprâ carinatâ, zonis 16 seu 18, albis, totidemque nigris, alternantibus, annulatâ apice nigrâ.
 « Corpore subsquamato supernè ex nigro viridique fusco, subtis albedo,
 « fasciis 16—18, nigris anomalis notato. Harum octo circiter juguli,
 « 9 autem pectoris abdominisque regiones occupant. »

4776.
Avril.

de la ferme; mais enfin il paroissoit presque entièrement épuisé. Nous lui attachâmes de nouveau les pieds, de manière qu'il ne pût de ses ongles aigus et longs (il en avoit cinq à chaque pied) endommager les serpens et autres animaux, que je conservois dans l'eau-de-vie. Je le mis ainsi garrotté dans le baril, et le tins long-tems au dessous de la surface. Il auroit dû, ce me semble, être à l'instant étouffé par la vapeur enivrante de l'eau-de-vie; un quart d'heure après il vivoit et s'agitoit encore.

Il me parut, d'après mes remarques, que ce lézard est amphibie, qu'il aime l'eau autant que la terre; et qu'il devient encore plus grand que n'étoit celui dont je viens de parler. Il est aussi extrêmement vivace, et ces deux qualités, de ne pouvoir être que très-difficilement tué ou noyé, semblent annoncer qu'il a un important office à remplir dans le grand système de la nature. Les gens du pays croient, peut-être avec raison, qu'on pourroit aisément apprivoiser cet animal, qui naturellement n'est ni mal-faisant ni venimeux (*).

(*) Je viens de recevoir tout récemment du Cap le fœtus d'un quadrupède fort singulier, conservé dans l'esprit de vin. J'en vais donner une description abrégée, qui pourra servir de fondement à des recherches plus exactes sur cet animal.

Le gris foncé paroît être sa couleur naturelle. Il a sept pouces et demi de long, du bout du museau à l'anus. Le corps, la queue et les pieds ressemblent à ceux d'un petit chien; mais la tête est totalement différente.

Le nez est rond et petit, long de huit lignes, et s'avance en droite

Nous arrivâmes le soir à *Nana-rivier*. Il résidoit en cet endroit une veuve, dont le mari, il y avoit quelques années, avoit été décapité par ses propres esclaves. Son fils, âgé de treize ou quatorze ans, fut témoin de cette terrible catastrophe ; une fuite prompte, et le stratagème qu'on va lire, le sauvèrent du même sort. Comme les bâtimens de la ferme ne consistoient qu'en deux maisons situées en plaine découverte et nues, à l'exception de quelques buissons qui bordoient une petite rivière à quelques pas des maisons, il n'y avoit pour l'enfant qu'un moyen, aussi pénible que singulier, de leur échapper ; c'étoit celui qu'il prit en s'enfonçant dans l'eau jusqu'au menton, ayant soin de se cacher le visage derrière quelques branches des arbrisseaux. Comme il avoit promptement disparu, les esclaves crurent que pour se soustraire au coup inévitable de leur hache, il avoit mieux aimé se précipiter de lui-même

1776.

Avril.

ligne, en sorte qu'il forme un angle droit avec le front, qui est vertical et arrondi presque comme celui d'un homme. Il est en cela fort différent des viverra ou belettes au nez pointu. La bouche est tellement saillante, que la lèvre supérieure forme un angle aigu avec le nez, et cependant la lèvre et la mâchoire inférieures sont encore plus avancées. La langue est large et arrondie à l'extrémité.

Le capitaine Adolphe Burtz, qui a enrichi le cabinet de l'Académie royale des Sciences de plusieurs curiosités des Indes orientales, m'a fait présent de cet animal qu'il avoit acheté d'un paysan du Cap. Cet homme disoit l'avoir trouvé aux environs de *Saldanahay*, et en avoit donné le nom au capitaine Burtz ; mais celui-ci perdit le papier sur lequel il l'avoit écrit. Ainsi cet animal est vraisemblablement une production régulière et ordinaire de la nature, et non pas un monstre.

1776.

Avril.

==== dans la rivière; cependant, pour s'assurer s'il étoit noyé ou non, ils sondèrent le ruisseau avec des branches d'arbres. Par un heureux hasard, la place où l'enfant étoit assis, fut la seule qu'ils oublièrent de sonder, peut-être à cause que l'eau étoit en cet endroit moins profonde, et le courant plus fort. Quoi qu'il en soit, l'enfant ne quitta sa cachette qu'à la nuit noire; alors il se réfugia dans une ferme voisine. Les misérables avoient aussi résolu de tuer la mère, qui ce jour-là même devoit revenir du Cap. Mais elle fut retardée sur la route par quelques heureux accidens, et son fils put lui donner avis de ce qui venoit d'arriver, avant qu'elle rentrât dans sa maison.

C'EST été affliger gratuitement nos hôtes, et reconnoître mal leurs bontétés, que de les questionner sur les particularités de cette aventure, dans la seule vue de satisfaire ma curiosité. Je me contentai de la consigner dans mes notes, telle que M. Inmeluan et plusieurs autres personnes me l'ont racontée. Je ne pus conséquemment savoir si le fermier décapité avoit, par quelques excès de sévérité, excité ses esclaves à cette vengeance, ou s'ils avoient simplement agi d'après la persuasion que les crimes et les voies de brigandage par lesquelles ils avoient été faits esclaves, étoient pour le moins aussi légitimes, lorsqu'il s'agissoit de recouvrer leur liberté, et de s'affranchir de leurs tyrans. J'ajouterai à ce que j'ai dit précédemment sur ce sujet, quelques

quelques réflexions que cette aventure fit naître dans mon esprit.

1776.

Avril.

QUELLE que soit la raison qui porta ces misérables au meurtre de leur maître, je suis bien convaincu qu'elle a son origine dans l'essence même et la nature du trafic des esclaves, aussi dangereux que honteux par tous les pays du monde; trafic qui rend toujours bizarres dans leur conduite, et par fois horriblement cruels, et les maîtres, et les esclaves, et les Chrétiens dans leurs colonies, et les Turcs sur la côte de la Barbarie. J'ai connu quelques colons qui, non seulement dans la chaleur de la colère, mais de sang-froid et par réflexion, ne rougissoient pas de se faire eux-mêmes bourreaux; de déchirer pour la plus légère négligence, le corps et les membres de leurs esclaves; de prolonger exprès leur supplice et leurs tortures, et plus cruels que les tigres, de jeter sur leurs blessures du poivre et du sel; mais ce qui me parut encore plus étrange et plus horrible, ce fut d'entendre un de ces colons chrétiens décrire avec une apparence de satisfaction, tout le procédé de ces exécutions diaboliques, et même se glorifier de les pratiquer lui-même, s'épuiser en sophismes pour justifier ces excès, et en général le trafic des esclaves, auquel il étoit personnellement intéressé par un poste important qu'il tenoit dans la colonie, et par un désir excessif de faire une grande fortune. Cet homme étoit pourtant né en Europe, d'une nation libre et civilisée,

1776.

Avril.

et paroissoit doué, sous tout autre rapport, d'un cœur tendre et compatissant. Il seroit peut-être difficile de montrer dans les dispositions de l'homme, une contradiction plus choquante, quoique ce bas-monde soit presque entièrement composé de contradictions.

J'ai plusieurs fois été témoin de ces scènes atroces. J'ai souvent entendu, sur-tout le matin et le soir, les cris et les gémissemens de ces malheureux. Dans ces cruels instans, ils demandent grace ; mais, m'a-t-on dit, ils implorent avec encore plus d'instances un verre d'eau, qu'on a grand soin de leur refuser tant que leur sang est enflammé par les souffrances. L'expérience a montré qu'alors un verre d'eau, ou toute autre boisson, leur donnoit la mort dans l'espace de quelques heures, et quelquefois dès qu'ils avoient bu. La même chose arrive aussi à ceux qui sont empalés vivans, après avoir été rompus vifs, ou même sans avoir subi ce supplice ; on leur enfonce la pique le long de l'épine du dos et des vertèbres du cou, entre la peau et l'épiderme, ensorte que le patient est dans la posture d'un homme assis. Cependant quelques-unes de ces victimes vivent encore l'espace de plusieurs jours dans cette horrible position, lorsque le tems est sec ; mais s'il devient pluvieux, leurs plaies se gangrènent, et leurs tourmens finissent en quelques heures avec leur vie.

DURANT ma résidence au Cap, je n'ai pas vu, heu-

reusement pour moi , une seule de ces exécutions. Quoique ces châtimens ne soient réservés qu'aux incendiaires, aux assassins, ou aux auteurs d'une sédition, ils sont toujours aggravés par des circonstances particulières de cruauté et de barbarie, qui révoltent la nature, autant et peut-être plus que les crimes dont ils sont la punition. Ils irritent plus qu'on ne pense les autres esclaves de la ville. J'en ai vu qu'on forçoit d'assister à des scènes de ce genre, lors même que le criminel n'étoit pas condamné à mort, comme à des leçons de soumission et de conduite ; mais l'esclave puni pour sédition est toujours aux yeux de ses compagnons, un martyr qui souffre pour la cause commune, et pour avoir soutenu le droit le plus précieux que leur eût accordé la nature, leur liberté. Les piques, les roues, les tenailles ardentes, et tout l'horrible appareil des bourreaux, ne leur persuaderont point que cette doctrine soit fausse. Ils n'en seront au contraire que plus obstinés, s'ils sont convaincus qu'on les tyrannise, s'ils croient qu'il vaut mieux mourir, même dans les tortures, que de traîner dans l'opprobre et la servitude une vie misérable, et s'ils regardent comme autant de modèles de courage, ou comme autant d'objets qui réclament leur vénération, leur pitié et leur vengeance, ceux de leurs frères qui ont osé égorger leurs tyrans.

1776.
Avril.

LE massacre de Batavia, en 1748, montre d'une manière terrible à quel excès de rage et de cruauté la

A a a ij

1776.

Avril.

tyrannie peut porter les hommes qu'elle opprime. Si les esclaves avoient réussi dans ce soulèvement, le Gouverneur-général Imhoff, et M. Thedens auroient été taillés en pièces et dévorés (*). Ne peut-on pas conclure de ces observations, que l'oppression et l'injustice, plus encore que la faim, ont produit les Anthropophages?

J'AI observé ci-devant, que les esclaves *Bugunèses* sont spécialement rigides et scrupuleux sur l'administration de la justice. Ces esclaves sont une sorte de Mahométans. Ils sont à-peu-près de la couleur des habitants de l'île de Java, quoiqu'on les tire d'autres îles des Indes orientales. On remarque qu'ils sont moins endurans que les autres : ils ne s'entendent jamais patiemment adresser des paroles dures, sur-tout lorsqu'ils ne les méritent pas; ils ne les souffrent jamais d'une femme. Rien n'est à leurs yeux plus déshonorant que d'être corrigés par des femmes. Plusieurs maîtres, et maîtresses de maison, auxquels il est arrivé d'oublier ce principe de leur morale, ont dans l'occasion payé de leur vie ce manque de mémoire. D'un autre côté, lorsque ces esclaves sentent intimement qu'ils ont tort, ils remercient, m'a-t-on dit, leur maître, de chaque coup qu'il leur donne, ils approuvent sa rigueur et sa justice, et même lui baisent les pieds; fait dont j'ai été témoin oculaire. Enfin tout le monde s'accorde à dire qu'ils

(*) Voy. *Adr. Falkenier*, tome XVII.

sont capables de soutenir les plus cruels tourmens, comme s'ils étoient totalement insensibles. Quelques-uns de cette nation ont été empalés ou rompus vifs, sans pousser un cri, ni le plus léger gémissement. S'il arrivoit qu'un esclave *Bugunèse* montrât dans ces occasions quelque signe de terreur ou d'irrésolution, ses compatriotes en seroient offensés, et regarderoient cette foiblesse comme un trait reprochable à la nation entière. Les femelles *Bugunèses* passent pour être fort constantes en amour ; aussi exigent-elles de leurs amans la plus scrupuleuse fidélité. Enfin le caractère hardi, intrépide de ces hommes, est si bien établi au Cap, que les habitans ne sont nullement curieux de les acheter, et l'importation en est prohibée, quoiqu'elle soit quelquefois pratiquée frauduleusement.

1776.
Avril.

Les esclaves des autres contrées de la *Mozambique*, *Madagascar*, *Malabar*, etc. sont en général beaucoup moins dangereux : ils se plient plus aisément au joug, et un maître ou une maîtresse de maison, peuvent avec eux, donner libre carrière à tous leurs caprices, et à toute l'âpreté de leur humeur. Il existe une loi dans les colonies, qui défend à tous maîtres de tuer leurs esclaves, de les fouetter ou de les châtier avec trop de sévérité. Mais quelle loi peut exister entre l'esclave et le maître, qui, d'après ces mêmes lois, a le droit, ou au moins l'obtient pour quelque argent, de le faire châ-

1776.

Avril.

tier publiquement à la géole, sinon jusqu'à mort, du moins jusqu'à l'agonie, et cela, uniquement sur son propre témoignage, et sans aucun examen sur la nature des fautes de l'esclave? Le maître peut aussi le faire mourir en détail, en l'accablant chaque jour de réprimandes et de mauvais traitemens, ou à l'aide de ce qu'ils appellent la discipline domestique, les chaînes de fer, les travaux immodérés, et le défaut de nourriture. En conséquence de ce despotisme, ceux d'entre les malheureux esclaves, qui, avec des passions plus fortes, sont souvent plus remplis que leurs maîtres, d'humanité et de sentimens nobles, s'abandonnent au désespoir, et se portent souvent à des actes de violence contre eux-mêmes. Diverses considérations peuvent concourir à sauver le maître du poignard que l'esclave se plonge dans le sein. Souvent ce dernier se contente de pouvoir, en finissant sa misère, frustrer des fruits de son travail l'avidité de son tyran. Une esclave femelle venoit d'être achetée fort cher par un fermier de *Roodezand*; se voyant dès le premier jour trop sévèrement traitée par sa maîtresse, elle se pendit la nuit même à la porte de leur chambre à coucher. Un jeune esclave du Cap étoit éperdument amoureux d'une jeune fille esclave comme lui. Ils sollicitoient leur maître, l'un et l'autre, suivant l'usage, de consentir à leur union. Leurs sollicitations furent vaines; le maître, par je ne sais quelle raison, ou par quel caprice, s'y opposant

formellement. L'esclave désespéré massacra celle qu'il aimoit, et se tua lui-même après. On pourroit citer mille traits de cette nature, si ceux-ci n'étoient pas suffisans pour rendre justement odieux le commerce des esclaves. Passons sur un sujet qui révolte la nature, et dont l'idée seule flétrit le cœur (*).

1776.

Avril.

LE 10, nous partîmes de *Hex-rivier*, et traversâmes par le chemin de *Rodezand* une étendue de pays *carrow*, planté de vignes, et presque environné de montagnes fort hautes. La seule route qui conduise de là au Cap, traverse, une vallée longue et étroite, le long de laquelle coule une partie de *Klein-berg-rivier*.

LE 12, sortis de *Rodezand*, nous rencontrâmes quelques fermiers de *Sneeuw-berg*, qui revenoient du Cap. Ils nous apprirent qu'on avoit récemment découvert un grand lac, un peu au nord de leur canton, le seul lac qui se trouve dans l'enceinte de la colonie. C'est avec une espèce de *cactus*, si j'en puis juger par ce que me dirent ces fermiers, qu'on fait à Camdebo, et dans d'autres endroits de la colonie, une sorte d'eau-de-vie aussi bonne que celles qu'on tire du raisin ou de la

(*) Ces cruautés ne sont pas particulières aux Colons du Cap de Bonne-Espérance. On les retrouve par-tout où des hommes vendent et achètent d'autres hommes. Il est malheureusement plus d'une colonie où les femmes mêmes trouvent fort extraordinaire qu'on puisse sentir de la pitié pour un Nègre.

1776.
Avril.

drèche. Ils nous apprirent aussi, qu'il y avoit dans chacun des ports de *Table-bay* et *False-bay*, un vaisseau prêt, à ce qu'ils croyoient, à mettre à la voile. Cette nouvelle me fit hâter, autant qu'il fut en mon pouvoir, la fin de mon voyage.

LE 15, nous rentrâmes dans la ville du Cap.

Description d'une nouvelle espèce de rat, récemment découverte par l'Auteur, qui lui a donné le nom de MUS PUMILIO.

CET animal a été jusqu'à présent absolument ignoré des naturalistes. Je l'ai trouvé dans la forêt de *Sitsikamma*, près de *Slangen-rivier*, à 200 uurs à l'est du Cap. On le distingue aisément de toutes les autres espèces de rats, à quatre raies noires qu'il a sur le dos. (Voy. pl. IX) L'animal est représenté dans sa grandeur naturelle. Les figures ont été dessinées sur un de ces animaux, dont j'ai fait présent au muséum de l'académie de Suède. Il paroissoit avoir atteint toute sa croissance. Ainsi ce *mus pumilio*, ou *souris naine*, peut le disputer en petitesse aux *mus minutus* et *mus betulinus* de M. Pallas, et c'est peut-être le plus petit quadrupède du monde entier. Celui que je tiens conservé dans l'esprit-de-vin, quoique imprégné de la liqueur, ne pèse pas plus de quatre scrupules. Si on le compare à quelques-uns des énormes quadrupèdes dont j'ai donné la description, tant dans le

le précédent journal, que dans les transactions de Suède, il formera avec eux un contraste bien frappant (*).

(*) Comparé à l'hippopotame, par exemple, dont le corps porte en longueur seize ou dix-huit pieds de France, et de diamètre, au moins six pieds; le *mus pumilio*, considéré comme égal à une masse cubique d'un pouce et un quart de long, et d'un demi-pouce de diamètre, n'est que $\frac{1}{81250}$ de la grosseur de l'hippopotame.

DESCRIPTION.

Corpus tenue, compressiusculum. Color velleris in genere fusco cinereus; frontis et nucha, niger. Lineæ quatuor dorsales, longitudinales, nigre. Harum duo intermediae et in nuchâ et ad basin caudæ in unum coalescunt; duo exteriores à nuchâ, paulatim ponè aures ortæ, sibi invicem parallelæ, ad basin usque caudæ ferè extenduntur. Regionem utriusque oculi et narium pallide. Pedes antici et postici quinque-dactyli, anticorum pollicibus minutis, conspicuè tamen unguiculatis. Cauda longitudine $\frac{2}{3}$ corporis, nudiuscula, pallida.

EXTRAIT de l'article Caffrerie, du nouveau système de géographie de Middleton.

LA Caffrerie est un des pays du monde les mieux situés pour la navigation et le commerce, et l'un des plus négligés sous ces deux rapports. Cette contrée réunit tous les avantages, excepté peut-être celui d'être une île parfaite, et ce continent est pourtant un des moins connus. Le sol est fertile ; mais les habitans sont encore dans la barbarie. Ils ont une sagacité naturelle, mais l'indolence absorbe leurs facultés : ainsi il manque aux esprits, comme aux terres de ce coin du globe, la culture. La politique des Hollandois possesseurs de la partie principale des côtes, ne permet, qu'autant que leur intérêt l'exige, ni la culture des terres, d'où pourroit naître le luxe, ni la civilisation des hommes, qui pourroit conduire à la désobéissance.

Tout ce pays s'étend environ 780 milles du nord au sud, c'est-à-dire, depuis le Cap *Negro*, ou Cap Noir, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance ; de cette dernière place, il s'étend au nord-est jusqu'à l'embouchure de la rivière *del Spiritu Santo*, l'espace d'environ 660 milles, et delà dans l'intérieur des terres, presque jusqu'à la ligne équinoxiale, c'est-à-dire, l'espace d'environ 1740 milles. Dans quelques endroits il a 900 milles, dans d'autres seulement 600 milles de large. Le Cap Négro

est sous les 15 deg. 30 min. de lat. sud., et la rivière *del Spiritu Santo*, sous les 25 deg. de lat. S.

LA Caffrerie est ainsi nommée du nom des Caffres ses habitans. Quelques auteurs affirment que ce mot *Caffre* est un nom de mépris et injurieux, donné par les Arabes à tous ceux qui n'avoient que des notions confuses de la Divinité, et que les Portugais, par mépris, ont appliqué aux naturels de cette contrée.

ON divise ordinairement cette étendue considérable en cinq parties :

- 1°. LE royaume de Mataman ou Climbède.
- 2°. LES terres entre Mataman et le Monomotapa.
- 3°. LE pays des Hottentots.
- 4°. LA *terra de Natal*.
- 5°. LA *terra dos Fumos*.

AVANT d'entrer dans la description de ces diverses régions, nous dirons de quelle manière elles ont été découvertes.

LA pointe la plus méridionale d'Afrique, appelée le Cap de Bonne-Espérance, nous fut inconnue jusqu'en 1493, que la découverte en a été faite par Bartholomée Diaz, amiral d'une flotte Portugaise, qui, d'après les mauvais tems qu'il essuya dans ces parages, donna à

Bbb ij

cette terre le nom de *Cabo dos totos tormentos*, Cap de toutes les tourmentes. Depuis cette époque, il n'est point de pays au monde dont on ait plus parlé, quoiqu'on n'en connoisse guère que les côtes, et qu'on n'ait guère pénétré dans l'intérieur. Ce qui a principalement attiré l'attention des marins de toutes les nations sur cette contrée, c'est la nécessité de doubler le Cap de Bonne-Espérance, dans leurs voyages aux Indes orientales, et d'y relâcher pour faire de l'eau, ou pour y prendre des rafraichissemens.

JEAN, Roi de Portugal, mécontent du nom sinistre que son amiral avoit donné à ce vaste promontoire, le changea en celui de Cap de Bonne-Espérance, qui lui est resté.

CEPENDANT, ni Diaz, ni son successeur Vasco de Gama, quoiqu'ils vissent le Cap, ne jugèrent à propos d'y aborder; mais en 1498, l'amiral Portugais *Rio del Infante* fut le premier qui hasarda d'y prendre terre. Et d'après le rapport qu'il en fit, Emmanuel, Roi de Portugal, se détermina à y établir une colonie mais les Portugais, naturellement craintifs, s'étant mis en tête que les habitans du Cap étoient des cannibales, eurent peur d'être dévorés, et n'osèrent remplir les vues de leur souverain.

Ces hommes timides y abordèrent une seconde fois

sous la conduite d'un viceroi du Brésil, nommé *Francis d'Almeyda*, et furent honteusement défaits par les naturels, presque sans armes, et nullement versés dans l'art de la guerre. Le viceroi et soixante-quinze de ses hommes furent tués dans le combat, et les autres obligés de se sauver promptement à leurs vaisseaux.

LES Portugais, honteux de ce désastre, et d'avoir trouvé des hommes courageux et guerriers, dans un peuple qu'ils croyoient être une poignée de vils et méprisables Sauvages, résolurent de s'en venger; mais leur ressentiment ne fut point celui de gens magnanimes; ils eurent recours à un expédient aussi lâche qu'inhumain. Deux ans après leur défaite, ils abordèrent au Cap avec tous les signes d'amitié, et débarquèrent sur le rivage un gros canon chargé de mitraille. Connoissant l'amour que les habitans de ce pays avoient naturellement pour le cuivre, ils feignirent de leur faire présent de cette machine meurtrière, qui étoit de bronze. Les naturels, charmés d'un don si riche et si précieux à leurs yeux, attachèrent à la bouche du canon, deux longues cordes, et se mirent à le traîner. Un grand nombre d'hommes tiroient sur ces cordes, et d'autres marchaient devant en triomphe; alors les perfides Portugais, mirent le feu au canon, qui enfilant droit la rangée d'hommes, fit un dégât horrible. Presque tous furent tués ou blessés; les autres frappés de terreur, abandonnèrent en désordre le fatal présent.

VERS l'année 1600, les Hollandois commencèrent à aborder au Cap en allant aux Indes orientales, et dans leur retour; et chaque jour plus convaincus de l'importance de cette place, en 1650, ils y formèrent un établissement, qui depuis cette époque s'est élevé au plus haut degré de puissance et d'opulence, et doit être regardé comme une des possessions les plus essentielles des Provinces-Unies.

SECTION I.

Le royaume de Mataman ou Climède. ()*

LA côte qui borde ce royaume est fort sablonneuse; mais le climat est assez doux, malgré sa proximité du tropique. L'intérieur du pays est fertile, et l'on trouve au nord des arbres en grand nombre, et de diverses espèces. Les navigateurs Hollandois jugent qu'ils appro-

(*) Le royaume de Mataman s'étend depuis les 16 deg. 30 min. de lat. Sud, jusqu'à la rivière Bravaghut, sous les 24 deg. de lat. Sud. Au-delà du tropique du capricorne, il a 450 milles de long du nord au sud, et de large 260 milles de l'est à l'ouest. La rivière Bravaghut le borne à l'est et à l'ouest, Benguela au nord, et l'océan atlantique au sud. La première place qui mérite d'être observée dans ce royaume est le Cap Negro, ainsi nommé de ce qu'il paroît noir, vu de la mer, à une certaine distance. A l'extrémité de l'angle nord est une baie d'environ six milles de large, et sur le sommet de la montagne est un pilier d'albâtre, portant les armes de Portugal. Au dessous du 18°. degré de lat. Sud, est situé le Cap *Rey-pix*, qui s'étend environ dix lieues au nord-ouest. *Gulfo-frio* et le Cap du même nom est situé par les 18 deg. 35 min., et la baie de Saint-Ambroise par les 21 deg. de lat. S.

chent de cette côte, à l'apparition de certains oiseaux appelés mouettes, qui ne volent jamais plus de vingt lieues au large : ils reconnoissent encore à un autre signe l'approche des terres; c'est quand ils voient flotter sur la surface de l'eau une herbe marine nommée *sargossa*. Le royaume de Climbède est fort peu connu, mais suivant le petit nombre d'écrivains qui en ont parlé, le gouvernement y est despotique, et tout le pays est soumis à un seul souverain, auquel sont subordonnés plusieurs petits chefs, qui se donnent le titre de princes, quoique tout leur apanage ne consiste qu'en quelques places éparses sur les côtes.

SECTION II.

La contrée intérieure des Caffres.

LES Européens connoissent aussi fort peu cette partie de l'Afrique. On s'accorde pourtant à dire que le pays appelé *Mozumbo Acalongo*, est borné au nord par la province d'Ohila, au sud par le pays des Hottentots, à l'est par le Monomotapa, et à l'ouest par Mataman ou Climbède.

LES provinces d'Ohila et d'Abutua ont été peu connues des blancs, et encore moins décrites. Cependant la dernière abonde, dit-on, en mines d'or. La province de Toraca contient plusieurs mines de fer, au milieu

desquelles est un édifice étonnant, en forme d'une forteresse carrée, et construit de pierres de taille polies. Les pierres sont fort larges et placées l'une sur l'autre sans aucun ciment. Les murs ont près de neuf pieds d'épaisseur. On y lit plusieurs inscriptions, mais personne n'a encore pu les expliquer, ni même deviner à quelle langue appartiennent les caractères dont elles sont formées. Les habitans ignorent absolument quel fut le fondateur de ce monument extraordinaire ; ils en attribuent l'honneur au diable. L'édifice en pierre le plus voisin de ce château, est un fort Portugais qui pourtant en est éloigné de 200 lieues. La ville nommée *Fatuca*, qui avoisine ce fort, est riche en or et en pierres précieuses. *Boro* et *Quitici* abondent aussi en mines d'or, et *Chicova*, située plus au nord-est, contient plusieurs mines d'argent.

S E C T I O N I I I .

Le pays des Hottentots.

IL s'étend du côté du nord jusqu'au tropique du capricorne. De tous les autres côtés il est borné par la mer du sud. Ce pays est divisé en vingt parties ou provinces, qui forment autant de nations indépendantes l'une de l'autre, et sont :

- 1°. LE pays des *Heykams*. Ce territoire abonde en bétail,

bétail, quoiqu'on n'y trouve d'autre fourrage que des glayeuls et des roseaux, et que toute l'eau y soit saumâtre. Les montagnes y sont en grand nombre, et nues; le peu de vallées qu'on y trouve sont fertiles.

2°. *CAMTOURS*. Il croit en cette province des arbres plus grands et plus beaux que dans tout le reste du pays des Hottentots. Le terrain en général est plat, le sol riche, et l'eau excellente. On y pêche du poisson de mer et de rivière; il abonde en bétail, en gibier et en animaux sauvages.

3°. LA terre de *Houtiquas* contient plusieurs forêts belles et serrées, et des prairies fertiles. On trouve dans les bois une ample moisson d'herbes médicinales, et les prés sont émaillés de fleurs odoriférantes.

4°. Le pays de *Gauriques* ou *Gauros* est un territoire peu étendu, mais abondant; les animaux sauvages y sont en plus grand nombre que dans tous les autres cantons voisins du Cap.

5°. LE peuple nommé *Namaquas* habite un pays plat et fertile; il abonde sur-tout en bétail, gibier, chanvre et melons d'eau. Le bois y est fort rare. On y trouve nombre de salines qui ne servent à rien; car les Hottentots ne mangent jamais de sel, et les salines sont trop éloignées de la côte, pour pouvoir être utiles aux

Européens. Les voyageurs qui traversent cette province, sont arrêtés par la rivière tortueuse *Palamites* qui serpente par toute la contrée. Ils la passent sur des radeaux ou canots, car les habitans n'ont pas la moindre idée de nos ponts.

6°. LA terre de *Dunquas* est la moins inégale et la plus fertile de cette partie de l'Afrique. Elle est arrosée par plusieurs ruisseaux d'eau limpide, qui se déchargent dans la rivière *Palamites*. On y trouve en profusion du bétail, du gibier, du poisson, de l'herbe et des fleurs.

7°. LES *Sonquas* sont peu nombreux, et habitent une contrée rocailleuse et aride; mais leur pauvreté les rend plus industrieux que le reste des Hottentots, et en fait d'excellens chasseurs. Ils sont actifs et intrépides, et lorsqu'ils voient qu'ils ne peuvent subsister dans leur propre pays, ils s'engagent en qualité de soldats, pour défendre les droits de quelque nation voisine plus indolente et moins guerrière. Ainsi on pourroit les appeler les Suisses du Cap. Le bétail est si rare parmi eux, qu'ils n'en tuent jamais que dans certains jours de solennité. Leur nourriture est le gibier qu'ils tuent, ou le peu de racines, d'herbes et de plantes que fournit leur misérable pays. Plusieurs s'attachent à chercher dans des trous souterrains, du miel, qu'ils vendent aux Hollandois, pour de l'eau-de-vie, du tabac ou quelque

poterie grossière. Ils sont les philosophes de la nature, et n'ont rien emprunté de l'art. Ne voyant la vie que comme une ombre passagère, ils ne cherchent nullement à éviter le danger, qui, dans leurs idées, ne peut que faciliter et hâter leur passage à un état de félicité auquel ils aspirent dans une autre vie.

« LA fortune ne peut ni totalement abattre, ni trop
 « euorgueillir celui dont les vues se portent au delà de
 « cette vie mortelle. Quand il est sommé par l'âge de
 « rendre le dernier soupir, calme et tranquille, il voit
 « approcher la mort comme le port assuré, le paisible
 « et silencieux rivage où le repos l'attend. Celui-là seul
 « redoute la mort, dont sa conscience a fait un poltron.
 « Mais l'homme qui a parcouru la carrière radieuse de
 « la vertu, descend dans la nuit éternelle avec sérénité,
 « comme le soleil descend sous l'horizon après un beau
 « jour. Le ciel remplit seul ses pensées triomphantes;
 « il anticipe par l'espérance, sur les jouissances d'une
 « vie future. »

8°. LES *Hessequas* ou *Gassaquas* sont l'une des plus riches et des plus civilisés de toutes les nations Hottentotes ; c'est-à-dire qu'ils ont plus de bestiaux, qui sont chez eux le seul signe de la richesse, et qu'ils vivent plus que tous les autres dans le luxe et la mollesse, la seule marque de civilisation qui puisse avoir lieu dans cette contrée. Mais leurs richesses et leur luxe

font leur malheur ; les premières excitent leurs voisins à commettre des déprédations sur leur territoire ; l'autre les énerve et les rend incapables de se défendre. Ils sont donc obligés d'appeler fréquemment les Hollandois à leur secours, et de faire de grands sacrifices pour soutenir leur mollesse efféminée. Les Hollandois ne rendent jamais sans intérêt un bon office à leurs voisins.

LES craals des Hessequas sont plus grands et mieux bâtis que ceux des autres ; leurs *bakkeleys* ou bœufs de charge sont plus forts et plus beaux, et leur pays est plus habité que les autres environs du Cap. Ils ont en abondance du gibier et tout ce qui peut contribuer à l'aisance et au plaisir dans ce climat brûlant. Quelques Hottentots de cette nation se louent pourtant au service des Hollandois, pour certaines saisons de l'année ; et durant tout l'espace de tems stipulé, ils se conduisent avec la plus scrupuleuse intégrité.

9°. LES *Koopmans* habitent un territoire vaste et fertile, bien fourni de bois et d'eau. Plusieurs Européens y ont formé des établissemens.

10°. LES *Chainouquas* ont un territoire peu étendu, mais fertile. Ce peuple n'est composé que d'environ 400 hommes. Ils sont pourtant riches en bétail ; et généreux envers les étrangers.

11°. LES *Cabonas* habitent un pays situé près du

tropique du capricorne, et passent pour être anthropophages. Mais comme ces peuples sont fort peu connus, il est probable que ce reproche n'est fondé que sur des rapports vagues, et sur l'ignorance totale où nous sommes, de leur caractère et de leurs mœurs.

12°. LE pays de *Hancumquas*, qui tient à celui de *Cabonas*, est situé vers les 26 deg. de latitude sud. Il est aussi fort peu connu. Ne voulant rien avancer qui ne soit bien authentique, nous nous abstiendrons de rapporter les conjectures des autres auteurs sur ce canton.

13°. LES *Hensaquas* diffèrent des autres Hottentots, en ce qu'ils s'adonnent à l'agriculture, et à nourrir des bestiaux. Ils cultivent une singulière racine appelée *dakka*, dont le suc est fort et spiritueux : ils mangent la partie substantielle, et font du fluide une liqueur enivrante dont ils sont très-amateurs. Ils prennent des lions dans des trappes, et ont l'art de les dompter, de les rendre sociables et domestiques. Ils élèvent pour la guerre quelques-uns des plus forts et des plus féroces, et les soumettent si complètement à la discipline, qu'ils obéissent au commandement de leur maître, et attaquent avec furie les ennemis qu'il leur ordonne d'attaquer. Avec ces terribles troupes légères, on conçoit que les *Hensaquas* sont formidables à leurs voisins.

14°. LES *Attaquas* sont pauvres. Leur contrée est

aride et sans eau ; ils ont conséquemment peu de bétail. Cette pauvreté du sol fait la sécurité des habitans ; elle les met à couvert des invasions, car personne n'est tenté de dérober ce qui n'a nulle valeur, et de risquer sa vie, sans aucun espoir de profit.

15°. Les *Chiriguanas* habitent un pays attenant à la baie de Sainte-Hélène. C'est un peuple fort, actif et hardi. Leur pays est baigné par une belle et grande rivière, appelée rivière des éléphans ; ces animaux abondent en effet sur ses bords. Ce pays est couvert de montagnes plates au sommet, dont la surface présente sur quelques-unes une verdure pareille à celle des prairies. Les vallées sont parsemées des plus belles fleurs ; mais il est dangereux d'en savourer l'odeur, à cause de la prodigieuse quantité de serpens qu'elles recèlent ; un des plus venimeux est celui qu'ils appellent *cerastus*.

« LE monstre a la crête annelée, et, la tête en
 « avant, se recourbe et laisse après lui une trace tor-
 « tueuse. Son ventre est tacheté, et son dos lisse et
 « brillant. Lorsque les sources s'ouvrent, que l'humide
 « vent du midi verse sur la terre ses ondées bien-
 « faisantes, il habite les marais croupissans, et les
 « fondrières tremblantes ; il se gorge de poissons et
 « de grenouilles criardes. Mais quand l'eau s'est écoulée
 « sous la fange des étangs, et que le sol brisé par la

« sécheresse, s'entrouvre en mille endroits, il quitte les
 « marécages, bondit sur la terre, et roule en sifflant
 « des yeux étincelans; enflammé par la soif, tourmenté
 « par la chaleur, il s'agit de rage dans les champs,
 « et ne respire que la destruction. Ah ! gardez-vous
 « alors de laisser vos yeux s'appesantir par le doux
 « sommeil, soit dans les plaines découvertes, soit sous
 « l'ombrage solitaire ! Rajeuni, renouvelé dans tout
 « l'éclat de sa parure, dégagé des anciennes dépouilles,
 « fier de sa robe mouchetée, livrée brillante de l'été,
 « il avance tête levée, et dardant le double aiguillon
 « de sa langue : il a abandonné son nid et ses petits
 « à demi formés ; et oubliant ses œufs, il néglige dé-
 « sormais de nourrir ces germes de venin pour l'année
 « suivante. »

LES *Chirigiquas* sont un peuple nombreux et célèbre par leur dextérité à lancer les *hassagais*.

16°. LE peuple nommé *Namaquas* est divisé en deux nations. Les grands *Namaquas* habitent la côte, et les petits le pays situé plus à l'est. Quoique le gouvernement de ces deux nations soit différent, leur caractère est à-peu-près le même ; ils sont plus policés et ont une meilleure réputation que tous les autres *Hottentots*. Les Européens mêmes admirent leur force, leur valeur, leur fidélité et leur discrétion. On compte que ces deux nations réunies peuvent fournir 20,000 hommes de

guerre. Ils réfléchissent toujours avant de parler, s'expriment en peu de mots, et font à toutes les questions une réponse laconique, mais toujours juste. Les femmes aiment beaucoup la parure, et sont plus que toutes les autres Hottentotes, artificieuses dans leur conduite. Leur pays, que traverse la rivière des éléphants, est couvert de montagnes, rocailleux et nud. Quoiqu'il y ait peu de bois, il abonde en animaux sauvages. On y trouve une sorte de gazelle extraordinairement légère à la course, et dont la chair est un bon manger. Elle a une forme et une démarche gracieuse, et sa peau est agréablement tachetée de blanc et de jaune. On les voit souvent par troupes de plusieurs centaines, mais jamais isolées.

17°. Les *Odiqas* habitent un canton au nord de *Saldana-bay*. Ils sont en alliance perpétuelle avec les *Sassiquas*, pour se défendre mutuellement contre les *Chirigriqas*, avec lesquels ils sont toujours en guerre.

18°. Les *Sassiquas* touchent au pays des *Odiqas*. Leur contrée est couverte de montagnes, mais aussi de verdure, et les vallées sont ornées de fleurs. Cependant la disette d'eau a forcé plusieurs des naturels à quitter leur patrie, et d'autres en ont été chassés par des aventuriers Hollandois, ensorte que ce pays autrefois peuplé, est à présent presque inhabité.

19°.

19°. Le territoire de *Cochaquas* est une belle contrée, remarquable sur-tout par ses pâturages : aussi est-elle en grande partie occupée par des fermiers Hollandois , qui ont soin de fournir de provisions les vaisseaux de la compagnie des Indes hollandoise. Le pays abonde en bétail , et l'on y trouve nombre de salines excellentes : une garde hollandoise y est placée pour veiller sur les salines et sur le bétail , et pour donner avis au gouvernement du Cap , lorsque quelque vaisseau paroît à la vue des côtes. Les habitans de ce canton ont coutume de changer souvent d'habitation , pour procurer à leurs bestiaux de nouveaux pâturages , coutume pratiquée par la plupart des autres Hottentots. Quand l'herbe d'un pâturage devient dure , ils y mettent le feu ; si la flamme s'étend sur quelque territoire voisin , c'est infailliblement le sujet d'une guerre. Les Hollandois au Cap , mettent aussi le feu aux champs dont l'herbe se détériore , mais pour empêcher les progrès , ils font des tranchées autour de l'enceinte qu'ils veulent nettoyer. L'indolent Hottentot ne prendroit pas une précaution si pénible , fût-il certain qu'il va mettre tout le pays en flammes.

20°. LES *Chorenghaiconas* ou *Gunjemans* habitent pêle-mêle avec les Hollandois , auxquels ils veulent leurs terres , se réservant seulement dans chaque famille une petite portion de terrain pour nourrir leur

Tome II.

Ddd

bétail , et le droit de chasse sur le territoire des Européens (*).

LES noms de ces différentes nations ne leur ont point été donnés par les Européens ; mais ils répondent, quant au son , à ceux par lesquels les Hottentots eux-mêmes se distinguent , et le mot Hottentot n'est point, comme l'ont cru quelques écrivains , un terme de dérision , mais le nom qu'ils portent depuis un tems immémorial.

LES Hottentots ont été souvent confondus avec les Caffres , qui sont un peuple absolument différent et dans leurs traits et dans leur couleur.

Le Cap et ses environs.

IL n'y a guère au Cap de Bonne-Espérance que deux saisons , l'hiver et l'été. Les incommodités du climat sont la chaleur excessive dans l'été , et les pluies violentes , les brouillards épais et les vents mal-sains de nord-ouest dans la saison pluvieuse. On n'y connoit le tonnerre et les éclairs qu'en mars et en septembre. L'eau gèle rarement , et quand cela arrive , la glace n'est jamais

(*) On voit dans le voyage précédent de M. le docteur Sparrman , que les choses ont bien changé de face depuis que cette relation a été faite ; et la physionomie de tous ces différens peuples seroit aujourd'hui bien difficile à reconnoître.

épaisse, et se dissout au premier rayon de soleil. Dans la saison chaude, les habitans desiront que le vent souffle du sud-est, parce qu'il entraîne des algues marines, qui, autrement s'amassent sur le rivage, s'y corrompent, et infectant l'air, causent de terribles maux de tête.

LES habitans pronostiquent du mauvais tems, à l'apparition de quelques nuages remarquables, qui souvent paroissent suspendus au sommet de deux montagnes, appelées *montagne de la Table* et *montagne du Diable*. Ces nuages sont d'abord très-petits, mais ils grossissent et s'unissent à la fin, et lorsqu'ils enveloppent le sommet des deux montagnes, ils produisent de terribles ouragans, qui causent de grands dommages parmi les blés, et les fruits, et sont quelquefois funestes aux navires qui se trouvent près de la côte; mais ils purifient l'air, et établissent dans l'atmosphère une circulation vive, qui contribue beaucoup à la santé des habitans.

Je tiens d'un voyageur qui a résidé plusieurs années au Cap, que les bords de ce nuage sont blancs; mais qu'il semble formé d'une matière beaucoup plus compacte que n'est celle des nuages ordinaires. Le haut est d'une couleur de plomb, effet produit par les rayons réfléchis de la lumière. Il ne se résout jamais en pluie, mais il porte souvent beaucoup d'humidité, et alors il est d'une couleur plus foncée, et le vent qu'il contient en sort par bouffées, qui ne sont pas de longue durée,

Ddd ij

Le vent se soutient avec la même violence pendant un , deux , trois , quelquefois huit jours , et même un mois consécutif. Tant que dure la tempête , le nuage ne paroît point diminuer en grosseur ; cependant on voit de tems en tems de petits flocons se détacher des bords , se précipiter le long de la colline , et s'évanouir lorsqu'ils ont atteint le fond , en sorte que le nuage semble toujours grossi et alimenté d'une matière nouvelle ; lorsqu'il commence à s'éclaircir , ces matières additionnelles tombent par degrés , et le vent décroît dans la même proportion. A la fin le nuage devient transparent et le vent cesse. Pendant tout l'orage , des tourbillons de vent de sud-est ravagent la vallée de la Table. S'ils sont chauds , ils ne sont pas ordinairement de longue durée , et bientôt le nuage disparoît. Le vent continue rarement à souffler après le coucher du soleil , et jamais il ne passe minuit , et alors le nuage devient clair et léger. Mais s'ils sont froids , c'est un signe certain que l'ouragan durera quelque tems. Il semble se reposer l'espace d'une heure à midi et à minuit ; mais bientôt après il recommence avec une nouvelle fureur.

L'EAU de l'Océan près du Cap , est d'une couleur verdâtre , produite par les coraux et l'herbe marine nommée *tromba*. Les premiers , tant qu'ils sont dans l'eau , sont tendres et verts ; exposés à l'air , ils s'endurcissent et deviennent blancs , noirs ou rouges. L'herbe marine a dix ou douze pieds de long , est creuse inté-

rieurement , et quand elle est sèche , elle devient ferme et roide. On en fait des trompettes qui rendent un très-bon son.

Les rivières de cette contrée , qui tirent leur source des montagnes , et coulent sur un fond de gravier , sont claires et salubres ; mais la plupart des autres ruisseaux sont fangeux et mal-sains. On y trouve quelques fontaines saumâtres , dont les eaux employées médicalement , purifient le sang , et plusieurs bains chauds naturels , dont on vante l'efficacité dans certaines maladies. Enfin la réputation des eaux du Cap est si grande , que tout vaisseau Danois revenant de l'Inde est obligé d'y remplir un grand baril d'eau douce pour l'usage particulier du Roi de Danemarck.

Le Cap fournit d'excellente argile pour faire de la brique , et de la faïence. On y trouve en abondance des craies blanches et rouges. Les Hollandois se servent de l'une pour blanchir leurs maisons , et les femmes Hottentotes , de l'autre pour se peindre la figure. On trouve dans la colonie nommée *Drakenstein* , plusieurs substances bitumineuses de diverses couleurs , et particulièrement une sorte d'huile qui distille des rochers , et dont l'odeur est très-forte. Les Hottentots l'emploient comme purgatif , et l'administrent indifféremment à eux-mêmes , et à leur bétail. Plusieurs montagnes donnent des pierres dures et propres à bâtir. On trouve du gra-

vier dans les eaux courantes, et plusieurs carrières de pierres calcaires, que les habitans emploient pourtant rarement, étant dans l'usage de composer leur mortier de coquilles de moules. Les pierres à aiguiser, les pierres de touche et les silex y sont fort communs; mais on trouve dans une carrière près du Cap, une sorte de pierre d'un grand prix; elle est rouge, veinée de blanc, et tachetée de bleu; elle prend admirablement le poli, et surpasse en beauté le plus beau marbre. Quant aux minéraux, on a trouvé de la mine d'argent dans quelques montagnes. Les Hottentots *Namaquas* apportent au Cap du cuivre, dont ils trafiquent avec les Hollandois; ils le tirent de quelques montagnes situées environ à 300 milles du Cap. Les mines de fer sont fort communes dans ces contrées.

LE sol du Cap et de ses environs est en général une terre argileuse, et si féconde, qu'elle demande fort peu de culture. Elle produit toutes les choses de nécessité, et celles d'agrément.

Tous nos grains d'Europe y croissent, excepté l'avoine; mais la partie végétale dans les cantons cultivés a beaucoup à souffrir des chenilles, de la nielle et des animaux sauvages. Les éléphans en particulier enfoncent souvent les enclos, et font de grands ravages dans les blés.

LE labourage est ici une tâche extrêmement laborieuse,

à cause de la dureté du sol. Souvent on est obligé d'atteler vingt bœufs à une seule charrue. Les semailles se font en juillet, et la récolte à Noël. Ils ne battent point le blé, comme nous, avec des fléaux; ce sont des chevaux ou des bœufs, qui le soulent de leurs pieds sur une aire artificielle, composée de fiente de vache, de paille et d'eau, qui, mêlées ensemble, se consolident bientôt en un ciment fort dur. Cette aire est d'une forme ovale. les animaux sont retenus par des licous, qui se prolongent de l'un à l'autre; ils courent sur une même ligne ovale ou circulaire; celui qui les chasse est au milieu, et au moyen d'un bâton, fait tenir aux chevaux une allure égale et assez vive. Avec cette méthode, une demi-douzaine de chevaux font plus d'ouvrage en un jour, que douze hommes en une semaine. La dime des blés appartient comme de droit aux Hollandois.

M. Middleton fait une énumération détaillée des arbres reptiles, quadrupèdes et poissons de cette partie de l'Afrique; ce qu'il dit de la torpille nous semble sur-tout digne d'attention.

LE corps de cette singulière production de la nature est circulaire. Sa peau est douce, lisse, jaune et marquée de taches annulaires; les yeux sont petits, et la queue se termine en pointe. On en voit de différentes grandeurs, pesant depuis cinq jusqu'à quinze livres. La propriété narcotique, ou électrique de ce poisson fut connue des

anciens , et a fourni matière aux spéculations des philosophes de tous les âges. Le bras qui le touche , lorsque l'animal est vivant , est à l'instant privé de mouvement , et l'effet est le même si on le touche avec un bâton.

KEMPFER , en parlant de cet animal , dit : « Au moment que je le touchai de la main , je sentis mon bras
« engourdi jusqu'à l'épaule : si on le touche du pied à
« travers le soulier , le contact engourdit la jambe et
« même la cuisse , et cause une palpitation plus forte
« qu'on ne l'éprouve en le touchant de la main. Cet
« engourdissement ne ressemble point à celui que nous
« sentons lorsqu'un nerf a été long-tems comprimé ,
« lorsqu'on a , comme on dit , le pied endormi ; il ressemble plutôt à une vapeur soudaine , qui pénètre
« à travers les pores jusqu'aux sources de la vie , d'où
« il se répand par tout le corps , et cause une douleur réelle. Les nerfs sont affectés au point que la
« personne frappée s' imagine que tous les os de son
« corps sortent de leurs jointures , et sur-tout ceux de
« la partie du corps qui reçoit immédiatement la commotion. Cette crise est accompagnée d'un tremblement
« universel , de douleur dans l'estomac , d'une convulsion générale , et d'une suspension totale des facultés
« de l'esprit. Enfin la douleur est si forte , que ni les
« promesses ni l'autorité ne purent engager un matelot
« à soutenir une seconde fois la commotion. Cependant
« un Nègre qui se trouvoit là , toucha sans hésiter la
« torpille ,

« torpille, et il la manioit sans en ressentir le moindre
 « effet. Il nous apprit que tout son secret, étoit de
 « retenir son haleine. Nous en fîmes l'essai, qui nous
 « réussit à nous-mêmes (*) ».

LA propriété électrique de ce poisson diminue avec sa force, et cesse entièrement lorsqu'il expire. Elle est pour l'animal d'un double usage. 1°. Elle lui sert à s'emparer avec beaucoup de facilité de sa proie; son attouchement, qui rend les autres poissons insensibles, leur ôte le pouvoir de lui échapper. 2°. Elle est une défense admirable contre ses ennemis; en engourdissant un poisson plus fort que lui, il se soustrait aisément à sa voracité. La vertu narcotique est plus forte dans la femelle que dans le mâle; mais la chair de l'un et de l'autre est un bon manger, qui n'est nullement dangereux.

SUIVANT Appien, la torpille engourdira la main du pêcheur à travers toute l'étendue de l'hameçon et de la ligne.

LES Hottentots ont une idée fort étrange de leur origine : ils croient que leurs pères, après être sortis par une petite fenêtre, se trouvèrent en Caffrerie par

(*) L'expérience a prouvé depuis, que ce préservatif ne réussit pas toujours, et quelques personnes ont éprouvé de terribles commotions, même en retenant leur respiration. Cependant la différence des climats peut être la cause de cette différence dans les effets.

le commandement de *Tykqoa*, ou la grande Divinité ; que leur principale affaire étoit d'élever du bétail , conséquemment que leurs descendans doivent en élever comme eux.

Les principaux vices des Hottentots sont, comme on l'a vu dans le voyage de M. Sparrman, l'indolence et l'ivrognerie ; mais ils ont plusieurs vertus qui compensent au moins leurs défauts. Le Hottentot est sincère en amitié, désintéressé dans l'exercice de sa profession, et doué d'une philanthropie universelle, excepté le cas des vieillards et des enfans. Il se regarde comme le frère de tout Hottentot qu'il voit dans le malheur, et avec la franchise de la bienfaisance, le secourt de tout son pouvoir. Il sent, comme dit le poëte, l'irrésistible besoin de faire du bien. L'intégrité des Hottentots, et leur amour pour la justice, font l'admiration des Européens du Cap. Leurs mœurs sont simples, et leurs cœurs ne connoissent point la dissimulation. Si un étranger voyage dans leur pays, il est par-tout accueilli cordialement et avec joie, et n'a rien à craindre de la part des habitans. Chaque village contribue à lui fournir ce dont il a besoin, et pas un seul individu ne cherche à lui nuire.

Si un Hottentot a tué seul une bête féroce, il est reçu chevalier : voici la description que M. Middleton fait de cette cérémonie. Tous les hommes du village

s'accroupissent et forment un cercle : le brave champion s'accroupit sur une natte dans le centre , et les vieillards du craal le couvrent d'un déluge d'urine , dont le récipiendaire se frotte avidement : alors une pipe de tabac est allumée , dans laquelle toute la compagnie fume , en se la passant alternativement , et l'on en répand les cendres sur le nouveau chevalier. Lorsqu'il a reçu cet honneur , sa femme ne doit pas l'approcher durant l'espace de trois jours , après lesquels il tue un mouton , régle ses voisins , et sa femme lui est rendue. Il attache à ses cheveux la vessie de l'animal qu'il a tué , et la porte toujours comme un signe de sa victoire , et de son grade de chevalier. Ainsi il n'est point de nation insensible aux honneurs , point d'homme qui ne vise aux distinctions.

« DEPUIS les pôles glacés , jusqu'aux plaines desséchées des climats brûlans , la soif de la gloire excite et maîtrise tous les hommes. Elle inspire également le sauvage et le sage , enflamme tous les cœurs , et brille dans tous les âges. Elle monte de l'humble cabane jusqu'au trône , et s'étend jusqu'aux bornes du monde. »

Les mariages Hottentots sont faits par le père et mère , ou par les plus proches parens. Lorsque la jeune fille n'approuve pas leur choix , elle est obligée de passer la nuit avec le futur. S'il peut l'engager à la consom-

E e e ij

mation, elle doit indispensablement être sa femme ; mais si elle se conserve intacte, elle est désormais toujours libre de l'accepter ou de le refuser. Le lendemain des noces, un bœuf est tué pour régaler la compagnie : ils en mangent la chair, se frottent de la graisse, se parfument de poudre de bucku, et se barbouillent de craie rouge.

Les cérémonies du mariage sont à-peu-près semblables à celles de la réception d'un chevalier. Les hommes s'accroupissent en cercle, au milieu duquel est placé le futur : les femmes, dans la même posture, entourent la mariée. Celui qui fait les fonctions de prêtre, va d'un cercle à l'autre, et arrose alternativement de son urine l'époux et l'épouse, qui de leurs ongles font des sillons dans la graisse dont leurs corps sont enduits, pour laisser imbiber la précieuse liqueur. Alors le prêtre prononce la bénédiction, en ces mots : « puissiez-vous
« vivre heureux ensemble ! puissiez-vous avoir un fils
« avant la fin de l'année ! puisse-t-il être un bon chas-
« seur, et un bon guerrier !

Si l'on demande à quelque Hottentot la raison de ces coutumes bizarres et de toutes les autres pratiques étranges en usage parmi eux, sa réponse sera toujours : « telle a été la coutume de nos ancêtres depuis un tems
« immémorial. » Les Hollandois les accusent d'être extrêmement obstinés dans leurs idées, et de n'adopter

qu'avec les plus grandes difficultés, des opinions nouvelles. « Si vous entreprenez de raisonner avec eux, « dit un écrivain digne de foi, ils vous écoutent d'un « air sombre, et vous quittent tout-à-coup. Ils évitent « autant qu'il est possible d'entendre parler de religion. « Quelques Hottentots ont feint de croire au christia- « nisme, mais aussitôt que le motif qui les portoit à « cette feinte n'a plus existé, tous ont retourné à leur « idolâtrie. Tous les efforts des missionnaires hollandais « du Cap, n'ont pu faire un seul converti. » M. Van- derstel, gouverneur, prit un Hottentot enfant, qu'il fit instruire dans la religion chrétienne, et élever dans les mœurs et les coutumes des Européens. Il étoit richement habillé à la hollandaise; il avoit appris plusieurs langues, et annonçoit les plus heureuses dispositions. Le gouverneur voyant qu'il répondoit si bien à ses vues, l'envoya avec un commissaire général, aux Indes, où il fut employé dans les affaires de la compagnie, jusqu'à la mort du commissaire. Alors le Hottentot revint au Cap, et peu de jours après son arrivée, dans une visite qu'il fit aux Hottentots ses parens, il se dépouilla de ses habits européens, et endossa la peau de mouton. Dans cet équipage, il empaqueta ses vêtemens, et les présentant au gouverneur : « Je vous rends, Mon- « sieur, lui dit-il, cet appareil, auquel je renonce pour « toujours. Je renonce aussi pour toujours à la religion « chrétienne. Mon dessein est de vivre et de mourir « dans la religion, dans les mœurs et les usages de mes

« ancêtres. Je vous prie seulement de me laisser, et
« je suis sûr que vous ne me refuserez pas, le coutelas
« et le collier que je porte; je les garderai en mémoire
« de vous. » Sans attendre la réponse, il s'enfuit comme
un cerf dans les bois, où il se confondit avec ses parens,
étudia leurs coutumes, pour dégénérer jusqu'à leurs
mœurs; et rien ne fut capable de l'arracher à ce genre
de vie, ni l'éloquence la plus persuasive, ni les plus
hautes promesses, moyens qu'on mit pourtant fréquem-
ment en usage pour le rendre à la société civilisée.

Possessions des Hollandois au Cap, et leur gouvernement.

LES Hollandois n'exécutèrent leur établissement au Cap qu'en 1650, que M. Van-Riebeck, chirurgien, ayant observé à son retour de l'Inde la situation de la place, exposa à la compagnie des Indes les avantages qui résulteroient d'une colonie formée au Cap de Bonne-Espérance. Le plan de son projet fut approuvé, et lui-même fut nommé gouverneur de la nouvelle colonie. Il fit voile pour le Cap avec quatre vaisseaux, entra en négociation avec les habitans, qui, en considération de diverses marchandises, pour la valeur de 50,000 gilders, ou 4375 livres sterling, cédèrent aux Hollandois une étendue de pays considérable autour du promontoire.

POUR assurer ces nouvelles possessions, le gouverneur fit élever aussitôt une forteresse, et pour rendre autant

qu'il étoit en son pouvoir, la place agréable et comode, il y traça un vaste jardin, qu'il planta d'une infinité de productions européennes.

L'ÉTABLISSEMENT étant ainsi heureusement commencé, la compagnie Hollandoise publia que tout homme qui voudroit résider pendant trois ans au Cap, auroit une concession de 60 acres de terre, à condition qu'il la bonifieroit, ensorte que durant cet espace de tems, le produit de son terrain fût suffisant à sa subsistance, et le mit à portée de contribuer pour sa part au soutien de la garnison. Les trois ans expirés, le cultivateur pouvoit ou en garder la possession, ou la vendre, et retourner en Europe. Excitées par l'appât de ces propositions, plusieurs personnes allèrent chercher fortune au Cap, et on leur fournit à crédit du bétail, du grain, du plant, des ustensiles. La colonie manquoit encore de femmes, et les nouveaux colons commençoient à devenir las de leurs habitations. Pour prévenir la tentation d'abandonner la place, les gouverneurs de la compagnie leur envoyèrent des orphelines, qu'ils tirèrent des maisons de charité. Insensiblement la colonie s'agrandit et vers l'intérieur du pays et le long de la côte. Enfin ils occupèrent toutes les terres depuis *Saldana-bay* jusqu'à *Mosel-bay*, à l'est. Ils achetèrent ensuite la terre de *Natal*, pour étendre encore plus loin leurs limites. On peut donc diviser en quatre articles les possessions hollandoises.

1°. LA colonie du Cap ; 2°. celle de Stellenbosh ;
3°. Drakenstein ; 4°. Waveren.

Nous parlerons de ces quatre colonies séparément, après avoir rapporté quelques particularités concernant le gouvernement hollandais au Cap.

L'ADMINISTRATION publique des affaires ne consiste qu'en huit établissemens : 1°. Un grand conseil ; 2°. une cour ou collège de justice pour les matières capitales ; 3°. une cour inférieure pour la discussion des affaires moins importantes ; 4°. Une cour matrimoniale ; 5°. une cour des orphelins ; 6°. un conseil ecclésiastique ; 7°. un conseil de ville ; 8°. un conseil militaire.

Le gouverneur préside au grand conseil. Il a double voix. Huit des principaux officiers résidant au Cap, forment avec lui cette cour.

LA seconde cour ou collège de justice est composée des membres du grand conseil, conjointement avec trois des principaux bourgmestres de la ville du Cap.

LA cour inférieure est composée d'un président, qui doit être un membre du grand conseil, de trois bourgeois du Cap, un desquels fait les fonctions de vice-président, du secrétaire de la compagnie, et de trois autres serviteurs de la compagnie.

LA

LA cour matrimoniale est composée des membres mêmes de la cour inférieure, mais les matières dont elle connoit sont différentes.

LA cour des orphelins consiste en sept membres; le vice-président du grand conseil, trois serviteurs de la compagnie, et trois bourgeois du Cap.

LE conseil ecclésiastique est composé de trois ministres de l'église réformée, de six anciens ou marguilliers, et douze inspecteurs des pauvres.

UN conseil de ville ou de la bourgeoisie, est établi dans chacune des colonies du Cap. Ils sont composés de bourgeois élus d'après les listes préparées par les représentans de chaque colonie.

LES conseils militaires sont au nombre de deux; c'est-à-dire, celui du Cap, qui est composé d'un membre du grand conseil, et de neuf des principaux officiers de la colonie du Cap; et celui des colonies Stellenbosh et Drakenstein, auquel préside le Land-rost de Stellenbosh, accompagné de neuf officiers militaires des deux colonies.

QUANT au pouvoir de ces diverses cours, la 1^{re}. connoit de tout ce qui a rapport au commerce, institue et abolit des lois, a le pouvoir de déclarer la guerre ou de faire la paix avec les nations voisines.

Tome II.

F f f

LA 2^e. juge toutes les affaires capitales, au civil et au criminel ; mais on peut appeler de cette cour à Batavia et en Hollande.

LES affaires de petites dettes ou testamentaires sont du ressort de la 3^e. et elle ne peut connoître d'aucun procès dont l'objet soit une somme au-dessus de six cents livres.

LA 4^e. connoît de la validité des mariages des Européens au Cap , ou donne une permission pour leur célébration.

LA 5^e. prend soin des orphelins, et empêche que ceux qui ont de la fortune ne se marient avant l'âge de 25 ans.

LA 6^e. distribue de l'argent et prend soin des pauvres.

LA 7^e. recueille les taxes, et punit les criminels, et sur-tout les esclaves qui sont dans sa juridiction.

LA 8^e. veille à l'habillement annuel de la milice, et envoie des cavaliers à la poursuite des esclaves marrons.

ON paie au gouvernement la dîme du produit de toutes les terres. Les droits sur l'eau-de-vie, le vin,

le tabac et la bière, sont affermés à 5250 liv. sterling par an, et les profits sur les autres marchandises montent à 75 pour cent. Les dépenses du gouvernement sont estimées à 30,000 liv. sterling par an, sur laquelle somme on entretient six cents serviteurs de la compagnie, et six cents esclaves, et on paie les honoraires annuels du gouverneur, montant à 250 liv. sterling.

Les Hollandais favorisent ceux qui s'établissent dans leur colonie, et donnent en toute occasion de grands encouragemens aux Européens. Ils ne sont pas moins jaloux de cultiver l'amitié et de se concilier l'affection des nations hottentotes. Ils vivent généralement en bonne intelligence avec eux, et les Hottentots en font grand cas. Ils les prennent souvent pour juges de leurs querelles. Des députés des principales nations viennent fréquemment visiter le gouverneur hollandais, avec des présens de bétail, etc. Celui-ci les accueille favorablement, et les renvoie chargés, en retour, des quincailleries et autres marchandises qui leur sont le plus agréables.

Nous trouvons cependant qu'au commencement des établissemens hollandais au Cap, toutes les nations hottentotes n'acquiescèrent pas à l'aliénation de leurs terres en faveur de ces étrangers. Les *Gunyemains* refusèrent leur consentement au marché, et en 1659 disputèrent la possession des terres vendues aux Hollandais.

Ils choisissent toujours, pour donner l'attaque, les tems de tempête et de pluie, persuadés que l'effet des armes à feu est alors moins prompt et moins redoutable; et dans ces occasions ils massacroient tout ce qui se présente à eux, brûloient les maisons des Européens, et enlevoient leur bétail.

UN Hottentot, nommé par les Hollandois Doman, après avoir résidé quelque tems à Batavia, et ensuite au Cap, prit à la fin le parti de se retirer près de ses compatriotes, leur persuada que l'intention des Européens étoit de les faire tous esclaves, et les excita à la guerre. Ils prirent les armes, et ayant à leur tête ce Doman et un autre chef nommé Garabinga, ils commirent de terribles déprédations. Les Hottentots eux-mêmes se lassèrent à la fin de cette guerre. Alors cent d'entre eux vinrent désarmés à la forteresse hollandaise, avec un présent de treize têtes d'excellent bétail, demander la paix. Les Hollandois excessivement fatigués d'une querelle dans laquelle ils étoient les perdans, s'empressèrent de souscrire à leur demande.

BIENTÔT après un chef d'une autre nation amie des Hollandois, vint au Cap, accompagné de plusieurs Hottentots mâles et femelles. Le gouverneur, disent les écrivains hollandais, voulant les régaler, fit placer au milieu d'eux une cuve d'eau-de-vie dans laquelle nageoit une tasse de bois. Lorsqu'ils commencèrent à devenir

ivres, on jeta parmi eux deux ou trois cents petits morceaux de tabac, qui causèrent dans toute la troupe une grande rumeur. Quand le tumulte fut apaisé, ils se mirent à sauter et à danser avec des gestes fort extraordinaires, pendant que les femmes battant des mains, chantoient en rugissant *ho ho ho ho*. On les laissa dormir et cuver leur vin, et on les renvoya le lendemain avec des présens de corail, de cuivre, de tabac, etc.

I. *La colonie du Cap*. Elle s'étend du Cap même à *Bay Falso*; elle est séparée de celle de Stellenbosh par un désert d'une étendue considérable, qui commence près du Cap, et finit à une plantation nommée Saxenbourg.

Les montagnes de ce canton sont celles du Tygre, de la Vache, du Lion, de la Table, du Vent, la montagne Bleue, celles de Norwège, et la montagne des Buissons.

Les montagnes du tygre, ainsi nommées de ce qu'elles sont à l'œil tachetées et colorées comme une peau de tygre, sont très-fertiles. Elles ont à-peu-près 25 milles de circonférence, et la dernière est éloignée du Cap d'environ quatre milles. Sur ces éminences, sont situées 22 fermes, dont chaque propriétaire a non-seulement une maison logeable, mais de grands troupeaux; quelques-uns ont trois ou quatre cents têtes de bétail, et plus de mille moutons.

LA montagne de la Vache, est à-peu-près à 20 milles du Cap; mais la terre et l'eau n'y sont pas excellentes; elle est conséquemment moins habitée que les précédentes.

LA montagne du Lion s'étend au nord depuis la vallée de la Table, jusqu'à l'océan. Ce nom lui a été donné de ce que, vue de la mer, elle a quelque ressemblance avec la forme d'un lion, d'autres disent, à cause que jadis elle étoit peuplée de lions. Dans une colline située entre cette montagne et celle de la Table, sont continuellement deux sentinelles en faction, pour lesquels on a élevé une chaumière. Leur office est de monter tous les jours au sommet de la montagne du lion, ce qu'ils font alternativement, au moyen d'échelles de cordes. Celui qui est au haut peut découvrir un navire à la distance de 13 ou 14 lieues en mer; dès qu'il apperçoit une voile, il donne le signal à son camarade, qui va à l'instant à la forteresse, en donner avis au gouverneur, tandis que l'autre hisse sur le haut de la montagne, le pavillon hollandais, et tire un coup de canon. Le gouverneur Simon Vanderstel fit élever au pied de cette montagne un petit fort, monté de quatre canons, à la pointe d'une petite crique; il est aujourd'hui tombé en ruines.

LA montagne de la Table est la plus haute de toutes; elle a presque 2000 pieds de hauteur. Elle est très-

fertile, couverte de vignobles, de plantations et de bétail. Le gouverneur entr'autres, a en cet endroit une femme charmante, et l'on y voit deux beaux jardins, nommés, l'un jardin de *Rondebosh*, l'autre *Terre nouvelle*. Le premier a reçu son nom des grands arbres qui l'ombragent, et qui en font une retraite fraîche et délicieuse dans les chaleurs de l'été. « Des bosquets serpentans par mille « détours, y forment une perspective agréablement « diversifiée. Les uns admettent, les autres interceptent « les rayons du jour. Telle une Nymphé modeste n'ose « écouter, ni tout-à-fait rejeter les vœux ardens de son « amant. »

L'AUTRE a été planté plus récemment; c'est l'origine du nom qu'il porte. Il est aussi couvert d'arbres, dont l'aspect est agréable et romantique. Un étranger pourroit croire que le génie des bois y réside; il lui semble l'entendre crier dans le langage de Milton :

« SACHEZ que, par un don de Jupiter, je suis le
« maître de ces bois. Je réside dans un bosquet de
« chênes, pour nourrir et protéger les tiges naissantes.
« Ces arbres touffus et serrés, c'est moi qui les ai
« échevelés; j'ai tressé ces bosquets délicats; toutes ces
« plantes sont les miennes; je les sauve de l'influence
« des vents nocturnes, et des vapeurs mal-faisantes de
« la froidure. Je secoue des branches les rosées nuisi-

« bles, et je guéris les blessures de la foudre pénétrante,
« celles des plantes malignes, et les morsures enveni-
« mées des vers. Quand le soir étend son voile sombre,
« je fais ma ronde sur la montagne, et sur toute cette
« enceinte sacrée, et dès le crépuscule, avant que l'ha-
« leine odorante du matin ait réveillé les feuilles en-
« gonrdies par le repos de la nuit, ou que la corne-
« muse des bergers ait fait retentir de bocage, je compte
« mes fleurs, et visite mes fontaines. »

CETTE montagne produit de belle eau, et la compa-
gnie en retire de grands avantages. Il y a dans le centre
un enfoncement vaste et profond, où l'on voit des groupes
de beaux arbres; et durant la saison pluvieuse, les
torrens qui s'y précipitent, ajoutent encore au charme
de la perspective.

KOLBE dit que peu de tems après son arrivée au Cap,
l'on observa pendant un mois sur cette montagne un
objet brillant et semblable à un serpent, portant sur
sa tête une couronne qui ressembloit à une escarboucle.
On fut fort effrayé de cette apparition; mais personne,
à ce qu'il semble, n'eut assez de courage pour s'assurer
de la cause de ce phénomène. Ce jeu de l'imagination,
qui fit appercevoir un serpent couronné d'une escar-
boucle, dans une vapeur lumineuse sur le haut d'une
montagne, n'est pas une illusion particulière aux seuls
sorciers du Cap. Un savant écrivain rapporte un exemple
récent

récent d'une semblable folie (*). « On voit, dit-il, au
 « Cap de Samos, une lumière fort éclatante, qui res-
 « semble à une étoile. Notre second capitaine nous
 « dit l'avoir vue souvent dans ses voyages, en passant
 « près de cette île, et on prétendoit que c'étoit un
 « gros serpent portant un diamant sur sa tête. Quel-
 « ques passagers Turcs nous assurèrent que tout le
 « monde étoit en effet dans la même persuasion, et que
 « le grand-seigneur avoit ordonné plusieurs tentatives
 « pour découvrir la véritable cause de cette apparition;
 « mais que la roideur de la montagne les avoit rendu
 « inutiles jusques en 1763. Quelques hommes alors
 « ayant imaginé des échelles de corde, au bout des-
 « quelles étoient fixés des crochets de fer, et trouvant
 « moyen de les accrocher avec de longues perches,
 « aussi haut qu'ils le desiroient, grimpèrent jusqu'au
 « haut, et découvrirent un serpent monstrueux, envi-
 « ronné de ses petits; mais ils n'aperçurent aucun
 « diamant sur sa tête. »

On a découvert une mine d'argent sur le sommet de
 cette montagne, entre deux bouquets d'arbres connus
 l'un sous le nom d'*enfer*, l'autre sous celui de *paradis*;
 mais, comme le bénéfice n'eût point égalé les dépenses
 nécessaires, les Hollandois ont négligé de l'exploiter.

(*) Voyages de Hayne dans plusieurs parties de la Turquie, de l'Egypte
 et de la Terre Sainte.

LA montagne du Vent ou du Diable, comme l'appellent les marins, est située près de celle du Lion, dont elle est séparée par une vallée. Les nuages blancs et tempétueux qui, comme nous l'avons dit ci-dessus, s'amassent souvent à son sommet, sont l'origine de son nom. Elle s'étend jusqu'au bord de la mer. Conjointement avec la montagne de la Table et celle du Lion, elle enclôt une campagne plate, nommée la vallée de la Table, et qui, comme les hauteurs, est passablement fertile.

LA montagne Bleue, ainsi nommée de la couleur du sol lorsqu'on la voit de loin, est située à la distance d'environ 25 milles du Cap. Comme elle manque d'eau, il y a fort peu de plantations dans ses environs, et elle abonde en animaux sauvages.

LES montagnes de Norwege sont toutes en rochers: on en appelle plusieurs de ce nom. Comme elles sont fort éloignées du Cap, il n'y en a de cultivées que quatre ou cinq; mais on élève sur celles-ci des troupeaux nombreux de bétail. Dans un des endroits fertiles de ces montagnes, le gouverneur Vanderstel fit bâtir une jolie maison de campagne, un magasin de pêche, une vaste étable, etc.

LA montagne des Buissons a reçu ce nom des buissons et arbres qu'elle produit, et qui descendent vers la côte jusqu'à un endroit nommé baie du Bois.

DE toutes les rivières qui arrosent cette colonie, la rivière Salée est la principale. Elle se décharge dans la baie de la Table. Ses eaux sont saumâtres à l'embouchure, mais à sa source, le long de la montagne de la Table, elles sont douces, claires et salubres. M. Vanderstel tenta d'établir un canal de communication entre cette rivière et Falsebay; mais il abandonna bientôt ce projet, persuadé que le succès même rempliroit mal ses vues, et ne le dédommageroit point de ses dépenses.

La rivière de Mushel ou Moshel n'est que momentanée. Elle se forme dans la saison pluvieuse, et tombe des montagnes dans la rivière Salée. Un autre ruisseau appelé rivière de Keiser, nom d'un Allemand qui s'y noya, est toujours obstruée dans la saison de la sécheresse, par des sables élevés par le vent de sud-est. Ces amas font déborder l'eau qui forme alors un lac considérable. Jusqu'à ce que la saison des pluies venant à démolir les bancs de sable, redonne à la rivière un cours régulier.

ON trouve aussi dans plusieurs endroits de cette colonie, des ruisseaux plus petits, des fontaines, des cascades, des canaux naturels et artificiels, des étangs, etc.

II. *La colonie de Stellenbosh*: elle étoit dans l'origine une contrée sauvage, couverte de buissons, de ronces

G g ij

et d'arbustes. Les Hollandois l'appeloient alors la forêt sauvage. A la fin le gouverneur Simon Vanderstel la nettoya, et la mit en culture. Elle reçut de lui le nom de *Stel'-bosh-colonie*, qu'on a changé dans la suite en celui de Stellenbosh. Elle est séparée de la colonie du Cap par un vaste désert sablonneux, et divisée en quatre districts : 1°. Stellenbosh, 2°. Hottentot-holland, 3°. Mottergate, 4°. Bottelary.

1°. LE district de Stellenbosh est environné de montagnes : l'air en est bon, le sol fertile. Il fournit en abondance du bois, du pâturage, de l'herbe, des fleurs, etc. Les plantations sont subdivisées en vignobles, vergers et jardins. Les bords de la rivière de Stellenbosh, qui tombe des montagnes, sont ornés de plusieurs maisons commodes, et de fermes agréablement situées. On y pêche diverses espèces de petits poissons, et de plus gros à l'endroit où elle se décharge dans la baie Falso. On la passe en cet endroit sur un beau pont, qu'un citoyen, animé par le desir du bien public, fit construire à ses frais, en place d'un autre pont étroit et incommode. Adrien Vanderstel en fit bâtir un autre sur la même rivière; mais depuis on l'a laissé tomber en ruines.

LE village fut brûlé de fond en comble par un accident, en 1710; mais on l'a rebâti, et il est aujourd'hui dans un état florissant.

2°. HOTTENTOT-HOLLAND est la partie la plus fertile de la colonie de Stellenbosh. Aussi y élève-t-on un grand nombre de bestiaux pour l'usage de la compagnie. Outre les pâturages, on y voit nombre de vignobles, de jardins et de fermes.

CE district, qui n'étoit jadis habité que par des bêtes féroces, est aujourd'hui cultivé par-tout, et les animaux ont cherché des repaires ailleurs.

TROIS rivières, qui tirent leurs sources des montagnes, arrosent ce canton, et vont se décharger dans *Falsebay*; l'une appelée *Lawrence-rivier*, se débordoit fréquemment avant qu'on eût fait un réservoir pour recevoir ses eaux rapides. En même tems qu'il prévient les ravages de la rivière, ce réservoir est encore avantageux en ce que, dans les saisons les plus sèches, les habitans voisins y trouvent de l'eau. Un petit ruisseau qui se forme du bassin, fait tourner un moulin à bled. Il y avoit anciennement, sur le bord de la rivière, une forteresse, aujourd'hui totalement démolie. Les deux autres rivières sont moins considérables et n'ont point encore de nom, mais il est à remarquer qu'on ne trouve aucun poisson d'eau douce dans ces trois rivières, quoique l'eau n'en soit nullement saumâtre.

DEUX routes conduisent du Cap à *Hottentot-holland*; l'une passe sur des bas fonds sablonneux, dans la vallée

du Tygre; l'autre sur une montagne qui n'a point encore de nom. La première est la plus commode, mais la beauté des perspectives rend l'autre plus agréable.

LA baie *Falso* est formée par les montagnes de *Hottentot-holland*, par celles de Norwège, et par les montagnes pierreuses. Cette baie a environ 30 milles de circonférence : au centre est un large rocher qui s'élève considérablement au dessus de l'eau, et sur lequel nombre d'oiseaux de mer fixent leur demeure et trouvent leur nourriture. La baie est poissonneuse, et jadis une pêcherie y étoit établie, mais dans la suite la compagnie a jugé à propos de la supprimer. Les rivières de Stellenbosh et *Hottentot-holland* se déchargent dans cette baie, et le rocher qui la termine à l'est, est appelé *Hang-lip* (lèvre pendante), d'après sa ressemblance avec une lèvre qui pend sur le menton.

VERS le mois de Novembre 1710, un terrible ouragan de vent de sud-est mit les eaux de la baie dans une grande commotion ; elles se répandirent fort loin dans les terres, où elles occasionnèrent des dommages considérables. Lorsqu'elles vinrent à refluer dans la baie, elles laissèrent à sec un nombre incroyable de poissons.

LA vallée de la Vache marine, qui est située sur un des côtés de la baie, donnoit autrefois asile à une foule de ces animaux; mais on leur a donné si souvent la

chasse, qu'ils n'osent plus y reparaitre. Dans une partie de cette vallée est un lac d'environ trois milles de circonférence. Les eaux en sont douces dans leur état naturel, mais dans certains tems les vagues de la baie se débordent dans la vallée, et se mêlant aux eaux du lac, les imprègnent de sel, et y laissent beaucoup de poisson qui vit dans le lac tant que l'eau reste salée, mais qui meurt dès qu'elle a recouvré sa douceur naturelle (*). Ce lac est plein de roseaux, parmi lesquels nombre de canards sauvages et d'autres oiseaux cherchent leur nourriture.

3°. LE district de *Mottergate* (terre humide), est situé au nord de *Hor:entot-holland*. Cette contrée est en effet fréquemment inondée par le débordement des rivières. Cependant si l'humidité rend les chemins mauvais et fangeux, elle donne au sol un degré extraordinaire de fertilité; et ce canton ne le cède nullement aux autres, quant aux fermes, aux habitans, aux productions, etc. Les avantages qui résultent de ces inondations, sont en grand nombre, et les inconvéniens peu considérables. L'on y peut aisément remédier, ou au moins les atténuer, en élevant des digues et creusant des fossés. Les habitans, qui ont à-la-fois et les bois et l'industrie nécessaires à ces ouvrages, prendront indubitablement le parti de s'en occuper.

(*) La mer a probablement tout-à-fait gagné ou comblé ce lac. Voy. M. Sparrman, page 375 de ce volume.

4°. LE canton de *Bottelary*, qui est la partie la plus nord de la colonie, tire son nom de la quantité de foin qu'on y fait : ce district en fournit plus à lui seul que tous les autres ensemble. Sur une hauteur appelée montagne de *Jossen*, sont plusieurs plantations en vignobles, vergers, pâturages, etc. Le chauffage y est fort rare, ainsi que l'eau, qui, dans les chaleurs, devient saumâtre dans les fossés où on la conserve. Pour remédier à la disette de bois, la compagnie a fait planter d'arbres plusieurs acres de ce canton, avec défense à toutes personnes d'en couper une seule branche, sous peine d'être fouetté publiquement.

III. *La colonie de Drakenstein*. Elle fut mise en culture en 1675, principalement par des François réfugiés, et sous la direction du gouverneur Simon Vanderstel, qui lui donna le nom qu'elle porte, en l'honneur de son ami le baron Van Rheeden, seigneur de Drakenstein.

CETTE colonie est fort vaste ; elle s'étend au nord jusqu'à *Saldana-bay* ; au sud, jusqu'aux montagnes du *Retour* (ou retournez sur vos pas) ; à l'est, jusqu'à celles de Drakenstein ; et à l'ouest, jusqu'à la montagne du Cheval. Les montagnes de Drakenstein sont hautes, escarpées et rudes. C'est une tâche fatigante et dangereuse que de les traverser, d'où quelques personnes les appellent montagnes *fâcheuses*.

UNE

UNE église et un moulin à eau sont les seuls édifices publics qu'on trouve dans cette vaste étendue de pays. L'on y rencontre plusieurs fermes éparses , mais pas un seul village.

LA principale rivière de ce district prend sa source dans les montagnes, d'où elle est nommée rivière de la montagne. On voit, sur ses bords, plusieurs plantations en bon état. Elle traverse, en serpentant, plusieurs cantons*, et va se perdre dans la baie de Sainte-Hélène.

LE sol, quoique montueux, y est fertile, l'air pur, et l'eau salubre.

LA route de la montagne *du Retour* à l'église, est escarpée, étroite, bordée de précipices, et fréquentée par les bêtes féroces; ensorte que pour éviter un danger, plusieurs personnes se sont jetées, et ont péri dans un autre. Près de cette route, on a découvert une mine d'argent; mais personne n'a encore obtenu la permission de l'exploiter. On y voit aussi une maison qui passe pour une des plus belles de toute l'Afrique.

LA vallée de Simon est une belle terre, contenant une superbe maison, des celliers commodes, moulin, jardins, vergers, vignes, champs de bled, etc. Près de là est une montagne appelée, d'après sa hauteur, la

Tour de Babylone , sur laquelle on a formé plusieurs bonnes plantations.

L'ÉGLISE de *Drakenstein* est un des plus pauvres édifices qu'on puisse imaginer ; les murs en sont bas , et le toit est fait de roseaux ; la décoration intérieure répond à celle du dehors. Près de ce bâtiment simple et grossier , est un marché où l'on vend des épiceries et autres menues denrées ; dans le voisinage , est la montagne de la *Perle* , ainsi nommée de ce que son sommet ressemble , dit-on , à une perle. On en tire d'excellente pierre pour des meules de moulin. La montagne nommée fort de *Riebeeck* , est haute , escarpée , et manque d'eau. On y avoit d'abord bâti des baraques , et posté des troupes pour tenir les Hottentots en échec ; mais les traités faits récemment avec eux , et leur conduite amicale ayant rendu ces précautions inutiles , les Hollandois ont retiré leurs troupes , et laissé tomber les baraques.

A la distance environ d'une journée de chemin , au nord du fort de *Riebeeck* , est un canton appelé les Vingt-quatre Rivières , d'après le grand nombre de ruisseaux qui l'arrosent et qui rendent le pâturage excellent. Les terres de ce canton ne se substituent point , mais elles se donnent par concession ; il est cependant bien habité , fertile et abondant en bétail. L'on n'y connoit encore ni les moulins à eau , ni ceux à vent ; les habitans broient leur bled dans de petits moulins à bras.

A une journée de chemin des Vingt-quatre Rivières, sont les montagnes de miel, ainsi nommées d'après la grande quantité de miel et de cire qu'on trouve dans les fentes des rochers, et que les Hottentots vont, au péril de leur vie, dénicher, pour les vendre aux Européens. Les blancs y sont fortement atteints de la maladie des Hottentots, la fainéantise. Ils cultivent rarement la terre, ne comptant que sur leur bétail. Au lieu de manger du pain avec de la viande, c'est de la viande qu'ils mangent avec d'autre viande; c'est-à-dire, un morceau de gibier sec avec un morceau de bœuf ou de mouton frais. Leur boisson est l'eau, la bière de miel, et le lait, qui sont en ce canton si bons, que les hommes sont fort rarement malades. A la distance d'une autre journée de chemin, quelques habitans élèvent du bétail sur de hautes montagnes appelées *Piquet Bergen*, nom qui leur est venu des premiers Colons qui l'habitèrent, qui aimoient, dit-on, beaucoup le jeu, et sur-tout le jeu de piquet.

DES Hottentots sont mêlés aux habitans de ces deux derniers endroits, et vivent avec eux en bonne intelligence.

IV. *LA colonie de Waveren* : elle a été établie en 1701, par le gouverneur William Vanderstel, de l'illustre famille de Wavern, d'où la colonie a reçu son nom. C'est la dernière du côté de l'est. Comme elle est l'é-

H h h ij

tablissement le plus récent , ses bornes sont encore indéterminées , et les montagnes qui l'environnent sont la plupart sans nom. Les terres s'accordent par privilège. Les habitations n'y sont encore que des huttes , et les habitans que des subalternes qui n'ont point de bétail en propre , mais qui se chargent d'y élever des troupeaux appartenans à quelques personnes des autres colonies. Entre celle-ci et le Cap , est une haute montagne escarpée , appelée montagne des *Sables rouges* , d'après la couleur du sol. Elle est d'un accès si difficile , qu'on est obligé , sur un des côtés de la montagne , de démonter les chariots , et d'en charger les pièces sur le dos des attelages , ensuite on les remonte sur l'autre côté. Près de cette montagne est une place fertile nommée *Terre noire*.

N'AYANT dans cette colonie , ni église , ni chambre de conseil , les habitans vont remplir leurs devoirs de religion à l'église de *Drakenstein* ; pour les mariages et baptêmes , au Cap ; pour les matières judiciaires , à *Stellenbosh*.

LES eaux de cette colonie sont bonnes en général. On y trouve deux bains chauds , mais la multitude de bêtes féroces qui habitent dans les environs , rend ces bains fort dangereux.

SECTION IV.

La terra de Natal.

CETTE contrée, que les Hollandois ont aussi achetée, est principalement habitée par les Caffres, fort différens des Hottentots sous plusieurs rapports. Ils ne se graissent point le corps, et ne bredouillent point en parlant. Ils diffèrent encore des Hottentots, en ce qu'ils sèment du bled, brassent une sorte de bière, et bâtissent des maisons quarrées, avec une sorte de mortier. Les Caffres font avec les Arabes et les Pirates de la mer Rouge, un commerce de soie, de dents d'éléphans, de café, qu'ils échangent avec les Européens pour des cordages, ancres, goudron et autres provisions maritimes, objets qu'ils revendent encore aux Arabes. Comme peu de voyageurs intelligens ont pénétré dans cette contrée, nous ne pouvons en donner qu'une relation succincte; cependant nous présentons avec confiance au lecteur tous les détails que nous avons pu rassembler sur cette partie de l'Afrique.

LA contrée située près de la mer, est unie et garnie de bois. Mais en avançant dans les terres, elle est plus inégale et couverte de montagnes de diverse hauteur. Elle est entremêlée de vallées agréables, et de vastes plaines, et coupée par des bois naturels et des prai-

ries. L'eau n'y manque point, car chaque montagne fournit de petits ruisseaux, qui, après nombre de détours, se joignent et vont grossir la rivière de Natal, qui se décharge dans l'Océan Oriental, sous la lat. de 30 deg. sud. Elle est en cet endroit passablement large, et le canal assez profond pour contenir de petits navires. Mais elle est barrée à son embouchure, où, de mer haute, on ne trouve pas plus de dix ou onze pieds d'eau. C'est la principale rivière de la terre de Natal, et elle a été fréquentée par quelques vaisseaux Anglois, Il y a quelques autres ruisseaux et rivières qui se portent an nord; une entre autres, d'une grandeur considérable, coule à la distance d'environ cent milles, dans l'intérieur des terres, et court plein nord.

LES forêts sont composées de diverses sortes d'arbres, dont la plupart sont grands et forts, et propres à la construction. Les savannes y sont couvertes d'un gazon serré. Les animaux de terre sont les lions, les tygres, éléphants, buffles, bêtes fauves, cochons, lapins, etc. Le pays abonde aussi en chevaux marins. Les buffles et les taureaux sont les seuls qu'on y apprivoise, tous les autres sont sauvages. Les éléphants y sont fort communs, et vont par troupes. Le matin et le soir, on les voit paître dans les savannes; mais dans la chaleur du jour ils se retirent dans les bois, et sont assez paisibles, si on ne les chagrine pas. Les bêtes fauves y sont aussi

fort nombreuses, et pâturent tranquillement dans les savannes, mêlées avec les troupeaux domestiques; car les naturels leur font rarement la guerre.

On y trouve des oiseaux de diverses sortes, dont quelques-uns sont les mêmes que les nôtres; tels que canards, sarcelles, sauvages et domestiques, des coqs et des poules, et de plus, une multitude d'oiseaux sauvages qui nous sont totalement inconnus. On y voit une sorte de gros oiseau sauvage, de la grosseur d'un paon, dont les plumes sont d'une magnifique couleur; mais ces oiseaux sont fort rares et fort circonspects; d'autres encore qui ressemblent aux courlis, mais plus gros. La chair de ceux-ci est noire, et pourtant saine et agréable au goût.

La mer et les rivières fournissent du poisson. Cependant les habitans en prennent rarement, excepté des tortues de mer, et cela principalement lorsqu'elles viennent au rivage dans la nuit, déposer leurs œufs. Ils ont pourtant encore une autre méthode fort singulière de pêcher les tortues. Ils prennent vivant un poisson nommé *remora* (*), et fixent deux cordes, l'une à sa tête, l'autre à la queue; ensuite ils le plongent au fond de l'eau, à l'endroit où ils jugent qu'il doit y avoir des

(*) Le remora ou *sucet* a la propriété de s'attacher si fortement à des poissons plus gros, ou aux navires, que toute la force d'un homme ne peut quelquefois lui faire lâcher prise.

tortues , et lorsqu'ils sentent que l'animal s'est attaché à une tortue , ce qu'il fait bientôt , ils tirent à eux le *remora* et avec lui la tortue. Cette manière de pêcher est aussi, dit-on , en usage à Madagascar.

LES naturels de cette contrée sont d'une moyenne taille , mais robustes et bien formés. Ils sont noirs de peau , et leurs cheveux crépus. Ils ont le visage ovale , le nez ni long ni plat , mais bien proportionné , les dents blanches , et l'aspect gracieux. Ce peuple est agile , mais indolent , ce qui vient probablement du peu de vigueur de leur commerce. Le labourage est leur principale occupation : ils ont grand nombre de bœufs et de vaches , sur lesquels ils veillent soigneusement. Ils connoissent parfaitement chacun les leurs , quoiqu'ils les laissent paître pêle-mêle dans les savaunes. Ils ont cependant des poules près de leurs maisons ; ils les apprivoisent et les mènent boire. Ils sèment aussi du bled , et plantent des haies pour tenir renfermés des animaux , tant domestiques que sauvages. Le bled de Guinée est leur pain ; et leur boisson , une liqueur qu'ils composent d'une petite graine , grosse comme la semence de moutarde. Ils ne connoissent ni les arts ni le commerce ; chacun fait pour soi les ustensiles qui lui sont nécessaires , ou qui doivent lui servir d'ornement. Les hommes ont leurs occupations , et les femmes les leurs ; les premiers bâtissent les maisons et les huttes , plantent les champs , et font toute la besogne extérieure ;

l'office

l'office des femmes est de traire les vaches, de préparer les vivres, et tout l'embaras du ménage. Leurs maisons ne sont ni grandes ni richement meublées; mais elles sont bien fermées et bien couvertes, ensorte que le vent ni la pluie n'y peuvent pénétrer.

Leur nourriture ordinaire est avec le bled de Guinée, le bœuf, le poisson, les canards, les œufs de poule, etc. Ils boivent aussi du lait pour étancher leur soif, quelquefois lorsqu'il est doux, mais le plus ordinairement ils attendent qu'il soit aigre. Les autres boissons qu'ils composent ne sont que pour les mettre en gaieté.

SECTION V.

La terra dos Fumos.

CE pays est fort peu considérable, borné au sud par la rivière Dellagoa, qui la sépare de la terre de Natal, au nord par Zanguana, à l'ouest par le pays de Naonetas, et à l'est par la partie orientale de l'Océan. Il s'étend depuis l'embouchure de la rivière Dellagoa, jusqu'à l'embouchure de la rivière de Ladroon ou Teude. Le premier nom signifie la rivière des voleurs; elle est située par les 26 degrés 40 min. lat. s. Le nom de *terra dos Fumos* a été donné à ce pays par les Portugais, à cause qu'en approchant la première fois du rivage, ils y avoient apperçu de la fumée. Il n'y a point encore d'Européens établis dans cette contrée, et les

Caffres qui l'habitent vivent dans un état de simple nature, sans villes, sans villages, sans habitations, et même sans avoir une hutte portative. Tant il est vrai que l'homme a accumulé autour de lui une foule de besoins factices, et qu'il n'en a de réels qu'un très petit nombre.



VOCABULAIRE

DE LA LANGUE

DES HOTTENTOTS.

N O M B R E S.

Un, <i>Ui.</i>	Quatre, <i>t'Hacka.</i>
Deux, <i>t'Kammi.</i>	Cinq, <i>t'Gisi.</i>
Trois, <i>t'Kona.</i>	Six, <i>t'Golo.</i>

Parties du corps et vêtements.

Cheveux, <i>t'Kum.</i>	Ongles, <i>t'Koloqua.</i>
Nez, <i>t'Koi.</i>	Doigt, <i>t'Naniqua.</i>
Œil, <i>Mo.</i>	Estomac, <i>t'Amsa.</i>
Oreille, <i>t'Nunqua.</i>	Queue, <i>Softe.</i>
Dent, <i>t'O.</i>	Pénis, <i>t'Ka.</i>
Dents, <i>t'Kong.</i>	Tête du pénis, <i>t'Ora.</i>
Lèvre, <i>t'Gamma.</i>	La vulve, <i>t'Gau.</i>
Main, <i>t'Unka.</i>	Tablier, <i>t'Netie.</i>
Jambe, <i>t'Nu.</i>	Chapeau, <i>t'Aba.</i>
Un bas, <i>t'Nustanka.</i>	Souliers, <i>t'Noaka.</i>

Âges de l'homme et sa condition.

Père, <i>Bo.</i>	Sœur aînée, <i>t'Kaes.</i>
—, <i>t'O.</i>	Sœur cadette, <i>t'Kangs.</i>
Frère aîné, <i>t'Ai.</i>	Jeune fille, <i>Trakosi.</i>
Frère cadet, <i>t'Kana.</i>	Fille, <i>t'Gos.</i>
Mère, <i>Mamâ.</i>	Garçon, <i>t'Go.</i>
—, <i>Sausi.</i>	Esclave, <i>Kobbo.</i>
Parents, <i>Sanna.</i>	Maître de la maison, <i>t'Kukoi.</i>

Noms des animaux et leurs propriétés.

Tigre, <i>Kæssau</i> .	Jument, <i>Ahas</i> .
Loup, <i>Guka</i> .	Poisson, <i>t'Gau</i> .
—, <i>Nuka</i> .	Buffle, <i>t'Kau</i> .
Eléphant, <i>Coa</i> .	Vache-marine, <i>t'Gao</i> .
Chien, <i>Tu</i> .	Cochon, <i>Hango</i> .
Chiens, <i>Tuna</i> .	Bêtes à cornes, <i>t'Guku</i> .
Pénis d'un chien, <i>Tuna-ka</i> .	Mouton, <i>t'Gus</i> .
Chienne, <i>Tus</i> .	Vache, <i>t'Goos</i> .
Lion, <i>t'Gamma</i> .	Taureau, <i>Hara</i> .
Tortue, <i>t'Gammi</i> .	—, <i>Ho</i> .
Elan, <i>t'Kan</i> .	Babouin, <i>t'Gorloka</i> .
Chevreuil, <i>Za</i> .	Abeille, <i>Oi</i> .
Steenbok, <i>Gunima</i> .	Miel, <i>Denni</i> .
Jackal, <i>d'Intai</i> .	Lait, <i>Bi</i> .
Zèbre, <i>d'Au</i> .	Graisse, <i>t'Nui</i> .
Cheval, <i>Hanqua</i> .	Chair, <i>t'Go</i> .
Etalon, <i>Karangaha</i> .	

Substantifs, adjectifs, adverbcs, pronoms et phrases.

Tonnerre, <i>t'Gulu</i> .	Mauvais chemin, <i>Tradau</i> .
Feu, <i>t'Ei</i> .	—, <i>Tudau</i> .
Bois, <i>È</i> .	Calebasse, <i>Karabu</i> .
Pain, <i>Bræ</i> .	Chariot, <i>Krohe</i> .
Pipe, <i>t'Nov</i> .	Bon, <i>Huka</i> .
Terre ferme, <i>Houtniqua</i> .	Meilleur, <i>Oin</i> .
Eau coulante, <i>t'Kam t'nasi</i> .	Mauvais, laid, <i>Haïsi</i> .
Eau, <i>t'Kamma</i> .	Malade, <i>Kaisin</i> .
Maison, <i>t'Kooqua</i> .	Ce qui vous appartient ne
Route, <i>Dau</i> .	vaut rien, <i>Zgu kaisi</i> .
Beau chemin, <i>Skundaha</i> .	Fâché, en colère, <i>Solo</i> .

Pourquoi, ou contre qui êtes-vous en colère? <i>Solonaha?</i>	Moi, <i>Tiri</i> .
Froid, <i>Oro</i> .	—, <i>Tili</i> .
Oui, <i>Io</i> .	—, féminin, <i>Titti</i> .
Non, <i>Aa</i> .	Toi, <i>Tats</i> .
Ton cheval, <i>Ta hanqua</i> .	Elle, <i>Tatisi</i> .
Qui, lequel, <i>Danne</i> .	Lui, <i>Kœ koe</i> .
Qui est venu? <i>t'Danne koha?</i>	Nous, <i>Zita</i> .
Qui demeure ici? <i>t'Danne?</i>	Ils, eux, <i>Hekoina</i> .
<i>koha he?</i>	Ton, <i>Ta</i> .
Notre père, <i>Zika-bo</i> .	Voulez-vous du pain? <i>Tats bræ?</i>
—, <i>Ti, t'ka</i> .	—, <i>Sas bræ</i> .

Verbes actifs et neutres employés dans quelques phrases.

Je suis, <i>Tiſte</i> .	Fais-moi donner à boire,
Tu es, <i>Kia</i> .	<i>Ereka</i> .
Il est, <i>Oi</i> .	Donne-moi à manger: <i>t'Koho</i>
Nous sommes, <i>Zikatisi</i> .	<i>mare</i> .
Nous sommes là, <i>Zikatisi inaha</i> .	Manger, <i>t'Knu</i> .
Il est là, <i>Dan inaha</i> .	J'ai envie de manger, <i>t'Knu</i>
Venir, <i>Ha</i> .	<i>kau tiri</i> .
Viens ici, <i>Hevaha</i> .	J'ai grand faim, <i>Tiri kalu</i>
—, <i>Jata ha</i> .	<i>naha</i> .
Viens vite, <i>Susa ha</i> .	Avoir le ventre plein, <i>Elete-</i>
Ne viens pas, <i>Ha gutti</i> .	<i>kac</i> .
Faire, <i>Hi</i> .	S'asseoir ou se coucher, <i>t'Kœ</i> .
Donner, <i>Male</i> .	—, <i>t'Kuwe</i> .
—, <i>Mare</i> .	Dormir, <i>t'Kom</i> .
Donne-moi, <i>Mare gu</i> .	Je suis endormi, <i>Tili kakule</i> .
Donne du feu, <i>t'Ei mare</i> .	Bouillir, <i>Zain</i> .
Donne du lait, <i>Bi mare</i> .	L'eau bout, <i>Daukait'kam-</i>
	<i>ma</i> .

En vérité, cela est vrai, <i>Kam-masa.</i>	Bonjour, maître, <i>t'Abet'hukoi.</i>
Mentir, cela est faux, <i>Eiga.</i>	Voler, friponner, <i>t'Sa.</i>
Le tems est beau, <i>t'Oroo.</i>	Tuer, <i>t'Nauthkam.</i>
Il pleut, <i>t'Ukai.</i>	Un coup à boire, } <i>t'Ka.</i>
Rappelez-moi à votre famille?	A boire, }
<i>t'Kabe-bare.</i>	Ici, prends cela! }
Bonjour, } <i>t'Abc.</i>	Vois là! tiens fer- }
Adieu, }	me ! }

Note. T' ainsi placé devant un mot, indique que la syllabe doit être prononcée avec un claquement, en appliquant la langue au haut du palais. Il me parut que les Hottemots faisoient, dans leurs différens dialectes, ce claquement plus ou moins fort, suivant les émotions de celui qui parle, ou suivant le sujet dont il parle, et quelquefois aussi ils se font entendre aucun claquement.

Quelques mots de la langue des Chinois, ou Hottemots-Chinois.

Un, <i>t'Koa.</i>	Eau, <i>t'Kae.</i>
Deux, <i>Tinnano.</i>	Chair, <i>t'God.</i>
Trois, <i>Tinnankaita.</i>	Mensonge, <i>t'Koago.</i>
Quatre, <i>Tinnanonaka.</i>	Lion, <i>t'Kalo.</i>
Lui, <i>t'Natko.</i>	Tigre, <i>t'Abé.</i>
Feu, <i>t'Ei.</i>	Bonjour, <i>t'Avé.</i>

Note. Je n'ai trouvé aucun Hottemot de cette nation qui sût compter au dessus de quatre. Malgré cela, tous ceux qui sont bergers au service des Chrétiens, s'apostroient, m'a-t-on dit, beaucoup plus vite que leur maître, s'il manque quelque brebis dans les troupeaux nombreux confiés à leurs soins.

On observera qu'il n'y a que deux ou trois de ces mots qui ressemblent à la langue des autres Hottemots; ceux qui signifient *fer* et *chair*, et le mot usité pour se saluer réciproquement.

VOCABULAIRE

DE LA LANGUE DES CAFFRES.

Compter, <i>Sium</i> .	Feu, <i>Lilo</i> .
Un, <i>Enje</i> .	Le soleil, <i>Lelanga</i> .
Deux, <i>Babini</i> .	La lune, <i>Janga</i> .
Trois, <i>A-tatu</i> .	Pluie, <i>Evula</i> .
Quatre, <i>Sanu</i> .	Bœuf, <i>Gomo</i> .
Cinq, <i>Sumenini</i> .	Cheval, <i>Hanshi</i> .
Six, <i>Sinje</i> .	Lion, <i>Elepho</i> .
Dix, <i>Sumi</i> .	Buffle, <i>Eujata</i> .
Cent, <i>Enkuku</i> .	Jackal, <i>Pangalio</i> .
Père, <i>Bao</i> .	Elan, <i>Poffo</i> .
Mère, <i>Mau</i> .	Chien, <i>Sesiuja</i> .
Un homme, <i>Doda</i> .	Donner, —
Une femme, <i>Ufasi</i> .	Chemin, <i>Usala</i> .
Deux frères, <i>Emkulo</i> .	—, <i>Eenzela</i> .
Cousin, <i>Umsala</i> .	Une personne malade, <i>Jaffa</i> .
Parent, <i>Sinlobo-tetu</i> .	Un homme mort, <i>Ufite</i> .
Ami, <i>Eklobo</i> .	L'oreille, <i>Sila</i> .
Main, <i>Fansa</i> .	Beau, <i>Opepile</i> .
Doigt, <i>Aene</i> .	En colère, <i>Siala</i> .
Le pouce, <i>Umino</i> .	Grand, <i>Entue nune</i> .
Bras, <i>Enkomo</i> .	Petit, <i>Nonane</i> .
La cuisse, <i>Mulemse</i> .	Javeline, <i>hassagai, Emkan-</i>
Pied, <i>Enjau</i> .	<i>gota</i> .
Doigts du pied, <i>Emaussani</i> .	Couteau, <i>Sishatse</i> .
Tête, <i>Loko</i> .	Chariot, <i>Noto</i> .
Eau, <i>Maasi</i> .	Cuivre, <i>Emsi-bem sopi</i> .
Lait, <i>Ammasi</i> .	Grains de verre, <i>Sintela</i> .

Petits grains de verre rouges,	Cours! hâte-toi! <i>Harden.</i>
<i>Lenkitenka.</i>	Dormir, <i>Gualala.</i>
Plus, donnez-m'en plus, <i>Un-</i>	S'éveiller, <i>Vuka.</i>
<i>gersa.</i>	Eveiller quelqu'un, }
Il est trop petit, <i>Ninnen.</i>	Non, <i>Haij.</i>
Bonjour, <i>Echiote.</i>	Oui, <i>Aoe.</i>
Danser, <i>Usino.</i>	Bien loin, <i>Kude.</i>
Vieus ici, <i>Isat.</i>	

Note. Les Caffres ne font point, comme les Hottentots, des claquemens de langue en parlant; ils prononcent tous leurs mots d'une manière ferme et distincte; ils appuient principalement, et avec un accent fort, sur la pénultième syllabe.

Air chanté par les Hottentots-Caffres près de la petite rivière Zondags-rivier. (Voy. page 32 de ce volume.)



Maye-ma maye-ma hub-hub hub.

Fin du second Volume.

TABLE

T A B L E

D E S M A T I È R E S

CONTENUES DANS LE II^e. VOLUME.

CHAP. X. *Continuation du voyage , de Zee-koe-rivier à Kleine-zondags-rivier.* Ils se mettent en marche. Camtours-rivier. Description du capitaine Hottentot *Kies* , avec lequel *Platt-je* , Hottentot de l'auteur, agit sans cérémonie. Ils rencontrent un fermier qui leur annonce une grande sécheresse , et qu'il a rencontré une horde de Caffres. *Galge-bosh*. Ils n'y trouvent point d'eau. Rivière de *Van Staades*. Ils reçoivent la visite de quelques Hottentots-*Gonaquas*. Description de leurs personnes, habillemens, etc. Les Hottentots tirent au blanc avec leurs javelines; ne sont pas extraordinairement adroits à cet exercice. On fait une liqueur enivrante, d'une sorte de grain appelé *bolcus-sorghum*. Leur chariot en danger de sauter en l'air, par l'inadvertance d'un Hottentot qui mit le feu à des herbes sèches. Ils rencontrent des chasseurs. La saline. Description du *cimex paradoxus* , ou insecte folliculaire. M. Immelman crache le sang. Il court grand risque d'être heurté par des bêtes à cornes. Poules de Guinée. Ils aperçoivent les bords de *Zondags-rivier*. Ils engagent plusieurs *boshis* à les accompagner dans leur voyage. Ils donnent la chasse à une espèce extraordinaire de sanglier. Description de ces animaux. Hottentots-Caffres. Leurs danses et leurs chansons. Voluptueuses pratiques des jeunes gens durant la danse. Blessures enveni-

Tome II.

Kkk

mées. Terrines à lait curieuses. La manière de traire des Hottentots-Caffres. La circoncision en usage parmi eux. Ils finissent leurs journées par des danses et des chants. Hottentot-Caffre, sorcier et bien payé ; l'auteur devient un peu sorcier. Queues de renards servent d'éventails. Le Hottentot de l'auteur tue un buffle. Page 40

CHAP. XI. *Suite du voyage, de la petite rivière de Zondags à celle des hommes-boshis.* Concert de lions. L'auteur décrit leur rugissement. Préparatifs contre leurs attaques. Les animaux craignent le lion par instinct, et le sentent de très-loin, lors même qu'il ne rugit pas. Les lions sont en petit nombre, en comparaison des autres animaux ; sont moins hardis depuis que les Hollandois ont introduit dans ces contrées l'usage des armes à feu ; ne tuent pas l'homme dès qu'ils le tiennent, excepté en cas de résistance ; n'attaquent pas ouvertement les autres animaux, excepté lorsqu'ils sont irrités ou affamés. Ils mesurent la longueur de leur saut, lorsqu'ils ont manqué leur proie. Ils choisissent leurs repaires au bord des rivières. Bruit effrayant que fait un bœuf de trait en évitant le lion. Stratagème par lequel un Hottentot échappe à la griffe d'un lion. Le lion donne fréquemment des signes de poltronnerie. Un lion lâche sa proie sans lui faire de mal. Se contente quelquefois, si c'est un homme, de le blesser. Par quels motifs il agit ainsi. Un fermier poursuivi par un lion. Grande force de cet animal. Il n'est pourtant pas assez fort pour vaincre un buffle, sans avoir recours à la ruse. Moyen qu'emploie un lion pour traîner un buffle. Un buffle femelle tient en échec cinq lions qui n'osent l'assaillir. Le lion est aisément déchiré en pièces par une douzaine de chiens ordinaires. Les chevaux aiment

à chasser les lions et les autres bêtes féroces. Description d'une chasse au lion. Les Colons le chassent avec ardeur. Il n'est pas difficile à tuer à coups de fusil. Sa peau est tendre et pénétrable. Leur principal Hottentot tireur tue un buffle. Description du buffle. Les Hottentots croient que ce sont de mauvais esprits qui déchirent les oreilles de ces animaux. Le buffle est traître et cruel. Il aime l'eau et à se vautrer dans la fange. Veau-buffle. Les veaux-buffles pourroient être apprivoisés. Leur chair bonne à manger. On ne peut les tuer avec des balles de plomb seul. Quelques chasseurs détruisent, uniquement pour leur plaisir, une énorme quantité de gibier. Gloutonnerie des Hottentots. Ils s'amuse à lancer contre leurs maîtres des épigrammes dans leur langage. Ils fument de la fiente de vache, faute de tabac; sont extraordinairement paresseux et difficiles à gouverner. Page 80

CHAP. XII. Suite du voyage, de la rivière des hommes-boshis à Quammedacka. Bois sternutatoire à *Nies-hout-kloof*. Le titre de docteur conféré à l'auteur en son absence. Un chasseur aux mouches en danger d'être empalé, comme il empalait ses insectes. Chasse au buffle. Malpropreté des Hottentots. Se peignent les joues pour plaire au beau sexe. Combat amoureux de deux chats-tygres. Petites autruches. Des eaux rances. Propreté d'un jeune Hollandois. Description du *sprink-bok*. Cet animal saute fort haut, et se déploie quand on le poursuit. Il est fort léger à la course. L'étang ou fontaine de Quammedacka. L'auteur cherche en cet endroit le *rhinoceros bicornis*. Kolbo n'a jamais vu cet animal. Cruauté de l'auteur envers quelques petits oiseaux mourans de soif. Il est alarmé toute la nuit par un lion. Les racines d'une espèce de pourpier

K k k ij

sont fort bonnes, mangées crues, ainsi que celles du *da-t'kai*. Les Hottentots tuent deux rhinocéros. La manière dont ils apprennent cette nouvelle à l'auteur. L'auteur et son ami courent grand risque d'être poursuivis par un rhinocéros. Ils rencontrent une troupe d'élans, ensuite une compagnie de Colons. Page 123

CHAP. XIII. *Suite du voyage, de Quammedacka à Agter Bruntjes-hoogte*. L'auteur chasse deux lions. Nid d'autruche. L'autruche mâle aide la femelle dans l'incubation. On fait en Afrique usage de leurs plumes pour chasser les mouches. De leurs œufs ont fait des omelettes. Mais ils ne valent pas ceux de poules. Quelques remarques critiques sur ce sujet et sur la peau de cet oiseau. Son cri ressemble à celui du lion. Le prophète Michée a donc eu raison de le nommer terrible. Les petits n'ont aucun cri. Les autruches deviennent domestiques. On pourroit les former à porter des fardeaux. On les trouve principalement dans les pays *Carrow*. Chasse au buffle. Hottentots chargés de chair. Situation désagréable de l'auteur surpris par la nuit et par la pluie, loin de son chariot. Description du *gnu*; sa classification. Le *gnu* est un animal fort méchant. Ils célèbrent la fête de Noël dans le désert. Ils rencontrent quelques colons. Description de la parure et de la figure de deux voyageurs. Crânes d'hippopotames. L'auteur indisposé, lui et sa compagnie commencent à manquer de pain. Mouvements convulsifs dans les muscles d'un *hart-beest* mort. 148

CHAP. XIV. *Résidence à Agter Bruntjes-hoogte*. Arrivée. Le bétail de ces Colons passe la nuit en plein air, même en hiver. Degré du froid. Ravages qu'y commettent les

hommes-boshis. Les Colons en font un grand carnage. Hottentot-Chinois; leur couleur et leur caractère. Observations géographiques sur le pays qu'ils habitent. Mines du pays des Tambukis. Observations sur la licorne. Pays des Caffres. Leur gouvernement et leurs guerres. Massacre d'Heuppenaer et de ses compagnons. Le craal du roi Ruyter. Histoire de Ruyter. Sa tyrannie et ses guerres. Les Hottentots combattent d'une autre manière que les Caffres. Esclaves des Chrétiens sont plus guerriers que les Caffres, qui font grands cas de leurs talens militaires. Description de Camdebo. Routes de Camdebo au Cap. Projet de l'auteur de continuer son voyage encore au delà. Raisons qui le font échouer. Situation délicieuse et fertilité d'*Agter Bruntjes-hoogte*. Les fermiers y sont heureux. Ils montrent du bout du pied la route aux voyageurs. Leur manière de s'asseoir pour fumer. Leur modération en fait de parure et d'ameublemens. Leurs vertus. Propositions sages et amicales d'une femme. Nouvelle manière de guérir la goutte. Avantages que retire l'humanité de l'art médical. Les habitans attaqués des vèrs, croient être pulmoniques. Le *gnu*, le *viverra cristata*, ou *jackal* gris. *Onkies jackal* et *jackal* ordinaire. Description du ratel. Sa manière de piller les nids d'abeilles; fort difficile à tuer. Le *zerda* ou animal anonyme de M. de Buffon. Description du *cuculus indicator*, ou guide au miel. La gerboise du Cap. Le blees-mol ou *mus Capensis*. Le Zand-mol ou *mus Caffer*. Description de la *talpa Asiatica*, ou plutôt le *sorex aureus*. Réponse à la question de M. Pallas. Description des gazelles de cette contrée. Le *hart-beest* et l'élan du Cap. La graisse de ce dernier est excellente. Ils font dans la grande sécheresse des migrations vers le sud. Chasse à l'élan. L'animal sue du

sang. Dangers de la chasse dans ces contrées. Le *koedoe* ou *coudou*, et non *condoma*. Le chamois du Cap ou *gemsebok*, ressemble un peu à l'élan de Kolbe. Le *blaauwbok*, *bunte-bok* et le *gnu*. Le *rec-bok*, *riet reebok*, *vlak steen-bok*, *duiker-bok* et *klip springer*. Chasse aux babouins. Les chiens montrent plus d'acharnement contre cet animal que contre tout autre. Remarques sur la possibilité de subsister uniquement de végétaux. Description du *camelo-pardalis*. Défense du docteur Hasselquist. Erreur relative aux cornes de bœuf. Page 268

CHAP. XV. *Retour, d'Agter Bruntjes-hoogte aux deux Fish-rivier, et résidence. Départ d'Agter Bruntjes-hoogte.* Belle femme dans le désert. Un tigre tué. Trait d'un esclave qui remporte la victoire sur un tigre. Visite inattendue d'une troupe de Caffres. Préparatifs pour les recevoir. Un pourparler. Leur manière de tuer leurs bestiaux. Monceaux de pierres qui sont probablement des monumens antiques. Craal de Kok. Propriété qu'ont les Hottentots de courir vite et long-tems. Les vaches marines assiégées dans leurs fosses. Danger d'être coupés en deux par ces animaux; leur cri. Une vache marine tirée par un chasseur endormi. Ils attrapent un petit hippopotame, et le tuent. Sa description. L'hippopotame ne vit que d'herbes. On en voit quelquefois dans la mer; mais ces animaux ne peuvent boire l'eau salée. Leur accouplement, la grandeur de leur corps, et la manière de les attraper. Ils courent avec plus de vitesse qu'on ne croit. Vertus médicales de quelques os de leur tête. Anatomie du petit hippopotame. Sangsues d'une nouvelle espèce. On pourroit amener en Europe l'hippopotame vivant. Le chariot en danger d'être renversé par un rhinocéros. Chasse d'un rhinocéros. Un Hottentot

poltron devient hardi par un effet de sa sensibilité. Sagacité des Hottentots à découvrir de l'eau et à suivre des animaux à la piste, expliquée. Deux des Hottentots de l'auteur trouvent un rhinocéros endormi. Hottentot séducteur. Echantillon de leur caractère. L'amour dans le désert. Nonchalance, effet de l'amour. Recette pour cette maladie. Billet doux d'un habitant des bois.

Page 326

CHAP. XVI. *Retour au Cap*. Chasse au rhinocéros. Cavalcade dangereuse dans la nuit. Concert infernal d'hiènes. Adieux d'un Hottentot. Colonie de Plettenberg. De quelle manière un hippopotame humoit l'air, et le faisoit humer à son petit. Artifice d'un colon, pour éluder les ordres du gouvernement. L'âge d'or revenu parmi les Hottentots-Gunjemans. Une riche Hottentote. Simplicité de leur régime. *Zwart kops-rivier*. Hardiesse de trois jeunes lions. Hottentots-Damaquas. Les vaches marines vont à la mer à la marée descendante. L'auteur et ses compagnons effrayés par un buffle, se perdent dans le bois. Ils reviennent à la ferme de leur ancien hôte *Jacob Koh*. Incommodité des lits de plume. Vin rouge et huitres. Serpens. La *bullachatina*. Tout le pays en feu. *Wagen-boom-rivier*. L'auteur s'égare avec son cheval, dans une terrible tempête de tonnerre et d'éclairs. Manière de sécher des raisins. Famine produite par la sécheresse. L'auteur arrive à *Artaquas kloof*. Les collections de l'auteur bouleversées ainsi que le chariot. *Valsche-rivier*. Les charrues et le fer en général fort rares dans ce canton. Combat entre un Hottentot et sa femme. Recette propre à rétablir l'union dans le mariage. Mine d'or imaginaire. Propriétés de l'aloès découvertes par un Nègre esclave. Manière d'en préparer la gomme. Le *geiije*. Léopard fort venimeux. Suites terri-

bles de sa morsure. Cure opérée par un esclave. Description du *geitje*. Description du *lacerta Capensis*. Une espèce de lézards fort gros et fort difficiles à tuer. Description d'un quadrupède anonyme fort singulier. Un fermier tué par ses esclaves. Son fils leur échappe. Cruauté des colons envers leurs esclaves, et les châtimens qu'ils leur infligent. Exécutions publiques ne servent qu'à irriter les autres. Divers caractères des esclaves de différentes nations. Caractère particulier des Bugunèses. L'auteur revient par le chemin de *Rodezand*. Lac nouvellement découvert à *Sneuw-berg*. Eau-de-vie extraite d'une espèce de *Cactus*. Arrivée au Cap. Page 377

OBSERVATIONS sur la Caffrerie extraites du nouveau système de géographie de Middleton. 378—434

VOCABULAIRE de la langue des Hottentots. 435—438

VOCABULAIRE de la langue des Caffres. 439—440

Fin de la Table des Matières.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES DEUX VOLUMES.

Nota. Le chiffre romain indique le volume, et le chiffre arabe indique la page.

<i>ACTER BRUNTJES-HOOGTE</i> fut la dernière station de l'auteur,	II. 177
— Est un beau pays coupé par la petite <i>Vish-rivier</i> ,	<i>ibid. ibid.</i>
— Les habitants riches et indolens,	<i>ibid.</i> 180
— Cercle de fumeurs,	<i>ibid.</i> 181
— Leurs vêtements,	<i>ibid.</i> 182
— Sages conseils d'une aimable femme,	<i>ibid.</i> 184
— Leur ignorance en médecine,	<i>ibid.</i> 189
— Guéris des vers par des remèdes agréables,	<i>ibid.</i> 191
<i>Aloës (l')</i> . Ce sont les esclaves qui en ont appris aux Chrétiens les propriétés,	<i>ibid.</i> 358
— Manière d'en préparer la gomme,	<i>ibid.</i> 360
<i>Ambre (odeur d')</i> sur le rivage,	<i>ibid.</i> 349
<i>Amoureux (un jeune paysan)</i> et endormi,	<i>ibid.</i> 326
<i>Angloises (jeunes)</i> venant chercher des maris,	I. 26
<i>Attaques (les)</i> ,	II. 389
<i>Autruches</i> . Comment on les prend,	I. 141
— Couvent alternativement le mâle et la femelle,	II. 128
— Leurs œufs,	<i>ibid.</i> 129
<i>BAIES</i> praticables, Mossel-bay,	I. 276
— <i>Algoa-bay</i> ,	<i>ibid.</i> 282
<i>Tome II.</i>	LII

<i>Baies</i> . Une circulation entre ces deux <i>baies</i> et le Cap seroit grandement utile à la colonie ,	I. 283
— (<i>deux petites</i>) dans <i>Krakekanma</i> ,	II. 342
<i>Bains chauds</i> de <i>Hottentot-holland</i> ,	I. 130
— Description de ces bains, et analyse des eaux, <i>ibid.</i>	146
<i>Baptême</i> (<i>le</i>) refusé aux bâtards <i>Hottentots</i> ,	<i>ibid.</i> 306
<i>Barbe</i> de l'auteur fort longue dans le désert ,	II. 144
<i>Blancs</i> amoureux des femmes noires ou jaunes ,	I. 308
<i>Blaauw-bok</i> , bouc bleu ,	II. 241
<i>Blé</i> cultivé dans la colonie ,	I. 65
<i>Bœufs</i> attelés pour tirer des épaules, non des cornes, <i>ib.</i>	144
— Mener des bœufs, emploi fort vil en Afrique , <i>ib.</i>	185
— De selle des <i>Hottentots</i> ,	<i>ibid.</i> 255
<i>Boors</i> ou paysans africains, riches et hospitaliers. <i>Soyez le bien venu ! Qui êtes-vous ?</i>	<i>ibid.</i> 69
— Un meunier libéral ,	<i>ibid.</i> 75
— Un sacristain charmé d'être débarrassé de sa femme ,	<i>ibid.</i> 76
— Bibliothèque d'un <i>boor</i> ,	<i>ibid.</i> 78
— Leur cruauté envers les hommes- <i>boshis</i> ,	II. 154
— Ruse d'un <i>boor</i> pour éluder les ordres du gouvernement ,	I. 65
<i>Bosh-bok</i> (<i>le</i>) ou <i>antilope silvatica</i> , description, <i>ibid.</i>	293
<i>Boshis</i> (<i>trois rieurs</i>) , histoire de Jean Compagnie ,	II. 24
— Vivent souvent pendant plusieurs jours de gomme arabique ,	<i>ibid.</i> 26
<i>Boshis</i> . Sont un fléau pour les colons, qui leur donnent la chasse comme à des bêtes féroces ,	<i>ibid.</i> 152
— Ont la propriété de courir très-vite et long-tems ,	<i>ibid.</i> 291
— L'adieu d'un <i>boshi</i> ,	<i>ibid.</i> 334
<i>Bott-rivier</i> . Fleurs dans des crevasses de rochers ,	I. 139

- Buffle (le)* d'Afrique, diffère de tous les autres, I. 300
 — Un buffle tué par un des compagnons de l'auteur; sa description, II. 67
 — Troupeau entier chassé imprudemment par l'auteur, *ibid.* 83
 — Chassé par l'auteur, et description de sa mort, *ib.* 133
Buffon (quelques erreurs attribuées à M. le Comte de) *ibid.* 263
Bunt-bok, bouc rayé, *ibid.* 242

CABONAS (les), *ibid.* 388
Caffres, leur pays, *ibid.* 165
 — Leurs armes et leur gouvernement, *ibid. ibid.*
 — Tuent à coups de dards le fermier Heuppenaer, *ib.* 167
 — Ses compagnons vengent sa mort, *ibid.* 168
 — Leur manière de combattre, *ibid.* 172
 — Rencontre alarmante d'une troupe de Caffres, *ibid.* 273
 — Conduite prudente, et courageuse de l'auteur en cette occasion, *ibid.* 275
 — Comment ils tuent leurs bestiaux en cérémonie, *ib.* 280
 — Ont récemment ravagé les possessions des Chrétiens à *Agter Bruntjes-hoogte*, *ibid.* 284
Caffrerie (la) suivant Middleton, *ibid.* 378
Camelo pardalis (le) ou giraffe. Remarques et description, *ibid.* 261

Camtours (le pays de), *ibid.* 385
Canna, nom d'un arbuste. Description, I. 319
Cap (le), description de la ville, *ibid.* 9
 — Ses jardins, *ibid.* 13
 — Sa ménagerie, *ibid. ibid.*
 — Les médecins y sont fort habiles; exemple, *ibid.* 54
 — Exercice des bourgeois, *ibid.* 57

<i>Cap (le)</i> découvert par un amiral portugais,	II. 379
<i>Cartes géographiques hollandaises</i> sont fautives,	I. 379
<i>Chainouquas (les)</i> ,	II. 388
<i>Chariots</i> africains. L'auteur voyage quelques heures en chariot, mais en descend pour herboriser,	I. 60
— Trainés par des bœufs; les grands fouets,	<i>ibid.</i> 134
<i>Chat sauvage</i> tué; description,	<i>ibid.</i> 160
<i>Chevaliers (comment les Hottentots sont reçus)</i> ,	II. 402
<i>Chiens sauvages</i> toujours hideux,	I. 167
<i>Chiriquas (les)</i> ,	II. 390
<i>Christianisme (le)</i> prêché en Afrique,	I. 229
— Abdiqué par un Hottentot, quoique élevé dans les mœurs hollandaises,	II. 405
<i>Chorenghaiconas (les)</i> ou <i>Gunjemans</i> ,	<i>ibid.</i> 393
<i>Cimex paradoxus (le)</i> ou insecte folliculaire,	II. 18
<i>Cochaquas (les)</i> ,	<i>ibid.</i> 393
<i>Constance</i> , ses végétaux,	I. 34.
— <i>Le protea argentea</i> y est en fleur toute l'année, <i>ib.</i>	36
— Son vin,	<i>ibid.</i> 44
<i>Cook (voyage avec le capitaine)</i> sur <i>la Résolution</i> , <i>ibid.</i>	95
<i>Corail (belles branches de)</i> ,	II. 349
<i>Costume</i> fort négligé de l'auteur, et de son compagnon qui court à cheval en robe de chambre,	<i>ibid.</i> 145
<i>Coucou (le)</i> des abeilles, petit oiseau qui indique aux Hottentots les nids d'abeilles, dans l'espérance de partager la proie,	<i>ibid.</i> 205
— Sa description,	<i>ibid.</i> 210
<i>DIABLE DE MER (le)</i> fort dangereux pour ceux qui font la pêche des perles,	I. 4
<i>Division</i> du pays des Hottentots,	II. 384
<i>Duyker-bok (le)</i> ,	<i>ibid.</i> 247

Dunquas (le pays de), *ibid.* 386
Dysurétique (herbe), I. 317

ELANS du Cap vus par l'auteur , II. 123

— Description, *ibid.* 228

— Sont fort gras et pesâns lorsqu'ils sont vieux, *ibid.* 232

Eléphant (chair d') séchée au soleil, I. 338

— Chasse d'éléphant par deux fermiers, *ibid.* 340

— Dirk-Marcus poursuivi par un éléphant, *ibid.* 349

— De quelle manière ils s'accouplent, *ibid.* 352

— Dents fossiles d'éléphans, *ibid.* 365

— Divers traits de l'industrie de ces animaux, *ibid.* 371

Epoux (caresses de deux tendres) Hottentots, II. 356

Esclaves des environs du Cap mangent par fois un agneau ,

I. 69

— Privés de femmes deviennent furieux, *ibid.* 85

— Comment on fait esclaves les *boshis* , *ibid.* 216

— Un vieil esclave, fidèle et malheureux, *ibid.* 237

— Feignent de ne pas entendre les voyageurs, I. 328

— Autrefois rois d'une société de *boshis* , *ibid.* 329

— Marrons, armés de grands bâtons, *ibid.* 330

— Guéris de fièvres bilieuses par des décoctions de tabac, 383

— Assassinent leur maître , II. 367

— Le trafic des esclaves ; institution honteuse à l'humani-

— nité, *ibid.* 369

— Sont traités avec barbarie par les colons, qui s'en glori-

— fient, *ibid.* *ibid.*

— Bugunèses, n'endurent point les réprimandes des

— femmes, *ibid.* 372

Esse, arbre, espèce de frêne ; sa description, I. 335

FALSEBAY ou *Cap Falso*, *ibid.* 15

- Falsebay* ou *Cap Falso*. Description de cette ville, I. 20
 — Chemin du Cap à Falsebay, fort difficile, *ibid.* 24
 — Poissons de mer, *ibid.* 30
 — Végétaux, *ibid.* 31
Femmes africaines, lesquelles sont les meilleures, *ibid.* 83
 — Femme charmante rencontrée dans un désert, II. 269
Fer. Les habitans manquent de ce métal, *ibid.* 355
Figues, nourriture fortifiante, dont jadis les athlètes faisoient particulièrement usage, *ibid.* 257
Flammes (tout le pays en), *ibid.* 350
Fonderie (une) de cuivre chez les Tambukis, *ibid.* 158
Forster (M^r.) engage l'auteur à les accompagner dans la mer du Sud, I. 91
Fouet (le) des charretiers Africains sert à plusieurs usages, II. 137
François plus polis envers les étrangers que les Africains, I. 17
Frayeur d'un Hottentot en présence des Caffres, II. 277
 — D'un chasseur à la vue soudaine d'un hippopotame, *ibid.* 297

GAURIQUES (le pays de), *ibid.* 385
Gazelles (diverses) africaines, Blanwbok, Bunte-bok, Boshbok, Spring-bok, Ree-bok, etc. *ibid.* 242
Geitje (le), lézard venimeux; sa morsure incurable, *ib.* 363
Gibets élevés près du Cap. *Heus viator!* I. 58
Gnométie (le), petite gazelle, *ibid.* 299
Gnu (le), animal extraordinaire. Description, II. 138
 — Le jeune *gnu* a le cri d'un enfant qui vous dit *bon soir*, *ibid.* 193
Gonaquas (Hottentots) sont circoncis. Leur costume, *ib.* 9
Goutte (la) guérie par des fumigations, *ibid.* 186

- Gouvernement des Hollandois au Cap, II. 406
Grains de verre fort estimés des Hottentots-*Gonaquas*, *ib.* 8
Grys-bok (le), *ibid.* 246
- HAGEDASH*, nom d'un oiseau; description, I. 301
Hancumquas (le pays des), II. 389
Hart-beest et *Bunte-boks* vus par l'auteur, I. 140
 — Description du *hart-beest*, II. 222
Hasselquist (reproches faits au docteur) semble à l'auteur mal fondés, *ibid.* 262
Hensaquas (les), *ibid.* 389
Herboriser (l'auteur va) dans une île inculte, I. 74
Héritier (le plus jeune fils des Hottentots est), *ibid.* 260
Hessequas (les), nation riche, II. 387
Heykams (le pays des), *ibid.* 384
H. trix cristata ou porc-épic. Comment on le prend, I. 162
 — L'auteur effrayé dans la nuit par un porc-épic, II. 331
Hippopotames ou vaches marines (chasse aux), *ibid.* 289
 — Danger de cette chasse, *ibid.* 293
 — Beau spectacle durant la nuit, *ibid.* 294
 — Des chasseurs effrayés par la brusque apparition d'un hippopotame, *ibid.* 297
 — Leur cri, *ibid.* 302
 — Un hippopotame femelle vu par les chasseurs, *ibid.* 304
 — Un petit, arrêté par les pieds de derrière, *ibid.* *ibid.*
 — Description, *ibid.* 305
 — Peuvent vivre dans l'eau salée, *ibid.* 310
 — Description des entrailles, *ibid.* 313
 — Joyeux à la marée montante, *ibid.* 347
Hollandois (les) fument après le repas, I. 26
 — Abordent au Cap de Bonne-Espérance en 1600, II. 382
 — Leur gouvernement au Cap, *ibid.* 406

Hottentots, grands amateurs de mon baril d'eau-de-vie,

I. 187

— Et furieux après avoir bu, *ibid. ibid.*

— Avalent le poison des serpens, *ibid.* 188

— Leur description, *ibid.* 192

— Ne sont point *semi-castrati*, *ibid.* 195

— Leur costume et la graisse dont ils s'enduisent, *ib.* 197

— Tabliers des femmes, *ibid.* 199

— Leurs anneaux, *ibid.* 205

— Leurs armes et leurs huttes, ou *craals*, *ibid.* 209

Hottentots-boshis sont les plus sauvages; leurs armes, *ib.* 212

— Croient à la magie et apostrophent le tonnerre, *ib.* 213

— Cures opérées par leurs magiciens, *ibid.* 215

— Deux charmantes *Hottentotes* nous défient à la course, *ibid.* 230

— Quiétude profonde d'un jeune *Hottentot* environné de fumée et de puces, *ibid.* 233

— Leur langage, *ibid.* 244

— Leurs instrumens de musique et leurs pipes, *ibid.* 246

— Leur jeu de quadrille, *ibid.* 249

— Cérémonies des agonisans, *ibid.* 324

— Leurs bals et leur polygamie, *ibid.* 385

— Abandonnent les vieillards inutiles et les enfans, *ib.* 388

— *Caffres* chantant et dansant dès le matin, II. 31

— Le sorcier de la nation, vrai charlatan, *ibid.* 33

— Coutumes voluptueuses dans leurs fêtes, *ibid.* 34

— Exercent la loi du talion sur les insectes qui les rongent, *ibid.* 85

— *Chinois* étoient jadis serviables envers les colons, *ib.* 155

— *Gunjemans* philosophes, *ibid.* 337

— Veuve *Hottentote* fort riche et point fière, *ibid.* 338

— Cérémonies de leurs mariages, *ibid.* 404
Houtbay.

- Houtbay*. Bon mouillage, [L. 47](#)
Houtniquas (*le pays de*), suivant Middleton, [II. 385](#)
Houtniquas (*la terre de*), [L. 281](#)
- JACKALS* (*différentes espèces de*) ; description, [II. 194](#)
Ichneumon (*le rivera*), [L. 60](#)
Immelman (*M.*) forme la résolution d'accompagner l'auteur dans son voyage, [ibid. 126](#)
 — Repris de son crachement de sang, et guéri, [ibid. 236](#)
 — Prétend tuer cent Caffres d'un coup de fusil, [II. 275](#)
- KIES* (*le capitaine*). Conduite cavalière du Hottentot *Plattje* avec le patriarche, [ibid. 3](#)
- Koompans* (*les*), [ibid. 388](#)
Klipspringer (*le*), [ibid. 246](#)
- LAIT* des Hottentots conservé dans un sac, [L. 257](#)
Lézard (*un*) gros et fort difficile à tuer, [II. 365](#)
Licorne, forte présomption que cet animal existe, [ibid. 158](#)
Lions (*un concert de*), [ibid. 41](#)
 — Le son de sa voix, [ibid. 42](#)
 — Ses mœurs décrites, [ibid. 43](#)
 — Moins nuisibles encore aux Hottentots que les colons chrétiens, [ibid. 48](#)
 — Stratagème par lequel un Hottentot se sauve de la griffe d'un lion, [ibid. 51](#)
 — Souvent poltrons, [ibid. 53](#)
 — Doivent être cruchés, puisqu'ils ne se nourrissent que de sang, [ibid. 57](#)
 — Anecdote d'un fermier qui fait face à un [lion](#), [ibid. 58](#)
 — La chasse au lion, [ibid. 63](#)
 — Danger imminent d'être assaillis par un lion qui vient boire à l'étang voisin, [ibid. 99](#)

<i>Lions (deux gros)</i> vus et poursuivis par l'auteur, II.	125
— Trois lionceaux déjà vicieux,	<i>ibid.</i> 343
<i>MARSSEN</i> ou clair de mer,	I. 5
<i>Manufactures</i> manquent dans la colonie,	<i>ibid.</i> 286
<i>Messalines (nouvelles)</i> d'Easter-Island,	II. 253
<i>Middleton</i> . Art. <i>Caffrerie</i> de son nouveau système de géographie,	<i>ibid.</i> 378
<i>Mataman (le royaume de)</i> ou Climède,	<i>ibid.</i> 379
<i>Moutons</i> d'Afrique fort gras,	I. 322
<i>Mus pumilio (le)</i> le plus petit des quadrupèdes,	II. 376
<i>NAMAQUAS (le pays de),</i>	<i>ibid.</i> 385
<i>Naufrage</i> du capitaine Danois Swenfinger,	I. 276
— Du capitaine Anglois Doddington, et causes,	I. 379
<i>Nuages</i> tempêteux qui s'amassent autour des montagnes de la Table et du Diable,	II. 395
<i>ODIQUES (les),</i>	<i>ibid.</i> 392
<i>Orage (un)</i> affreux de tonnerre et de pluie,	<i>ibid.</i> 361
<i>PAARL</i> et ses environs,	I. 56
<i>Provisions</i> pour le voyage,	<i>ibid.</i> 127
<i>Peaux</i> de vaches sont mangées par les Caffres et Hottentots,	II. 281
<i>Phoca</i> ou veaux marins,	I. 29
<i>Portugais (les)</i> débarquent au Cap un gros canon. Trait de perfidie,	II. 381
<i>QUADE MOUSSON</i> ou saison des pluies,	I. 20
<i>Quagga</i> ou ânes sauvages,	<i>ibid.</i> 240
<i>RAGOUT</i> délicieux d'une perdrix non vidée,	<i>ibid.</i> 320

- Ratel (le)*, animal curieux qui se nourrit de miel, II. [198](#)
 — Sait le *cuculus indicator*, *ibid.* [199](#)
 — Description, *ibid.* [200](#)
Ree-bok, bouc rouge, *ibid.* [243](#)
Remora (le) ou sucet, s'attache et vit sur le corps d'autres poissons, *ibid.* [431](#)
Rencontre imprévue d'une troupe de Caffres, *ibid.* [273](#)
Rhinocéros (l'arbuste du) pernicieux aux campagnes, I. [270](#)
 — *Bicornis*, jusqu'à présent inconnu, II. [96](#)
 — Deux de ces animaux tués; description, *ibid.* [104](#)
 — Moins difficiles à tuer qu'on ne pense, *ibid.* [25](#)
 — Description des viscères, *ibid.* [109](#)
 — De la tête, *ibid.* [112](#)
 — N'est point du tout privé de sensibilité, *ibid.* [116](#)
 — Un rhinocéros fond à l'improviste sur M. Immelman, *ibid.* [119](#)
 — Chasse au rhinocéros, *ibid.* [319](#)
 — Autre par deux Hottentots; le rhinocéros dort d'un sommeil très-profond, *ibid.* [321](#)
 — Autre par l'auteur et un Hottentot, *ibid.* [327](#)
Riet-ree-bok, bouc rouge des roseaux, *ibid.* [244](#)
Rivières (diverses) de cette contrée, I. [274](#)
 — Et montagnes aux environs d'*Agter Brunjes-hoogte*, II. [150](#)
Rois (la fête des) célébrée dans un désert, *ibid.* [142](#)
Ruines trouvées dans la province de *Camdebo*, *ibid.* [290](#)
Rundganger, capitaine Hottentot; quelle est leur autorité, I. [257](#)
Ruyter, roi sauvage, prononcé et exécuté lui-même ses arrêts de mort, II. [168](#)
SALINE ou *Zoutpann*, semblable à un lac glacé, *ibid.* [17](#)

<i>Saungliers</i> d'Afrique, animaux terribles,	II. 26
— Les mères portent leurs petits à leur gueule, <i>ibid.</i>	28
<i>Sassiquas</i> (les),	<i>ibid.</i> 392
<i>Secrétaires</i> (<i>Poiseau des</i>) mange les serpens,	L. 164
<i>Séduire</i> (<i>Part de</i>) par des présens, connus des <i>boshis</i> ,	II. 323
<i>Sceptre de Gustave</i> , belle espèce de <i>protea</i> ,	L. 135
<i>Serpent</i> nommé <i>cerastus</i> ,	II. 390
— Imaginaire sur le haut d'une montagne,	<i>ibid.</i> 416
<i>Singes</i> africains, noirs comme du charbon,	L. 251
— Les chiens les chassent avec acharnement,	II. 247
— Une espèce de <i>babouins</i> qui ne vit que des végétaux,	<i>ibid. ibid.</i>
<i>Sonquas</i> (les) excellens chasseurs,	<i>ibid.</i> 386
<i>Sorcellerie</i> simulée de l'auteur,	<i>ibid.</i> 38
<i>Souliers</i> de campagne à la hottentote,	L. 206
<i>Spring-bok</i> ou bouc sauteur. Les mœurs et description,	II. 89
— <i>Idem.</i>	<i>Ibid.</i> 243
<i>TABLE</i> (montagne de la),	L. 10
— Il ne pleut jamais au sud de cette montagne, <i>ibid.</i>	38
— Belle perspective,	<i>ibid.</i> 40
<i>Tas</i> de pierres; monumens fort extraordinaires observés par l'auteur,	II. 286
<i>Tanpes</i> d'Afrique,	<i>ibid.</i> 219
<i>Terra dos fumos</i> (la),	<i>ibid.</i> 433
<i>Terra de Natal</i> (la),	<i>ibid.</i> 429
<i>Terrains</i> (trois espèces différentes de),	L. 265
— Description du <i>Carrow-veld</i> et des deux autres, <i>ib. ib.</i>	
<i>Terrines</i> à lait faites de racines entrelacées,	II. 37
<i>Termes</i> (les) ou <i>termites</i> vus par l'auteur,	L. 393
— (<i>Relations sur les</i>) par M. Smeatman,	<i>ibid.</i> 367

Termes (les). Les trois ordres dans la république de ces insectes, L. 403

— Leurs monticules, *ibid.* 406

— La chambre royale, *ibid.* 412

— Les nourriceries, etc. *ibid.* 413

— Les nids tourelles, *ibid.* 422

— Ceux du termité des arbres, *ibid.* 425

— Leur forme et grosseur, *ibid.* 428

— L'insecte ailé ne vit guère qu'un jour, *ibid.* 435

— Ou est élu roi, *ibid. ibid.*

— La reine des termites et son vaste abdomen, *ibid.* 436

— Les petites galeries, *ibid.* 441

— Les dégâts qu'ils font, *ibid.* 444

— Conduite des *termîtes* combattans lorsqu'on attaque leur édifice, *ibid.* 452

— Tournent autour de leur reine, quand leur monticule est brisé, *ibid.* 457

Termite (le) voyageur, *ibid.* 459

Torpille (la), *ibid.* 29

Tour de Babel, méprise de Kolbe, L. 81

Tygres. Les animaux appelés de ce nom au Cap, sont des panthères et léopards, II. 372

— Un tygre luttant corps à corps contre un esclave qui le tue à la fin, *ibid.* 273

— Un fermier et son enfant prêt à être dévoré par un tygre, *ibid.* 270

Tygre-loup (le), ou l'hyène, imite la voix des agneaux, L. 170

— (*Joueur de trompette traîné par un*) *ibid.* 174

— Horrible concert d'hyènes et de chats-huans, II. 332

VÉGÉTALE (nourriture) peut suffire à l'homme, *ibid.* 240

— Est même la plus aphrodisiaque, *ibid.* 255

462 TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

<i>Vers</i> (les colons sont sujets à des maladies de),	II. 189
<i>Viverra zibethicus</i> (le),	I. 51
<i>Flaksteen-bok</i> , bouc de plaines,	II. 245
<i>Voltemad</i> . Beau trait de courage et d'humanité. Sa mort,	I. 119

Uurs, heures par lesquelles on compte le chemin, *ib.* 143

<i>YERBUA</i> (P) ou gerboise du Cap aux longs pieds de derrière,	II. 214
— Description,	<i>ibid.</i> 216

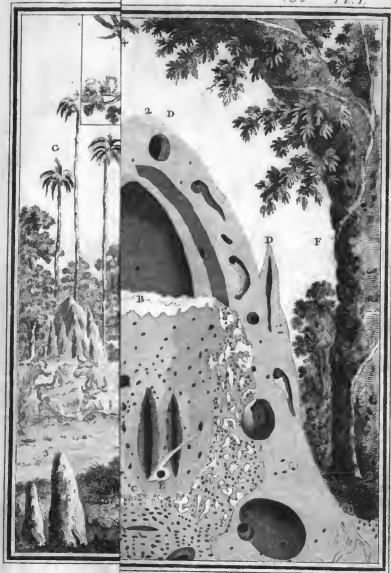
<i>ZERRES</i> vus par l'auteur,	I. 141
<i>Zerdu</i> (le), petit animal rose; description,	II. 203

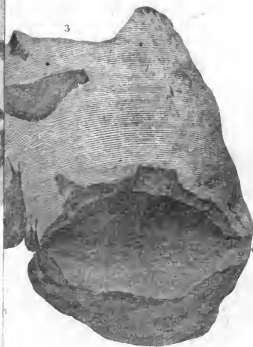
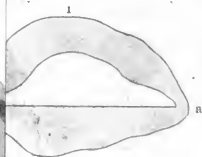
Fin de la Table générale des Matières.

FAUTE A CORRIGER.

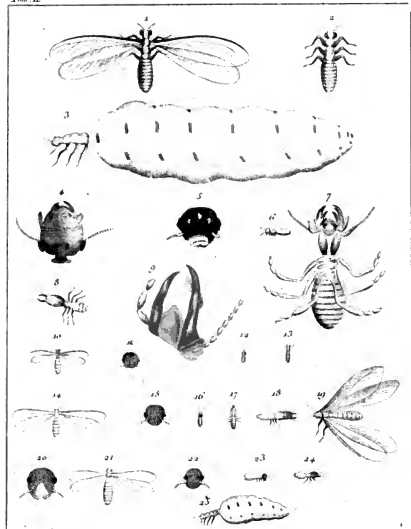
Page 263, lignes 17 et 18: tombent régulièrement tous les trois ans; lisez, tombent à l'âge de trois ans.

N. B. Nous n'avons pas été à tems de corriger cette faute dans l'édition in-8°. de cette Traduction, qui étoit totalement achevée lorsqu'on s'en est aperçu.









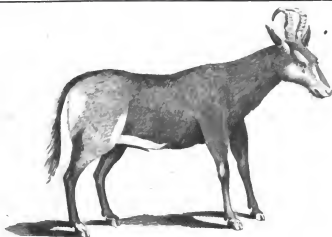


Insecte Folliculaire



Spring-bok ou Bouc Sauter.

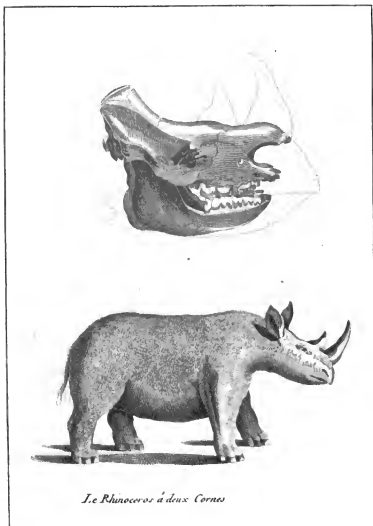




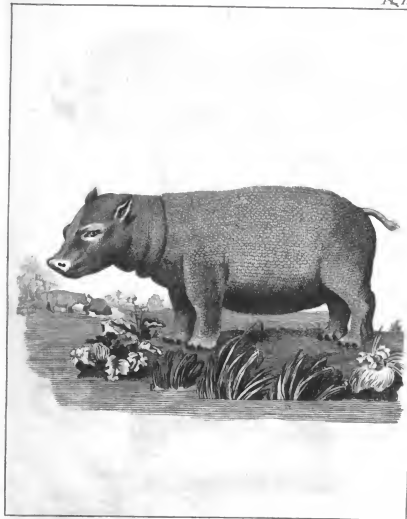
Le Hart - Beest .



Flan- Cazelle



Le Rhinoceros à deux Cornes



Hippopotame.

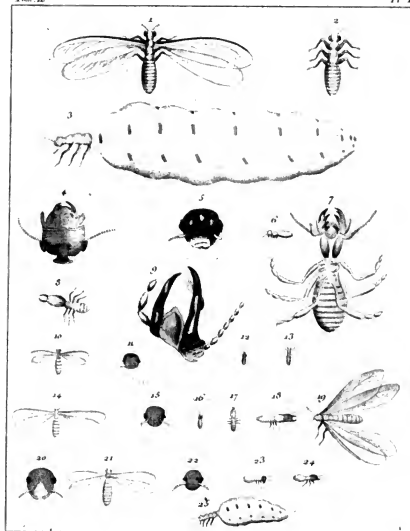




Le Gnu .



Le Buffle

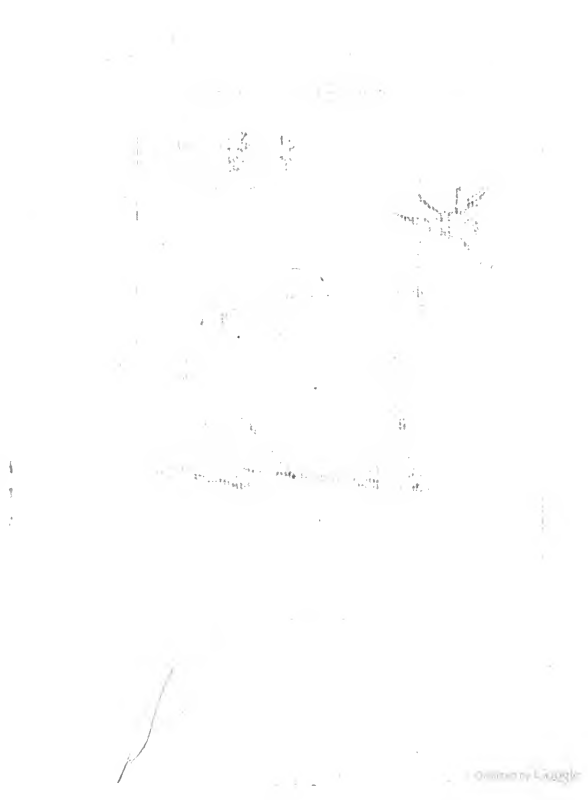


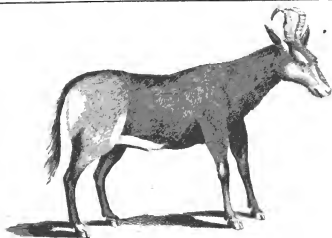




Insecte Folliculaire

Spring-bok ou Pouc sauteur.

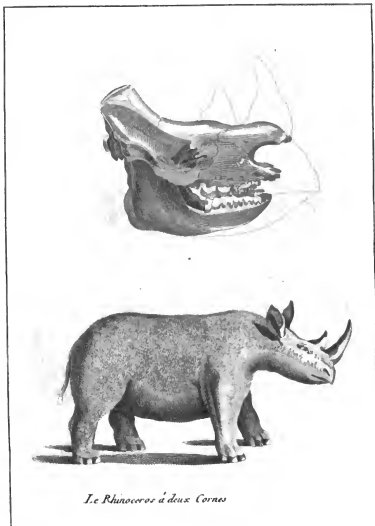


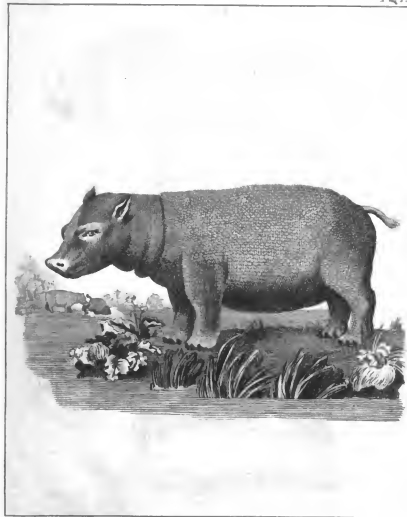


Le Hart - Beest .

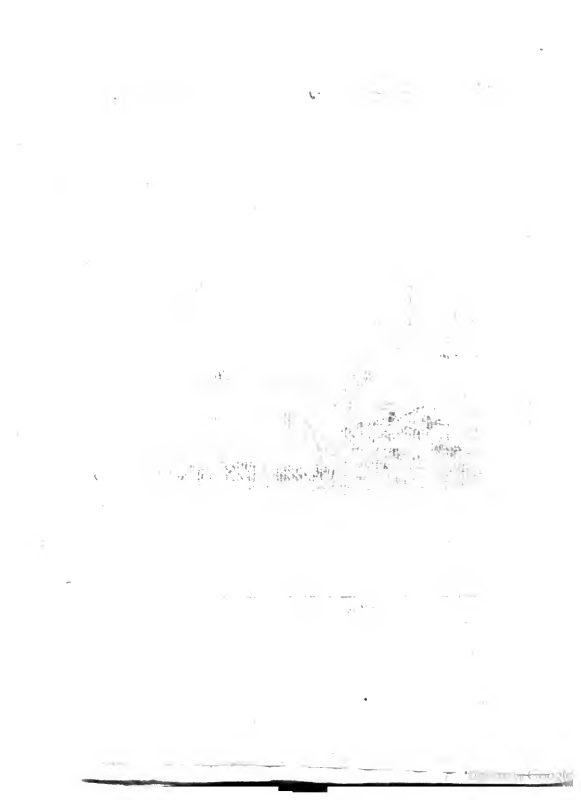


Elan- Cazelle



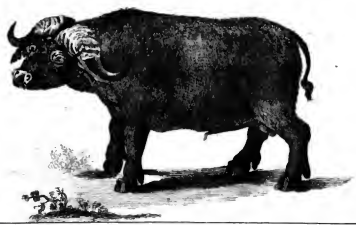


Hippopotame .





Le Gnu .



Le Buffle

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY



Ratel, espece de Blaireau



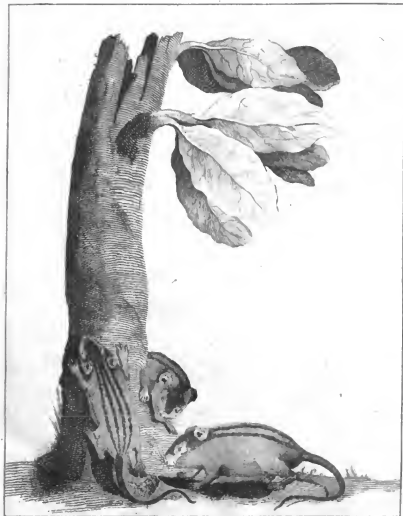
*Bosch-bok ,
ou Boue des Bois .*



Le Zerde



Yerbua ou Gerbouse du Cap.



Petite Souris de grandeur naturelle.

~

J. G. S.



ML

Digitized by Google

005643970

